LA

CROIX ROUGE DE FRANCE

II[1].

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE. — LES TOMBES DE LA CAPTIVITÉ. — LE PERSONNEL ET LE MATÉRIEL.

IV. — LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

L'insouciance est un des caractères distinctifs de l'esprit français; elle constitue une partie de sa vitalité, mais elle a été cause de plus d'un malheur. La France ne sait point prévoir ; de là naît une sécurité trompeuse qui, trop souvent, l'a mise en état d'infériorité vis-à-vis de ses adversaires. Elle ne reconnaît le danger que lorsqu'elle en est assaillie :

C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.

On le vit bien lorsqu'en 1867 on discuta, au corps législatif, la loi que présentait le maréchal Niel, et qui devait assurer à notre armée le nombre et l'instruction indispensables. La loi fut modifiée dans des proportions telles que l'on peut dire, sans

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

exagération, qu'elle n'existait plus quand elle fut adoptée; toute l'économie en avait été bouleversée par les amendemens qui neutralisèrent le projet primitif. Au cours de la discussion, deux paroles furent prononcées qu'il est bon de retenir; elles dévoilent l'incomparable légèreté qui nous guide jusque dans les questions où il s'agit de vie et de mort pour le pays; car je me refuse à croire que, — comme on l'a prétendu, — la crainte de fortifier le pouvoir impérial ait été le mobile d'un vote à jamais regrettable. Un orateur a dit : « En admettant que nous éprouvions un échec lors de nos premières rencontres, nous aurons toujours deux ou trois mois devant nous pour former les cohortes. » Un député alla plus loin et ne craignit pas de dire : « Deux mois avant la guerre, prévenez-nous, et nous vous donnerons 2 millions d'hommes, s'il le faut! » *O sancta simplicitas!* disait Jean Hus du haut de son bûcher.

Le même Corps législatif, qui avait refusé à la France les moyens de faire face à un péril prévu, repoussa tout conseil de sagesse lorsque se produisit l'incident Hohenzollern: on se précipita vers la guerre avec une superbe que l'événement ne justifia pas. Si l'armée, d'où allait dépendre le salut de la patrie, était condamnée à se présenter devant l'ennemi dans des conditions numériques qui rendaient la victoire plus qu'incertaine, on peut juger que la Société de secours aux blessés n'était point prête à fonctionner. Quoique existant de fait et sur le papier, comme l'on dit, elle n'avait, au mois de juillet 1870, ni organisation régulière, ni personnel, ni matériel. Ses ressources pécuniaires ne s'élevaient qu'à la somme dérisoire de 5,325 fr. 50. Croyait-on alors qu'elle pût sérieusement venir en aide aux services sanitaires des troupes en campagne? C'est douteux. L'intendance et le corps médical militaire en parlaient avec dédain, et se réservaient de la tenir à telle distance qu'elle ne pût jamais apparaître autour des champs de bataille. Non-seulement on semblait résolu à écarter l'ingérence de l'élément civil, mais on se gaussait volontiers de la convention de Genève, que l'on considérait comme une billevesée humanitaire bonne à servir de thème à quelques bavards. Le signe de sauvegarde, — la croix rouge, — paraissait un emblème sans valeur : « Est-ce que nous avons eu besoin de cela en Crimée et en Italie? » Les fourgons d'ambulance n'arborèrent point l'étendard, les officiers du service sanitaire n'adoptèrent point le brassard : à quoi bon ces enfantillages? Mal leur en advint. Au soir de la bataille de Woerth, les aides-majors et les infirmiers faits prisonniers par l'ennemi comprirent que les signes extérieurs ne sont point toujours inutiles. On les relâcha, mais après quelques bourrades qui leur firent apprécier les mérites de la croix rouge.

En 1870, la Société française de secours aux blessés n'était guère

représentée que par un comité de bon vouloir, mais dont l'action ne dépassait pas les limites du salon où il se réunissait. Il avait cependant provoqué une première réunion internationale dès 1867 et fait acte de présence dans les villes où l'on avait discuté les moyens pratiques de subvenir aux besoins sanitaires des armées en campagne. En 1869, ses délégués avaient assisté au congrès de Berlin et s'étaient engagés à paraître à celui que Vienne préparait pour l'année 1872. Sans s'émouvoir ni se presser, on était résolu à profiter des loisirs de la paix pour étudier théoriquement les divers élémens dont se compose l'assistance militaire. On s'imaginait avoir bien des jours devant soi, et l'on remettait à d'autres temps l'éducation qui déjà aurait dû être faite. La destinée ne se soucie des projets humains ; on dirait qu'elle emploie sa perversité à les bouleverser et à changer les rêves en cauchemars, au moment où l'on y pense le moins. On se rappelle ce coup de foudre et ce soubresaut dont la France fut secouée jusque dans ses profondeurs. Le 30 juin 1870, M. Émile Ollivier, président du conseil des ministres, avait dit au corps législatif : « A aucune époque le maintien de la paix n'a été plus assuré qu'aujourd'hui. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne découvre aucune question qui recèle un danger ; partout les cabinets ont compris que le respect des traités s'impose à chacun, mais surtout des deux traités sur lesquels repose la paix de l'Europe : le traité de Paris, de 1856, qui assure la paix à l'Orient, et celui de Prague, de 1866, qui assure la paix à l'Allemagne. »

Trois jours après, la candidature d'un prince de la maison de Hohenzollern au trône d'Espagne mettait l'opinion publique en désarroi : tout le monde perdait la tête ; on n'entendait plus que des appels aux armes ; le conflit, qu'il eût été facile d'éviter, devenait inévitable ; le 16 juillet, le pont de bateaux qui relie Kehl à Strasbourg était replié ; et le 19, la déclaration de guerre était officiellement transmise à la cour de Prusse. La Société de secours aux blessés n'était en état de parer à aucune des difficultés qui subitement fondaient sur elle. La plupart des membres du comité étaient hors de Paris ; ils y accoururent. Le 17 juillet, ils étaient réunis ; ils se rendirent au château de Saint-Cloud, où ils furent reçus par l'impératrice ; ils se déclarèrent en permanence et décidèrent de siéger deux fois par jour au Palais de l'Industrie, que le gouvernement avait mis à leur disposition. Les magasins, comme la caisse, étaient vides ; il fallut tout improviser, car, en réalité, rien n'existait. Depuis six ans qu'elle avait été créée pour venir en aide aux victimes de la guerre, la Société était prise au dépourvu à l'heure où les hostilités commençaient. Elle n'avait même pas un caisson d'ambulance à faire marcher der-

rière les caissons d'artillerie. La guerre, — et l'assistance sanitaire n'en est pas la partie la moins importante, — ne peut se faire avec quelque chance de succès qu'à la condition d'avoir été préparée de longue main.

Le danger était pressant ; l'énergie du comité de secours, présidé par le comte de Flavigny, fut irréprochable, et l'on fit des prodiges pour regagner le temps perdu. Hélas ! la violence avait trop d'avance sur la charité : celle-ci arriva en retard. Le 2 août, un combat sans importance et surtout sans résultat fut livré à Sarrebruck ; c'était moins une affaire d'avant-garde qu'une sorte de fantasia destinée à amuser l'esprit public. Le jeudi 4 août, les armées se rencontrèrent sérieusement à Wissembourg : nous y fûmes battus, et le rapport de M. de Moltke spécifie les motifs de notre défaite : « Le 4 août, dit-il, à cinq heures et demie du matin, un détachement français avait été envoyé en reconnaissance ; il rentrait sans avoir aperçu aucun indice de la marche de l'ennemi ; les troupes étaient donc occupées, soit à prendre leur repas, soit à pourvoir à leurs divers besoins, lorsque tout à coup, vers huit heures et demie du matin, une batterie bavaroise gravit la hauteur au sud de Schweigen et ouvre son feu sur Wissembourg. Vers onze heures du matin, des forces allemandes bien supérieures se trouvaient formées en face de la division française disséminée, pendant que d'autres masses s'acheminaient encore vers le champ de bataille. » Surprise des troupes françaises, mal éclairées, luttant contre un nombre triple de troupes allemandes, toujours bien renseignées : ce fut le début de la campagne, et c'est l'histoire de toute la guerre de 1870. Le combat fut meurtrier ; en tués, blessés et disparus, les Français perdirent 2,092 hommes et les Allemands 1,528.

Ce même jour, la Société de secours aux blessés mit en mouvement sa première ambulance, qui allait se diriger sur Nancy et sur Metz. J'étais au nombre des curieux qui, pour la voir partir, s'étaient groupés aux Champs-Élysées, devant le Palais de l'Industrie. On ne savait rien encore de la rencontre qui, le matin, nous avait repoussés de la frontière, mais cependant l'on était triste, et je ne sais quel douloureux pressentiment oppressait les cœurs ; on était ému, et bien des yeux furent humides en voyant le docteur Lefort, les jeunes chirurgiens, le pasteur, l'aumônier, les infirmiers qui l'accompagnaient, défiler en tête d'un cortège composé de 97 personnes, de 27 chevaux et de 7 voitures. On quêtait en marchant au milieu des passans arrêtés sur les trottoirs. Tout le monde donnait, et j'ai vu plus d'une pauvre femme faire le signe de la croix avec le sou qu'elle laissait tomber dans l'aumônière. Cette ambulance, qu'encourageaient des vœux qui devaient rester stériles, était trop lourde, trop encombrée de matériel et de personnel.

A force de vouloir bien faire, on avait trop fait. Le développement exagéré nuisait à la rapidité des mouvemens, et l'on comprit qu'il valait mieux multiplier les ambulances que de les surcharger. On les dédoubla et l'on adopta une sorte de règle uniforme qui assurait à chacun de ces petits hôpitaux mobiles 15 chirurgiens, 1 aumônier, 1 pasteur, 20 ou 30 infirmiers, 2 voitures qui contenaient de 60 à 100 brancards, de 4 à 6 tentes pouvant recevoir 20 lits chacune, des vivres et des fourrages pour la consommation d'une semaine, et enfin un fourgon contenant les boîtes d'instrumens de chirurgie, les linges de pansement, et une pharmacie de campagne. Dans l'espace d'un seul mois, la Société de secours fit partir 17 ambulances, qui rejoignirent les corps d'armée et se mirent aux ordres des commandans en chef. Si l'on songe qu'au début de la guerre rien n'était prêt, que rien n'avait même été prévu, on reconnaîtra que ce résultat démontre une vigueur d'initiative que rien n'a pu ralentir.

Ceux qui, à cette époque, ont visité le Palais de l'Industrie, ne l'ont pas oublié. C'était le quartier-général de la commisération et du dévoûment. On eût dit que chacun s'empressait de participer à cette guerre qui menaçait nos destinées. Pendant que nos soldats luttaient contre des masses ennemies au milieu desquelles ils tourbillonnaient sans parvenir à se faire jour, on accourait à leur aide, et la bonne France ne se réservait pas. Comme dans la chanson chère aux enfans, « l'un apportait du linge, l'autre de la charpie ; » c'était par ballots, par charretées qu'arrivaient les objets de pansement, sans compter les vivres transportables, les flanelles contre la rigueur des nuits à la laide étoile, les vins réconfortans, les cigares pour les soirs de bivouac et l'argent qui est le nerf de la guerre, mais qui, entre des mains intelligentes, est bien souvent aussi l'instrument du salut. Après la bataille de Woerth (6 août), qui tue, blesse, fait disparaître dans les deux armées 27,527 hommes, on comprend que Paris sera attaqué et l'on se prépare à le défendre. On en presse l'armement, on y entasse les canons et les projectiles. Le hall du Palais de l'Industrie devient le magasin où, sans relâche, les camions versent les obus ; on accumule les engins de destruction à côté des vastes salles où la pitié recueille les objets de secours qui doivent atténuer les maux de la guerre et porter préjudice à la mort. L'activité était extrême ; des deux parts nul repos ; la barbarie et l'humanité rivalisaient de zèle pour ne point faillir à leur tâche.

Le labeur était excessif, et il fallut à la Société plus que de l'énergie soutenue par le sentiment du devoir pour n'y pas succomber. Jour et nuit l'on était sur pied ; les femmes étaient admirables : rien ne lassait leur courage et leur patriotisme. La maternité, qui est

en elles le plus profond des sentimens, s'affirmait par leur propre sacrifice en faveur des blessés. L'une d'elles, dont les mains charmantes trouaient lestement les compresses fenêtrées, me disait, les yeux pleins de larmes : « Quelle triste layette! » Le mot lui échappa, mais je l'ai retenu, car il dévoilait ce qui se passait dans son cœur. « Une infirmière vaut plus que vingt infirmiers, » disent les Anglais, et les Anglais ont raison; les blessés le savent bien. Dans les hôpitaux, sur la couchette provisoire des ambulances, c'est vers la sœur, vers la dame de charité, que le blessé tourne les regards, c'est à elle qu'il demande assistance, c'est par elle qu'il espère être pansé; il subit l'infirmier, il invoque l'infirmière; l'un est secourable par métier, l'autre est charitable par instinct; le pauvre homme, encore ému de la bataille, sanglant et fracassé, ne s'y trompe pas, et naturellement il s'adresse à celle dont la main est légère, le cœur compatissant et la parole attendrie. Il ne suffit pas de rouler une bande autour d'un bras brisé, d'enlever une esquille apparue aux bords de la plaie, de donner l'injection sous-cutanée de morphine qui apaise la souffrance exaspérée; il faut parler au patient, relever son âme défaillante, l'endormir dans ses illusions, comme l'on fait pour un enfant malade, rappeler l'espérance qui s'envole, affirmer la guérison et laisser entrevoir les récompenses dues à l'héroïsme; en un mot, il faut remonter le moral : à cela les femmes excellent; elles y mettent leur grâce, leur finesse; elles n'ignorent pas que le mensonge, ou tout au moins l'interprétation complaisante de la vérité, est souvent le meilleur auxiliaire de la thérapeutique, et jamais elles n'hésitent à y recourir. Lorsque l'infirmier dit : « Qu'est-ce que tu veux, mon garçon, c'est la chance; tu auras beau te désoler, ça ne te raccommodera pas; » la femme se penche vers le malheureux, elle essuie son front trempé des sueurs de l'angoisse, elle lui parle si doucement, si harmonieusement, que l'on dirait qu'elle le berce; elle promet d'écrire à la mère qui est au village; elle le plaint, elle suscite l'effort de vivre, même chez le plus découragé. Le pauvre homme ne la quitte point des yeux, et en la voyant sourire, il se ressaisit, se calme, et ne retient plus le flot des larmes qui gonflaient son cœur. Celui qui s'irrite contre l'infirmier, se révolte et l'injurie, obéit avec soumission au plus léger bruissement des lèvres de l'infirmière. Chrysi écrivait à son mari, Marco Botzaris, cette phrase emphatique, mais vraie : « Les femmes sont des génies mystérieux qui versent un baume salutaire sur le cœur ulcéré des guerriers. »

Elles furent à l'œuvre dans toutes les ambulances que créa la Société de secours; leur zèle ne se ralentit pas, il fut tenace, et les tint debout pendant ces longs mois de guerre que le froid et la famine rendirent implacables à Paris. Que devenait la province?

On ne le savait plus; dès le 17 septembre, la ville était entourée d'une muraille de fer qui ne s'ouvrit qu'aux premiers jours du mois de février, après la conclusion de l'armistice. Heureusement les ambulances de campagne expédiées par la Société avaient pu prendre route avant l'investissement et arriver à proximité des champs de bataille. Elles étaient à Sedan, elles étaient sous Metz, et le service sanitaire de nos armées, qui, au début de la campagne, les avait accueillies avec un air protecteur, fut trop heureux de recevoir leur aide et de se décharger sur elles d'une partie des travaux qui l'accablaient. La convention de Genève est internationale; on ne l'oublia pas hors de France, et parmi les ambulances, rapidement formées, qui vinrent nous apporter leur concours dès la fin du mois d'août, il convient de citer celles qui furent organisées par les sociétés de Belgique, de Suisse, d'Amérique, d'Angleterre, de Turin, de Néerlande. Cela fut d'un exemple excellent, et il est à désirer que partout où les peuples entreront en lutte, on voie apparaître les délégués des nations qui ont adhéré à la Croix rouge.

Il est également nécessaire que toute initiative individuelle se rattache par un lien hiérarchique à la Société de secours, afin d'éviter les inconvéniens qui peuvent la menacer et qui ont atteint l'ambulance dont la presse avait payé les frais. Celle-ci fit une expérience qui doit servir de leçon. Partie après nos premières défaites, elle tomba au milieu d'un corps prussien qui, lisant sur l'étendard : « Ambulance de la presse, » crut qu'elle était en dehors de la convention de Genève, feignit d'en prendre le personnel pour un groupe de journalistes en tournée de propagande démocratique, et la retint prisonnière. On se débattit, et je ne sais quel eût été le résultat de la discussion, si le roi de Prusse n'était venu à passer. Il ne permit pas à l'ambulance de se rendre à Metz, qui était son point de destination, mais il l'autorisa à rentrer en France par l'Allemagne et la Belgique. L'ambulance suivit l'itinéraire indiqué et put arriver à Sedan la veille même du désastre. Ces désagrémens, pour ne pas dire plus, auraient été épargnés à cette ambulance, si, se résignant à ne pas faire montre de sa personnalité, elle s'était simplement rangée sous la bannière uniforme et respectée de la Société de secours aux blessés.

Séparée de son chef-lieu, qui était Paris, sans communication possible avec le conseil central, la Société fit de son mieux en province; elle installa des ambulances dans les gares, des hôpitaux dans des collèges, dans des couvens, dans des fabriques, et malgré une organisation que les tâtonnemens inséparables d'un début, les nécessités foudroyantes, la persistance de la mauvaise fortune, rendaient défectueuse, elle rendit bien des services à une prodigieuse quantité de soldats, de mobiles désorientés, d'officiers blessés qui

lui doivent la vie. Des abus se produisirent que l'on ne put éviter. Si l'on se rappelle cette époque lamentable où régnait l'anarchie, on conviendra qu'il n'en pouvait être autrement : gouvernement à Paris, gouvernement à Tours, puis à Bordeaux; proconsulat dans chaque département, sinon dans chaque arrondissement; incohérence partout, sous prétexte d'énergie révolutionnaire; auquel entendre, à qui obéir? on ne savait; nul ordre qui ne fût annulé ou modifié par un contre-ordre; lutte permanente entre l'élément civil et l'élément militaire, calomnies contre les vaincus, défiance envers les adversaires politiques; de tous côtés on croyait apercevoir des espions, et l'on se figurait que les proclamations valent des armées, que la rhétorique remplace la stratégie. Au milieu de ce désarroi où les autorités détruisaient l'autorité, la Croix rouge, l'emblème sacré de la commisération et de l'humanité, fut prodiguée à tort et à travers et devint la sauvegarde, moins de ceux qui voulaient secourir les blessés que de ceux qui cherchaient à se soustraire au combat.

Le signe protecteur qui aurait dû n'être donné, à bon escient, que par les directeurs de comité, fut distribué selon la fantaisie des préfets, des sous-préfets et des maires; pour beaucoup d'hommes jeunes et vigoureux, le brassard de l'infirmier tint lieu de l'arme du soldat. Dès que les approches de l'ennemi étaient redoutées, l'étendard de la convention de Genève était hissé sur les châteaux, sur les maisons de campagne. On l'arborait sans autorisation, et l'on s'attribuait des immunités qui eussent pu devenir un péril pour la défense. De tels abus sont inhérens aux choses humaines; l'unité et la fermeté de la direction peuvent seules y mettre un terme; or, cette direction, le conseil central était dans l'impossibilité matérielle de l'exercer; aussi nulle responsabilité ne peut lui incomber. Le personnel ne fut pas irréprochable; mais on avait été saisi et emporté par les événemens avec une telle rapidité, que l'on avait dû se recruter à la hâte, presque au hasard, pour faire face à des obligations que l'urgence rendait implacables. Si des infirmiers, accueillis sans discernement, parce que l'on n'avait pas eu le loisir de soumettre leur passé à une enquête, ont apporté dans les ambulances des habitudes d'ivrognerie, d'indiscipline et de paresse, combien, en revanche, imitant les frères de la doctrine chrétienne, ont fait acte de présence sur les champs de bataille et ont payé leur dévoûment de leur existence! Les défauts que l'on peut, si l'on est sévère, reprocher au personnel inférieur de la Société de secours, ne sont que le résultat de la précipitation avec laquelle on fut condamné à agir. Dans ces circonstances détestables, on a fait ce que l'on a pu et plus même que l'on n'aurait cru pouvoir faire.

Parmi les nations qui nous vinrent en aide, il en est deux qui se distinguèrent entre toutes : l'Angleterre, qui se souvint de la confraternité d'armes de Sébastopol et qui fut partout où l'on eut besoin d'elle ; à la porte des villes que la famine réduisait à capituler, elle accumula des vivres, des vêtemens, et poussa le souci de la bienfaisance jusqu'à envoyer des semences à nos cultivateurs dont la guerre avait ravagé les champs, épuisé les réserves et vidé les greniers. La Suisse nous fut hospitalière sans mesure ; on peut dire que les cantons de Genève, de Vaud et de Neuchâtel y devinrent des ambulances où furent accueillis, soignés, choyés les débris de l'armée de l'Est qu'une négligence ou une préoccupation coupable avait laissés en dehors de l'armistice. Ce fut une invasion : 90,000 hommes presque sans souliers, vêtus de toile par 18 degrés de froid, épuisés, affamés, 14,000 chevaux qui, pour nourriture, n'avaient plus que l'écorce des arbres, descendirent pêle-mêle vers cette bonne terre de refuge par les routes des Verrières, des Fourgs et des Rousses. Le marquis de Villeneuve-Bargemon, chef d'une de nos ambulances improvisées, pourrait raconter les misères de cette campagne désespérée et dire les secours de toute sorte que nul en Suisse ne ménagea à nos soldats, qui, trop jeunes pour la plupart, levés en hâte, sans instruction militaire, sans force de résistance contre les rigueurs de l'hiver, contre les marches forcées, contre la faim, tombaient au long des routes, parce qu'ils n'avaient plus la force de vivre. La confédération helvétique a été admirable ; elle fut en quelque sorte une sœur de charité qui prodigua à nos compatriotes des soins dont la France doit garder une inaltérable gratitude.

Si dans quelques-unes de nos provinces, malgré l'effort des habitans, malgré les secours étrangers, l'œuvre de salut ne put lutter avec avantage contre l'œuvre de destruction, c'est parce que celle-ci fut horrible. Des chiffres le démontreront : 138,871 soldats, dont 11,914 disparus considérés comme décédés, sont morts à l'ennemi, des suites de blessures ou de maladies ; le nombre des blessés, 143,066, a, comme toujours en temps de guerre, été bien moins considérable que celui des malades, qui s'est élevé à 339,421. Les causes qui ont produit tant de maladies sont sinistres et lamentables à rappeler ; les rapports officiels ne les laissent point ignorer : chaussures défectueuses, vêtemens insuffisans (1). Passons ; nous

(1) Voir : *Aperçu historique, statistique et clinique sur les services des ambulances et des hôpitaux de la Société française de secours aux blessés des armées de terre et de mer pendant la guerre de* 1870-1871, 2 vol. in-4°, 1874, t. 1er, introduction, xxv. — A ce sujet, un journal allemand, dont j'ai négligé de noter le titre et la date, dit : « Les chiffres donnés par le docteur Chenu sur les pertes éprouvées par la France dans la campagne de 1870-1871 ont excité ici d'autant plus d'intérêt que le gouver-

ne faisons pas le procès à ces fournisseurs, qui profitaient de l'absence forcée de contrôle pour imposer à nos soldats du drap spongieux et des souliers en papier mâché ; ils ont pu faire fortune, mais ils ne doivent pas ignorer qu'ils ont été plus meurtriers pour nos troupes que les armes de l'ennemi. Partout où nos armées ont séjourné, la mortalité fut énorme, mais elle eût été bien plus funeste encore, si les dix délégations provinciales créées par le conseil central de Paris, au moment où l'Allemagne précipitait sa marche en avant, n'avaient pu donner à la province la vigoureuse impulsion qui mit en activité toutes les forces secourables de la France. Dans plusieurs départemens, des sociétés locales ou particulières s'étaient créées, qui fonctionnaient sans esprit d'ensemble et un peu au hasard de leur inspiration. Il en résulta des désordres que Gambetta essaya de faire cesser en lançant de Bordeaux, le 31 décembre 1870, un décret qui soumettait hiérarchiquement toutes les sociétés libres à la Société mère de secours aux blessés. Cette mesure était irréprochable ; elle déterminait l'unité de direction, et devra être appliquée de nouveau si la guerre mettait encore debout notre pays tout entier : *Di omen avertant !*

Non seulement on donna des secours matériels aux victimes de la guerre, — malades et blessés, — mais on se mit en mesure, autant que les circonstances le permettaient, de leur apporter ce secours moral qui rattache les affections les unes aux autres en calmant les inquiétudes de ceux qui s'aiment et qui sont séparés. Imitant Vienne, qui, pendant la guerre de 1866, avait institué un bureau de renseignemens, la Société de secours en organisa un dès le milieu du mois d'août 1870 ; on y centralisa tout document relatif aux blessés, aux malades, aux prisonniers, aux soldats tués sur les champs de bataille ou décédés dans les hôpitaux. Le fonctionnement de ce bureau, installé au Palais de l'Industrie, fut promptement limité à l'enceinte même de la ville et à la zone étroite qui s'étendait jusqu'aux armées d'investissement. Paris fut réduit à ne plus s'occuper que de Paris ; mais les délégations régionales fonctionnant à Lille, à Rennes, à Nantes, à Bordeaux, à

nement français n'a encore publié aucun chiffre. On suppose que les renseignemens du docteur Chenu ont été puisés à des sources officielles. En comparant les chiffres français à ceux donnés pour l'Allemagne, nous trouvons que la France a eu 139,000 morts et 143.000 blessés, contre 44,000 morts et 127,000 blessés portés sur les listes officielles de l'Allemagne. En ajoutant à ces nombres les 20,000 hommes morts dans Paris et Strasbourg assiégés et les 17,000 prisonniers qui ont succombé en Allemagne à leurs blessures, la perte totale de la France serait donc de plus de 176,000 morts. » Le calcul du journaliste allemand est erroné, car le docteur Chenu compte : morts en captivité en Allemagne, 17,240 ; pendant l'internement en Suisse, 1,701 ; pendant l'internement en Belgique, 124 ; les morts par faits de guerre à Strasbourg et à Paris figurent également dans le total de 138,871.

Montpellier, à Marseille, à Lyon, à Nevers, à Bourges, à Tours, c'est-à-dire dans toute la France que l'invasion ne foulait pas aux pieds, se mirent en rapport avec les comités internationaux de Bruxelles et de Bâle, de façon à entrer en communications secourables avec nos soldats prisonniers au-delà du Rhin. On put de la sorte entretenir avec ces malheureux une correspondance sur des cartes postales que fournissait l'Allemagne et que la poste française transportait gratuitement. On ne se contenta pas d'un échange de lettres, l'on expédia de l'argent et des vêtemens. La Société de secours poussa la régularité jusqu'à restituer aux familles des captifs les diverses sommes, montant à 6,000 francs, qui, égarées au milieu de la confusion générale, n'étaient point parvenues à destination. Les notes recueillies dans les lazarets d'Allemagne, dans les hôpitaux et dans les ambulances de France, collationnées et mises en ordre, ont permis au docteur Chenu d'écrire les deux volumes que j'ai cités.

A Paris, pendant la période d'investissement, la Société de secours fut sans trêve à la peine. En dehors des baraquemens qu'elle avait fait construire au Cours-la-Reine, de ses ambulances fixes du Palais de l'Industrie, du Grand-Hôtel, du Corps législatif, du Palais des Tuileries, des ambulances de passage de la gare de l'Est, de la gare du Nord, elle s'affilia 350 ambulances privées qu'elle soutint de ses subventions et que visitaient ses médecins. Son devoir était non pas seulement d'accueillir les blessés et de leur prodiguer des soins, mais d'aller les chercher sur le champ de bataille, de les découvrir dans les replis de terrain où ils se sont traînés, et de les rapporter en lieu sûr. Dans l'accomplissement de ce devoir, qui n'était point sans péril, elle fut impassible. Elle avait organisé 12 ambulances volantes composées de 150 voitures et desservies par un personnel sanitaire auquel les aumôniers ne manquaient pas. Le père Allard, que la commune fusilla dans le chemin de ronde de la Grande-Roquette, en compagnie de M[gr] Darboy et du président Bonjean, fut un des prêtres dévoués qui allaient, à travers les paquets de mitraille, ramasser les blessés ou leur donner les consolations suprêmes. Ces ambulances mobiles, accompagnées d'un corps de brancardiers, ont arraché bien des malheureux à la mort. Au jour du combat, les voitures se rapprochaient le plus possible du lieu de la lutte; l'une d'elles restait stationnaire, et son étendard blanc, portant la croix de gueules en abîme, servait de signe de ralliement aux autres, qui se dirigeaient sur les points où la violence du feu entassait les blessés. Le triste cortège rentrait dans Paris, certain qu'il n'avait oublié personne et que nul de nos soldats ne serait obligé d'attendre quatre jours, comme à Solferino, pour être relevé. En outre de ce service exceptionnel, réservé

pour les jours de bataille, deux voitures partaient chaque matin, visitaient les forts et y recueillaient les blessés de la veille. On peut affirmer qu'à Paris la Société de secours fut l'âme même de la défense contre la mort qu'apportaient les combats et que prodiguaient la variole, la fièvre, la température, la misère, la faim, qui furent plus inclémentes que l'ennemi.

V. — LES TOMBES DE LA CAPTIVITÉ.

Le dernier coup de canon échangé à minuit, le 26 janvier 1871, entre nos remparts et les batteries allemandes, ne mit pas fin au rôle de la Société de secours; mais son œuvre immédiate, pour la campagne de 1870-1871, était terminée; l'effort avait répondu aux nécessités, et l'improvisation avait été presque aussi rapide que les événemens; à force d'énergie et de dévoûment, l'on avait réparé les fautes de notre insouciance, et l'on s'était montré à la hauteur de l'infortune qui nous étreignait. On pouvait croire qu'à la fin de la guerre, les grands périls étaient conjurés, et qu'après une continuité d'action si pénible, on allait entrer dans une période de calme relatif; on avait compté sans l'envie, l'alcoolisme, la haine, le crime et le dédain de la patrie. La France agonisait, écrasée pour avoir poussé le sentiment du devoir aux limites extrêmes; il se rencontra des scélérats qui trouvèrent l'occasion propice pour la mettre à mort. On sait ce que fut la commune, qui débuta sur les buttes Montmartre par l'assassinat de deux généraux, et se termina par l'incendie de Paris éclairant l'égorgement des prêtres, des magistrats et des gendarmes. Pendant cette orgie de bêtise, de meurtre et de pétrole, la Société de secours n'abandonna point son poste d'élection. Dans ses ambulances, restées fidèles aux principes de la Croix rouge, elle reçut, elle soigna les soldats de la barbarie et ceux de la civilisation, semblable à une créature d'élite dont l'intelligence compatissante plane au-dessus des misères humaines. Mal lui en advint, elle y faillit périr.

Tout alla sans trop de difficultés pendant les premières semaines qui suivirent la journée du 18 mars; mais, dès le commencement d'avril, la Société sentit qu'elle n'était plus en sécurité; on dénonçait son attitude, on lui reprochait d'avoir des sœurs de charité pour infirmières, et on l'accusait d'être « versaillaise, » ce qui était la grosse injure du moment. La Société feignit de ne s'en point préoccuper, et le conseil continuait à siéger, sous la présidence du comte de Flavigny, qui, depuis la déclaration de guerre à l'Allemagne, était resté en permanence à son poste, et que nulle fatigue n'avait lassé. Les rumeurs de mauvais augure dont la presse communarde se faisait l'écho n'avaient découragé personne, et les

ambulances fonctionnaient comme par le passé, lorsque, le 14 avril, le délégué à la guerre civile lâcha un décret qui prononçait la dissolution de la Société et mettait le séquestre sur ses magasins. Le coup était rude, mais il ne fut point mortel. Le conseil se sépara; le comte de Flavigny, président, le comte Serurier, vice-président, se retirèrent et transmirent toute autorité au secrétaire-général, qui était et qui est encore le comte de Beaufort.

Nul choix meilleur ne pouvait être fait, car il tombait sur un homme de bien, sur l'homme de bien par excellence, que nulle responsabilité n'effrayait, et dont l'esprit est toujours en alerte pour le soulagement des malheureux. On le sait chez les aveugles, qu'il a dotés d'une nouvelle méthode d'écriture nocturne lisible pour les voyans; on le sait chez les ouvriers estropiés, auxquels il distribue des membres artificiels ingénieusement inventés par lui. En l'absence du président du conseil, c'est lui qui restait le dictateur de la Société de secours aux blessés; il fut habile, il fut énergique, et si l'étendard de la Croix rouge ne fut point abattu pendant ces heures exécrables, c'est à lui, c'est à sa fermeté qu'on le doit. Il eut pour collaborateur et pour allié vigoureux, en cette œuvre de salut, — on peut même dire : de sauvetage, — le directeur-général des ambulances, le docteur Chenu, vieux praticien du service sanitaire des armées, bourru, autoritaire, très bonhomme au demeurant, et, comme l'on dit, n'ayant pas froid aux yeux. Il le prouva. Le jour même où la commune mit sa patte sur la Société, le docteur Chenu reçut ordre d'avoir à livrer 240 soldats malades ou blessés qui occupaient les baraquemens de la grande ambulance du Cours-la-Reine. Il refusa, fut arrêté et incarcéré. On fut obligé de le relâcher immédiatement, afin d'éviter l'insurrection des malades, qui ne parlaient de rien de moins que d'aller « chambarder l'Hôtel de Ville. » Or, la commune se sentait si peu sûre d'elle-même, elle comprenait si bien qu'elle n'était et ne pouvait être qu'une mésaventure de notre histoire, qu'elle recula et rendit le docteur Chenu à ses blessés.

Le comte de Beaufort fut très net avec le délégué que la commune lui imposa et qui, si je ne me trompe, prenait le titre de chirurgien de la république universelle. Il signifia que, s'il consentait à subir un contrôle, il se refusait absolument à abandonner une part quelconque de son autorité, c'est-à-dire de la direction dont le conseil lui avait légué la charge. Il déclara en outre que, si ces conditions n'étaient point respectées, il fermerait immédiatement ses ambulances. Le délégué se le tint pour dit, se contenta d'être le directeur des ambulances volantes et ne fit que quelques réquisitions de vivres; mais, ayant mis en arrestation un employé qui avait refusé de lui délivrer quatre bouteilles de vin, il fut révoqué

et s'en vengea en publiant un pamphlet contre « la bande Flavigny, Beaufort et Chenu. » Il n'en fut que cela ; à cette époque, l'insulte était le pain quotidien offert aux honnêtes gens. Celui qui le remplaça, comprenant que le comte de Beaufort était sur le point de licencier la Société dont les services étaient fort appréciés par les fédérés blessés, accepta de n'exercer qu'un contrôle purement nominal : c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Le 25 avril, pendant une suspension d'armes accordée par les chefs de l'armée française, les voitures de la Société allèrent à Neuilly chercher les malades, les vieillards, qui, depuis quinze jours réfugiés dans les caves, mouraient sans secours et sans pain. J'ai assisté à cette évacuation, et ce n'est pas sans émotion que j'ai vu quatre-vingts fillettes incurables, impotentes, se traînant à l'aide de leurs béquilles, portées par les sœurs de charité appartenant à la *Maison des jeunes infirmes*, se rendre au Palais de l'Industrie, où elles purent apaiser leur faim avant d'être dirigées sur un couvent de la rue de Reuilly qui leur avait offert asile.

Non-seulement la Société sauvait tous ceux qu'elle parvenait à recueillir, mais elle vint en aide à la caisse vide des hôpitaux militaires, lui prêta 40,000 francs, et lui démontra de la sorte que parfois les associations particulières peuvent être utiles aux administrations de l'état. Il n'est pas jusqu'à la commune qui ne sentît le bienfait de la convention de Genève, car elle y adhéra officiellement le 13 mai. C'était une bonne fortune pour le comte de Beaufort, qui tout de suite en profita pour réclamer le droit d'envoyer du linge, des vêtemens, du matériel aux ambulances de Saint-Denis. Un événement terrible, dû à l'imprudence, et que la commune attribua naturellement aux menées versaillaises, épouvanta Paris. La cartoucherie Rapp sauta le 17 mai, au lendemain du jour où la colonne de la Grande Armée, renversée par la révolte, semblait offerte en hommage aux Allemands campés sous nos murs. Là encore ce furent les voitures de la Société qui arrivèrent les premières pour ramasser et transporter à la grande ambulance du Cours-la-Reine deux cents personnes blessées par l'explosion.

Le dénoûment approchait, si ardemment attendu, si lent à se produire. Le dimanche 21 mai, pendant que sir Richard Wallace rendait visite au comte de Beaufort et approuvait l'attitude de la société pendant ces jours néfastes, le commandant Trèves, guidé par Ducatel, franchissait les remparts démantelés et guidait les premières troupes qui pénétrèrent dans Paris. Alors commença cette longue bataille qui devait accumuler tant de ruines. Les baraquemens du Cours-la-Reine étaient pris entre deux feux : duel d'artillerie entre le Trocadéro, occupé par une division du corps d'armée du général Douai, et la terrasse des Tuileries, appuyée sur la barri-

cade qui oblitérait l'entrée de la rue Rivoli. Les obus ne respectaient point la Croix rouge, la position n'était plus tenable, il fallait évacuer les blessés et les transférer dans le Palais de l'Industrie, dont les fortes murailles pouvaient les protéger contre les projectiles. Ce fut le docteur Chenu qui présida au sauvetage. Faisant réunir les voitures, en garnissant les parois à l'aide de matelas, il les disposa de façon à former une rue entre l'ambulance et le Palais; c'est par là que l'on passa malgré la fusillade qui se rapprochait : 548 blessés furent enlevés; les infirmiers s'y dévouèrent et les infirmières aussi, femmes du monde qui n'avaient point déserté le poste que leur grand cœur avait sollicité et qui furent surhumaines en remplissant leur devoir d'humanité (1). Elles y eurent du mérite; le transbordement ne fut point sans péril; cinq infirmiers furent atteints par les obus, dont deux si gravement qu'une amputation immédiate fut nécessaire. Au soir de cette journée, le 26e bataillon de chasseurs à pied, commandé par le marquis de Sigoyer, était maître du Palais de l'Industrie; la Société de secours aux blessés était enfin au pouvoir de l'armée de la France.

Pendant que le comte de Beaufort et le docteur Chenu se multipliaient à Paris, les membres du conseil retirés à Versailles ne restaient pas oisifs. Entrés en relation avec le comité de Seine-et-Oise, ils avaient organisé 21 ambulances sur la rive gauche de la Seine, de la Bièvre à Viroflay et sur tous les points où l'on pouvait porter secours aux troupes qui assiégeaient Paris. En outre, on fit construire à La Grande-Gerbe, dans le parc réservé de Saint-Cloud, une ambulance modèle où l'on put admettre un grand nombre de blessés qui, placés dans des conditions d'aération exceptionnellement favorables, guérirent avec une promptitude extraordinaire. Les services rendus par la Société française de secours aux blessés des armées de terre et de mer furent appréciés en haut lieu; les lettres de M. Thiers, du général de Cissey au comte de Flavigny, celle du maréchal Mac-Mahon au docteur Chenu, en font foi et sont des titres de noblesse dont on peut être fier.

Le 5 juin, tous les membres du conseil, enfin réunis, purent tenir séance dans Paris délivré; la besogne ne chôma pas, car de nouveaux soucis leur incombèrent que rechercha leur amour du bien. Parmi les prisonniers qu'avait détenus l'Allemagne à la suite

(1) Quelques dames ayant demandé si elles devaient continuer leur service pendant la commune, le comte de Beaufort répondit à Mmes Carré de Chauffour, de Sédaiges et Dehorter : « Vous m'avez fait l'honneur de me demander si vous devez continuer à être dames infirmières. Rester à votre poste, c'est prouver que votre charité domine votre amour-propre et méprise le danger, s'inspirant de l'amour divin. Permettez-moi d'ajouter que votre présence ici honore celui qui s'estime heureux de représenter, dans ces temps difficiles, le conseil absent. »

de tant de rencontres malheureuses pour nos armes, beaucoup n'étaient point encore guéris de leurs blessures et ne pouvaient, sans danger pour eux-mêmes, être mêlés à leurs camarades valides que les trains de chemins de fer avaient reconduits en frontière de France. La société sollicita et reçut la mission de ramener dans la mère patrie ceux qui avaient offert leur vie pour elle sans parvenir à la sauver. Les délégués de la société firent d'abord une sorte de voyage d'enquête : ils parcoururent les villes, les forteresses où les Français avaient été internés, et ils y constatèrent la présence de 8,768 blessés et malades. En cette circonstance, l'Allemagne fut très courtoise; les médecins, les aumôniers, les mandataires de la société, les infirmiers munis de vêtemens, de chaussures, de médicamens trouvèrent partout, dans les régions occupées, comme dans les pays de terre germanique, toute facilité pour accomplir leur devoir. L'évacuation fut lente, il ne pouvait en être autrement; la plupart des administrations de chemins de fer n'avaient point encore repris leurs services réguliers, beaucoup de trains étaient réquisitionnés pour le retour des troupes allemandes, les villes où gisaient nos blessés étaient éloignées les unes des autres : aussi ce ne fut que le 16 août 1871 que le dernier train convoyé par la Société de secours, composé de 25 wagons-lits à 12 places, de 1 wagon-pharmacie, de 2 wagons-cuisine et de 3 wagons-magasin entra dans la gare de Lille. Pendant qu'elle ramenait au pays les blessés restés en Allemagne, elle avait reconduit sur tous les points de la France ceux qu'elle soignait à Paris au moment de la signature de l'armistice et qui s'élevaient au chiffre de 8,274.

Ainsi l'on avait ramassé les blessés sur les champs de bataille de la guerre étrangère et de la guerre civile, on les avait soignés dans les ambulances et dans les hôpitaux; ceux que gardaient encore les lazarets d'Allemagne avaient été rapatriés; on avait fait tout son devoir, et cependant notre Société de secours, — notre Croix rouge, — s'imposa une nouvelle tâche, elle pensa aux morts.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

Elle s'en souvint et regarda du côté des pays de captivité où tant de nos compatriotes dormaient pour toujours. Elle voulut honorer leur mémoire et leur donner un tombeau. Elle nomma une commission, vota une somme de 50,000 francs et se mit en rapport à cet égard avec le ministre de la guerre, qui offrit spontanément de concourir pour une somme égale à cet acte sacré. La Société était sur le point d'entamer des négociations avec le gouvernement allemand, lorsqu'elle apprit que deux comités, déjà organisés dans une intention ana-

logue, fonctionnaient, l'un à Cette sous la présidence de M. de Saint-Pierre, l'autre à Paris sous la direction énergique du révérend père Joseph, aumônier militaire. L'appel fait à la générosité publique par ces hommes de bien n'avait trouvé qu'un faible écho dans la population épuisée par les sacrifices, ruinée par la guerre et fléchissant sous le poids des impôts que nécessitait l'indemnité stipulée par le traité de Francfort. La souscription ouverte dans les journaux ne recueillit qu'une somme insuffisante : 15,494 fr. 25. En y ajoutant les collectes faites par des groupes militaires, par M. Wurtz pour Leipzig, par M. Dupetit-Thouars pour Rastatt, par les Strasbourgeois pour Lechfeld, on arrivait à un total de 25,319 francs, qui n'était point en rapport avec les exigences de l'œuvre entreprise. On fusionna, comme dit le langage des compagnies industrielles.

La Société de secours s'entendit avec les deux comités et promit son assistance pécuniaire, le gouvernement en fit autant, et le révérend père Joseph resta chargé de la mission patriotique et religieuse, à laquelle il se consacra avec un dévoûment exemplaire. Il partit pour l'Allemagne, où il trouva près des autorités, près des particuliers, un empressement auquel il a rendu justice. Parfois même il a rencontré plus que du bon vouloir, et il put recueillir des témoignages spontanés de sympathie que l'on ne ménageait pas aux efforts que la France faisait afin d'honorer la mémoire de ses enfans tombés pour l'amour d'elle. Le curé Plank, de Freising, en Bavière, lui écrivait : « J'éprouve une joie extrême du soin que vous prenez pour la mémoire de vos morts ; j'admire l'intarissable générosité de votre pays qui a tant fait pour ses soldats, qu'aucun, parmi les internés de ma paroisse, n'a été dans le besoin. Je crois qu'il n'y a pas au monde une nation qui donne l'exemple de pareils sacrifices. Dieu le rendra à la France en lui restituant son ancienne renommée. » M[gr] l'évêque Namzanowski, prévôt-général des armées allemandes, lui disait : « La France est toujours elle-même ; vous faites là une œuvre digne de toute admiration. Pour faire de telles choses, il faut croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme : un peuple qui garde ses convictions ne saurait périr. » Aveu précieux à relever et arraché par l'évidence même à ceux qui, la veille encore, étaient nos ennemis. Dans plus d'un endroit, le révérend père Joseph eut à constater le dévoûment dont nos pauvres soldats prisonniers avaient été l'objet. Parmi les faits qu'il cite, je n'en retiendrai qu'un seul.

Mille hommes de l'armée que les troupes allemandes tenaient bloqués autour de Metz avaient, après la capitulation du 27 octobre, été internés à Schneidemuhl. L'hiver est dur et précoce dans le duché de

Posen, et nos soldats eurent à en souffrir; « malgré leur effrayant épuisement, suite naturelle de ce douloureux siège, malgré l'épidémie de la variole, malgré les rigueurs excessives de l'hiver du Nord et la pénurie des vêtemens, trois hommes seulement ont succombé. L'honneur et le mérite de ce résultat, tout à fait extraordinaire, sont dus entièrement aux soins du docteur Schirmer, à sa bonté, à sa charité pour sauver ces malheureux. Il a eu à soigner jusqu'à 500 malades à la fois; jour et nuit son dévoûment ne s'est pas démenti. La France et les familles lui doivent la vie de plusieurs centaines de soldats. » Aux ambulances de Metz et de Vendôme, les Allemands blessés et prisonniers pleuraient de reconnaissance en baisant les mains de Mme Coralie Cahen, notre compatriote, qui, s'étant improvisée infirmière, s'efforçait de leur faire oublier leurs souffrances et la patrie absente. Je regrette que, chez les deux nations rivales, on n'ait pas recueilli tant de faits de compassion, de piété humaine qui sont restés inconnus et qui seraient la meilleure des prédications en faveur de la concorde. Hélas! il faut faire trêve aux rêveries, car l'aurore de la paix universelle ne semble pas près de se lever à l'horizon.

Le révérend père Joseph n'eut point à faire un voyage d'exploration préalable; tout renseignement lui fut fourni de Berlin par le ministère de la guerre, qui adressa des instructions aux autorités locales. Les prisonniers français ont littéralement encombré l'Allemagne; on les avait disséminés dans 244 villes, dont 38 n'eurent point de décès à constater; dans 48, les officiers et les soldats, récoltant des souscriptions au cours de leur captivité, firent élever un monument commémoratif en l'honneur de ceux d'entre eux qui avaient succombé. Le révérend père Joseph a constaté que nos soldats morts en Allemagne avaient été inhumés dans un terrain particulier, faisant partie du cimetière commun; que dans les villes possédant un cimetière de garnison, on leur y avait réservé un emplacement spécial; enfin que dans les camps où les prisonniers avaient été internés, comme à Jüterbock, à Colberg, etc., on les avait enterrés en rase campagne. Il a remarqué, en outre, que dans beaucoup de cimetières les tombes « des Français » étaient convenablement entretenues, et qu'au 2 novembre, jour des trépassés, elles étaient ornées de feuillage. A Parchim, en Mecklembourg, une veuve s'était chargée de pourvoir au bon état des sépultures de nos compatriotes, en reconnaissance des soins qu'un prêtre français prenait du tombeau de son fils tué sur notre territoire pendant la guerre. Le révérend père Joseph termina promptement son inspection, de laquelle il résultait que dans 158 villes les restes de nos soldats n'étaient désignés par aucun monument. Il y pourvut; grâce à lui, grâce à l'aide matérielle que lui prêta la Société de secours aux blessés, les 17,240 enfans de la France que nous avons per-

dus en Allemagne sont ensépulturés, ainsi que disait le vieil Amyot, et honorés comme des braves qu'ils ont été.

Le monument élevé à leur mémoire a été plus ou moins imposant, selon le nombre de morts qu'il recouvre; parfois ce n'est qu'une simple pierre avec un seul nom, celui du soldat qui se repose là du tumulte des batailles. Partout l'inscription est identique: « A la mémoire des soldats français décédés en 1870-1871. *R. I. P. nunc meliorem patriam appetunt*; érigé par leurs compatriotes. » — Près des camps, dans les landes, où, faute de cimetières, l'on déposa ceux que la mort avait appelés, des clôtures furent établies qui délimitèrent l'enceinte du champ funèbre et l'isolèrent pour le mieux protéger. Ces tombes subsistent; elles ne sont point abandonnées; il en est plus d'une que j'ai visitée; on les respecte, et parfois j'y ai vu un bouquet de fleurs fraîchement cueillies mêlé à des couronnes que le temps avait desséchées. Il me semble que le culte des morts compris de la sorte et en de telles circonstances dénonce l'inanité des querelles et condamne la férocité des combats. Ce n'est pas tout : dans 52 villes, des anniversaires de prières ont été fondés à perpétuité pour nos soldats morts sur le sol allemand. Près de 80,000 francs furent consacrés à cette œuvre pie, dont la totalité fut fournie, en fractions à peu près égales, par les souscriptions individuelles, par le gouvernement français, et par la Société de secours aux blessés.

Notre Société de la Croix rouge avait bien mérité de l'humanité; elle s'était prodiguée pendant la guerre, elle n'avait point déserté son poste devant les sacrilèges de la commune, elle avait été chercher nos blessés dans les hôpitaux étrangers où ils languissaient encore, elle avait aidé dans de larges proportions à élever sur la terre de captivité des tombes à ceux qui ne devaient point revoir leur patrie. Elle avait rempli sa tâche avec intelligence et dévoûment, comme une bonne mère qui s'empresse autour de ses fils malheureux. Sans elle, nos pertes déjà si douloureuses eussent été plus terribles encore. Elle pouvait croire qu'elle était quitte envers ce que sa conscience lui avait ordonné. Il n'en fut rien. Il lui sembla qu'une cérémonie publique devait unir tous les cœurs français dans une pensée commune, et que ceux qui étaient vainement tombés pour la défense du pays avaient droit à un hommage public. Un service funèbre, où le catholicisme déploya toutes ses pompes, fut célébré à Notre-Dame par les soins de la Société de secours. Le général de Cissey, l'amiral Pothuau, M. Jules Simon, ministres de la guerre, de la marine et de l'instruction publique, des députations de l'Assemblée nationale, le maréchal Mac-Mahon, le grand-chancelier de la Légion d'honneur, le gouverneur des Invalides, des délégués des grands corps de l'état, des sous-officiers représentant toutes les armes de l'armée, assistèrent à cette solennité et écoutè-

rent l'oraison funèbre que prononça le révérend père Félix. Le prêtre fut éloquent et, se rendant l'interprète d'un sentiment unanime, il remercia, au nom de la France, la Société de secours aux blessés du bien qu'elle avait fait.

VI. — LE MATÉRIEL ET LE PERSONNEL.

Lorsque la paix fut signée, et que la France, pansant ses blessures, ranimant sa vie presque éteinte, faisait courageusement face à l'infortune, la Société de secours, économe des deniers qui lui avaient été confiés pour venir en aide aux blessés, compulsait des chiffres et constatait que le reliquat des fonds de guerre, réunis à des offrandes attardées, lui constituait un capital d'environ 3,500,000 francs. C'était peu en présence des nécessités qui s'imposaient. Parmi les blessés que l'on avait sauvés, beaucoup restaient amputés, impotens, sans ressources assurées et menacés d'une misère qu'ils ne pouvaient combattre par un travail que leur mutilation rendait impossible. Il ne pouvait être question de leur constituer des pensions, car l'on eût, en agissant ainsi, immobilisé le capital; on ne pouvait que leur accorder des allocations renouvelables; on n'y manqua pas, l'on fut généreux, et de ce chef la Société dépensa 200,000 francs en 1872. Ce n'est pas seulement les blessés qui profitèrent de ces largesses; les familles des soldats morts au cours de la campagne ne furent pas oubliées; les orphelins eurent leur part, 10,000 francs, et aussi les Alsaciens-Lorrains immigrés en France, 20,000 francs. La distribution de ces secours aux victimes de la guerre franco-allemande n'a pas encore pris fin, comme on pourrait le croire, car je trouve dans les comptes de 1887 que 47,506 francs ont été employés à venir en aide à 1,760 anciens blessés et à 357 veuves, orphelins et ascendans, sans compter 93 appareils, — jambes articulées, bras artificiels, mains à crochet, — qui ont été délivrés à d'anciens amputés (1).

Les secours donnés aux blessés d'hier n'étaient et ne devaient être qu'un souci secondaire pour la Société; son objectif principal était le blessé de demain, celui qu'une guerre nouvelle pouvait jeter bas sur le champ de bataille et renvoyer, impuissant, incomplet et pauvre, dans ses foyers. Il ne fallait plus, comme au mois de juillet 1870, être saisi par des événemens inopinés, s'organiser

(1) En ajoutant aux allocations du conseil central celles des comités de province, — de Lyon, par exemple, qui, chaque année, donne 5,000 ou 6,000 francs, d'Orléans qui fait de même, de Lille, de Bordeaux, etc., — on constate que, depuis 1872, la Croix rouge a distribué plus de 2 millions de secours prélevés sur les revenus d'un capital resté intact, sans parler de l'achat du matériel en magasin, qui a coûté plus de 800,000 francs.

devant l'ennemi, au milieu même du combat, et ne point parvenir, malgré tant d'efforts, à remplacer ce que le temps seul peut obtenir de l'expérience et de la méditation. Sans plus tarder, comme si les clairons allaient sonner aux frontières, on reprit le travail et l'on s'ingénia à pourvoir notre Croix rouge d'une constitution à la fois élastique et solide qui lui permît d'être prête à répondre au premier appel, d'escorter le bataillon d'avant-garde, d'être maîtresse d'un personnel expérimenté, d'un matériel suffisant et d'être au devoir à la même minute que ceux qui seraient au péril. Après une campagne aussi désastreuse que celle que vous venions de subir, tout était à faire et tout fut fait, avec méthode et prudence, mais avec une persistance que rien n'a déroutée. Sous la présidence successive du comte de Flavigny, du vicomte de Melun, intérimaire, du duc de Nemours, du maréchal de Mac-Mahon, la Société de secours aux blessés n'a jamais ralenti son zèle, et quoique sa fortune ne soit pas ce qu'elle devrait être, elle n'a rien négligé pour se parfaire et être une force adjuvante de premier ordre. Ce qui subsistait du matériel d'ambulance utilisé par la Société pendant la guerre était hors de service, ou peu s'en faut; l'expérience avait démontré, du reste, que les voitures, les brancards, les cacolets, construits sur d'anciens modèles, ne répondaient qu'insuffisamment aux exigences d'une armée en campagne. Pour les blessés, le transport est toujours une cause de souffrances, mais ces souffrances peuvent être amoindries si les voitures sont bien suspendues et ne les secouent pas, si les brancards sont larges, avec un support de tête à crémaillère, si les cacolets permettent de changer de position. On mit différens modèles à l'étude, et après des discussions où l'humanité seule fit entendre sa voix, on s'arrêta à différens types qui constituent sur le passé un tel progrès que le service médical des armées n'hésita pas à les adopter.

Il convient de désigner trois sortes de voitures qui sont destinées à rendre de grands services et qui sont dues à l'initiative de la Société. La première est la voiture attelée de deux chevaux, qui contient facilement 6 hommes couchés et 12 hommes assis : à proprement parler, c'est un omnibus d'ambulance; la seconde est le fourgon portant le matériel d'infirmerie, qui peut au besoin être transformé en voiture de transport pour les blessés ; la troisième est la voiture-cantine, qui, chargée de vivres, de fourneaux, de combustible, contient la nourriture nécessaire à l'alimentation de 200 hommes. Ces trois types irréprochables sont aux voitures d'autrefois ce que le fusil Lebel est au fusil à pierre. La voiture à deux roues et à un cheval, dont on a fait un si fréquent usage pendant la dernière guerre, a été rejetée par le comité d'études de la Société. On a sagement agi ; cette voiture est inhu-

maine; elle est un instrument de supplice pour les blessés, qu'elle brutalise. Je l'ai vue fonctionner après un des nombreux combats qui ensanglantèrent les avant-postes de Paris pendant la commune. Il fallait entourer le blessé des deux bras, lui maintenir la tête pour amortir un peu les chocs qui le secouaient. Dans les types actuels, tout a été combiné pour épargner au malheureux que l'on transporte les heurts et les brusques déplacemens. Espérons que le ministère de la guerre et la Société de secours auront un nombre suffisant de ces voitures bienfaisantes, et que l'on ne sera plus réduit, comme en 1870-1871, à réquisitionner des chariots d'artillerie et des fourgons de chemin de fer pour enlever les blessés et les cahoter jusqu'aux ambulances.

Quelque nombreuses et bien aménagées que soient les voitures de la Croix rouge, elles ne peuvent plus, actuellement, servir qu'à des transports de courte durée : du champ de bataille à l'ambulance, de l'ambulance à une gare. Les voies ferrées sont aujourd'hui un instrument de guerre de haute importance ; il est donc naturel qu'elles soient aussi un instrument de salut et de conservation. C'est à elles qu'est réservée désormais la mission d'emporter les blessés loin de tout conflit, de les déposer dans des ambulances centrales, de les conduire aux hôpitaux, de les mener, en un mot, entre les mains de la science et de la charité. La Société de secours s'est préoccupée de ce problème, et elle l'a résolu de telle façon, que les nations étrangères lui ont rendu justice ; en effet, son modèle d'un train d'ambulance a obtenu le diplôme d'honneur à l'exposition universelle de Vienne en 1873. Là, ce ne sont plus des voitures, ce sont des wagons garnis de lits suspendus, d'une pharmacie, d'une cuisine, d'un garde-manger, sorte d'hôpital ambulant où le blessé, le malade trouve le chirurgien, l'apothicaire, l'infirmier et tous les secours dont il peut avoir besoin. Chauffés lorsqu'il fait froid, ventilés en cas de chaleur, ces wagons hospitaliers seront, en temps de guerre, un inexprimable bienfait, et formeront un contraste mémorable avec les wagons à bagages et les wagons à bestiaux, sans compter quelques wagons à ballast que nous avons vus autrefois transporter des troupes. Je me rappelle que, sur un de ces wagons malfaisans, un soldat avait écrit à la craie : « Service de la boucherie. »

L'étude du transport des blessés ne s'arrête pas, et chaque jour on cherche à réaliser de nouveaux progrès. Au ministère de la guerre fonctionne, presque en permanence, une sous-commission de trains sanitaires; une des questions posées est celle-ci : en admettant que les wagons d'ambulance soient insuffisans, comment aménager les wagons à bagages pour le transport des blessés? Une expérience intéressante a été faite à ce sujet par notre

Croix rouge, entre Paris et Meulan. Il s'agissait de mouvoir un train sanitaire « improvisé » et d'étudier le meilleur système de brancards et de couchettes. La compagnie de l'Ouest avait mis trois wagons à bagages à la disposition des délégués, qui n'ont pas dû faire un voyage dénué de fatigue, car le mécanicien avait reçu pour instructions de multiplier les variations de vitesse, les tamponnemens et les brusques arrêts. On voulait se rendre compte du degré de résistance des brancards mis à l'essai et des oscillations auxquelles ils étaient exposés. Le meilleur appareil de transport pour un blessé qui redoute les secousses est le brancard à sommier de toile, suspendu et arrimé par des cordages au plafond, au plancher, aux parois latérales du wagon. J'en ai fait l'expérience pour un de mes amis; mais ce mode de transport exige l'emploi d'un wagon tout entier : il est, par conséquent, beaucoup trop dispendieux, beaucoup trop encombrant pour pouvoir être employé dans une évacuation nombreuse. Depuis ce voyage d'expérimentation, que je ne rappelle qu'afin de prouver avec quel soin toute amélioration est étudiée par la Société de secours, de grands progrès ont été réalisés pour l'aménagement des blessés dans les wagons. C'est aux ingénieurs des chemins de fer, aux chefs de traction qu'il convient de se fier; ils connaissent leur matériel, ils en ont l'habitude et savent ce que l'on en peut exiger. Là où un médecin sera embarrassé pour caser quatre malades, un employé intelligent en placera six ou huit sans préjudice pour eux. Le jour où le problème sera sérieusement attaqué par les ingénieurs des voies ferrées, on peut être certain qu'il sera résolu. Ne l'est-il pas déjà? Jusqu'à présent, on n'était parvenu qu'à installer six blessés par wagon. Au mois de juillet dernier (1888) M. Ameline, ingénieur de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, a expérimenté, avec succès, un nouveau système ou une nouvelle méthode de suspension de brancards qui permet de réunir, sans inconvénient, dix et même douze blessés dans le même wagon. C'est là un résultat précieux qui doublera la rapidité des évacuations sanitaires sur les centres hospitaliers (1).

(1) Le règlement sur le service sanitaire de l'armée prescrit les « dispositions concernant les trains sanitaires improvisés. » Le train est composé, au maximum, de 35 wagons, dont 23 sont réservés aux blessés et aux malades; en prenant une moyenne de dix personnes pour chacun des wagons à bagages, un train pourra transporter 230 blessés. Cette limite est, je crois, dépassée en Allemagne, mais je ne puis donner que des chiffres approximatifs; la statistique allemande compte par essieu, ce qui n'a rien de précis, car certains wagons sont munis de 2 essieux, d'autres de 3; le calcul ne sera donc pas absolument exact. Les ordonnances relatives à l'exploitation des voies ferrées donnent les chiffres suivans : trains de marchandises, 150 essieux, soit, avec certitude, 75 wagons à 2 essieux; trains de voyageurs, 100 essieux; trains militaires ou trains mixtes (marchandises et voyageurs), 110 essieux. D'après un rensei-

Il ne suffit pas de transporter les blessés, il faut tenir à leur disposition des abris temporaires où les soins leur sont donnés et où, si leur état l'exige, ils peuvent prolonger leur séjour. Le comité d'études de la Société de secours y a pensé et a établi des baraquemens, des tentes d'ambulance qui sont de véritables salles d'hôpitaux transitoires, meilleures même, car la contagion ne s'y installe pas dans de vieux murs et dans des parquets disjoints. Ces baraques formées de légères voliges qui se démontent et se remontent avec facilité, ces tentes vastes et aérées qui peuvent résister à un long usage, sont arrimées méthodiquement et transportées sur des fourgons spécialement construits ; le personnel nécessaire les accompagne, et, en temps de service, elles sont munies d'un nombre déterminé de couchettes. Un blessé évacué du champ de bataille sur l'hôpital d'une ville désignée peut s'arrêter, au cours de sa route, dans ces étapes reposantes qui l'attendent et l'accueilleront aux stations que doit parcourir le train sanitaire. Comme des refuges placés en marge des chemins périlleux, les ambulances de la Croix rouge s'ouvrent pour les hommes fatigués auxquels le réconfort est nécessaire. Peu à peu, guidée par son comité d'études qui, en réalité, est un comité d'initiative, la Société de secours a organisé un matériel qui est égal, sinon supérieur, à celui de toute autre nation européenne (1). On a pu s'en convaincre aux différentes expositions internationales où la France a prouvé, sans orgueil, mais avec sécurité, que, tout en ne redoutant pas la guerre, elle avait redoublé d'efforts pour en atténuer les effets. Les montagnes de compresses, les bandes, les langes pour tout pansement, les cardes de coton phéniqué, les gouttières métalliques garnies de ouate, les attelles, les alèses en caoutchouc, tout ce qui forme, en un mot, l'outillage intelligent d'une infirmerie chirurgicale, a été réuni et reste prêt à être utilisé aux premières réquisitions de la guerre. Avant que cette précieuse réserve soit épuisée, on aura le temps d'en rassembler une autre ; car le jour où un conflit armé éclaterait, le capital de la Société, dont le revenu est aujourd'hui consacré à des secours renouvelables, serait immédiatement mobilisé et employé au service des ambulances : en temps de paix, ce capital est inaliénable, mais dès que les hostilités sont imminentes, il recouvre sa liberté d'action. Les dépôts sont nombreux où l'on a rangé dans un ordre méthodique tous ces instrumens de salut, ces objets de réparation, qui sont, en quelque sorte, les armes de la bienfai-

gnement verbal, un train sanitaire allemand improvisé peut transporter 300 blessés. Nous avons dit plus haut que, pendant la guerre de 1870, la Croix rouge de Prusse a pu expédier 900 blessés par un seul train.

(1) Égal en qualité, mais non en quantité. Sous le rapport de l'accumulation du matériel sanitaire, la Croix rouge d'Autriche dépasse celle de toutes les autres nations.

sance combattant au nom de l'humanité méconnue par la guerre. Là on peut voir ce qu'autrefois j'ai contemplé avec tristesse dans les magasins-généraux de l'Assistance publique : des piles de béquilles, des armoires pleines de membres artificiels, des chariots mécaniques pour ceux que la blessure a paralysés. En admirant tant de prévoyance, en rendant justice au sentiment qui l'a suscitée, on ne peut s'empêcher de former un vœu : que tout cela pourrisse sur place et que la guerre n'en ait jamais besoin!

Il est relativement facile de se procurer un matériel d'ambulance assez complet pour parer à des éventualités pressantes; ce n'est qu'une question d'argent, question que la bienfaisance des nations ne rend pas insoluble. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de former un personnel d'infirmerie apte à donner des soins aux blessés; là, une éducation première est indispensable; elle doit être d'une théorie très simple, car la pratique détaillée ne peut s'acquérir que par l'expérience, par le séjour dans les hôpitaux de chirurgie, par la présence dans les salles où l'on souffre. Les médecins, les chirurgiens ne feront point défaut à l'heure du péril; ils seront là où ils doivent être, en première ligne, s'ils appartiennent au service sanitaire de l'armée; en seconde ligne, s'ils ont adhéré à la Société de secours; les infirmières non plus ne manqueront pas; j'imagine que les femmes s'empresseront et se rangeront derrière les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui accourront les premières, si on ne les a pas encore chassées de France, comme déjà on les a expulsées des écoles et des maisons hospitalières. Sous ce rapport, la société vit en paix : elle sait que la science et la charité rivaliseront de zèle pour l'aider à remplir sa mission. Mais ces blessés, qui dans les futures batailles seront en nombre prodigieux, à cause de l'énormité des contingens et de la cruauté scientifique des armes actuelles, il faut aviser à les relever le plus tôt possible, à les transporter aux ambulances volantes et à leur épargner l'angoisse des heures d'attente sur le terrain même où ils sont tombés. Ce travail de recherche, d'enlèvement, qui doit être fait avec aplomb et rapidité, est l'œuvre des brancardiers; c'est d'eux, de leur énergie, de leur perspicacité, de leur adresse, que peuvent dépendre le salut et l'existence de bien des malheureux.

On s'est donc ingénié à former un corps de brancardiers qui auraient pour mission de recueillir, après le combat, pendant le combat s'il se peut, la sanglante moisson que la guerre a fauchée. Même en cas de retraite, en cas de déroute, ils peuvent accomplir leur devoir sacré, car la croix rouge les protège et permet qu'ils ne soient point inquiétés à leur poste d'honneur. Il ne suffit pas de ramasser un blessé, de le coucher sur un brancard et de l'emporter; il faut le saisir sans rendre sa souffrance plus aiguë, savoir

faire une pansement provisoire, arrêter une hémorragie, et placer le malheureux dans la position qui doit lui être le moins pénible. C'est ce que les brancardiers doivent apprendre, et on le leur enseigne. Des chirurgiens militaires, rompus aux multiples incidens d'un champ de bataille couvert de blessés, ont donné à cet égard des instructions précieuses. A défaut de « modèle vivant, » comme l'on dit dans les ateliers de l'École des Beaux-Arts, on se sert du mannequin pour les démonstrations; mannequin articulé, sur les membres duquel le trajet des artères et des veines est indiqué, mannequin flexible, jusqu'à un certain point, qui permet de reproduire les diverses inflexions du corps humain et de lui donner la position la plus favorable au blessé, selon la blessure reçue. C'est, je crois, le comité de la ville de Lille qui, le premier, a inauguré ce genre d'enseignement, que l'on ne saurait trop encourager et développer, car il n'est pas de jour, en pleine paix, où la vie ouvrière n'ait à en profiter.

Le 23 septembre 1887, à Carlsruhe, j'ai assisté aux manœuvres du corps des brancardiers volontaires. Les délégués de la Croix rouge des diverses nations d'Europe, de l'Amérique et même du Japon, s'étaient réunis dans la capitale du grand-duché de Bade pour y tenir leur quatrième congrès. La France y était excellemment représentée. Je n'avais point qualité pour assister aux séances théoriques; j'y avais été invité, mais je m'abstins d'y paraître, craignant d'avoir l'air de vouloir me faufiler parmi les personnages éminens que notre Société de secours avait délégués. On discuta des questions de règlemens et de législation internationale, auxquelles il m'eût, du reste, été impossible d'apporter quelque lumière. La Croix rouge de Bade est très complète, bien outillée, servie par un personnel exercé, très discipliné, qui obéit comme un régiment. La société secourable est l'objet des sollicitudes du grand-duc et de la grande-duchesse; de celle-ci on peut dire qu'elle en est la grande-maîtresse; elle ne fait, du reste, que se conformer à l'exemple que sa mère, l'impératrice Augusta, lui a donné dans le royaume de Prusse; les blessés français qui, pendant la campagne de 1870-1871, ont été traités dans « les lazarets » sur lesquels les deux souveraines étendaient leur protection, n'ont oublié ni l'une ni l'autre. Toutes deux ont compris et ont prouvé qu'en temps de guerre le rôle de la femme est de proclamer, de faire prévaloir les droits et les devoirs de l'humanité contre les nécessités de la politique (1). J'ai pu constater l'influence bienfai-

(1) Sur la liste originelle des membres fondateurs et souscripteurs de la Société française de secours aux blessés militaires (1866), le premier nom que je lis est celui de la reine de Prusse, Augusta.

sante de la grande-duchesse Louise sur la Croix rouge badoise, qui, au premier signal, est prête à fonctionner, car je l'ai vue à l'œuvre. On offrit aux délégués une sorte de répétition générale; les souverains et leurs fils s'empressaient de faire aux envoyés des diverses sociétés de secours les honneurs d'un champ de bataille figuré où de faux blessés attendaient que l'on vînt les relever. Couchés à l'ombre des grands arbres, ils ne paraissaient point impatiens et regardaient tranquillement le paysage.

On les avait disséminés, non point au hasard, mais scientifiquement, pour ainsi dire, accotés contre le tronc des chênes, dissimulés derrière un pli de terrain, tapis dans les fossés, abrités en un mot, comme font les vrais blessés qui rampent loin du combat et profitent de tous les accidens du sol pour se garantir des projectiles. En outre, chacun d'eux était fictivement atteint d'une blessure spéciale, à la tête, à la poitrine, à l'abdomen, aux membres inférieurs ou supérieurs. A peine étions-nous arrivés sur ce champ de manœuvres sanitaires, que le corps des brancardiers apparut, la croix rouge au bras et à la casquette, marchant vite, marquant le pas avec des mouvemens secs et précis comme ceux des anciens soldats. C'étaient des gars solides, vêtus d'un uniforme gris peu voyant, fortement chaussés, ainsi qu'il convient à des hommes qui doivent faire les étapes de la charité à travers les terres bouleversées par les batailles. Les brancards m'ont paru bien construits, résistans, garnis d'une grosse toile en treillis, munis d'une paire de bretelles et complétés par un appendice à crémaillère, en forme de pupitre, destiné à exhausser la tête. A un signal, les brancardiers se dispersèrent, quatre par quatre, à la recherche des blessés. Ceux-ci étaient déposés sur la litière pendant que l'on comprimait l'artère fémorale ou l'artère brachiale, selon que la cuisse ou le bras avait été traversé par la balle; pour tous un pansement rapide était simulé. Puis deux brancardiers de corvée emportaient le blessé, que les deux autres escortaient après s'être chargés du sac, du casque, du sabre et du fusil, prêts à relayer leurs camarades s'ils étaient fatigués. Ils jouaient bien leur rôle, les petits fantassins qui étaient censés tombés pour l'honneur du Vaterland; ils le jouaient si bien, que l'un d'eux l'avait pris au sérieux: il était pâle comme un mourant, c'est le cas de le dire; il faisait ballotter sa tête et levait les yeux au ciel avec résignation. J'imagine qu'il récitait mentalement les vers de Frédéric Hœlderlin : « Je veux verser mon sang, le sang de mon cœur, pour la patrie. » On lui avait assigné une blessure grave ; on ne barguigne pas avec la consigne, dans l'armée allemande; il avait cru son capitaine sur parole, et se laissait tout doucement défaillir, par respect pour la discipline. Il était si faible que, pour le ranimer, on lui

donna une chope de bière; il la but, s'essuya correctement les lèvres, poussa un soupir d'agonie et reprit son attitude de moribond.

Au fur et à mesure qu'on relevait les blessés, on les portait à l'ambulance établie en plein air à proximité du champ de bataille. On les couchait sur un bon lit de paille fraîche comme j'aurais été heureux d'en trouver, au temps des voyages, lorsque je n'avais pour matelas que le sable du désert ou les grèves de la Mer-Rouge. Après l'inspection des chirurgiens de service, on les transférait dans une vaste tente ou dans un baraquement d'ambulance, hôpital mobile qui se déplace avec les corps d'armée, les accompagne et reste toujours en contact avec eux. Les blessés que l'on jugeait transportables étaient conduits et installés dans un train de chemin de fer composé de wagons sanitaires qui, si je ne me trompe, appartenaient à la Société bavaroise de la Croix rouge, et qui, à première vue, m'ont semblé de dimensions un peu restreintes. Ces exercices, auxquels assistait l'empereur du Brésil, m'ont vivement intéressé. Je sais bien qu'ils n'ont été qu'une représentation platonique et qu'ils ont été exécutés avec un ensemble, une précision que le tumulte du combat aurait troublés ; mais néanmoins ils sont de bon augure et prouvent que, si l'on enseigne l'art de tuer son prochain, on se préoccupe aussi du soin de le sauver. Il serait à désirer que de telles manœuvres ne fussent pas seulement un spectacle offert à des théoriciens et à des curieux; je voudrais qu'on pût les multiplier, comme on multiplie les exercices de la pompe pour les pompiers. Tout corps de troupes en campagne d'instruction, — marches forcées, petite guerre, opérations stratégiques, — devrait, à mon avis, être accompagné d'un peloton de brancardiers de la Croix rouge, ne fût-ce que pour ramasser les hommes tombés de fatigue, blessés par leur chaussure, et frappés d'insolation. Ce ne serait pas empiéter sur les attributions du corps sanitaire des régimens, ce serait donner une instruction pratique à des hommes dont les services seront d'autant plus précieux qu'ils en auront éprouvé l'importance et apprécié les difficultés.

Si l'Allemagne a de bons brancardiers, les nôtres ne leur sont pas inférieurs; nous les avons eus et nous les aurons encore. C'est une troupe d'élite qui marche en priant, mais ne recule pas. Autour d'elle viendraient, à l'heure du péril, se grouper les dévoûmens individuels que la France n'a jamais invoqués en vain. On se souvient des hommes dont je veux parler. Dans les combats décevans qui furent livrés sous Paris pendant la période d'investissement, ils ont été au feu comme des vétérans, sans hésitation ni forfanterie. Vêtus de leur longue robe en bure noire, coiffés de l'incommode chapeau à trois cornes, on les a vus, sur nos champs de bataille, recueillant les blessés, les réconfortant et leur montrant peut-être

la lumière qui brille au-delà du seuil redoutable. Non-seulement ils ont secouru nos blessés, mais parfois ils ont partagé leur sort, car les balles sont aveugles, et ne reconnurent pas les humbles religieux qui portaient au bras le signe de la neutralité. Plus d'un est tombé qui ne s'est pas relevé, victime offerte en holocauste au Moloch dévorateur que l'on appelle encore le dieu des armées, et dont les Évangiles n'ont même pas prononcé le nom. Pendant nos grandes misères, ils ont été héroïques, ces frères des écoles chrétiennes, qui sont religieux sans être ecclésiastiques, et qui ont reçu à Reims, en 1681, du chanoine J.-B. de La Salle, la règle à laquelle ils sont soumis encore aujourd'hui. C'est un ordre exclusivement français, modeste, persistant, toujours à la peine, rarement à l'honneur, et prêt, en toute circonstance, à se sacrifier pour la patrie. Ils l'ont prouvé, ces pauvres ignorantins, et on aurait dû s'en souvenir avant de fermer les classes où ils enseignaient aux enfans du peuple que le devoir n'est pas un vain mot. Si les municipalités ingrates les ont chassés comme des malfaiteurs, nos soldats les retrouveront près d'eux lorsque les canons parleront de nouveau ; ils appartiennent à la charité et rendent volontiers le bien pour le mal ; ils se sont donnés à notre Croix rouge et ont réclamé l'honneur de la servir.

Au mois de juillet 1879, le duc de Nemours, qui était alors président du conseil central de la Société de secours aux blessés, s'adressa au frère Irlide, supérieur-général des frères de la doctrine chrétienne, et lui demanda combien, en cas de guerre, il pourrait mettre d'hommes à la disposition de la Croix rouge. Le supérieur répondit : « C'est un grand honneur que la Société de secours aux blessés nous fait, Monseigneur, en nous ouvrant ses rangs ; aussi n'est-ce pas seulement mon adhésion empressée, mais encore mes plus vifs remercîmens que j'ose vous prier de lui transmettre. » Puis, désignant l'emplacement des différens établissemens des frères, indiquant le nombre de ceux-ci, réservant le service des écoles, qui est le but même de l'institution, il déclare qu'un millier de brancardiers environ répondront au premier appel. Ce sera le bataillon sacré de la bienfaisance et de l'abnégation; les brancardiers laïques n'auront qu'à les suivre pour être toujours au bon endroit. Si l'émulation saisit les uns et les autres, si quelque rivalité s'élève à qui fera le mieux, il ne faudra pas s'en plaindre. Dans la production des œuvres de dévoûment, comme dans la production des œuvres industrielles, la concurrence a du bon.

Si l'on s'est assuré d'un corps de brancardiers dont les cadres, formés par les frères de la doctrine chétienne, seront rapidement remplis, on est certain de voir accourir dans les ambulances les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et des autres congrégations hospitalières; mais, quel que soit leur nombre, elles ne pourront répondre

à toutes les exigences. C'est pourquoi la Société de secours aux blessés a ouvert des conférences qui sont une sorte d'école permanente où les futurs infirmiers et les futures infirmières peuvent recueillir d'indispensables notions. Au local même de la Société, rue Matignon, l'on peut écouter la parole de quelques praticiens sérieux dont la technologie n'a rien d'excessif et qui, le plus souvent, réussissent à se mettre à la portée d'un auditoire chez lequel la bonne volonté est presque toujours supérieure à la science. Ce n'est pas un mince mérite, car le métier de vulgarisateur n'est point facile à exercer. Ces cours, inaugurés en 1882, sont divisés en deux parties distinctes : celle qui s'adresse aux brancardiers-infirmiers, celle qui est réservée aux dames infirmières. Deux fois par semaine, pendant les mois de février, mars, avril, mai et juin, les uns et les autres peuvent recevoir l'enseignement théorique qui leur permettra d'acquérir promptement l'habileté que seul peut donner le séjour dans les ambulances. Le choix des cours est judicieux : anatomie, physiologie, fractures dans la chirurgie de guerre, hygiène hospitalière, appareils improvisés pour les pansemens provisoires, élémens de pharmacie usuelle, fonctionnement du service de santé en campagne, lingerie, c'est-à-dire confection des linges à pansement. La marine n'est pas oubliée, car on fait des conférences sur les ambulances flottantes.

J'ai assisté à ces cours auxquels préside toujours un membre du conseil : j'en ai été satisfait ; ils m'ont paru remplir l'objet auquel ils sont destinés. Chaque leçon dure une heure environ et ne s'égare pas en considérations étrangères au sujet. Point de discussion de doctrine, point de dissertation savantasse, rien autre que le fait, comment il se produit, quelle conséquence il entraîne, par quels procédés on peut en neutraliser ou en atténuer les effets. C'est très simple et très clair ; du moins j'ai compris tout ce que j'ai entendu, et j'en ai conclu que nulle explication n'avait échappé à l'intelligence des auditeurs. Lorsque la leçon est ce que j'appellerai mixte, c'est-à-dire lorsqu'elle s'adresse aux infirmières aussi bien qu'aux infirmiers, le public est nombreux, et les femmes en forment la grande majorité. Après le premier froufrou des robes et quelques saluts échangés, elles restent silencieuses, attentives, ne quittent point le professeur des yeux et, comme l'on dit, sont bien à leur affaire. Beaucoup d'entre elles prennent des notes, elles se dépêchent, elles se dépêchent, elles voudraient ne pas perdre un mot, et l'orateur parle vite, car il y a bien des choses à dire et le temps lui est mesuré. Lorsqu'elles entendent une parole dont la signification ne leur semble pas absolument précise, elles prennent un air effaré et ont des petits mouvemens d'oiseau inquiet qui sont charmans ; je les ai vues toutes dresser la tête en même temps et

agrandir les yeux au mot « épistaxis, » et pousser un soupir de soulagement lorsque le professeur, remarquant ce geste de surprise qui ressemblait à une interrogation, se hâta d'ajouter : « c'est-à-dire le saignement de nez. » Parfois les explications les rendent un peu confuses. Pendant une leçon de pharmacie usuelle, quelques détails trop techniques leur firent baisser les yeux, comme si l'on eût évoqué l'âme de M. Fleurant et fait apparaître les matassins qui donnaient chasse à M. de Pourceaugnac : « Bénin, bénin, pour déterger, pour déterger. » Je crois bien que quelques mamans riaient sous cape, mais les jeunes institutrices à brevet témoignaient par l'expression de leur physionomie que, semblables au Géronte du *Médecin malgré lui*, « elles ne se connaissent pas à ces choses. »

La femme qui aura suivi ces cours sera plus tard une infirmière utile; elle saura débrider une plaie, panser une blessure et, au besoin, préparer un médicament. Si les femmes sont assidues aux cours de la rue Matignon, je n'en dirai pas autant des hommes; j'en suis honteux pour mon sexe; je l'ai cherché là où il devait être et je ne l'ai pas aperçu. L'homme est-il donc trop indifférent ou trop paresseux pour venir, une fois par semaine, pendant une heure, acquérir des notions qui, en dehors des périodes de guerre, lui seraient utiles dans bien des circonstances de la vie? Non; l'homme est occupé, très occupé; n'a-t-il pas le péristyle de la Bourse, et le café, et le cercle, et le reste? Cela prend bien du temps, et il n'en reste guère à consacrer aux œuvres d'humanité, qui sont cependant de devoir commun dans un pays de service militaire obligatoire. Au jour des batailles, on s'empressera, je n'en puis douter, mais sans notions préalables, par conséquent avec hésitation, avec maladresse, et le pauvre blessé pâtira de ceux-là mêmes qui veulent le secourir. Lorsque les troupes seront en marche, il n'y aura plus ni leçon ni professeur; on regrettera d'avoir négligé l'apprentissage, car la volonté seule ne suffit pas à faire le bien; il faut donc profiter des heures pacifiques pour s'initier au métier d'infirmier et de frère de charité. C'est pourquoi je voudrais que les cours de la Croix rouge fussent suivis avec quelque régularité par les hommes, qui, du moins, pourraient s'habituer de la sorte aux fonctions qu'ils ne répudieront pas si la France en appelait à leur dévoûment. Être prêt, c'est bien; mais être préparé, c'est mieux.

Il me reste à dire quelle a été l'action de la Société de secours aux blessés militaires de terre et de mer, pendant nos dernières expéditions coloniales, et à parler de l'ampleur qu'elle doit acquérir si le public en comprend l'importance; c'est ce que je ferai dans une prochaine et dernière étude.

MAXIME DU CAMP.

LE JOUG

DERNIÈRE PARTIE (1).

XVI.

— Vous comprenez, disait Loubéjac à Jean-Pierre, je ne peux pas la laisser chez vous, maintenant que la Courtille n'y est plus; le monde est si méchant! On jaserait;.. puis, c'est bien fragile, ces jeunesses!.. Votre femme l'aimait, la surveillait, tandis qu'à présent elle serait seule...

Et comme le fermier hochait la tête sans trop savoir, l'esprit ailleurs, il ajouta : — Pour lors, si ça ne vous fait rien, je l'emmènerai ce soir.

Ils revenaient du cimetière, la figure contristée, les nerfs malades de tous ces chants funèbres, de la lenteur du convoi, du piétinement sur les tombes, du crépitement sourd des pelletées de terre tombant sur le cercueil.

Derrière eux marchait la foule assez nombreuse des amis qui se lamentaient encore, exaltant les qualités de la défunte, avec cet attendrissement et cette indulgente pitié dont on entoure les morts.

La femme de Lantuech conduisait les enfans, qu'elle considérait avec une tendresse inquiète, les plaignant tout haut, dans son lan-

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

gage imagé de paysanne, les appelant ses *droullets* (1) et ses pauvres *agnels !..*

Ils ne savaient pas, les mignons, tout ce qu'ils venaient de perdre avec cette mère qu'ils avaient accompagnée là-bas, occupés seulement à plonger leurs menottes dans cette herbe si verte et si drue du cimetière pour y cueillir des fleurs, ou à suivre des yeux, d'un air envieux et triste, le vol d'un papillon.

Et, maintenant, ils rentraient à la Borde-Blanche, mis en gaîté par cette course matinale faite au milieu de tous ces gens endimanchés, et soupirant, les chers petits, après le quignon de pain que, dans l'effarement de la levée du corps, on avait oublié de leur donner.

— Eh bien ! voyons, continuait Loubéjac, autant parler de cela tout de suite, après nous ne serions pas libres : que décidons-nous pour les gages de la petite ?..

Courtil le regarda, étonné ; puis, dans un souvenir vague de ce qu'il avait déjà entendu : — Ah ! c'est juste, fit-il enfin, vous l'emmenez ?

— Sans doute ! je ne peux pas faire autrement, et, pour lors, la main sur la conscience, en honnête homme que vous êtes, qu'allez-vous lui donner pour le temps qu'elle a fait chez vous ?

— Comment ! ce que je vais lui donner ? répliqua l'autre, se renfrognant aussitôt ; mais il me semble que c'est bien simple ! Elle est louée à raison de seize francs par mois, elle est entrée le 1er novembre, et nous sommes à la mi-juillet, comptez vous-même.

— Oui, sans doute,.. je sais bien,.. reprit Loubéjac, avec la moue souriante et le branlement de tête d'un homme qui discute par complaisance ; mais il faut voir aussi qu'il y a là deux grands mois d'été, les plus pénibles sans contredit !.. Et puis ce préjudice de rester sans place jusqu'à la Saint-Michel, le comptez-vous pour rien ?..

Alors Courtil s'emporta, et d'un ton rancunier où perçait tout son ennui du départ de Margaridou : — Qu'est-ce que vous me chantez là ! s'écria-t-il ; c'est bien votre faute, après tout ! Pourquoi la reprenez-vous ? Si elle a fait chez moi deux mois de l'*estibado*, n'en reste-t-il pas deux encore pendant lesquels je vais être tout seul, moi, pour battre mon blé et faire mes labours !

Mais Loubéjac s'entêtait doucement, avec un ronronnement de voix conciliateur : — Allons ! que diantre, je ne vous demande pas beaucoup cependant !.. Dix francs de plus ? non ? eh bien ! cinq francs, là ! voyons, *soyez Français !*

(1) Petits enfans.

Et quand il vit que miséricorde se perdait, et que les sourcils de Jean-Pierre se fronçaient terriblement, sans colère apparente, avec une stoïque résignation de fataliste bien appris, il parla d'autre chose.

Le dîner fut silencieux, chacun s'isolait dans ses pensées, discutant avec lui-même. Loubéjac, très ennuyé au fond du fâcheux contre-temps causé par cette mort, de cette dure nécessité qui s'imposait à lui de sacrifier ses intérêts à la crainte des commérages et au souci de son honneur; Jean-Pierre, assombri à l'idée de ce double vide qui allait se faire autour de lui, regrettant pardessus tout ce trésor d'amour qui lui échappait, cette mignonne qu'il n'avait eue qu'une fois, et qu'il ne reverrait jamais plus peut-être.

Cette passion l'avait pris tout entier, déchaînant en lui les irrésistibles désirs de toutes les heures, et maintenant il allait rester seul avec le souvenir affolant de cette minute où la vierge s'était donnée dans l'ineffable pureté de ses seize ans.

Quant à Margaridou, depuis qu'elle savait son prochain départ de la Borde-Blanche, elle éprouvait une sensation d'apaisement, presque de bien-être. Cette maison lui était devenue odieuse, comme le pays, du reste, comme tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelait sa faute.

Puis il y avait ce visage de morte, figé, dans sa grimace rogue, qui la poursuivait comme un remords. Pendant ces deux nuits, il avait été constamment près d'elle, à son chevet, la regardant de ses yeux ternes, l'hypnotisant de son rictus amer, la glaçant d'effroi par sa persistance effrayante à la contempler ainsi. Dans l'ombre opaque de la soupente, l'hallucination se dressait très nette, avec un pâle rayonnement de ses traits livides, et Margaridou, se sentant défaillir, cachait brusquement la tête sous les draps, se tamponnant les yeux de ses deux poings fermés, et récitant quelques prières qu'elle tronquait dans sa frayeur.

Elle avait été bien ingrate et bien coupable vis-à-vis de cette Courtille qui l'avait tant aimée! Elle n'avait voulu ni la comprendre ni l'épargner. Elle lui avait marché sur le cœur, avec tout l'égoïsme insouciant de son amour, elle lui avait volé sa place au foyer, et c'est aujourd'hui seulement qu'elle se l'avouait.

Dans ces derniers temps, comment l'avait-elle soignée, cette malheureuse que la mort prenait peu à peu, point à point, avec des raffinemens de tourmenteur, et qu'elle avait achevée, l'autre soir, dans cette solitude navrante, dans la demi-teinte affreusement triste de ce crépuscule, pendant qu'elle, Margaridou, se livrait à Courtil!..

Aussi il lui tardait de partir,.. de fuir ces visions terribles, de laisser là tous ces souvenirs maudits!.. Elle avait soif du calme sauvage, des solitudes paisibles de sa châtaigneraie, de la bonne odeur des pins, de l'ombre épaisse des taillis, du bouillonnement rose des bruyères, du tapis velouté des mousses... Là, du moins, elle pourrait recouvrer la tranquillité, oublier peut-être!

De son amour pour Courtil, il ne lui restait qu'une répugnance insurmontable. La fraîcheur des impressions premières, ce long poème de son cœur, si fièrement chanté, si ardemment vécu, tout cela se noyait maintenant dans la révolte de cette fin dégradante où elle n'avait trouvé que honte et douleur.

Elle monta dans sa chambre pour réunir ses hardes, comme ce fameux soir de la foire de Montmersac où elle voulait partir, effarée, sans regarder en arrière, tant elle avait peur que quelqu'un la retînt. Comme elle eût mieux fait alors de suivre son inspiration et de rentrer à Saint-Benoît, sans soucis des méchans, forte de son innocence, qu'on eût reconnue et vantée plus tard! Que de chagrins qu'elle n'aurait jamais connus sans doute, que de malheurs évités!.. La perte de son repos, le déflorement de son cœur, l'ineffaçable flétrissure, et la mort de cette femme dont elle continuait à sentir peser sur elle la responsabilité écrasante.

Elle partit, sans que Jean-Pierre, qui, depuis le matin, rôdait autour d'elle, pût trouver l'occasion de lui parler seul à seul.

Il aurait eu tant de choses à lui dire pourtant! Son chagrin d'abord, qui se mesurait à la violence de son amour, son espoir de la retrouver bientôt, les moyens à prendre pour cela, quelques rendez-vous possibles aux foires des environs, et plus tard son rapprochement de la Borde-Blanche, par une place qu'il lui procurerait, et qu'elle viendrait occuper dans la plaine de La Brèchère.

Mais elle s'en allait, la figure sérieuse et résolue, voulant briser là avec son passé, et enterrer sous la pierre tombale de la Courtille, dans la grande paix des morts, ces quelques mois de son existence.

Courtil était là, debout, adossé à la claire-voie qui barrait la cour du côté des étables, regardant Loubéjac et sa fille marcher d'un bon pas dans le poudroiement de la route qui autour d'eux se levait.

Il espérait toujours qu'elle allait se retourner, lui jeter l'aumône d'un sourire et d'un dernier adieu, mais il n'en fut rien.

Sans une hésitation, sans un ralentissement de son allure, elle tourna à gauche, à la hauteur des premières maisons du bourg, enfilant le chemin qui conduit à la rivière, et bientôt elle disparut derrière la masse renflée et sombre d'une haie de pruneliers.

Dans la traversée de la Sauve, tandis que l'eau clapotait contre les flancs massifs de la barque, le passeur, posté au gouvernail,

l'air très vieux sous son bonnet de coton qui lui mangeait les oreilles, entama la conversation :

— *La* femme est donc malade, que vous soyez venu chercher la petite?

— Non, Dieu merci! s'écria Loubéjac. Chez nous, voyez-vous, c'est de famille, nous devons toujours chez le boulanger, mais jamais chez le médecin!

— Alors c'est qu'elle languit, votre Margaridette?

— Pas davantage; seulement, vous savez, je ne peux pas la laisser seule de femme chez Courtil à présent; on y trouverait à redire, et l'on aurait raison.

Le passeur opina du bonnet, gravement, en se penchant de tout son poids sur le gouvernail, pour éviter une tension trop brusque de la corde.

— Sans compter, répliqua-t-il, qu'il n'a pas froid aux yeux, Jean-Pierre! Vous faites bien, *per moyto!* on ne sait pas ce qui peut arriver...

La gabarre accosta avec un gémissement de ses planches vermoulues, heurtant les pierres lisses de la cale.

— Bonsoir!

— Au plaisir!

— *Tenez-vous fier!*

— *Faites, vous, de même!*

Et Margaridou et son père s'engagèrent dans la côte rocailleuse, à pente raide, qui grimpe dans l'escarpement de la berge, et mène droit à Saint-Landry.

Le soleil s'inclinait, laissant derrière lui, dans l'azur un peu pâle, toute une armée de nuages fins et transparens comme de la gaze, et alignés en flocons qui ressemblaient à des vagues.

— Il pleuvra demain! déclara Loubéjac avec l'autorité d'un oracle; et ils se remirent à marcher en silence, courbés en deux, péniblement, buttant aux pierres qui roulaient, avec un froufrou discret, dans les herbes sèches du talus.

XVII.

Le retour à Saint-Benoît fut bien pour Margaridou ce qu'elle avait espéré; ce brusque dépaysement de ses remords et de ses terreurs les adoucissait en souvenirs lointains déjà, et qui bientôt s'apaisèrent dans ce cadre nouveau, au milieu des vieilles habitudes reprises, des occupations toutes différentes et des connaissances renouées.

Il lui semblait qu'il y avait des années qu'elle était partie, et

elle avait, à se retrouver chez elle, sous les dômes verts des châtaigniers, ces joyeuses plénitudes du cœur, ces effusions qui vous montent aux lèvres après les longs voyages.

Elle revivait là sa vie d'antan, sa vie banale et pure de vierge agreste, née sous le chaume, élevée en pauvresse et grandie à l'aventure dans l'entière liberté des bois, où les dolmens dressent leurs pierres grises.

Assise au soleil devant la porte de la chaumière, le menton dans ses mains et les yeux attendris, elle fixait longuement tous ces sites amis qui lui souriaient dans l'épanouissement radieux de leur végétation estivale.

Là, devant elle, allant jusqu'à Goujoussat, l'immense lande des *Peyrals* où les *moutounelles* (1) viennent garder ensemble, mêlant leurs troupeaux dont les clochettes emplissent l'air de leurs notes fêlées.

A droite, la *combe* (2) boisée et fraîche de La Tourette où, dans l'élancement des pins et l'enchevêtrement des buissons, pullulent les fougères naines piquées d'œillets sauvages; puis, tout à côté, sous ce bouquet géant de chênes et d'ormeaux, la fontaine d'Albiac, qui jaillit à la base d'un rocher druidique, comme pour le purifier du sang des sacrifices, et là-bas, sur la gauche, se perdant dans le lointain confus, le causse fertile de Beaumont, avec ses chaumes roux escaladant les coteaux, et ses champs de maïs qu'entourent des pruniers.

Pour Margaridou, il n'y avait plus désormais d'autre horizon au monde. La plaine de La Bréchère, nue et riante dans l'éparpillement de ses maisons blanches, la ligne sombre et indécise des coteaux de Montmersac et de Marjols, le serpentement bleu de la Sauve, les berges à pic qui ont des tailles de falaise et font face, par antithèse, à des gazons très drus qui vont en pente douce, tout cela existait bien sans doute, mais très loin, derrière les noires frondaisons de ce fouillis d'arbres qui se dressaient comme un rempart.

De même le souvenir de Courtil s'effaçait dans la pénombre.

La jeune fille avait retrouvé à Saint-Benoît des visages nouveaux qui faisaient diversion, ses amies d'abord, qui toutes étaient venues la voir, des gars de son âge, ses camarades de catéchisme, qui la saluaient au passage, des conscrits qu'elle avait vus partir, tout en larmes, il y avait longtemps de cela, revenus à peu près tous maintenant, et, parmi eux, ce Cyprien de la Bailloune, qui avait rapporté du Tonkin une aisance martiale et un bagout d'enfer.

(1) Bergères.
(2) Gorge.

— *Sacristi!* s'était-il écrié en voyant Margaridou, qu'il ne reconnaissait pas, quelle est cette poulette?..

— Comment! tu ne la remets pas? lui avait répondu un vieux, qui, le dos voûté, les deux mains croisées sur son bâton, dodelinait de la tête; mais c'est Margaridou, la fille aux Loubéjac!

— Mazette! comme ça pousse en quatre ans, ces jeunesses!.. C'est égal, elle peut se vanter d'être tournée pour plaire aux hommes, celle-là!..

Et quand la jeune fille était passée près d'eux, Cyprien, se dressant soudain sur ses ergots, les talons réunis, le buste droit, lui avait décoché une œillade incendiaire.

Chose étrange! cet hommage d'admiration qui la frôlait, ce chaud regard braqué sur elle, causèrent à Margaridou une vraie souffrance, non qu'elle en fût blessée ou honteuse (il lui importait certes bien peu que ce gaillard cuivré, qui torturait sa moustache, la trouvât ou non à son goût et le lui fît comprendre); mais, par le seul fait de ses airs conquérans et des paroles flatteuses qu'il avait à dessein prononcées très haut, il la rejetait tout à coup dans ce monde de souvenirs qu'elle avait si victorieusement laissés derrière elle.

Elle les connaissait bien, ces regards qui convoitent et ces propos qui enjôlent; elle savait plus encore : le fatal abandon qui endort la conscience, enlève la raison, l'abîme vers lequel insensiblement l'on glisse, les puretés qui s'effeuillent et les sombres réveils!..

Elle passa près des deux hommes sans s'arrêter, les saluant d'un triste sourire, avec cette attitude humblement discrète de ceux qui souffrent, et Cyprien, qui la regardait s'éloigner, vexé au fond du peu d'effet qu'avait obtenu sa pose de trois quarts, s'écria :

— Peuh! elle est bien jolie, mais pas folâtre, la Marguerite!..

XVIII.

Il y avait huit jours qu'elle était rentrée à Saint-Benoît, et, dans le bien-être de ce changement de vie, dans ce soulagement de sa tranquillité reconquise, Margaridou se laissait vivre, sans que l'idée du travail lui vînt autrement que pour aider sa mère à faire le ménage.

Dans l'après-midi, elle menait le troupeau sur la grande lande des Peyrals, toute pleine du bêlement des agneaux, du tintement des clochettes, et elle rejoignait les autres pastoures qui filaient leurs quenouilles à l'ombre des taillis, tandis que les moutons bondissaient, entremêlant leurs toisons blondes et brunes.

Là, elle se heurtait encore aux histoires d'amour, aux éternels récits des baisers dérobés, des fiançailles promises, et des rêves

d'avenir qu'elles faisaient toutes, ces bergères : une maisonnette, un lopin de terre, un grand troupeau et un bel enfant !

Et Margaridou les laissait dire, sans jamais les interrompre pour placer son mot, se contentant de secouer doucement la tête, les yeux perdus dans une vision lointaine.

Un soir, après le repas, tandis qu'ils flânaient tous trois assis devant la porte, Loubéjac, soutenu par sa femme, porta une motion.

Ils ne pouvaient plus garder leur fille dans ces conditions-là. *Le bien* était si petit et d'un rendement si médiocre ! à peine de quoi manger pour deux !.. Puis la mère suffisait largement à soigner le troupeau et à faire la soupe ; il y avait donc une bouche de plus à nourrir, et cela sans compensation d'argent tombant dans la bourse commune.

— Je vais chercher une place jusqu'à la Saint-Michel, répondit Margaridou d'un ton calme, tant cette exclusion lui semblait naturelle.

Mais le père eut un haussement d'épaules. Elle ne trouverait pas, bien sûr ! on était déjà trop avant dans l'été, dont le plus fort était passé du reste. Toute réflexion faite, il n'y avait plus pour elle qu'une solution possible, aller à la journée du côté de Beaumont. On y battait le blé en ce moment, et lui, Loubéjac, avait causé la veille avec Pagès du Mayné, qui voulait bien la prendre à quinze sous par jour.

Elle n'était pas la seule, d'ailleurs. Les *castagnaïrés* (1), ces déshérités du sol, se ruaient en masse vers le causse, qui les faisait vivre. Les Sicard travaillaient chez Désiré de La Faurie ; les Rouffié étaient, depuis un mois, tantôt au Peck, chez les Delfau, tantôt à La Grèze, chez Borredon, et bien d'autres encore, que Loubéjac oubliait.

Donc la chose était bien simple : elle s'en irait avec tout ce monde, le matin avant le jour, à l'heure où les coqs jettent leurs claironnées du côté du levant, et elle reviendrait de même, à la nuit close, après avoir soupé, pour dormir quelques heures et repartir ensuite.

Le lendemain, dans cette pénombre grise et terne qui précède le jaillissement de l'aube, Margaridou rejoignit les autres, qui déjà se hâtaient, mornes de fatigue et les yeux gonflés de sommeil.

Tant qu'ils marchaient dans la nuit, un peu oppressés par ce grand silence des paysages endormis, on n'entendait que le claquement de leurs sabots ferrés martelant les pierres, ou la toux un peu rauque de ceux qui, la veille, avaient chanté en maniant le fléau. Puis, quand l'horizon s'éclairait soudain de teintes pourpres et

(1) Habitans de la châtaigneraie.

que tout renaissait en s'éveillant autour d'eux, les oiseaux, les bois, les maisons et les champs, alors ils secouaient bravement leur torpeur, réchauffés par ces premiers sourires du soleil qui s'irradiaient dans les gouttelettes de rosée pendues aux feuilles. Les visages s'éclairaient, reposés maintenant, sous la triple couche de hâle qu'un sang généreux accentuait encore; les membres endoloris recouvraient leur souplesse, les voix redevenaient sonores et les gestes hardis, et tous, dans un même sentiment de joyeux défi porté à la nature, s'entraînaient vers le travail avec un gai refrain de farandole ou les interminables couplets d'une chanson guerrière.

C'était d'abord « l'assolement » des gerbes, que l'on traînait dans un long bruissement d'épis balayant la terre; et le cercle s'étageait peu à peu en couches superposées qui allaient s'élargissant toujours, jusqu'à former un disque d'or pâle qu'on eût dit tracé au compas. Puis venait, traîné par deux bœufs, l'énorme rouleau de pierre qui tournait lentement, meurtrissant la paille, broyant l'épi qui rendait le blé, et enfin le bataillon des fléaux décrivant en l'air des courbes rapides, qui ronflaient comme des pierres lancées à la fronde, et s'abattaient en coups mats sur la moisson éparse, qui se révoltait en secouant ses grains.

Parfois, une dissonance éclatait, un manque de mesure rompant la monotonie de toutes ces masses tombant ensemble; mais bientôt le rythme reprenait, uniforme et sourd, et les gens s'en allaient, marchant à pas comptés, tapant partout et sans relâche, avec une violence froide d'assommeurs.

Puis c'était l'enlèvement de la paille, dont les épis chauves et vides se laissent aller comme des têtes inertes, et l'on s'occupait à rassembler *la pile* en un coin à part, pour pouvoir de nouveau assoler et battre.

Margaridou, habituée de bonne heure aux plus durs travaux, suivait courageusement les autres sous la chaleur torride, sans une plainte, sans une lassitude, mettant son fléau à l'unisson et luttant d'énergie avec les gars qui l'entouraient. Loubéjac n'avait pas menti en lui décernant le titre de « vaillante; » ses maigres bras valaient à cette besogne les muscles les plus durs, et elle traînait sa gerbe d'une main, le corps très droit, avec une crânerie toute virile.

A ces momens-là, dans l'entraînement général, elle redevenait ce qu'elle avait été jadis, riant aux gais propos des loustics, qui souvent la prenaient à partie, leur répondant sur le même ton, et se laissant aller parfois jusqu'à accompagner en sourdine les joyeux refrains qu'ils disaient.

Puis le soleil s'éteignait derrière un coteau, la nuit venait avec ces mille bruits confus qui ont dans l'apaisement des choses

d'étranges sonorités. Les journaliers reprenaient en bande le chemin des bois, tout en savourant avec lenteur le quignon de pain, frotté d'ail, qu'on leur laissait emporter après la soupe.

La fatigue les avait repris; ils marchaient maintenant, comme le matin au départ, avec une paresse alourdie de leurs membres que le soleil ne chauffait plus, un déhanchement pénible qui laissait leurs jambes en arrière; et leurs visages couleur brique s'assombrissaient en une tristesse indicible qui flottait autour d'eux, le découragement muet, l'acceptation sans reproches de cet éternel labeur qui les courbait.

XIX.

Un dimanche, les Sicard invitèrent Margaridou à venir le soir manger des crêpes.

On devait faire la fête, et chacun paierait de sa personne, soit en disant des contes, car le paysan avec sa nature primitive adore le merveilleux, soit en entonnant un de ces vieux chants patois qui finissent tous sur une même note longue et plaintive comme une lamentation.

Après cela, on danserait sans violons, à la façon des anciens. Une aïeule battrait la mesure du bout de son sabot et modulerait de sa voix grêle les *tra-lara lan-lé* des bourrées et des quadrilles.

C'était Cyprien de la Bailloune l'instigateur de tout cela. Un violent caprice le poussait vers Margaridou, qui, disait-il, ne ressemblait pas aux autres. Cette modestie, cette réserve, cette honnêteté d'allures, l'avaient subjugué, de même que le pli amer qui cerclait cette bouche mignonne et la mélancolie qui voilait ces grands yeux.

A la voir si prude en apparence, il n'avait jamais osé lui parler autrement qu'en public, durant le trajet qu'ils faisaient côte à côte de La Castagnal au causse de Beaumont, et alors ils causaient de choses indifférentes, lui, refoulant les mots de tendresse qui lui venaient; elle, inconsciente de cette passion nouvelle qui l'entourait, le cœur fermé désormais, et mort à l'amour.

Dans cette partie qu'il avait organisée chez les Sicard, Cyprien se promettait un vrai triomphe, dû à ses talens variés et à sa verve entraînante de troupier affiné dans les garnisons. Il ferait feu de toutes pièces pour éblouir cette insouciante, qui vivait près de lui sans l'aimer encore, sans voir surtout qu'il l'adorait, lui.

Du reste, ses vues étaient honnêtes, il la voulait pour femme; deux misères qui s'uniraient sans doute, mais aussi deux affections fortes, deux natures vaillantes qui, l'amour aidant, travailleraient gaîment à faire leur nid.

Le festin commença par une salade de pourpier, assaisonnée d'énormes tranches d'oignons, et servie dans un plat profond de terre rouge où chacun piquait sans façon sa fourchette ; puis vinrent les crêpes de blé noir, qui sautaient lourdement dans la poêle, et que les convives mangeaient toutes chaudes, avec des mines gourmandes ; puis enfin *laï sirbentos* (les servantes), sorte de beignets craquans bizarrement contournés, et qui suaient la graisse.

On s'interpellait bruyamment d'un bout de table à l'autre, dans l'expansion joyeuse de ces quelques heures de repos et de liberté ; et les gars, très entreprenans, pinçaient jusqu'au sang leurs voisines, qui jetaient des cris suraigus, s'effarant pour la forme avec des mines coquettes, tandis que les vieux recroquevillés, à leurs places, les coudes sur la table, hochaient pensivement la tête et déclaraient, dans un sourire édenté qui creusait encore leurs rides :

— Ça leur passera avant que ça nous revienne !

— Voyons ! qu'est-ce qui sait un conte ? Toi, Guillaume, le conte du *Renard et du Coq !..*

— Oui ! oui ! criait-on de toutes parts avec une joie naïve, le *Renard et le Coq*. Allons ! Guillaume.

Et le conteur disait, avec tous les enjolivemens que lui dictait son imagination féconde, les aventures étonnantes, les pérégrinations incroyables d'un coq, damant pour cette fois le pion à un renard.

Ce brave gallinacé partait un jour, suivi en tapinois par son adversaire, traversait des plaines interminables, d'immenses forêts, et arrivait, le soir, devant un château splendide, où résidait le roi avec toute sa cour. Quel moyen prendre pour entrer ? Les sentinelles veillaient aux portes et repoussaient quiconque essayait d'approcher... Soudain, il avisait un chat qui sortait des cuisines : *Adiou câto ! adiou gal !* (Bonjour, chat ! bonjour, coq...)

Et toutes ces figures hâlées écoutaient avec un sérieux imperturbable, pour la centième fois peut-être, les épisodes savamment amenés de cette odyssée puérile.

Après Guillaume, la Poulou, une vieille au profil crochu, qui croyait aux esprits, égrena dans le silence craintif le répertoire des légendes : *les Fatcillères*, qui, au clair de lune, dansent en rond dans les prés, les loups-garous qu'une invincible fatalité pousse à courir la nuit, vêtus de peaux de bêtes, les lumières tremblotantes qui, dans l'obscurité lourde des granges, passent sur la tête des bœufs, les morts qui, certains jours de l'année, rentrent chez eux pendant douze heures, les âmes qui souffrent et pleurent et dont on entend les gémissemens dans les rafales d'hiver !..

Elle avait vu ou entendu tout cela, la Poulou ; elle était en com-

munication directe avec le monde fantastique des farfadets et des sorcières; et sur ses affirmations étranges, à ses souvenirs d'hallucinée qu'elle revivait devant tous, les corroborant de dates précises, un frémissement courait autour de la table, et les auditeurs, apeurés, se pressaient plus étroitement les uns contre les autres.

Puis ce fut le tour de Cyprien, qui, après avoir martialement frisé sa moustache en regardant Margaridou, commença.

Son récit, à lui, n'était ni une vision ni une fable, mais l'histoire simple et empoignante de sa campagne au-delà des mers.

Il racontait l'ordre de départ, arrivant dans les chambrées, un soir de revue, le tumulte enfiévré des préparatifs, la tristesse d'aller si loin, le pressentiment qu'on n'en reviendra jamais.

De là il passait à l'embarquement sur le transport le *Tigre*, dont la cheminée vomissait une fumée noire dans une trépidation sourde qui la secouait. Il disait la sortie du port acclamée par une grande rumeur mêlée de plaintes, des femmes qui agitaient leurs mouchoirs trempés de larmes, des mères défaillantes qui envoyaient des baisers...

Et après, c'était, sans transition, la haute mer qui bouillonnait sous l'hélice et, à mesure qu'on s'éloignait, noyait les côtes de la France, des mouettes qui passaient dans l'air, très haut, avec leurs cris rauques, des poissons bruns de moyenne taille qui suivaient le navire avec une précision telle qu'on les eût dit collés à ses flancs,.. et, au milieu de tout cela, cet énervement sans nom, cette mélancolie incurable de se sentir perdu entre ces deux immensités bleues de la mer et du ciel.

On allait ainsi pendant des mois, sans que rien pût distraire les expatriés parqués à l'avant comme des bestiaux, ni les cités magnifiques, ni les luxuriantes végétations, ni les types nouveaux entrevus au passage. Et voilà qu'un jour ils débarquaient dans cet affreux pays, hérissé de bambous, couvert de plantes grasses dont les larges feuilles émergeaient, en rampant ,du cloaque infect des rizières.

Beaucoup d'entre eux avaient péri épuisés par cette accablante chaleur, qui tombe du ciel terne et crevasse les terres, par ces pluies tièdes qui dégagent les miasmes putrides des fièvres, et aussi par cette nostalgie fatale de la chaumière et de la famille si loin maintenant!.. à l'autre bout du monde!..

D'autres étaient morts à l'ennemi, Paul Lascazes de Beaumont poignardé la nuit à son poste de sentinelle, le fils de M. Bruyère de Salvetat, un officier, blessé à Son-Tay, enlevé aussitôt par une bande de démons chauves, qui, quelques instans plus tard, promenaient sa tête au bout d'une pique ;.. et tant d'autres disparus on ne sait comment et qu'on n'avait jamais plus revus!

Puis Cyprien, emporté par sa faconde méridionale et son instinctif besoin d'exagération, racontait qu'un soir, en reconnaissance, ils avaient tué douze Pavillons-Noirs, après quoi ils étaient rentrés au camp, les traînant sans respect par leurs longues tresses.

On l'écoutait avec une stupeur admirative, ce grand garçon bronzé, qui prenait dans ce cadre exotique la taille d'un héros. Les filles le mangeaient des yeux, se disant qu'elle serait heureuse et aurait le droit d'être bien fière, celle qu'il choisirait!

Mais lui ne s'occupait guère ni de leurs tendres sourires ni de leurs longs regards. Il n'avait parlé que pour une seule, cette blonde qui, même à ce moment, gardait, dans son émotion de tous ces récits, sa réserve pudique et sa mystérieuse froideur.

A la danse, Cyprien se surpassa encore. Il déployait là une vigueur réelle, rehaussée encore et mise en relief par sa légèreté et son adresse de soldat rompu aux exercices gymnastiques.

Il avait conservé très pure la tradition des vieilles danses locales, le pas boiteux de la *limousine*, les entrechats de *l'auvergnasse*, le balancement de la bourrée, et les anciens se redressaient le bonnet sur l'oreille, ragaillardis par ces ébats d'une correction savante qui leur rappelaient leurs vingt ans.

Il invita Margaridou, qui, sans trop de façons, se laissa prendre la taille, et, quand il la tint bien pressée contre lui, il se déclara hardiment, lui glissant à l'oreille, que ses lèvres effleuraient, des phrases ronflantes, ampoulées, lues dans ces romans qui courent les chambrées, et apprises par cœur aux jours de consigne, quand les camarades défilent au poste, et que l'on reste seul effondré sur son lit.

Il parla longtemps, toujours très près, avec un frémissement contenu qui allait bien à sa voix mâle. Quant à elle, tout en s'abandonnant, elle le laissait dire, insensible et muette, tandis qu'un sourire plus amer crispait sa bouche; et, lorsqu'il eut fini : — Mon pauvre Cyprien, déclara-t-elle d'un ton si triste qu'il en fut tout bouleversé, votre affection *ne me mérite pas*, cherchez ailleurs, je ne suis pas une fille pour vous.

Puis, comme il insistait, suppliant, demandant les raisons qui dictaient une telle réponse, elle s'enfuit seule dans la nuit claire qui argentait le frissonnement des feuilles, pendant que la vieille chargée de l'orchestre tapait frénétiquement du pied, et chantait en crécelle un faux air de polka.

XX.

Après le départ de Margaridou, Jean-Pierre resta quelque temps hébété de cette solitude et de ce silence qui s'étaient faits autour de lui.

Les Lantuech, par compassion, s'étaient chargés des deux enfans, en attendant qu'il entrât une nouvelle servante à la Borde-Blanche, et les jours se passaient sans que le fermier se décidât à en prendre une.

Ce n'était certes pas qu'il regrettât la Courtille, il l'avait jadis trop brutalisée, de toute façon, pour éprouver vis-à-vis de son souvenir autre chose que de l'indifférence; et cependant elle lui manquait.

Il ne la voyait plus passer près de lui, ployée dans son attitude souffreteuse, intrépide malgré cela, et marchant toujours. Il n'entendait plus son piétinement de ménagère soigneuse et rangée, le son de sa voix si humble et si douce, le bruit de ses baisers sur les joues fraîches des enfans; et la maison lui semblait affreusement vide, maintenant que cette activité silencieuse en était partie.

Quant à Margaridou, elle tenait plus de place dans ses pensées.

Depuis qu'elle avait quitté la ferme, il ne vivait plus, et quand parfois, le jour, il s'arrêtait court dans son travail, les bras retombés le long du corps, la mine soucieuse, sans trouver le courage de se secouer une bonne fois, il murmurait avec une conviction profonde où se complaisait son esprit de paysan superstitieux : — Il faut qu'elle m'ait ensorcelé !

Puis une chose l'obsédait, lui causait un étonnement qu'il ne pouvait raisonner ni combattre : l'attitude étrange, incompréhensible de Margaridou après la scène de la grange, son empressement à le fuir, sa terreur visible, ses pas chancelans et ses gestes de folle.

Elle l'avait bien voulu et bien cherché, pourtant, ce qui s'était passé ! Ses agaceries continuelles, ses doux regards, la tendresse attirante de ses sourires, pouvaient-ils, en effet, avoir un autre but ?..

Et, dès lors, Jean-Pierre se demandait pourquoi, lorsque son père était venu la prendre, elle l'avait suivi si dégagée et si calme, avec ce soulagement qui accélérait encore son allure, cette indicible expression de délivrance qui tout d'un coup la transformait.

Un jour, n'y tenant plus, il partit pour Saint-Benoît, avec l'intention bien arrêtée de la voir et de causer longuement avec elle. Comment l'aborderait-il, qu'allait-il lui dire ? En somme, il n'en savait rien, il y réfléchirait en route, et lorsque, après avoir dépassé le hameau de Frézals, il distingua nettement les massifs touffus de la châtaigneraie qui moutonnaient à l'horizon, une timidité le prit, le découragement de cette démarche sans but qu'il allait tenter.

Alors, lentement, il revint sur ses pas, se disant qu'il la rencon-

trerait bien quelque jour dans les foires, et que là, du moins, au milieu du brouhaha de la foule, sans que personne songeât à s'inquiéter d'eux, ils pourraient s'isoler.

Mais il eut beau la chercher dans ces bruyantes cohues des rustiques agioteurs, Margaridou n'y vint pas. Elle restait paisiblement dans ses bois, occupée à gagner ses dures journées d'*estibado*, et ne dépassant jamais le causse de Beaumont, comme si, au-delà de cette limite, elle eût soupçonné un danger.

Alors, perdant tout espoir, Jean-Pierre s'enferma tristement à la Borde-Blanche, ne sortant même plus pour aller au village, et ne voyant personne, à l'exception du journalier qu'il avait été forcé de prendre pour l'aider dans ses travaux.

Puis la femme Lantuech lui ramena ses enfans.

Les temps étaient durs, les récoltes ne donnaient pas, l'argent se faisait rare, et ils mangeaient comme des ogres, les pauvres petits! Sans compter le tracas qu'ils donnaient :.. il fallait être toujours à les surveiller du coin de l'œil, sans cela ils eussent bien vite pris le chemin de la Sauve ; et les Lantuech ne pouvaient assumer sur eux plus longtemps une responsabilité si lourde.

Devant cette décision irrévocable, Jean-Pierre s'occupa tout d'abord de louer une femme, qui prît en main la direction du ménage et remplaçât la mère pour ces orphelins.

La tâche était malaisée. Cette mort de la Courtille, dont les souffrances à peine secourues s'étaient ébruitées, la sage résolution de Loubéjac emmenant sa fille, n'avaient pas aidé à redresser dans le bourg la mauvaise réputation du fermier. Personne n'avait pris bien au sérieux sa conversion, on le voyait toujours tel qu'il était jadis, brutal et débauché, et les maris comme les pères l'éconduisaient avec une fin de non-recevoir hâtivement formulée.

Il se présenta enfin une femme de Puy-Latour.

Trente ans environ, grande, forte, avec un visage dur, une voix d'homme et des façons bourrues, Annette Cruzol réalisait le type achevé de la virago campagnarde.

Elle s'était mariée à quinze ans, avec un jeune gars que la conscription avait pris peu de temps après, et qui avait fini par mourir de *spleen* dans un hôpital. Depuis lors, elle s'était bien des fois consolée, disait-on, et à en croire les commères de Puy-Latour, on eût compté ses galans par douzaines! Une véritable *affouairo* (1), prétendaient-elles en pinçant les lèvres, une honte pour l'endroit!

Et, malgré cela, il était un point sur lequel tout le monde s'accordait : sa remarquable intrépidité au travail, bien servie du reste par une santé de fer et des muscles de premier ordre.

(1) Affoleuse.

Dès son entrée à la Borde-Blanche, elle s'imposa.

Ce n'était plus maintenant ni la Courtille trottant menu, la mine inquiète, le geste timidement mesuré, ni Margaridou la Blonde à la voix tendre, aux grands yeux soumis, si faible de volonté qu'elle était frêle de corps, mais bien une maîtresse arrogante et fière qui commandait et devant laquelle tout allait plier désormais.

Ses premières colères tombèrent sur les enfans. Elle les battit sans trop savoir pourquoi, parce qu'ils l'agaçaient terriblement à se rouler à terre, à faire des trous dans le sable, à toujours babiller autour d'elle, et les petits êtres, qui pourtant n'avaient gardé aucun souvenir de leur mère, l'appelaient instinctivement à l'aide dans le râle de leurs sanglots.

Le village s'en émut; le curé Sénac se présenta, porteur, comme toujours, de pieuses exhortations et de paroles de paix, mais il fut accablé d'insultes et chassé honteusement.

— Que voulait-il donc, celui-là, avec ses grands airs de bénir le monde et sa voix doucereuse?.. et quelle rage avait-il de venir ennuyer les gens jusque chez eux? On n'avait besoin de messes ni de conseils à la Borde-Blanche, tout le monde allait bien et se conduisait à sa guise; il pouvait donc porter ailleurs ses litanies et sa soutane!...

— Ah! saperlotte, voilà qui est bien fait! s'écria le docteur Gibert, un soir que le curé racontait chez lui sa mésaventure; et il continua, tout en se frottant les mains avec une satisfaction rageuse: — Sans doute! elle a raison, cette femme, et voilà où vous conduit votre sacrée manie de jouer à la Providence sur terre!..

Puis, comme l'abbé essayait de protester, il l'arrêta d'un geste:

— Tu sais mes principes, cria-t-il, s'échauffant déjà: le prêtre à l'autel encore passe,.. il en faut pour rassurer les trembleurs et distraire un peu les dévotes. Mais le prêtre dans la famille, ah! mon cher, quel intrus!.. Voyons, là, franchement, je voudrais bien savoir ce que cela peut te faire qu'on gifle de temps en temps ces moutards (excellente méthode, du reste, pour ce qui est de durcir l'épiderme et d'entretenir la circulation du sang); mais voilà, tu veux déjà en faire des enfans de chœur sans doute, des petits Jésus ou des petits saint Jean pour tes processions, et tu te présentes avec ton assommante majesté de pontife, et l'on te congédie d'une façon peu parlementaire... Ma foi! je ne vois rien là que de très naturel, moi!

— Mon ami, répondit l'abbé Sénac en redressant sa tête qu'un beau sourire éclairait, je ne sais pas si les coups sont salutaires à la santé, j'ai trop peu étudié la physiologie pour cela, mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a dans cette maison deux chétives créatures qui souffrent, que l'on maltraite aujourd'hui, que l'on per-

dra plus tard, et tout en moi se révolte à cette idée, ma conscience et mon cœur, ma dignité d'homme et mes sentimens de chrétien!.. Que je sois un intrus, peu m'importe! je fais mon devoir et, ajouta-t-il plus bas, je remplis mes promesses. Voilà une malheureuse qui s'en est allée paisible, presque consolée de mourir, parce qu'elle me savait là, près de ses enfans, que je me suis engagé à protéger et à instruire. Eh bien! cet engagement-là, quoi que tu puisses penser et dire, je le tiendrai. Repoussé hier, demain je reviendrai à la charge ; c'est notre force, à nous, que cette ténacité douce que rien ne rebute, ni les insultes, ni les menaces, ni, ce qui est bien autrement grave, l'indifférence ou le parti-pris.

— Allons, bon! une pierre dans mon jardin, maintenant! grogna le docteur ; et, comme il allait se rebiffer :

— Voyons! ajouta l'abbé avec une affectueuse ironie, raisonne froidement et réponds franchement ; que ferais-tu, toi le sceptique, toi l'insensible, si tu voyais Courtil ou sa servante assommer sans rime ni raison ces deux pauvres petits?

— Dame, murmura le farouche praticien, très embarrassé, et un peu confus de ce coup droit qui l'atteignait en plein défaut de la cuirasse, je ne sais pas trop,.. ça dépend,.. mais s'ils tapaient trop fort, je crois bien que je leur sauterais à la gorge!

XXI.

Peu à peu, la présence d'Annette Cruzol à la Borde-Blanche avait tiré Jean-Pierre de son apathie. Il s'était remis au travail avec cette insouciance d'autrefois, ne s'attardant plus maintenant en ces rêveries sombres qui l'accablaient, — non qu'il eût déjà oublié le passé et recouvré le calme, mais il en était arrivé à cette période transitoire où l'on se complaît sans tristesse et presque sans regrets dans l'amertume des souvenirs.

Annette avait avantageusement remplacé la Courtille quant aux soins du ménage et à la rude besogne des champs; elle la valait cent fois même; et c'était bien là, selon l'énergique expression de Courtil, une fille « de sac et de corde, » active et grossière, jurant comme un bouvier et déployant en toute occasion son infatigable vigueur.

Quant à Margaridou, Courtil l'avait bien aimée sans doute, et il l'aimait encore, mais d'une passion exclusivement sensuelle que l'éloignement apaisait.

De son désespoir d'amour, qui le torturait naguère, il ne lui restait plus maintenant que des désirs vagues qui parfois le traversaient, lui laissant la sensation cuisante et rapide d'une brûlure;

puis, naturellement, sans contrainte, il pensait à autre chose, et la blonde vision s'envolait.

Il finit par sortir de cet isolement qui lui pesait; on le vit souvent à La Bréchère, causant avec ses anciens amis, jovial et criard comme par le passé, répondant avec une gaîté franche aux questions sournoises qu'on lui posait.

Et plus il allait, plus il s'étonnait d'avoir pu si longtemps songer à cette fille, jusqu'à en perdre le sommeil! Quel entêtement irraisonné, stupide, l'avait ainsi retenu chez lui, comme s'il eût vraiment porté dans son cœur le deuil d'une affection morte!

Eh! mon Dieu, elle était bien jolie, sans doute, Margaridou, elle avait tout pour elle : la jeunesse, la douceur et ce charme pénétrant, ce rayonnement sans pareil que donnent les langueurs d'amour; mais, en somme, elle n'était pas seule de son espèce, et Courtil avait encore, Dieu merci! du joyeux temps à vivre.

Un soir, comme il passait devant chez la Maurelle, le flot de lumière que laissait échapper la porte grande ouverte, l'entre-choquement des verres, les clameurs discordantes, et ces chaudes senteurs d'alcool qu'exhalait la taverne, tout cela lui causa une irrésistible tentation : il entra.

Aussitôt il y eut un grand cri de triomphe parmi les buveurs, une bienvenue qui éclatait dans un ensemble formidable, faisant trembler les vitres et emplissant la rue :

— Jean-Pierre! enfin!..

Chacun se leva, l'entourant, lui pressant les mains, l'assourdissant de questions baroques, l'accablant de reproches moqueurs qui se croisaient dans le tohu-bohu des tables écartées et des chaises que l'on renversait.

Jean-Pierre! en voilà un dont on avait désespéré longtemps! Lui jadis si gai compagnon, si solide buveur, joueur si effréné, il s'était un beau jour esquivé sans donner ses raisons, et pendant des mois il s'était tenu à distance, sauvage, dédaigneux même, vivant comme un ermite en ces temps derniers.

Mais il revenait; tout était oublié, on l'absolvait de ses fautes et, pour cet autre enfant prodigue, on allait aussi tuer le veau gras.

Il y eut grande fête, en effet; une vraie débauche de liqueurs douteuses de toutes nuances, depuis le jaune clair jusqu'au vert foncé, qui circulaient, poissant les tables, dégageant une infecte odeur d'eau-de-vie frelatée; et, dans cette salle où les lumières pâlissaient, entourées d'une fumée lourde, immobile, qui planait, l'ivresse montait comme une marée grondante.

Alors la Maurelle vint familièrement s'asseoir près de Jean-Pierre. Elle voulait savoir le fin mot de la chose, surprendre les

motifs encore inexpliqués de sa longue absence, recueillir l'aveu de ce drame intime dont elle pressentait l'existence sans cependant en soupçonner l'objet.

— Eh! mon pauvre *gouyat* (1), s'écria-t-elle en lui tapant sur l'épaule, le curé t'avait donc bien sermonné que tu ne venais plus? — Et comme il la regardait, hébété, roulant des yeux louches que le sang injectait : — C'est égal! poursuivit-elle, il faut qu'il t'ait parlé joliment juste tout de même, pour que tu te sois fait du jour au lendemain aussi sage qu'une rosière!.. Blaisois nous a dit que tu allais à confesse deux fois la semaine...

Autour d'eux, les conversations continuaient incohérentes, sur un diapason que le tintement des verres dominait encore. Dans un coin, face à face, les coudes sur la table et la tête dans leurs mains, deux forcenés chantaient en se regardant stupidement l'un l'autre.

— Blaisois est un imbécile! bredouilla Jean-Pierre; puis, soudainement pris d'expansion, il ajouta dans son laconisme d'ivrogne que ponctuait un clignement d'yeux : — Ce n'était pas le curé...

— Bah! fit la commère en joignant ses grosses mains rougeaudes, mais qu'y avait-il donc alors? Les toiles de ta bourse se touchaient peut-être?..

— Pas davantage; de l'argent? j'en ai toujours eu plein mes poches, entends-tu, la vieille! cherche autre chose.

La Maurelle sembla réfléchir un instant, puis, se rapprochant du fermier qui se dandinait d'un air capable, tout en secouant son verre dont la liqueur miroitait aux lumières : — Bon, j'y suis, lui soufla-t-elle à l'oreille, une amourette?..

Jean-Pierre eut un rire idiot qui sortait par saccades : — Eh! eh! ça se pourrait bien, la sorcière, une amourette, comme tu dis, et avec la plus jolie fille qu'il y ait de Méziès à Bournac encore!

— Je m'en doutais! s'écria triomphalement la Maurelle; puis elle se rapprocha encore et, versant à Courtil un grand verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait : — Et dis-moi donc, garçon, comment l'appelles-tu, ta princesse?..

Courtil se trémoussa un instant sur sa chaise, haussant les épaules et secouant la tête, comme s'il hésitait encore à divulguer en entier son secret; mais un nuage passa sur ses yeux, sa face devint pourpre; il lui sembla que la terre manquait sous ses pieds, que tout dansait autour de lui une sarabande folle; alors, dans un dernier effort de sa raison qui sombrait : — Tu sais bien, balbutia-t-il, la pitiounette,.. la blonde,.. Margaridou!...

Et il s'effondra sur la table, vaincu par l'ivresse, vautré dans son sommeil de brute.

(1) Garçon.

XXII.

Octobre était venu, dorant les futaies dont les feuilles, racornies déjà, tomberaient bientôt. Sous les ceps un peu dénudés que le soleil avait roussis, les grappes se gonflaient longues et noires, penchées de tout leur poids vers la terre, et les champs de maïs alignaient dans leur végétation tronquée leurs jambes grêles et torses que coiffaient les épis.

C'est l'époque à laquelle les gens de la châtaigneraie envahissent les plaines, armés de serpettes et pourvus de paniers. Ils vont par les villages, en bandes déguenillées qui rappellent la promiscuité grouillante des gitanos, hommes, femmes, enfans, vieillards, tous pêle-mêle, se ruant à l'assaut des vignes qu'ils ravagent sous l'œil du maître, tout en se gorgeant de raisins.

A Saint-Benoît, les départs commençaient. Le village devenait silencieux et morne, et sur la lande des Peyrals, comme dans les gorges ombreuses des combes, les troupeaux broutaient moins folâtres, gardés maintenant par des aïeules infirmes et ridées, se chauffant au soleil des derniers beaux jours.

— Tu t'en iras dimanche après vêpres, déclara Loubéjac à sa fille, un soir qu'il rentrait de la foire de Nojouls ; il faut se presser, car, cette année, les vendanges seront bientôt faites, paraît-il ; la grêle a tout emporté du côté de Méziès et de Laroque.

Margaridou eut un geste résigné ; sa tête s'inclina soucieuse et pâle, puis, dans un soupir qu'affaiblit sa voix : — Avec qui partirai-je ? demanda-t-elle.

— Avec les Monteil, d'Albiac, les Rouffié, les Sicard, et Cyprien de la Bailloune ; c'est convenu.

Le père parlait d'un ton dur et absolu de chef de famille, qui ne craint chez lui ni contradiction ni réplique.

— Si nous la gardions près de nous cette année, hasarda timidement la mère ; je ne sais trop ce qu'il y a, mais depuis quelque temps elle n'est pas *fière*. Avec ses yeux au fond de la tête et ses joues creuses, on dirait une *palmounisto* (1), pécaïré !

Loubéjac se mit à rire. Poitrinaire ! Margaridou ? allons donc !.. Mon Dieu, c'était vrai qu'elle *ne faisait pas trois couleurs*, il en convenait, mais il fallait voir aussi la fatigue des travaux d'été, le manque de sommeil, et ce double trajet par jour de la châtaigneraie au causse de Beaumont. D'autres plus forts qu'elle s'y seraient éreintés...

La vieille hocha la tête d'un air de doute : — N'importe, dit-elle,

(1) Poitrinaire.

crois-moi, il y a quelque chose ; — et comme elle allait insister encore, prenant Margaridou à partie pour lui faire avouer qu'elle souffrait, Loubéjac s'emporta.

A quoi pensait-elle, en vérité, de se forger pareil souci? Si le visage de l'enfant était fatigué, l'azur de ses yeux un peu terni, n'était-il pas bien visible, en revanche, que son corps avait acquis une ampleur étonnante en ces quelques mois. Quelles épaules et quels bras elle avait pris, la gaillarde! Comme ses hanches s'étaient subitement élargies, et comme sa poitrine s'avançait ferme et ronde, une vraie poitrine de femme, cette fois!

Ah! certes, non, elle n'était pas malade, ça se sentait bien; et dès lors pourquoi resterait-elle à Saint-Benoît quand elle pouvait gagner de si bonnes journées, rien qu'à se promener gaîment de souche en souche?

Puis, Loubéjac rappela que l'hiver venait, qu'il serait très rude, disait-on, et qu'il fallait bien en cette prévision ramasser quelques sous. N'était-ce pas aux jeunes à soutenir les vieux?..

Et à cette idée de la neige les bloquant au fond des bois comme des loups dans leur tanière, du givre blémissant l'herbe morte des landes, de la provision des *broustes* bientôt épuisée, et des agneaux qu'on serait forcé de vendre pour acheter du pain, la mère se tut, n'osant plus intercéder en faveur de sa fille, qui maintenant les faisait vivre.

Elle avait vu juste cependant : Margaridou souffrait.

Un jour du mois dernier, en allant remplir sa cruche à la fontaine d'Albiac, une suffocation l'avait jetée sur un amas de pierres grises, et là, pendant quelques instans, elle s'était tordue sous une douleur vive qui la fouillait en plein cœur.

Puis, l'étourdissement passé, elle s'était sentie tout autre ; il lui avait semblé qu'un fait anormal, inquiétant, se produisait en elle : une transformation de son être, qui s'imposait indéfinissable et lourde, l'accablant comme si elle eût traîné désormais deux existences au lieu d'une.

Elle avait cru d'abord que c'était une indisposition passagère, le résultat d'une excessive fatigue, ainsi que le prétendait son père ; mais les défaillances s'étaient renouvelées fréquentes, avec de longs spasmes qui la secouaient comme une possédée.

Des flots de sang montaient à ses joues, qui, l'instant d'après, devenaient livides, tandis que son front brûlait d'une chaleur moite et que d'invincibles nausées crispaient amèrement ses lèvres.

Ces malaises, presque quotidiens, l'avaient terriblement changée, la pauvrette! Ses traits, si fins jadis, se détachaient maintenant dans un affinement maladif qui en durcissait l'expression et les vieillissait d'une façon étrange. Ses fraîches couleurs étaient parties comme

des roses qui s'effeuillent, et, sur sa pâleur terreuse, des taches brunes couraient.

Cependant, comme l'avait fort bien remarqué Loubéjac, à mesure que le visage s'étiolait, morbide et fané, les membres prenaient une rondeur et une consistance qui frappaient par contraste.

Par instinct, Margaridou gardait pour elle ses souffrances. Le hasard avait voulu que personne jusqu'ici ne la surprît dans ses crises, et courageusement, avec des précautions infinies que son esprit toujours en éveil lui suggérait, elle les cachait comme une honte.

Un jour pourtant, la veille même de son départ pour les vendanges, elle prit une grande résolution. Son état s'aggravait encore, l'angoisse lui serrait la gorge. Elle se sentait sous le coup d'un événement prochain auquel elle eût en vain essayé de se soustraire. Alors, avec un empressement superstitieux, voulant savoir à quoi s'en tenir, sans cependant rien ébruiter de son état, elle fut consulter le sorcier.

C'est la suprême ressource du paysan dans les cas difficiles. Soit qu'il s'agisse d'une épidémie décimant ses bestiaux, d'une maladie à symptômes particuliers que les médecins ne savent trop définir, d'une perte d'argent ou de tout autre fait dont les causes naturelles échappent à sa compréhension, il va aussitôt en demander l'explication au *débino* (1).

Et ce sont alors, après bien des simagrées destinées à confesser les esprits, des révélations inouïes, des recommandations saugrenues, des remèdes grotesques dont l'intéressé fait pieusement son profit, tout en y ajoutant, ce qui ne gâte rien, la commande de quelques messes.

Le sorcier de la *castagnal* avait élu domicile à l'extrémité nord de la lande des Peyrals, dans une vaste grotte formée de roches amoncelées, dont il avait tant bien que mal bouché les ouvertures. Il vivait là doucettement, entre sa femme, une maigre et repoussante créature qui, aux heures de *consultation*, cachée dans l'ombre de la grotte, faisait en fausset la voix de l'esprit, et son chien au poil fort, tout noir, de grande taille, dont les yeux luisaient méchamment, et qu'il avait dressé à hurler d'une façon lamentable aux nuits d'orage.

Lorsque, dans le fracas de la tempête, dans le sifflement éperdu du vent cassant les branches et couchant les bruyères, les paysans attardés sur la lande entendaient cette plainte longue et déchirante

(1) Le sorcier.

comme un râle, ils se signaient bien vite et murmuraient tout en pressant le pas : « Voilà encore Esclauzels qui cause avec les âmes ! »

Esclauzels était un petit homme alerte et vif, malgré ses soixante ans et sa barbe blanche. Dans son visage couturé, dont les traits se heurtaient difformes, ses yeux gris percés en vrille avaient des lueurs de malice indicible, et, sous son épaisse moustache retombante, son sourire toujours silencieux ressemblait à une grimace d'enfant espiègle.

Il était le sorcier impeccable, celui qui n'ignore rien du passé, devine le présent, lit couramment dans l'avenir. En spéculateur habile, il soignait de son mieux la mise en scène, disposant dans des anfractuosités de rocs quelques chandelles de résine à lueurs sépulcrales.

Il n'était pas sorcier seulement, mais encore médecin, ou plutôt rebouteux. Il avait déjà sauvé et soigné bien des bêtes et bien des gens, et l'omelette mystérieuse qu'il faisait avaler aux personnes mordues par les chiens enragés était connue à vingt lieues à la ronde.

Margaridou se présenta à lui craintive, oppressée, ne sachant trop comment exposer les motifs qui l'amenaient ; mais lui aussitôt la rassura :

— Allons ! la belle, Esclauzels est un grand ami du diable, c'est ma foi vrai ! mais il ne mange pas le monde pour cela ; voyons, conte-moi un peu la chose... Et d'abord que veux-tu savoir ?

Alors, tout d'une haleine, elle lui dit ses inquiétudes et ses souffrances, aussi incompréhensibles les unes que les autres pour elle, le caractère étrange de ses crises, son extrême lassitude et son absolu dégoût de toute nourriture. Depuis quelques jours, les choses empiraient ; maintenant, c'était comme un poids qu'elle portait en elle et qui l'essoufflait.

Le sorcier éclata de rire : — C'est une maladie assez fréquente chez les femmes, celle que tu as là, ma petite ; mais ton galant aurait aussi bien pu te renseigner que moi... Voyons, ne me regarde pas avec ces grands yeux d'innocente ; c'est bien simple pourtant, on s'en va bras dessus bras dessous dans les bois, on est seuls et l'on s'aime ; on se penche pour cueillir des fleurs ; et, ajouta-t-il brutalement avec son rire sec, la plupart du temps c'est un petiot, vois-tu, qui est caché dans l'herbe !

Margaridou se redressa d'un bond, et, toute blême d'épouvante, affolée par cette révélation qui la souffletait : — Un enfant ? cria-t-elle, vous avez dit un enfant ?.. Alors moi ?..

— Eh ! sans doute, ma *pauvre*, toi comme les autres, répondit

plus doucement Esclauzels ; ou, si tu en doutes, regarde là, ajouta-t-il en désignant du doigt les flancs déjà déformés où dans son exigence aveugle éclatait cette maternité.

— Bah ! tu n'es pas la première à qui c'est arrivé. Il en est venu bien souvent ici de ces agnelles qui s'arrachaient les cheveux et qui voulaient mourir... Sottises que tout cela ! Le mieux est encore de prendre les choses en patience, et d'acheter tout de suite un mari, comme autrefois un remplaçant;.. chez nous on en trouve toujours quand on y met le prix...

Margaridou courait maintenant à travers la lande, le visage bouleversé, se tordant les mains, dont les phalanges craquaient, ou les élevant jointes vers le ciel dans un appel désespéré comme pour demander grâce ; et tout en buttant lourdement aux inégalités du sol, elle balbutiait de sa voix brisée, chevrotante, où les sanglots se pressaient : « Mon Dieu, Notre-Seigneur, prenez-moi en pitié ! »

Puis une épine ayant accroché sa jupe, elle s'abattit à bout de forces, les genoux ployés sous elle, faisant de vains efforts pour ressaisir sa respiration qui hoquetait, et, dans la brusque détente de ses nerfs, ses larmes jaillirent enfin, rapides et brûlantes, endormant un peu sa douleur qui s'exhalait en elles.

Le soir venait. Un troupeau passa près d'elle, en colonne serrée, se hâtant vers l'étable au milieu des gambades féroces du chien poursuivant les agneaux qui s'écartaient.

Elle se leva. Sa raison lui était à peu près revenue. Elle envisageait froidement la situation sous toutes ses faces : cette grossesse, qu'elle ne pourrait bientôt plus cacher, devenant la fable du pays, le scandale produit, le mépris et l'horreur qu'elle allait inspirer, sa honte éclaboussant les siens, et la légitime fureur de son père qui l'assommerait sans pitié.

Eh ! mon Dieu ! autant valait cela que cette vie de misères et de souffrances qui l'attendait, et devant laquelle elle se sentait lâche.

Soudain les paroles du vieux sorcier lui revinrent en mémoire. Ne lui avait-il pas dit que le mieux était encore d'acheter tout de suite un mari ! Et elle songea à Courtil, à cet homme qui, après tout, était le père de son enfant et lui devait son nom.

Mais, hélas ! quelle apparence y avait-il que le riche fermier de la Borde-Blanche épousât jamais une fille sans dot de la *castagnal !...*

Esclauzels avait bien dit : il fallait *acheter*, et la malheureuse n'avait plus à offrir à la rapacité des épouseurs que sa beauté flétrie, son fardeau, et ses larmes.

XXIII.

On sortait de vêpres. Sur la petite place de l'église, entourée de maisons basses et grises, les groupes des partans se formaient, grossis à chaque instant par les retardataires, qui joyeusement se pressaient.

Ils étaient tous vêtus de costumes en loques, où les rapiéçages tiraient l'œil dans une gamme d'étoffes disparates et grossièrement appliquées, et ils s'en allaient ainsi, sans autres hardes de rechange, insoucieux de toutes ces nuits qu'ils passeraient à la belle étoile, entassés dans la paille où chacun devrait creuser son trou.

C'était pour eux une partie de plaisir que ce voyage à travers les plaines, un dépaysement salutaire qui les changeait un peu de la monotonie sauvage et de la tristesse de leurs bois.

Puis, pendant ces quelques jours, ils allaient remplacer leurs indigestes galettes de farine de maïs et de châtaignes pilées par la saveur appétissante des miches de pain blanc, et leur boisson acidulée de prunelles et de genièvre par la débauche quotidienne d'une ration de vin clairet.

Et avec le sourire gourmand qui découvrait leurs dents très blanches, l'envieuse expression de leurs yeux brillans, leurs éclats de voix et leurs gestes vaguement agressifs, ils ressemblaient à ces barbares du Nord qui furent arracher à la vieille Gaule le secret de son bien-être et de ses richesses.

— Allons, partons-nous? cria Cyprien de la Bailloune, qui, en sa qualité de soldat tout frais émoulu de la caserne, prenait d'un air martial le commandement de la bande ; voilà le soleil qui baisse, et nous avons encore trois heures de route d'ici Noir-Castel. N'est-ce pas, Margaridou ?

— Ah! s'écria la jeune fille alarmée soudain ; et, répondant à cette question par une autre : Nous allons donc de ce côté-là, Cyprien?

— Sans doute, ma belle, et, d'ailleurs, nous n'avons pas le choix, puisque la grêle a tout suivi, à l'exception des plaines de Puy-Latour et de La Bréchère...

Margaridou courba la tête. Était-ce une fatalité heureuse qui la ramenait près de Courtil à ce moment critique, et allait-elle enfin trouver la solution que dans son désespoir inerte elle avait renoncé à chercher !..

La veille au soir, elle était rentrée chez elle avec l'intention bien arrêtée de confier aux siens ce secret qu'elle ne se sentait plus de force à porter seule ; plusieurs fois elle s'était approchée de son père, les jambes tremblantes, ployées déjà pour l'agenouillement

dans lequel elle confesserait sa faute; plusieurs fois, tandis que sa mère allait et venait, faisant le ménage après le repas du soir, elle l'avait suivie pas à pas, frémissante, les yeux pleins de larmes, toute prête à tomber dans ses bras, le seul refuge qu'elle entrevît désormais, et toujours une invincible poussée l'avait clouée sur place, son corps s'était raidi, ses lèvres s'étaient craintivement refermées sur cet aveu qui les brûlait, et dans un découragement stupide, ne voulant plus lutter, n'osant pas s'humilier d'elle-même, elle avait résolu d'attendre que sa destinée s'accomplît.

Maintenant elle marchait presque allégrement au milieu de ses compagnons de route, ne sentant pas la fatigue et l'essoufflement qui lui venaient à se maintenir toujours à leur allure, éprouvant seulement à quitter son village un soulagement pareil à celui qu'elle avait eu naguère à y rentrer.

Il lui semblait que derrière elle, dans ce repaire hanté du bonhomme Esclauzels, elle laissait sa honte, qu'elle échappait à jamais aux brutalités de son père, qui, dans sa colère, se fût arrogé les droits absolus d'un justicier.

Elle voyait encore ce matin de printemps où il était venu à la Borde-Blanche, parlant de choses et autres avec sa loquacité étourdissante, puis, subitement, le visage dur et la voix brève, s'informant de sa conduite... Oh! songea-t-elle une fois de plus en frissonnant, s'il en arrivait jamais à savoir!..

Et instinctivement elle se rapprocha de Cyprien de la Bailloune, comme si, dans l'effondrement qui la menaçait, l'affection que lui témoignait cet homme eût pu la protéger.

Lui, à la vérité, ne s'était pas découragé devant cette fin de non-recevoir qui avait accueilli ses premières attaques. Il l'aimait et la désirait avec une honnêteté sincère, se disant bien qu'un jour il viendrait à bout de son étrange résistance, et que, ce jour-là, il irait aussitôt prévenir les violons, le maire et le curé.

Quelle noce on ferait! Jamais de mémoire d'homme il n'y aurait eu à Saint-Benoît une fête semblable; on pouvait s'en rapporter à lui.

Et il souriait parfois sous sa moustache brune à la pensée de toutes les phases du cérémonial classique destiné à troubler au profit des invités l'isolement timide des époux.

Il entendait déjà les chuchotemens rieurs, les piétinemens assourdis, le crépitement du feu léchant de sa flambée joyeuse les flancs noircis de la poêle où cuirait le *tourrin* (1).

Et la chaumière emplie soudain d'un concert discordant, d'un

(1) Soupe faite à la poêle.

effrayant vacarme de ferraille tapée à tour de bras, de chansons grivoises, et de cris d'animaux!

Et les sommations baroques d'avoir à ouvrir de bonne grâce la porte du sanctuaire nuptial, les plaisanteries douteuses, les discours insensés et grotesques débités sur un ton de parade, à la façon des charlatans entendus dans les foires!..

Et l'irruption bruyante de cette jeunesse curieuse, portant en triomphe, avec mille simagrées respectueuses, la soupe obligatoire!..

Comme elle se presserait contre lui, la pauvrette, comme elle se ferait toute petite, ses deux bras cerclés autour de sa tête pour cacher aux regards de ces formalités cruelles l'effarement de sa pudeur!

Il se promettait tout cela, Cyprien. Il savourait par avance jusqu'aux moindres détails de ces exigences burlesques dont il aurait tracé lui-même le programme, et de là il passait inconsciemment, dans une joie attendrie, au paisible bonheur, à l'existence laborieuse, mais calme, qui les attendait elle et lui, aux rudes journées passées côte à côte sous les tourmentes d'hiver, ou dans les mois de canicule, pour gagner le pain des enfans qui viendraient...

C'était bien là le bonheur : un bonheur dont le rêve le hantait à ce point qu'il le considérait désormais comme une réalité prochaine dont il ne restait plus qu'à désigner le terme ; et pendant que la bande se hâtait par les sentiers pierreux, criant, gesticulant, les yeux braqués sur l'abaissement confus des plaines, lui aussi se rapprochait d'elle, instinctivement, toujours attiré par cette réserve étrange et cette inconcevable tristesse qui lui avaient pris le cœur.

Soudain elle s'arrêta, très pâle, à bout de forces, portant les mains à sa gorge où l'étouffement montait.

— Je ne peux pas suivre, balbutia-t-elle, en essayant de sourire; on va trop vite,.. la respiration me manque.

Les boutons de son caraco sautèrent sous ses doigts crispés; ses traits s'étaient affreusement décomposés, sa bouche ouverte aspirait l'air dans un râle.

Ils se retournèrent tous, la considérant avec une curiosité inquiète, ne comprenant rien à cette faiblesse qui la clouait au sol, les bras tombés de tout leur long, les jambes raidies, s'accotant ainsi que pour recevoir un choc ou soutenir un poids.

Chacun l'entourait, la pressant de questions, l'assurant que « ce ne serait rien, » quêtant une parole, un sourire qui les rassurât. Cyprien l'avait prise doucement dans ses bras, heureux d'affirmer ainsi sa protection sur cette souffrance, et de pénétrer enfin plus

avant dans cette âme qui depuis si longtemps lui cachait son secret. Mais tout à coup une lueur se fit dans les esprits, une révélation subite qui dessillait à la fois tous les yeux ; et devant l'irréfutable accusation de cette grossesse qui s'avouait elle-même, incapable de dérober plus longtemps sa navrante détresse, l'apitoiement cessa.

Il y eut des sourires méchans qui retroussaient les lèvres, des allusions grossières, des encouragemens moqueurs, d'insultantes félicitations qui cinglaient au visage ce couple isolé maintenant au milieu du chemin ; et dans un même élan de réprobation haineuse, après une dernière bordée de huées et de rires, les vendangeurs se remirent en marche, les laissant seuls dans la nuit qui tombait.

Ils restèrent ainsi pressés l'un contre l'autre, stupides, insoucians des choses extérieures, se repliant en eux-mêmes, cherchant à mesurer l'étendue de leur douleur, Margaridou tout entière à sa honte, Cyprien ne voyant que la misérable fin de son rêve, l'irrémédiable anéantissement de ses espérances.

Une colère sourde montait en lui, l'amertume rageuse d'avoir été si longtemps dupe de son amour, une jalousie féroce fouillant dans le passé, se perdant dans le vague des hypothèses, s'aiguisant elle-même et s'exaspérant de ne rien trouver qui pût la guider au fond de cette impasse.

Margaridou s'était pelotonnée contre lui, la tête appuyée sur sa poitrine, s'abandonnant dans sa faiblesse au seul secours qui lui restât, au seul être qui eût, pensait-elle, assez de grandeur d'âme pour l'excuser et la plaindre.

Mais lui, sans pitié, la repoussa durement, voulant à son tour lui jeter son mépris à la face, et la flétrir pour ce qu'il considérait, dans son égoïsme d'amour, comme une trahison.

Ce fut le dernier coup. Elle s'écroula sur le sol, accablée, sans révolte contre cette unanime répulsion qu'elle inspirait, sans forces pour coordonner les idées qui se heurtaient dans sa pauvre tête, répétant seulement d'une voix plaintive : — Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!

Elle eût voulu mourir là, assommée d'un coup par cet homme que la fureur secouait à ses côtés, et qu'elle eût remercié à son dernier souffle de cette charité suprême.

Qu'avait-elle à faire sur terre désormais?.. Quel espoir l'y retenait? car, dans son intelligence obtuse de paysanne, dans sa raison obscurcie, le devoir n'existait pas.

Son enfant, elle le haïssait presque pour toutes les souffrances qu'il lui causait, pour la honte et les méprisantes risées qui, de par son fait, pleuvaient sur elle. Quelle monstrueuse exigence il avait de venir ainsi au monde, et quel besoin avait-elle de l'y aider!..

Dans le chaos bourdonnant de ses pensées, elle songeait vaguement à une pauvresse qui passait parfois à Saint-Benoît et que l'on appelait *la Boïmo* (1). Elle aussi était tombée un jour dans quelque fossé de grande route, sous le caprice d'un passant, et maintenant elle traînait à ses loques une fillette de cinq ans, longue et maigre, le visage repoussant, les membres tordus, rendue idiote par la misère et s'acharnant toujours sur le sein tari de sa mère, qu'elle mordait avec une aveugle rage de bête affamée.

Elle, Margaridou, serait comme *la Boïmo :* elle irait promenant partout sa faute, sur les rocailles tranchantes des causses, par la poussière brûlante des plaines, les jambes fléchies, la main tendue, ne pouvant, elle non plus, sevrer l'insatiable avorton, qui, faute de lait, lui sucerait le sang.

Elle subirait toutes ces humiliations, connaîtrait toutes ces tortures, marcherait dans l'interminable chemin de croix des malheureux et des mendians; et, à l'évocation de cette destinée, à la sinistre intuition de son opprobre et de ses misères, elle balançait désespérément sa tête qu'elle avait prise à deux mains, répétant toujours de sa voix blanche d'hallucinée : — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Alors Cyprien eut le remords de son emportement; sa rancune et sa jalousie se taisaient devant ce désespoir.

Simplement, sans parler, il la releva d'un geste en lui prenant la main; et comme ils se remettaient péniblement en marche vers les plaines noyées d'ombres maintenant, Margaridou prononça doucement, dans le halètement nerveux des derniers sanglots, cette protestation timide, la seule excuse qu'elle invoquât pour récompenser la pitié tardive de cet homme : — Je vous avais bien dit, Cyprien, que je n'étais pas une fille pour vous...

XXIV.

Dans le brouillard matinal qui flottait près de terre, les vignes transparaissaient casquées de feuilles blondes, arc-boutées de tous leurs bras sous le noir amoncellement des grappes.

Çà et là, à travers la plaine, pointaient les ombres immobiles et nettes des charrettes armées de *cuvets,* et dans l'embroussaillement révolté des ceps, les bandes éparses de vendangeurs semblaient un fourmillement d'insectes.

Cyprien et Margaridou s'étaient placés chez Bley quatrième, ainsi nommé par ses auteurs pour désigner le rang que sa naissance lui avait acquis dans la filiale dynastie des Bley.

Un fier malin, ce quatrième, et qui, selon le dicton du pays,

(1) La Bohême.

n'avait « de grossier que la chemise. » Après des années passées à guerroyer sur l'héritage des vieux, dont les volontés retorses avaient été finement comprises et ponctuées par un machiavélique notaire, il restait seul des quatre, servi à souhait par quelques maladies complaisantes, agrémentées d'un nombre égal d'accidens.

L'aîné des intrus, un colosse, avait banalement sombré dans une fluxion de poitrine prise en temps de moissons. Quatrième afficha une douleur modeste, véritablement gêné dans l'expansion de ses regrets par la présence des deux autres dont les silhouettes pénibles, suivant le deuil près de lui, encombraient son rayon visuel.

Puis, ce fut le tour du second, que sa propre charrette, grosse de vingt quintaux de foin, écrasa sans égards par une soirée bénie de juin.

Sans une aigreur, sans un reproche contre la destinée, Quatrième se traîna derechef au cimetière, affectueusement accroché au bras du survivant, dont les regards noyés disaient éloquemment cette suave douleur de n'être plus que deux !

Et lorsque ce prédestiné eut enfin disparu, s'éteignant avec un exquis sentiment des convenances, dans un accès dément de fièvre chaude qui le précipita au fond de son puits, le triomphant désespoir de Quatrième ne connut plus de bornes ; il s'affaissa de plaisir, pleurant des larmes radieuses, sanglotant des cascades de rires qui trépidaient en lui et lui infligeaient d'étonnantes convulsions.

Il était seul désormais, bien seul, irrésistiblement seul ! absorbant, par une miraculeuse chance, les trois successions que le célibat ou le stérile mariage de ses frères lui avaient fatalement laissées.

Et depuis lors, pléthorique et fourbu d'oisiveté tranquille, voûté d'orgueil, il se carrait dans sa redoutable importance de gros propriétaire armé de capitaux.

Jamais on ne le vit se remettre à la terre. Sa vie se passait en une perpétuelle promenade, sans autre but que celui de regarder, tout le long du chemin, les autres travailler.

Uniformément vêtu d'un paletot-sac que ses bedonnantes rondeurs transformaient en rotonde, d'un gilet de velours à côtes et d'une culotte anguleuse, révoltée sous le tiraillement des bretelles, il marchait à pas lents, les mains derrière le dos, le corps tassé en avant, sollicité quand même par la terre, la tête basse sous le renflement lourd des épaules, et toujours coiffé d'un bonnet de coton à flammèche tremblante.

Il allait partout avec l'indolence d'un maître qui visite ses champs, examinant d'un œil sévère la taille des vignes, l'avenir des

semences, la façon des labours, et quand parfois un paysan passait auprès de lui, timide, obséquieux, le caressant d'un craintif : — Bonjour, monsieur Quatrième ! — il répondait à peine, occupé seulement à dévisager ce personnage qui se trouvait ou se trouverait quelque jour, sans doute, couché à plat sur son grand livre.

Il aimait avant tout parler de ses affaires, étaler, sous une apparente froideur, les inépuisables ressources de son esprit pour « rouler » le prochain. Chacun savait, à dix francs près, l'histoire curieuse de ses écus, leurs ingénieuses manœuvres et leur fécondité remarquable : son portefeuille ouvert, toutes poches dehors, planait sur le pays.

Avec cela, et comme complément, Quatrième possédait une science profonde des lois de la chicane, une étonnante intuition des chemins détournés du code, trouvant de lui-même, sans presque les chercher, les termes obscurs, les situations correctement douteuses, les innombrables controverses qui enfantent les procès.

Il allait même, dans l'excessive fierté de ses connaissances juridiques, jusqu'à donner des consultations *gratuites*, à la plus grande vexation des avocats voisins ; et c'étaient alors de furtifs encouragemens de coude, de sataniques clignemens d'yeux, d'habiles suggestions chuchotées dans des termes d'une crudité équivoque :

« Marchez,.. marchez ;.. que risquez-vous, puisqu'ils ne pourront pas *la tordre ?* Vous vivrez toujours *sur la légitime...* »

Ou encore : « *Lui* ne vaut rien, *prenez la* femme,.. surtout si vous pouviez *attraper* le beau-père ! »

Ce matin-là, Quatrième, après avoir organisé son chai, militairement campé ses vendangeurs, désigné les porteurs et installé son *grudaïre* (1), arpentait lentement le champ des opérations, plus voûté et plus sombre, jouant à l'accablement maussade que donne le souci de grands intérêts.

Ses mains éternellement jointes derrière le dos, il allait d'une souche à l'autre avec sa pesante allure de palmipède, grondant les gamins, activant les femmes, parlant aux hommes qui s'extasiaient, forçant leurs rires à ses moindres mots.

Puis, sur le triomphe d'une lourde plaisanterie grognée de temps à autre, il les quittait, allant vers le cuvet où, sous les puissantes griffes de l'égreneur, les raisins éventrés se noyaient dans leur moût.

Péniblement il gravissait la planche qui longeait le timon, soufflait un peu sur la plate-forme, constatait le niveau, prédisait le nombre de corbeilles qu'il faudrait encore pour arriver au plein, et se retournait pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la plaine.

(1) Celui qui égrène le raisin.

De-ci, de-là, comme des clairières dans un bois, s'étendaient les taches des vignes malades : un brusque arrêt de végétation, un étiolement des pampres chauves de feuilles qui laissaient voir le corps de souche sec et noirci comme un tison.

Quatrième déclarait doctoralement, avec une grimace insouciante qui plissait ses joues flasques : — C'est une brume qui passe. — Et devant l'égreneur attentif qui se relevait aussitôt, les bras visqueux et rouges constellés de pépins, il ajoutait, dans le suprême dédain de son entêtement et de sa routine : « *Leur* phylloxera, *leurs* remèdes, *leurs* plants américains, tout cela des *foutaises !* »

Plusieurs fois il s'arrêta près de Margaridou, lui parlant de son père, qu'il connaissait pour avoir traité avec lui dans les foires, vantant son habileté du reste, sa parfaite entente des affaires et se rappelant tout haut qu'il lui avait un jour prêté cinquante écus.

Elle l'écoutait à peine, l'esprit ailleurs, éprouvant un intolérable malaise à se pencher ainsi sur les souches, chancelante, la tête prise de vertiges, manœuvrant aveuglément sa serpette dans l'ombre tamisée des feuilles.

Souvent elle s'agenouillait, le buste rampant, pour atteindre une grappe atterrie dont les grains s'étalaient mouchetés de boue sèche ; puis, après l'avoir cueillie, elle s'attardait là quelques secondes, tassée sur elle-même, écrasée de fatigue, employant à se remettre debout tout ce qui lui restait de forces.

Bien qu'avec Cyprien ils fussent seuls de Saint-Benoît placés chez Bley quatrième, sa grossesse s'était ébruitée, provoquant là, comme la veille, les taquineries malveillantes de ses compagnons.

Ils l'avaient isolée, formant le cercle, se garant d'elle, comme si son contact eût engendré la lèpre, et elle vendangeait seule, traînant son panier qui râclait le sol, sans que jamais personne s'offrît à le vider.

Malgré sa lassitude et sa pâleur, malgré de grosses larmes qui coulaient sans relâche et qu'elle écrasait hâtivement sur ses joues, elle était plus calme pourtant; sa résolution était prise.

Elle s'en irait, après vendanges faites, se réfugier à La Bréchère, supplier Courtil de la reprendre, sans autres conditions que de lui donner asile et de la protéger; mais elle espérait bien, sans toutefois oser se l'avouer, que de lui-même il s'offrirait à réparer leur faute.

Elle croyait fermement à sa bonté, elle s'encourageait au souvenir de son amour, de cette passion entière, absolue, qui l'avait courbé à ses pieds, lui l'égoïste et le brutal.

Elle se rappelait qu'au lit de mort de la Courtille, tandis qu'ils veillaient tous deux dans le silence oppressé, dans l'obscurité fris-

sonnante, faiblement piquée de la flamme du cierge, il la tenait toujours sous son regard très doux, disant son repentir, implorant son pardon.

Elle le voyait encore au retour du cimetière et le soir de son départ, rôdant autour d'elle, la suivant de loin partout où elle allait, s'ingéniant, mais en vain, à la surprendre seule; et quand elle s'était mise en route, sa figure désolée, cet abattement qui l'avait plaqué de tout son poids contre la claire-voie flexible des étables.

Pouvait-il l'avoir tant aimée sans l'aimer encore! Elle n'y songeait même pas, en vérité; elle croyait à l'éternelle durée de cet amour, prenant pour garantie l'initiale sincérité de ses protestations et de ses violences.

Et cet amour dont elle avait fait fi, après l'avoir si naïvement attisé, elle était prête à l'accepter de nouveau, à s'y redonner tout entière, non par entraînement, hélas! mais par nécessité, pour conjurer le sort.

Quant à Cyprien, elle n'y songeait guère, si ce n'est pour se souvenir qu'il l'avait guidée, soutenue, et lui en garder de la reconnaissance.

Que pouvait-elle espérer de lui, après tout? La faible aumône de sa pitié, sans doute; mais cela ne suffisait pas, il lui fallait maintenant non plus des consolations banales, ni de stériles paroles, mais de solennelles promesses, la réhabilitation du passé, l'absolue sécurité de l'avenir, et qui pourrait les lui donner dès lors, sinon Jean-Pierre, le seul vraiment coupable, au fond, qui avait abusé de son ignorance, et pour lequel elle s'était perdue?

Il ne lui venait pas à l'idée qu'un autre pût s'en charger à sa place, et, dans l'obsession de ses pensées, constamment tournées vers La Bréchère, elle ne s'apercevait pas de l'attitude affectueusement contrainte de Cyprien, ni des attentions timides dont il cherchait à l'entourer.

Il s'était placé comme « porteur » chez Bley quatrième, ne faisant qu'un chemin des paniers au cuvet, l'allure toujours dégagée, le corps très droit sous l'énorme charge qui lui meurtrissait le crâne; et, lorsqu'il revenait à vide, les bras ballans, dans un relâchement de tous ses muscles, que le fardeau ne tendait plus, c'était toujours près de Margaridou qu'il posait sa corbeille, pour qu'elle eût moins de trajet à faire sa cueillette à la main.

Parfois aussi, il l'aidait à finir une souche, mais sans lui dire un mot, comme s'il eût voulu simplement occuper à cette besogne quelques minutes de loisir.

Et pourtant que de choses il eût voulu savoir! que de questions se pressaient sur ses lèvres!

Avant tout, le nom de cet homme qui, par droit de priorité, lui avait pris son bonheur, puis comment ils s'étaient connus tous deux, les circonstances qui les avaient poussés l'un vers l'autre, les causes déterminantes de la chute de cette enfant; si elle avait cédé à la force, obéi à l'amour? En un mot, l'historique complet de cette passion, qui allait sans doute finir dans les larmes repentantes, et la banale douleur des abandonnées.

Chez Cyprien, cette curiosité jalouse, cette soif de détails accusaient l'implacable résistance de son amour, sa constante vitalité, malgré l'ébranlement qui s'était fait en lui.

Il savait bien qu'il se heurtait à l'irrémédiable, qu'il n'existait plus pour lui aucune chance possible de consolation et d'oubli, et pourtant, sans y penser, sans s'en rendre compte lui-même, il continuait à la jeune fille la serviable douceur de son affection.

Il se plaisait près d'elle par la chère habitude du travail bâclé côte à côte depuis tantôt deux mois; il avait à la frôler une joie calme, ne cherchant rien au-delà, demeurant, sans espoir comme sans but, l'esclave fidèle de son rêve détruit et de ses illusions premières.

Et comme la veille encore les langues allaient leur train, lançant des réflexions méchantes, fredonnant des chansons d'à-propos, sifflant des airs connus dont les rapprochemens significatifs n'échappaient à personne.

Cyprien écoutait cela très pâle, ses poings se crispaient dans un instinctif besoin de clore toutes ces bouches, d'éteindre les malicieuses lueurs de tous ces yeux. Sa patience et sa bonté fermentaient en lui; la générosité de son cœur se dressait menaçante devant cette lâcheté sourdement aboyeuse qui les entourait.

Puis cela l'étouffait, à la fin, d'être toujours considéré comme l'auteur éhonté de cette infortune, lui qui si amèrement la déplorait.

D'un bond il se trouva posté en face de celui qui le dernier avait parlé, un gars solide, à la carrure épaisse, aux bras nus, dont les veines saillaient sous la rondeur des muscles; et, dans un accès de fureur muette, d'un seul coup rudement asséné entre les deux yeux, il l'étendit à terre, le visage ecchymosé, affreux, rendant le sang par les narines.

Alors, dans le silence ahuri qui respecta cette violence, on entendit le trot pesant de Bley quatrième, qui accourait remettre l'ordre et rendre la justice.

Son bonnet de coton trépignait sur sa tête, ses mains disjointes avaient quitté son dos, ses gros souliers broyaient l'arête des sillons, portant à faux, donnant à toute sa personne une allure de tem-

pête, une désarticulation de roulis et de tangage qui faisait trembloter ses chairs. Il avait hâte de parler, d'imposer sa loi, de montrer que là, comme partout, il était le seul maître.

— Eh bé! quoi? qu'y a-t-il? Ça va finir, je pense!.. Si vous croyez que je vous paie pour vous battre?..

Et, comme personne ne disait mot, il s'exalta à cette affirmation craintive de sa puissance, se grisant des paroles qu'il bégayait dans l'essoufflement de sa fatigue et de sa colère.

— Vous pouvez quitter vos paniers, je vous renvoie tous, vous m'entendez : oui, tous! j'en trouverai d'autres... Pas ce qui manque, des fainéans comme vous...

Puis, il se tourna vers Margaridou, que cette scène avait bouleversée, lui reprochant le désordre qu'elle excitait, sa lenteur au travail, le peu de soins qu'elle y apportait, le triage des graines sèches qu'elle ne faisait pas, les grappilles isolées qu'elle oubliait dans les souches.

— Toi, la fille, tu aurais bien dû rester à Saint-Benoît; quand on est si peu capable... ou si *embarrassée,* on ne va pas chez les autres pour voler leur argent!.. C'est trop fort, par ma foi!.. Je ne te donnerai que cinq sous, comme aux enfans; as-tu compris? Cinq sous, pas un liard de plus...

Et, après avoir foudroyé du regard son personnel silencieux, courbé sous cette bourrasque, ravageant les ceps dans un redoublement d'activité penaude, Quatrième se dérida. Instinctivement, ses mains se rencontrèrent sous la cuirasse rebondie de son dos, son bonnet s'immobilisa, ses rondeurs s'adoucirent, et d'un air très digne, où perçait l'absolu contentement de soi, il reprit à pas lents le chemin du cuvet.

XXV.

Maintenant, ils étaient tous groupés sous le hangar, autour d'une énorme pile de maïs, dont les callots bruissaient et craquaient dans leurs mains.

Accrochée à la muraille, l'étoile scintillante d'un calel brillant tout juste assez pour accuser les ombres; dans un coin, les formes confuses de charrues, symétriquement rangées, confondant dans une même ligne blanche les blêmes reflets de leurs versoirs.

Plus loin, un râtelier d'outils aux longs manches pendans, ressemblant à des armes : bêches, râteaux, pelles, fourches, fléaux, surmontés, comme par un emblème, du noir croissant des faucilles.

Accotée au maïs, une charrette vide, encore tout armée de son *aiguille* et de ses *pals,* le timon cabré pointant vers le toit, la

caisse violemment acculée maintenue par le poids concentré à l'arrière.

Ils étaient assis sur un banc circulaire formé de longues planches disposées bout à bout et soutenues de loin en loin par les masses renflées de futailles couchées de tout leur long.

Là, comme toujours, le clan des jeunes et *l'agrumèlement* des vieux se faisant face, séparés par la distance de leurs âges, de leurs caractères et de leurs goûts. Et les dominant tous, aplatie au sommet de la pile, qui peu à peu s'abaissait, la silhouette pachydermique de Bley quatrième pesant sur le travail.

Tout d'abord, ce ne fut qu'un froissement soyeux de feuilles sèches, un crépitement d'épis brusquement arrachés qui pleuvaient en dehors du cercle, s'entassant à leur tour, et la *millasse* (1), étalée, légère, lancée par-dessus l'épaule, allait s'affaisser en un coin comme un corps inerte privé de tête.

Puis les conversations commencèrent, protestant contre l'agaçante monotonie de cette besogne, un bourdonnement de ruche qui s'anime, de bruyantes boutades saluées par des croassemens de rires, la mélopée traînante d'un couplet fredonné par des voix peu sûres, se cherchant l'une l'autre, avec des tâtonnemens timides, pour arriver à l'unisson :

Dans la tour du Palais,
Lan la dri dete la,
Y avait une Flamande lan la,
Y avait une Flamande.

Alors, un chanteur plus hardi reprit à pleins poumons, imposant l'air et le ton, broyant les syllabes qui sortaient ronflantes de sa gorge :

De trois amans qu'elle a,
Lan la dri dete la,
Elle ne sait quel prendre lan la,
Elle ne sait quel prendre.

Et soudain mis sur la voie, les autres entonnèrent, dans une infernale cacophonie où les faussets injuriaient les basses :

L'un est un cordonnier,
Lan la dri dete la,
L'autre un valet de chambre lan la,
L'autre un valet de chambre.

(1) Enveloppe de l'épi de maïs.

— Cyprien, murmurait Margaridou, je vous remercie d'avoir pris ma défense; c'est bien honnête à vous, mais ne vous occupez plus de moi maintenant, vous ne pouvez rien à ce qui est...

— Qu'en sais-tu, répondit le gars fièrement; dis-moi seulement le nom de *l'autre*, et je te jure!

Mais elle l'arrêta, effrayée des menaces grondantes de sa voix, chassant avec horreur des visions sanglantes qui, tout à coup, passaient devant ses yeux : la lutte sans merci de ces deux hommes, qu'une indiscrétion de sa part eût lancés l'un sur l'autre.

— Non, non, pas cela, s'écria-t-elle vivement; je ne peux pas, vous comprenez bien, je ne peux pas!

Il y eut un silence entre eux; les autres continuaient à hurler, accompagnés par le gémissement des feuilles lacérées qui se tordaient sous leurs doigts :

Chante, rossignolet,
Lan la dri dete la;
Dis-moi quel il faut prendre lan la,
Dis-moi quel il faut prendre.

Cyprien eut une bouffée de révolte. Toute sa jalousie lui remontait au cerveau devant ce refus si nettement formulé, où l'épouvante cachait si peu l'amour.

Il fallait vraiment qu'il lui tînt bien au cœur, ce beau coureur de filles, pour qu'elle se dressât si ferme devant lui! Il ne l'assassinerait pas pourtant, elle pouvait être tranquille; il voulait seulement le connaître, lui parler, le convaincre de son devoir, des obligations qu'il avait forcément contractées envers elle. Mais elle s'entêtait, méfiante, craintive. Les paroles de Cyprien sonnaient faux à son oreille, et, dans l'amertume conciliatrice de son accent, elle démêlait des rudesses contenues, de haineuses provocations, d'impatientes clameurs de bataille et de mort.

Au sommet de la pile qui sous son poids se creusait comme le cône d'un cratère, Bley quatrième, effondré, racontait ses affaires:

— Je croyais qu'il avait toujours ses prés de La Mensou; c'était un joli article; je lui prêtai trois mille francs sur première hypothèque...

Parmi les auditeurs, ce ne fut qu'un cri pour déplorer cette spéculation malheureuse. Tout le monde savait, en effet, que les prés de La Mensou avaient été subrepticement négociés à un tiers pour le compte de la femme, inexpugnable de ce chef.

Quatrième eut dans l'ombre un sourire effrayant : — Oui, mais attendez un peu, continua-t-il; ils avaient, dans le *premier principe*, souscrit tous deux chez Resséjac; j'achetai les effets, et, sous menace de protêt au jour de l'échéance, je les persuadai d'unifier les

dettes... Aujourd'hui, conclut-il dans un joyeux grincement de molaires, je les tiens tous, même la vieille!

Maintenant, Cyprien, plus calme, suppliait. De ses idées de vengeance, de ses emportemens jaloux, il ne restait plus rien, disait-il. Tout s'effaçait devant la fraternelle affection qu'il portait à Margaridou et l'inquiète pitié qu'il ressentait pour ses parens.

Qu'allaient-ils devenir, les pauvres vieux, si, en leur avouant la faute, on ne pouvait en même temps les rassurer et les fléchir? Elle-même, que ferait-elle sans cela? Quel était donc son but? quelle serait sa vie?

Margaridou pleurait doucement, la tête retombée, les mains lasses, dépouillant les callots avec peine, songeant que tout cela elle se l'était dit, qu'il n'y avait pas, hélas! deux solutions possibles; et cependant elle se réfugiait encore au fond de son secret.

Il lui semblait qu'elle seule avait désormais qualité pour agir, Cyprien n'étant après tout ni son parent ni son frère, pas même son galant, celui qui la prendrait comme rebut des autres.

Peu à peu ses pensées s'obscurcirent, son chagrin s'émoussa. Elle écoutait, sous le charme, une complainte d'amour que les chanteurs disaient à présent en en accentuant de leur mieux la mélodie poignante et l'indicible tristesse.

Son capitaine dit
Va-t'en z'au corps de garde,
Va-t'en z'au corps de garde;
Quitte le régiment,
Va-t'en voir ta maîtresse
Et reviens promptement.

Le pauvr' amant s'en va
Au château de son père.
Bonjour, père z'et mère,
Frères, sœurs et parens,
Sans oublier Prospère
Que mon cœur aime tant.

Et tous, jeunes et vieux, réunis cette fois, fraternisant dans un même sentiment d'inconsciente mélancolie qui flattait leurs sauvages natures, reprirent en chœur, voilant par instinct les rudes timbres de leurs voix :

Son père lui répond :
Prospère elle est morte,
Prospère elle est morte,
Morte et ensevelie;
Son corps est dans la terre,
Son âme en paradis.

Il ne restait plus de la pile que quelques épis couchés à terre, accolant leurs têtes pointues, entremêlant leurs jambes torses.

Bley quatrième, ankylosé, raidi, s'était remis debout avec un grand soupir, époussetant à tour de bras les plis profonds de sa culotte.

Le calel s'éteignait dans une fumée noire zébrée de lueurs vives, les dernières convulsions de la flamme mourante, qui désespérément palpitait.

— Pour lors, Margaridou, tu ne veux rien me dire?.. articula lentement Cyprien.

Il s'était campé devant elle, exigeant, par la netteté de son accent et de son attitude, une réponse franche.

Elle eut un mouvement d'impatience, ses épaules se soulevèrent comme pour secouer l'affectueuse obsession de cette prière qui la poursuivait, et d'une voix ferme, presque dure, qu'elle n'avait jamais eue pour personne :

— Non! répondit-elle résolument; il en sera ce que le bon Dieu voudra, mais ne m'en parlez jamais plus!

— Allons! allons! s'exclama Quatrième dans un accès de belle humeur, il se fait tard, les amoureux; vous vous conterez tout cela dans la paille.

XXVI.

Midi sonnait au clocher gothique de Noir-Castel.

Les vendangeurs dînaient à l'ombre d'un prunier, assis par terre, à la turque, leur assiette casée dans le triangle de leurs jambes. Au milieu d'eux, barbouillé de rata, un gigantesque plat de terre rouge où plongeait la cuillère à faire les portions, une miche de pain grande comme une meule, et quelques pots de vin allongés et ventrus, le goulot couronné par un bouchon de feuilles.

Bley quatrième mangeait avec ses gens, mais posé à l'écart, conservant les distances, hautainement retranché derrière le supplément d'une omelette à l'ail et d'un *doigt* de café où il était tombé deux *larmes* de cognac.

Le facteur passa rapide, affairé, le couvrant de papiers multicolores qui voletaient autour d'une mince feuille hebdomadaire : *l'Argus du Quercy*, donnant le cours des foires et prédisant le temps.

Puis, après avoir salué, il continua sa route au pas accéléré, les jambes perdues sous le ballon plissé de sa blouse neuve.

Alors, les yeux armés de solides lunettes, Quatrième dépouilla gravement son courrier, souriant de mépris, démontant ses épaules

à confondre les bonimens trompeurs des circulaires industrieusement commerciales qu'il lisait à haute voix, la bouche pleine :

« L'envahissement de l'Europe entière par le phylloxéra n'étant plus un doute pour personne, il faut se résoudre à subir le terrible fléau ou à le combattre avec des armes dignes de lui... Jusqu'à ce jour, bien des moyens ont été employés; seul, le phylloxéricide Hébrard... »

— *Farçur!* ricana Quatrième en réduisant l'imposteur en boulette. Dire qu'il y aura des gens assez *bêtasses!..* Et celui-ci, voyons, que chante-t-il?

« Contrairement à la majeure partie des sucres de glucose ou de fécule massée offerts à MM. les viticulteurs sous les dénominations les plus fantaisistes, mon zebramaï ou sucre de maïs donne seul une proportion régulière et pondérée de sucre fermentescible... »

Les vendangeurs écoutaient dans un respect béat, le cou tendu, les yeux ronds, partageant leur admiration entre ces brochures pompeuses qu'ils ne comprenaient pas et celui qui les lisait, dédaigneux, sarcastique, les foulant aux pieds après les avoir traitées hardiment de « foutaises! »

Soudain, à l'angle de la route qui relie Noir-Castel à Saint-Landry, une ombre apparut, étonnante et grotesque, succombant sous une formidable charge de paquets de toute forme et de toute grandeur qu'elle traînait avec des lenteurs infinies.

— *Qu'es aquel?* gronda Quatrième en étranglant un prospectus rose tendre qui vantait la fabrication des vins de raisins secs.

Tout son corps s'était penché en avant, dans une attitude aggressive ; ses yeux glauques foudroyaient le gêneur par-dessus ses lunettes, quelque mendiant sans doute qui, détournant l'attention, allait lui gâter la bilieuse satisfaction de cette hécatombe.

— Té! eh! mais, c'est André, fit une voix joyeuse. Qui sait d'où il arrive et le chemin qu'il a fait depuis tantôt deux ans qu'on ne l'avait pas vu?..

Un vieux hocha la tête :

— André connaît bien du pays, déclara-t-il sentencieusement; il vient peut-être de Paris!

— Ou d'Aix en Provence! accentua l'égreneur, ancien chasseur à pied, pour qui, dans le spleen qu'il en avait gardé, cette garnison était au bout du monde.

— Il a toujours de bien belles images! s'écria une fillette enthousiaste.

— Et de jolis couteaux tout blancs, avec des fleurs dessus! ajouta envieusement un garçonnet.

Le colporteur avançait avec des difficultés incroyables, son maigre cou goîtré de veines, aspirant l'air et l'espace, sollicitant les jambes

qui se traînaient rebelles et cagneuses, découragées par l'énorme poids qui les brisait.

Sur sa tête aux traits anguleux et tirés, tout en bec d'oiseau, se pavanait un chapeau de curé dont les bords s'envolaient, collés contre la coiffe par une ganse de laine noire servant de mentonnière; et tout son corps racorni, fluet comme celui d'un phtisique, se fondait misérablement dans des vêtemens trop larges, une jaquette en toile blanche dont la taille démesurée juponnait sur ses cuisses et un pantalon *in extremis*, débraillé et fuyant, maintenu seulement aux hanches par une tension nerveuse des coudes. Seuls, ses pieds détonaient, montueux et gonflés, forçant sous leur douloureuse pression le cuir brûlé de bottines hors d'âge, des pieds à l'ossature puissante et large qui semblaient avoir absorbé toute la vitalité du corps.

Rivées à ses épaules par des bretelles formant courroie, trois caisses superposées s'étageaient comme un dôme surmonté de la flèche bleue d'un parapluie de cotonnade. Une quatrième, semblant très lourde, rasait le sol agriffée par sa main droite, et, de la gauche, il traînait, couvert par un raglan, un sac de nuit galeux contenant des merveilles!

Il s'arrêta près des vendangeurs, essoufflé, cherchant son équilibre, avec une musique d'asthme qui pleurait dans ses bronches, mais la bouche tirée par un sourire, l'air courageux et satisfait.

— Bonjour, pécaïré, bonjour! Je vous salue *à* tous!

Chacun s'empressait autour de lui, l'aidant à se débarrasser de son fardeau, le comblant d'égards, quêtant déjà des récits de voyage accompagnés du platonique étalage de sa pacotille; et il apparut bientôt les épaules libres, les mains vides, dans toute la nudité de son délabrement et de sa maigreur, comme un oiseau privé de plumes.

Bley quatrième s'était apaisé. Il professait à l'égard du colporteur une certaine estime, fondée sur ce que ce dernier avait su amasser quelques sous, car André était capitaliste, tout comme lui Quatrième! Ce dépenaillé, qui, depuis quarante ans, arpentait les chemins, dormait dans les fossés et vivait des aumônes, en était arrivé à placer mille écus! Quatrième avait été son conseil en cela, lui soufflant la marche à suivre, les garanties à demander, les hypothèques à prendre, et, depuis lors, les meilleurs rapports s'étaient établis entre eux. Ils pensaient de même sur l'argent, tendant inflexibles au même but, cachant leur volonté et leur orgueil sous la crasse de leurs défroques.

Confortablement installé sur son raglan plié en quatre, André fouillait maintenant le plat de terre rouge qu'il avait tendrement entouré de ses jambes, et les tranches de pain se succédaient très

grosses, épargnant le rata, le contournant avec des soins jaloux, des précautions inouïes, pour lui assurer une fin lente prudemment réglée sur les exigences féroces de l'appétit.

De temps à autre, il s'arrêtait, les joues rebondies et les lèvres luisantes pour répondre aux questions qui, de toutes parts, l'assaillaient. Alors, dans un haussement de sourcils qui découvrait ses petits yeux écarquillés, il citait, en les estropiant, des noms de pays et de villes : *Corbeille, Vierjon, le Daoũphiné, Abignon, la Zironde, Mélun.*

Il connaissait toute la France, et dans sa façon de dire, on retrouvait le merveilleux des contes. Les forêts, les châteaux, les montagnes, les fleuves, prenaient, dépeints par lui, des proportions fantastiques, de féeriques aspects, comme s'il eût conduit ses auditeurs aux pays des légendes. Il paraissait plongé lui-même dans l'étonnement respectueux de ce qu'il avait vu.

Le repas touchait à sa fin, les couteaux se fermaient, les pots passaient de main en main pour la dernière rasade bue à même, la tête haute, la bouche grande ouverte.

Quatrième demanda : — Eh bé ! André, que portes-tu cette fois dans tes caisses?..

— De tout, pécaïré ! de tout !

Et il déballa successivement des livres, des images, des chapelets, des monnaies anciennes, des silex authentiques, des boîtes de mouchoirs, un grand choix de bretelles, des boucles de pantalon et un assortiment complet de boutons de soutane, répétant coup sur coup, d'un ton très convaincu, pour stimuler l'admiration des autres: *Ah! per tsemplé aco es poulit!* Ah ! par exemple, voilà qui est beau !

Après cela vint le tour du sac de nuit galeux contenant les merveilles : des roses de Jéricho qui, dans l'eau, s'épanouissent, une noix de coco au pelage de singe, une tête de République en plâtre fendillé, une pomme de pin et deux marrons brillans d'une taille imposante, venant tous trois des pays extra-solaires : de *dans les Amériques!* comme disait André.

Puis méthodiquement, avec autant de plaisir qu'il avait eu à les exhiber, il emballa de nouveau tout son stock de marchandises, casant chaque boîte à sa place, les petites dans les grandes, les chapelets à côté des médailles, les monnaies au-dessus des silex, et les boucles de pantalon réunies en un coin aux boutons de soutane.

Et, penché sur ses caisses, il bavardait toujours, disant d'où il venait, où il comptait aller, les interminables tournées qu'il espérait accomplir encore.

La veille au soir, il avait couché à La Bréchère ; on y vendan-

geait comme à Noir-Castel, mais *la qualité* était moins bonne, le raisin moins fondant, une chute prématurée des feuilles l'avait empêché de mûrir.

Alors, tout en remontant ses pantalons qui s'obstinaient à fuir les illusoires rondeurs de ses hanches, il dévida la chronique locale.

Le curé Sénac avait obtenu de ses ouailles une superbe cloche, et monseigneur avait promis d'assister au baptême ; on l'*espérait* le quinze de ce mois... Au conseil municipal, ceux qui étaient *du parti* et ceux qui n'en étaient pas se battaient pour les sœurs, les pétitions implorant leur maintien, exigeant leur renvoi, se croisaient dans le bourg comme des projectiles... Le vieux Blaisois était mort, la femme de Lantuech avait une *petite*,.. et Jean-Pierre Courtil allait se marier...

— Diantre! fit Quatrième abasourdi, en voilà un qui ne perd pas son temps à pleurer sa défunte! Et pour lors, dis-moi donc, d'où prend-il *la nouvelle?*

— De Puy-Latour, reprit le colporteur. Eh! pardi! vous la connaissez bien, c'est l'Annette de chez Cruzol, celle qu'il a louée il y a tantôt deux mois ; puis il ajouta avec un sourire malicieux qui pointa sa barbiche : — Ils n'ont pas attendu le curé ni le maire! Possible même que Courtil se serait passé d'eux, mais la Cruzolle est une fine mouche!

Il y eut un murmure approbatif parmi les vendangeurs, qui, debout maintenant, le panier au bras, prêts au travail, s'attardaient paresseusement à écouter ces commérages.

L'égreneur déclara : — Je connais la particulière, le Jean-Pierre a fini de porter les culottes!

— C'est comme on dit à La Bréchère, accentua André, celle-là vengera joliment les deux autres : la Courtille, pécaïré! qu'il a *faite* périr, et sa première servante qu'il avait débauchée, paraît-il, une pauvrette de seize ans,.. la fille d'un nommé Loubéjac, qui reste à Saint-Benoît.

XXVII.

Margaridou restait atterrée, béante, la tête baissée, le regard fixe, sans honte ni remords cette fois, ne sachant plus qu'une chose, c'est que son dernier espoir sombrait, qu'il n'y avait rien à tenter désormais, qu'elle allait tomber pour toujours au rebut des pauvresses et des filles perdues. Elle se débattait dans cette situation sans issue, se heurtant partout à l'impossible, et malgré cela s'entêtant comme les bêtes qui tournent perpétuellement dans leur cage et vont se meurtrir la tête contre les barreaux de fer. Le

joug qui avait de tout temps symbolisé sa vie la courbait aujourd'hui irrévocablement. Tout enfant, elle avait subi celui de la misère, quand, vêtue de loques qui voilaient à peine sa nudité maigre, elle courait pieds nus sur les landes brûlées de soleil ou pelées de froid, dévorant son pain noir qu'elle assaisonnait, pour tromper sa faim, de fruits d'églantine ou de mûres sauvages. Plus tard, on l'avait liée au joug le plus pesant du travail, toujours pliée en deux, les muscles gonflés, la face tournée vers la terre qu'elle trempait de sa sueur, marchant sans réplique à la voix du maître dont elle était l'esclave ou plutôt la chose, et maintenant c'était le joug impitoyable de sa faute sous lequel elle tombait comme sous une croix.

Plus que jamais l'isolement se faisait autour d'elle.

La bande entière des vendangeurs s'éloignait avec une satisfaction cruelle, un empressement forcé, entraînant Cyprien, qui, abêti, les suivait.

Une voix s'éleva, aigrelette et perçante, une de ces voix de femme qui déchirent l'oreille et font tressauter les nerfs :

— Ce n'était donc pas toi, mon beau soldat? et tu la soutenais encore! et tu la défendais!.. Franchement, tu as bien de la bonté de reste!

Et lui ne répondait pas, il laissait dire; toute sa pitié, toute sa tendresse semblaient l'avoir quitté à cette révélation dernière, qu'il avait pourtant sollicitée avec tant d'instance.

Il s'était remis au travail; machinalement, la pensée absente, le cœur vide, tranquille en apparence, comme si rien d'attristant n'eût traversé sa vie, comme s'il eût oublié ses protestations d'amitié fraternelle, la générosité de ses paroles, la loyauté de ses conseils... Le cœur de l'homme a de ces lâchetés parfois.

Il était comme les autres, Cyprien, insoucieux et méchant, plus cruel que les autres même, puisqu'il mentait aux premiers élans de sa bonté.

Margaridou regarda autour d'elle; chacun avait repris sa tâche. Les serpettes brillaient dans l'or rouge des feuilles, et les raisins juteux emplissaient les paniers; puis, lentement, les gars, par corbeilles pointues, les portaient à l'égreneur, qui attendait, tête nue, les bras rouges, dans une pose de bourreau.

Monté sur le cuvet, au milieu d'un essaim tourbillonnant de guêpes qui s'ébattaient ivres de moût, Bley quatrième, soucieux et replet, commandait à la terre; et, sur la route, déjà loin, se carrait la silhouette éclopée et difforme d'André poursuivant son éternel voyage. On ne voyait de lui que sa carapace de caisses luisant sous le soleil et portées par ses maigres jambes de faucheux, un insecte géant qui eût marché debout.

Margaridou était seule, bannie, reniée par tous, comme elle le serait partout et toujours dans l'avenir, et pour la première fois elle se révolta, trouvant le sort affreusement injuste, le châtiment primant par trop la faute. Quelle avait été la sienne après tout? L'ignorance!

Un jour, l'amour était éclos en son cœur. Elle l'avait écouté, elle l'avait suivi aveuglément... Est-on maître de l'amour, est-on maître de son cœur?

Elle avait cru, naïve et chaste, à la seule existence, à l'unique pureté d'un sentiment; ses sens avaient dormi toujours, et voilà que, de sa chute inconsciente, il résultait la tache indélébile qui la marquait, qui s'étendrait sur toute sa vie, qui ferait d'elle et de l'innocent qu'elle portait dans son sein deux maudits de plus sur la terre.

Il n'y avait donc pas de bon Dieu là-haut, pour qu'il arrivât de telles choses?

Et alors cette enfant, qui n'avait jamais été que faiblesse et douceur, se mit à blasphémer avec une indicible rage, maudissant tout, criant d'effroyables jurons, des imprécations inouïes qu'elle n'avait jamais sus pourtant, et qui, naturellement, sans qu'elle les cherchât, lui venaient aux lèvres.

Le mépris dont on la souffletait l'avait rendue ainsi. Il surgissait en elle une créature nouvelle, inconnue, venant des bas-fonds de l'âme, de ses recoins profonds où croupit la sincérité de la nature humaine.

Soudain, une pensée lui traversa l'esprit, une pensée d'espoir qui brisa sa colère et adoucit ses traits. Si André s'était trompé cependant! S'il n'avait été l'écho que de paroles malveillantes, de cancans faits à plaisir? Si Jean-Pierre n'avait jamais pensé à la Cruzolle, s'il était toujours resté l'homme fidèle et bon qui l'avait adorée!

Dans sa tête malade, les idées confuses, les sentimens extrêmes se heurtaient : la joie succédant à la douleur, la confiance absolue chassant le désespoir, le sourire impatient se jouant dans les larmes.

Il n'y avait plus à hésiter maintenant.

Rien ne la retenait à Noir-Castel, aucun engagement pris envers Bley quatrième. Et, d'ailleurs, se fût-elle engagée, quel était désormais l'obstacle assez puissant pour l'empêcher de courir là où étaient peut-être la réhabilitation de son honneur, le nom de son enfant, la paix assurée de son existence?

— Ohé! la fille, ohé! criait Quatrième du haut de son cuvet, les mains en porte-voix, est-ce que tu vas rester là toujours piquée comme une borne?

Mais elle, sans lui répondre, dénoua son tablier, rabattit ses jupons,

qu'elle avait soigneusement troussés pour passer dans les vignes; et, très résolue cette fois, la taille redressée, la tête haute, son panier d'une main et ses sabots de l'autre, elle partit pour La Bréchère.

XXIII.

Elle marcha d'abord posément, dans une tranquillité sereine, ne doutant pas de l'affectueux accueil qui l'attendait là-bas, se complaisant à l'idée de la joie qu'allait éprouver Jean-Pierre en la retrouvant, en l'entendant lui dire qu'elle venait pour toujours demeurer avec lui.

Puis, sans cause appréciable, par un brusque revirement de sa pensée voletante, ses craintes la reprirent.

Elle voyait Courtil ricaner devant elle, la couver du regard luisant et froid de ses yeux bleus, l'insulter grossièrement dans sa fierté, dans sa pudeur, et la Cruzolle, cette mégère, cette servante-maîtresse, la dévisager, ses deux poings sur les hanches, lui crier à la face toute la haine de son défi, la menacer et la frapper peut-être!

Elle irait jusqu'au bout cependant, il le fallait; elle voulait savoir, elle voulait lutter, se débattre courageusement, épuiser jusqu'à sa dernière chance de salut.

Et, sous l'impulsion de cette angoisse, son allure se précipitait chancelante, avinée, les jambes s'affaissant pour rebondir encore, le haut du corps roulant, contorsionné, courant presque lui-même.

A la voir passer ainsi très vite, le visage en feu, ses blonds cheveux échappés de son mouchoir de tête, les vendangeurs, intrigués, s'arrêtaient dans leur travail, les bras ballans, les yeux écarquillés, s'interrogeant les uns les autres, cherchant à savoir quelle était cette folle et les mystérieuses raisons qui la poussaient.

A l'approche des fermes, des chiens hérissés aboyaient après elle, des troupeaux d'oies qu'elle dérangeait dans leur sieste et qui, l'air indigné, le cou tendu, la poursuivaient de leurs cris bêtes, des enfans demi-nus qui se roulaient sur l'herbe et qui, paralysés soudain, la regardaient venir avec un sentiment d'effroi, comme s'ils eussent deviné en elle un être malfaisant, une de ces natures étrangement terrifiantes qui semblent nées pour faire horreur aux autres.

Au sortir de Saint-Landry, elle rencontra le docteur Gibert, qui, martialement campé sur son cheval oreillard et fourbu, visitait ses malades.

Elle allait passer sans le saluer, sans le voir même, lancée vers

le but, ne perdant pas une seconde, ne déviant pas d'une ligne, mais lui l'interpella :

— Eh! donc, la Marguerite, c'est à la Borde-Blanche que tu vas de ce train?

Alors elle s'arrêta, confuse, s'excusant avec une volubilité extrême, plus forte que sa volonté, parlant sans motifs plausibles de tous ceux qu'elle avait connus à La Bréchère, à l'exception de Courtil, toutefois, demandant de leurs nouvelles, rappelant des faits sans importance, des propos insignifians, suivant à la fois plusieurs idées qu'elle prenait et laissait tour à tour.

Attentif et surpris, le docteur l'observait, la détaillait en hochant railleusement la tête, et, lorsqu'il se remit en marche, cahoté par le déhanchement de son cheval qui battait l'amble : — Encore une dans la nasse! grommela-t-il entre ses dents;.. le diable m'emporte si bientôt elles ne naîtront pas toutes comme ça!..

Margaridou était maintenant arrivée à la Sauve, en vue de La Bréchère, que le soleil, très rouge au couchant, avivait d'un reflet d'incendie.

En face d'elle, à l'autre bord, la gabare, immobile, échouée comme un énorme poisson sur les pierres de la cale, le chemin du bac s'ouvrant large et droit entre ses haies de prunelliers sauvages, le hameau pieusement groupé autour de son église, dont le clocher massif ressemblait à un phare, et plus loin, sur la droite, bien reconnaissable au milieu des autres fermes disséminées, la Borde-Blanche coquettement enfouie sous la verdure de ses ormes.

Du haut d'un rocher, le buste ramassé, l'épervier en arrêt, le passeur guettait avec une patience avide d'oiseau pêcheur. Margaridou l'appela et, tout en traversant la rivière, il la questionna à son tour. Le père allait toujours bien? Un fier homme encore, ce vieux Loubéjac, le cœur sur la main, mais le sang vif... Il la laissait donc à présent revenir chez Courtil? Plus de crainte à avoir, en effet... Et il ajouta dans une grimace soucieuse de son visage cerclé de rides, éteint sous les bords crasseux de son bonnet : — Ah! tu vas trouver bien du nouveau, ma fille!

Il s'apprêtait à bavarder, les jambes croisées, nonchalamment, le corps plié en deux, pesant paresseusement sur la rame; mais soudain Margaridou coupa court aux confidences en parlant d'autre chose. Elle redoutait de savoir. La même frayeur qui l'avait saisie naguère à la vue du docteur Gibert la reprenait maintenant devant ces demi-mots et ces sous-entendus qui en disaient si long pour elle. Et pourtant elle n'en voulait pas apprendre davantage. Elle fuyait d'instinct toute révélation complète. Il lui semblait qu'elle pouvait espérer encore et malgré tout, tant que personne ne lui aurait dit la vérité en face.

Ils venaient enfin d'aborder. Le passeur amarrait son bateau en tirant sur la chaîne, et, pendant qu'il la fixait au large anneau de fer scellé dans une des pierres de la cale, il demanda : — Vas-tu bientôt repasser, ma petite, et dois-je t'attendre?

Mais elle était déjà loin, courant à travers champs, forçant les rangs de vigne, écrasant les raisins du genou, se déchirant les mains à écarter les ronces qui bordaient les chemins de traverse. Il lui semblait que le temps allait plus vite qu'elle, qu'il y avait un siècle de cela qu'elle marchait, que jamais elle n'arriverait.

De toutes parts, autour d'elle, disséminés dans les carrés de vigne aux longs ceps enchevêtrés cachant la terre, elle voyait des vendangeurs dont les rires et les propos vibrans arrivaient jusqu'à elle dans le silence du soir. Elle distinguait même, mais là-bas, très loin, au penchant d'un coteau, ceux du clos des Plantes, une dépendance de la Borde-Blanche, et elle s'arrêta pour chercher au milieu d'eux la haute taille et la carrure athlétique de Courtil.

Mais bientôt, sous l'inutile fixité du regard rivé à ces points noirs, s'agitant à travers l'alignement des souches, ses paupières battirent alourdies de fatigue, brûlées de fièvre, ses yeux s'obscurcirent, le paysage se brouilla dans une clarté tremblotante et diffuse, elle ne vit plus rien; et alors, toute saisie, défaillante, sentant plus que jamais la difficulté, l'insuccès probable de sa démarche, elle se laissa choir sur une borne de clôture, n'osant plus affronter Jean-Pierre, qui, devant ses gens, lui infligerait sans doute quelque sanglante injure, la repousserait du pied avec colère comme un chien battu et rampant dont les caresses importunent.

Et cependant le temps passait. Le soleil avait entièrement plongé à l'horizon, laissant après lui comme une lueur vive qui peu à peu se fondait en des teintes plus douces d'or pâle, tandis qu'au levant plus sombre, très faibles, très espacées, clignotaient déjà les étoiles.

Un couplet de chanson passa dans l'air, lancé par une voix grêle de fillette, et la mélodie en était si touchante et si triste que Margaridou se redressa attentive pour en mieux saisir les phrases. Avec des modulations très longues et douces sur la fin comme celles des *Berceuses*, la pastoure chantait :

Berger, mon doux berger,
Où irons-nous garder?
Là-bas dans la prairie, auprès d'un clair ruisseau,
Où l'herbe est si fleurie, où chantent les oiseaux.

Elle écoutait avidement, suivant le rythme de la tête, la bouche frémissante, les yeux perdus dans une extase de folle. Elle la connaissait, cette chanson, elle l'avait dite bien des fois avec cette crâne

insouciance, cette expansion naïve, ce timbre jeune et frais qui frappait les échos comme si l'innocence de son cœur eût vibré sur ses lèvres.

Berger, mon doux berger,
Qu'aurons-nous pour dîner?
Un pâté d'alouettes et de jolis gâteaux,
Et puis du vin d'Espagne caché dans mon manteau.

Elle eut un sourire navrant. Ses larmes coulaient silencieuses sous l'attendrissement que lui causait cette mélopée rustique s'élevant dans la poésie morne de cette fin de jour. Puis, d'une voix faible comme un souffle, elle murmura, obsédée par les souvenirs d'antan :

— La Courtille avait raison, pécaïré! tout n'est pas rose en amour!

Et elle courba de nouveau sa tête, les épaules remontées en un geste peureux, se bouchant les oreilles de ses deux poings fermés pour ne pas entendre le troisième couplet, qui la poursuivait de ses notes aiguës s'égrenant comme un rire :

Berger, mon doux berger,
Où irons-nous coucher?
Là-haut dans ma chambrette, sur un doux matelas;
Nous resterons ensemble, parlera qui voudra!

Maintenant elle marchait dans le sentier qui de la Borde-Blanche file tout droit à travers champs vers la rivière, ce sentier envahi, débordé par les chardons dorés et les menthes sauvages, qu'elle avait suivi tant de fois quand elle rentrait, le soir, une charge d'herbes sur la tête.

Elle allait à la ferme, machinalement, sans savoir, par une vieille habitude du temps passé, qui la faisait rentrer au gîte, une fois la journée finie.

Arrivée dans la cour, elle s'arrêta, regardant avec des yeux vagues autour d'elle, cherchant à s'orienter, à rassembler ses souvenirs qui s'emmêlaient, nombreux, insaisissables et confus, comme des atomes de poussière dans une traînée de soleil. Personne autour d'elle. Un lourd silence tombait sur la tristesse des choses, que le crépuscule engrisaillait.

Elle pénétra dans le chai, qu'elle parcourut sur toute sa longueur, collant son oreille aux flancs massifs des tonneaux qui ronflaient, cuvant leur ivresse. Mais cette vapeur étouffante du moût lui monta à la tête; son cœur se souleva, et elle sortit en toute

hâte, s'appuyant au mur de ses deux mains, grisée par cette atmosphère trop lourde pour son état de faiblesse.

Elle arpentait la cour à grandes enjambées titubantes, revenant sans cesse sur ses pas, malgré son extrême fatigue, se livrant à la sensation de bien-être du grand air qui fouettait son front et calmait sa fièvre. Elle s'accouda quelque temps à la claire-voie des étables, occupée à considérer le manège des porcs affamés, qui fourraient leur groin dans les fissures de la porte. Puis, comme frappée d'une résolution subite, elle courut vers le corps de logis, entra dans la cuisine, et se trouva soudain devant l'âtre enfumé où son père et elle s'étaient installés en attendant Courtil le soir de leur venue.

Ce soir-là, la flambée de sarmens pétillait, réjouissante et claire, entourant la marmite, qui sourdement grondait. Margaridou eut la vision soudaine de la Courtille se penchant pour pousser le fagot, et disant de sa voix douce, après l'avoir tendrement regardée :

— Elle est bien menue !

Comme il y avait longtemps de cela !

Puis son regard se porta successivement sur la table en bois blanc où, pour la première fois, elle s'était assise auprès de la fermière, — sur le *souc* près duquel elle l'avait trouvée une nuit, évanouie, le front ouvert, — sur l'escalier vermoulu et tremblant conduisant à sa chambre.

Et ses pensées redevenaient lucides, elle revivait là, au milieu de ces témoins muets, le temps si court de sa vie heureuse, lorsqu'elle ne connaissait pas l'amour, lorsque le remords ne s'était pas encore assis à son chevet sous les traits grimaçans de cette tête exsangue.

Elle passa dans la pièce voisine, mais un frisson l'en chassa aussitôt. C'était là que, pendant près de deux mois, la Courtille avait pleuré et souffert avant de rendre l'âme. Le lit était défait, les couvertures en désordre pendaient sur le carreau, comme si l'on venait d'en sortir le cadavre et de le mettre en bière.

Elle ne songeait plus à Jean-Pierre à présent. Aucun de ces détails qu'elle avait sous les yeux ne le lui rappelait. Son esprit tout entier allait à la fermière, que, dans sa lugubre visite, elle heurtait à chaque pas. Cette morte emplissait la maison !

Alors elle s'enfuit, en proie à une terreur insurmontable qui lui glaçait les épaules, lui raidissait les jambes ; il lui semblait qu'un spectre marchait derrière elle, la poursuivait, allait la rattraper et l'étreindre ; elle avait besoin d'air et de jour ; elle cherchait, éperdue, un être, un animal quelconque qui lui rappelât la vie, qui la

rassurât, qui restât près d'elle; et, par instinct, elle fut vers la grange, où les bœufs mugissaient, attendant la fourchée.

Comme deux bouches de tunnel, les deux grands portails s'ouvraient sur l'ombre compacte des couloirs parallèles : d'un côté, les pâtures, le foin un peu jauni remplissant la charpente, saillant hors du plancher, tombant comme un toit de chaume sur l'ouverture profonde des crèches; de l'autre, les bestiaux, et derrière eux, sur le passage, les panoplies rustiques des outils de travail fixés au mur par des chevilles : des jougs enserrés de leur longe, des coussinets de front, des chasse-mouches à franges, des aiguillons de tout calibre et de toute grandeur, des pelles et des fourches...

Margaridou s'arrêta à l'entrée, aspirant à pleins poumons cette odeur saine des étables et considérant les bœufs qui, montés au marchepied, tournaient vers elle leurs grosses têtes. Elle les reconnaissait tous, malgré l'obscurité croissante : le *Banobas,* le *Maoûrel,* le *Rouge,* le *Caoûbet,* elle les appelait par leur nom, et s'avança dans la litière pour caresser leur poitrail mamelu tout hérissé de paille.

Il y avait une détente en elle; elle ne pensait plus, ne souffrait plus; elle éprouvait, au contraire, comme un absolu soulagement de se retrouver dans le cadre paisible où elle avait vécu, et toujours elle s'enfonçait dans les profondeurs noires de la grange, touchant à chaque objet, parlant à haute voix, comme on fait quand la tristesse ou la joie font déborder le cœur.

Un instant elle s'arrêta devant le fameux Satan, ce taureau de la race de Salers que Jean-Pierre avait un jour montré à Loubéjac, lui vantant, à l'égal des qualités de race, sa sournoiserie d'allures et sa méchanceté toujours en éveil.

Ses lignes majestueuses s'accusaient nettement comme celles d'un bronze. Sur son énorme cou plissé de rides verticales, les muscles saillaient gonflés comme des vagues et moutonnaient jusqu'au fanon, dégageant la largeur très lisse des épaules. De l'empâtement velu de son garrot, le rein paraît ferme et droit, avec un léger sillon formé par les chairs se joignant à la naissance des vertèbres, et son ventre aminci, levretté comme celui des taureaux de combat, dépassait à peine le cercle harmonieux des côtes. A l'encontre de l'avant-main massif et lourd rasant le sol, la croupe s'élevait élégante et légère, sans aucune aspérité de la charpente osseuse. On sentait qu'il devait y avoir dans le rebondissement musculeux de ces cuisses, dans l'évidement nerveux de ces jarrets, dans l'excessive finesse de ces canons aux tendons dégagés comme ceux des chevaux de race, une incroyable force et de foudroyantes vivacités.

En ce moment, il trépignait avec rage, tantôt s'arc-boutant de tout son poids pour essayer de briser le câble qui, par surcroît de précautions, le maintenait aux cornes, tantôt chargeant le front baissé contre la crèche, dont les bois gémissaient sous ses poussées furieuses.

Margaridou se rappela ce jour où Courtil l'avait tirée à lui violemment, lorsque, inconsciente du danger, elle se penchait jusqu'à frôler la bête, pour enlever les herbes salivées, et nettoyer l'auge dans laquelle on lui donnait le son mêlé d'avoine et les raves bouillies. Comme il l'aimait, ce jour-là! Quelle sollicitude, quelle angoisse dans la brusquerie de son geste, dans l'altération de ses traits! Comme elle s'était sentie heureuse et fière de cette protection brutale qui pesait sur elle, de l'irrésistible étreinte de cette main qui la serrait comme un étau! De ce jour-là, elle avait été sienne, courbée désormais sans volonté sous la domination du maître, à l'égal des bœufs que le bouvier soumet en prenant à pleines mains leurs cornes et les forçant à baisser la tête sous la vigueur de ses saccades.

Ah! oui, comme il l'aimait alors! Comme elle était toute-puissante sur son esprit et sur son cœur! L'aimait-il encore? avait-il conservé d'elle un souvenir assez profond et assez doux pour ne pas la brutaliser tout d'abord, l'écouter jusqu'au bout et la prendre en pitié? Il fallait savoir pourtant, prendre son courage à deux mains, aller à sa rencontre. A quoi songeait-elle donc de s'attarder ainsi en cette incertitude mille fois pire qu'une solution brutale, que le plus impitoyable des refus?..

Soudain, un homme parut à l'entrée de la grange, profilant en noir sa haute taille sur le gris bleuté du ciel. D'une main, il tenait un falot qu'il balançait en marchant; de l'autre, une fourche qu'il laissait tomber sur la croupe des bœufs, les excitant d'une voix brève à s'attabler pour le repas du soir.

Il venait sur elle lentement, la tête tournée à droite, inspectant avec un dépit grognon le foin qui des crèches était tombé sur la litière; mais, comme il allait passer, la frôlant du coude sans même l'apercevoir, accotée au mur tout près de lui, perdue dans l'ombre, elle se démasqua brusquement, et tous deux alors se reconnurent.

XXIX.

— Margaridou! Toi ici!..

Jean-Pierre restait confondu, cloué sur place, n'en pouvant croire ses yeux, et dans cette exclamation ahurie, dans son attitude indé-

cise, la bouche entr'ouverte, les traits bouleversés d'étonnement stupide, on ne pouvait démêler s'il y avait de la joie vraie, sincère, un cri du cœur remué jusqu'aux fibres, ou bien cette surprise qu'on pourrait qualifier d'indifférente, ce plaisir banal qui fait bien accueillir ceux que l'on a connus lorsqu'ils reparaissent un jour à l'improviste dans la monotonie de l'existence.

Margaridou se tenait droite devant lui, les yeux baissés, sans répondre; elle suffoquait. L'insurmontable timidité qui l'avait si longtemps jadis paralysée devant Courtil l'envahissait de nouveau à son aspect, lui enlevant la force de formuler nettement son aveu et sa prière. Pourtant, au bout de quelques secondes, elle se contraignit à dire, dans un sourire douloureux qui faisait grimacer sa lèvre :

— Oui, c'est moi, Jean-Pierre... Vous ne vous attendiez pas...

— Ah! ma fé non, par exemple! Que le bon Dieu m'éteigne la vue si je pensais à toi, à cette heure!.. Et puis cette façon d'aborder le monde la nuit, sans crier gare, comme les loups-garous ou les voleurs... Nom d'un sort! tu peux te vanter de m'avoir fait une fière peur, tout de même!

Il riait maintenant, très cordial, la main tendue, tout entier à la joyeuse surprise que lui causait cette rencontre inattendue et si étrange. Puis il l'accabla de questions qui se suivaient l'une l'autre, décousues et pressantes, sans lui laisser le temps d'y répondre, s'étourdissant lui-même dans une expansion inaccoutumée qui le transformait, le rendait moins brutal d'aspect, très engageant, au contraire, avec sa rudesse amicale et voulue de paysan criard.

Ah! c'est qu'il y avait si longtemps que l'on s'était quitté!.. Pour lui, Jean-Pierre, il avait bien cru que c'était fini, que l'on ne se reverrait plus jamais, si ce n'est dans l'autre monde, et ça lui avait laissé une vraie tristesse, un poids très lourd sur le cœur qu'il n'avait pu secouer qu'en se remettant à boire. Dame! c'était de sa faute à elle après tout; pourquoi était-elle partie de la Borde-Blanche, pourquoi l'avait-elle abandonné! Et il acheva d'une voix plus lente, aux inflexions délicatement assourdies, enveloppantes comme les tendresses d'antan :

— N'étais-tu donc pas la maîtresse chez moi?

Il y eut un silence.

Sous la bienveillance inespérée de cet accueil, sous la douce franchise de ses paroles qui en appelaient si clairement au passé, Margaridou se ranimait, reprenait courage. Un sentiment d'espoir lui chauffait le cœur, et cependant, par une crainte dernière, en songeant au mariage annoncé de Courtil avec la Cruzolle, et aussi par souci d'elle-même, par pudeur, elle se taisait encore.

Alors, surpris à nouveau, ne sachant trop que penser de ce persistant mutisme, à la lueur fumeuse du falot il la considéra longtemps.

Il la trouvait très changée, défigurée, vieillie, avec un embonpoint forcé, elle qu'il avait connue jadis si gentille et si fine. Qu'étaient donc devenues la pureté de son profil de vierge, la caresse naïve de ses grands yeux, la fraîcheur de son teint, les lignes gracieuses et troublantes de son corps !.. En vérité, elle ne ressemblait plus guère, la pauvrette, à cette Margaridou qu'il avait tant aimée, à cette fleur des bois d'un charme si pénétrant, d'un si pur éclat, qu'il avait respirée et cueillie !

Et pourtant, malgré tout, à cette heure où elle lui apparaissait dans cet indéfinissable état de maladie et de tristesse, il sentait au fond de lui-même plus que de la pitié, mieux que de l'affection, dans le sens général du mot, une attirance plus forte, un regain d'amour qui soudain s'animait comme un tison sous la cendre.

Il posa à terre sa lanterne, et, s'approchant d'elle à la toucher, il lui prit affectueusement la main, qu'il garda dans les siennes :

— Voyons, questionna-t-il avec un sourire anxieux qui quêtait une confidence, comment diable es-tu là ? Car tu ne m'as rien dit encore ; il faut vraiment t'arracher les paroles comme un curé qui confesse !

— Je vous attendais, Jean-Pierre.

— Ça, je m'en doute bien un peu, reprit-il avec un rire bon enfant ; mais pourquoi donc n'es-tu pas venue me trouver à la vigne, on t'aurait tout de suite donné une serpette et un panier, et tu m'aurais conté la chose en grappillant les souches.

— Non, c'était impossible, je voulais vous voir seul à seul, vous parler...

Elle s'arrêta, les mots s'étranglaient dans sa gorge, expiraient sur ses lèvres en un murmure plaintif, inintelligible, mouillé de larmes ; et comme elle chancelait, la tête ballottante, prise de vertige, il la prit brusquement dans ses bras, effaré à son tour, se perdant en conjectures qu'il exposait hâtivement dans son impatience de savoir :

— Allons, parle, qu'as-tu ? quel malheur t'est-il arrivé ? C'est-il quelqu'un de chez toi qui est mort ? ou bien les vieux t'ont renvoyée, peut-être chassée durement de chez eux par économie, par misère, pour que tu gagnes ta vie sans leur être à charge ?.. Voyons, parle, dis-moi tout. Tu sais bien que tu n'as pas de meilleur ami que Jean-Pierre, que je me ferais pour toi « saigner aux quatre veines. »

Et il ajouta plus bas en resserrant doucement son étreinte :

— Rappelle-toi que je t'ai bien aimée et que je t'aime encore. Com-

prends donc que, depuis ton départ, j'ai vécu sauvage et triste comme un chien sans maître, que j'ai voulu cent fois te revoir, t'aller chercher à Saint-Benoît, que je t'ai bien souvent espérée dans les foires, demandant à tous de tes nouvelles, me désespérant, et que maintenant que je t'ai là près de moi, je suis ragaillardi, heureux comme une plante que la pluie a courbée et qu'une *soleillade* redresse !

Alors, abandonnée, vaincue, la tête cachée dans sa poitrine, elle lui avoua tout, scandant son récit d'exclamations désolées, de protestations amères, sur lesquelles elle s'attardait dans son ardent désir de convaincre cet homme et de l'attendrir.

— C'est ma faute, le bon Dieu m'a bien punie ; tout le monde me repousse, je me fais honte moi-même !..

Et plus loin, avec des supplications ineffables :

— Je ne viens pas pour que vous m'épousiez, je sais que vous avez promis à la Cruzolle, et puis d'ailleurs ce serait trop demander, je suis si pauvre ! Mais, pour Dieu ! si vous m'avez aimée autant que vous le dites, ne me repoussez pas aujourd'hui, accordez-moi *la retirée*, une place au foyer, un lit de paille ici, si peu de chose en somme... Mon père voudra me tuer quand il saura;.. il faut bien que vous nous protégiez tous deux, *votre petit* et moi.

Maintenant il la laissait parler sans l'interrompre, abêti, démonté par cette révélation incroyable, cherchant à s'assimiler cette situation si nouvelle et si grave, qu'il n'aurait jamais su deviner ni prévoir. Sa gaîté avait disparu, et, avec elle, son bavardage tendre, ses belles assurances de dévoûment et de passion. Instinctivement, en rustre défiant et retors, il allait tout droit aux conséquences, calculant déjà les avantages et les ennuis de cette solution très prochaine qui s'imposait.

A ses heures de plus grande folie d'amour, il n'avait jamais songé à un mariage possible. Tous ses principes de terrien aisé et rapace, esclave des exigences dotales, des parités d'apports, se fussent révoltés à l'idée de cette pauvresse devenant sa femme, entrant à la ferme sans autre bagage que ses hardes, sans autre capital productif que le travail de ses bras. Et pourtant il se voyait aujourd'hui forcé d'en venir là, de lui ouvrir sa maison toute grande et de l'y installer à la première place, *en maîtresse*, ainsi qu'il le disait naguère. Tout le lui commandait : sa conduite passée, ses effusions récentes, cette dette d'honneur contractée envers cette innocente, la responsabilité trop lourde d'un refus, et aussi la crainte de l'opinion, le *souci* de sa réputation à lui, déjà si compromise.

— Eh ! mon Dieu ! pourquoi pas, après tout ?.. Faisait-il bien, au fond, une si triste *affaire ?* Pauvre comme un grillon, Margaridou,

sans doute, et les vieux Loubéjac lui laisseraient évidemment plus de châtaignes que d'écus, plus de rocailles que de terre; mais, avec cela, si économe, si vaillante et si brave, abattant du travail autant que la Cruzolle, mais plus modeste qu'elle, plus maniable et moins braillarde, une vraie femme enfin qui lui ferait honneur et conduirait sagement leurs affaires.

Ils se parlèrent bas longtemps, pressés l'un contre l'autre, tout entiers à cette joie, très pure maintenant, de se retrouver et de s'étreindre; Courtil, résolu cette fois et sincère, reconquis par l'amour qui lui faisait oublier sa contrariété sérieuse d'un instant et ses hésitations froidement calculées d'homme pratique; Margaridou, défaillante de bonheur, se demandant si tout cela n'était pas une hallucination cruelle, un rêve irréalisable, insensé qu'elle faisait tout éveillée dans son délire, si elle n'allait pas retomber tout d'un coup brutalement sur terre, plongée dans l'impasse à jamais infranchissable de sa misère et de sa honte.

Et elle se laissait lentement entraîner vers la ferme, le visage éclairé d'un sourire d'extase, ses grands yeux embués de larmes douces, levés vers cet homme qui la sauvait, dans une expression de tendresse et de reconnaissance infinies.

Au dehors, la nuit était calme. Dans l'azur sombre, les étoiles resplendissaient innombrables, criblant le velours du ciel, baignant la terre endormie de leurs clartés pâles aux reflets d'argent, et les feuillages frissonnaient à peine au souffle insensible des brises d'automne.

Près de terre, des monticules, des buissons, des formes vagues, les noirs carrés des vignobles aux souches alignées, se dessinaient dans l'épaisseur diaphane du brouillard, les larges cheminées poussaient leur fumée blanche, qui flottait sur les chaumes en panaches confus; des chiens longuement aboyaient à la lune.

Un instant, Margaridou s'arrêta, cherchant à se dégager, prise d'une inquiétude soudaine qui lui traversait le cœur.

— Et la Cruzolle, demanda-t-elle brusquement, vous ne l'épousez donc pas, Jean Pierre?..

Il eut un rire embarrassé, violent, qui contractait sa face, et, tandis qu'il la reprenait dans ses bras pour apaiser ses craintes:

— Allons donc! s'écria-t-il avec une jovialité hypocrite, épargnant les détails, cancans que tout cela, une parole en l'air qui n'engage personne... La Cruzolle partira d'ici vendanges faites, et toi, ma blonde, dans un mois, foi de Courtil, tu seras la fermière.

EUGÈNE DELARD.

L'ÉTAT MODERNE

ET

SES FONCTIONS

III[1].

LES TRAVAUX PUBLICS, L'ÉTAT CENTRAL ET LES MUNICIPALITÉS.

Après la sécurité et la justice, il semble que les travaux publics constituent la fonction la plus essentielle de l'état. Il est certain qu'il ne peut complètement s'en abstenir ; il ne l'est pas moins qu'il y peut commettre de grands abus. Une règle précise, fixe, universelle, pour l'intervention de l'état en cette matière, ne se peut guère indiquer. L'observation et l'expérience fondée sur l'histoire, sans fournir des formules exactes, suggèrent, toutefois, aux états judicieux la conduite qui, dans cet ordre d'entreprises, convient le mieux au bon aménagement des forces nationales.

On peut diviser d'abord les travaux publics en deux grandes catégories : les pacifiques et les militaires. Pour ces derniers, il n'y a aucune contestation : la charge en incombe à l'état, c'est-à-dire à ce pouvoir général coercitif qui soumet tout le territoire à la double contrainte de la loi et de l'impôt. Ce ne sont pas les villes

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 1er octobre.

ou les districts fortifiés qui doivent faire seuls les frais des forteresses et des ouvrages défensifs ; c'est aussi tout le pays qui est derrière eux et dont ils ferment l'accès.

Quant aux travaux publics pacifiques, qui de beaucoup sont les plus nombreux, le caractère en est singulièrement varié et se prête à des solutions très diverses. Certaines œuvres appartiennent évidemment à la catégorie que nous désignions, il y a quelques semaines, par la formule d'entreprises de conservation générale : ainsi les travaux de digues, de protection contre les inondations, les ouvrages purement défensifs contre les dérèglemens de la nature. Ils incombent en principe à l'état sous l'une de ses trois formes de pouvoir national, pouvoir provincial ou pouvoir communal. La plupart d'entre eux n'étant susceptibles d'aucune rémunération directe, exigeant, en outre, le concours très malaisé à obtenir de tous les habitans ou de tous les propriétaires d'un district, le pouvoir général coercitif est le seul qui, d'ordinaire, s'en puisse charger. Mais il faut, même ici, distinguer la question d'application de celle de principe : ces tâches élémentaires, qui incontestablement sont du ressort de l'état, celui-ci peut, avec avantage, dans certaines circonstances déterminées, en déléguer l'exécution à de simples particuliers et à des associations libres.

Sauf en quelques rares pays comme la Hollande, les travaux dont je viens de parler ne tiennent qu'une place très secondaire dans l'activité nationale. Ce sont en général les voies de communication qui, chez les peuples modernes, ont accaparé le titre de travaux publics. De tout temps, sans doute, on s'est occupé de rendre le pays accessible aux hommes et aux marchandises : les anciens n'ont pu se désintéresser des travaux de ports ; ils y joignaient la rectification, parfois la canalisation de certains cours d'eau ; ils construisaient des ponts ; quelques peuples de l'antiquité ont excellé aussi dans les grandes œuvres urbaines, les Romains, par exemple, pour les égouts. Mais le genre de travaux publics qui passionne le plus nos contemporains, les entreprises de viabilité, laissait assez indifférens les peuples de l'ancien temps. Ils n'avaient pas la conception exacte des résultats que, pour la richesse nationale et la facilité de la vie, l'on peut obtenir d'un bon réseau de voies de communication. On peut dire que la construction des routes et des chemins est l'un des produits les plus tardifs du principe de la division du travail, l'une des applications les plus récentes de l'idée de capitalisation. La mer, les fleuves, les rivières, l'étendue brute et informe des plaines, les clairières des forêts, les sentiers étroits et mal frayés, voilà ce qui composa, pendant de très longues séries de siècles, l'appareil circulatoire des nations. Michel Chevalier écrivait, il y a une quarantaine d'années, que la charrette était inconnue des neuf

dixièmes de la planète. Encore ne disait-il pas assez : même l'usage de la bête de somme reste aujourd'hui à introduire sur des immensités de territoires beaucoup plus vastes que l'Europe. Sans remonter, certes, à l'âge de pierre, en s'en tenant à la terre habitée du XIXe siècle, les diverses phases de l'art des communications se présentent à l'observateur, qui passe d'un continent à un autre, exactement comme les flores des divers climats s'offrent successivement à l'ascensionniste dans les montagnes des tropiques. Voici d'abord l'énorme file des porteurs, chargés chacun d'une trentaine de kilogrammes sur la tête, processions interminables pour un mince bagage; les gravures des journaux géographiques illustrés ont rendu familiers ces cortèges encombrans de Stanley, de Brazza et de leurs émules. Même des pays avancés en civilisation, comme l'Annam et le Tonkin, en dehors de la zone des voies navigables, en sont encore réduits à ces pénibles et coûteux transports par les coolies. Puis vient le défilé indéfini de plusieurs milliers de mulets qui est nécessaire à la moindre de nos colonnes expéditionnaires en Tunisie et dans le sud algérien; ensuite la lente pérégrination des pesantes et énormes voitures de roulage traînées avec des relais fréquens par cinq, six ou huit chevaux; enfin la locomotive aux grandes roues accouplées remorquant, sans effort, sur une surface presque absolument plane et exempte de toute courbe accentuée, cinquante wagons de dix tonnes chacun. Voilà, en s'en tenant à nos connaissances actuelles, les quatre procédés, successifs pour les nations civilisées, mais simultanés encore ou juxtaposés sur la surface du globe, qui représentent les quatre phases principales de l'art des communications. Et l'on ne saurait dire lequel des progrès a été le plus efficace et le plus bienfaisant, la substitution de la bête de somme au porteur humain, ou celle de la charrette au bât de la bête de somme, ou celle toute récente du wagon sur la voie ferrée à la charrette perfectionnée. Un statisticien exact et ingénieux, M. de Foville, a calculé que le transport d'une tonne de marchandises coûte en moyenne par des porteurs humains 3 fr. 33 par kilomètre, par une bête de somme, cheval ou mulet 0 fr. 87, par le roulage ordinaire 0 fr. 20 à 0 fr. 25, par le roulage accéléré 0 fr. 40 à 0 fr. 45; enfin le tarif moyen des chemins de fer français est aujourd'hui inférieur à 0 fr. 06. Encore ces prix, qui représentent des moyennes, ne sont-ils pas les prix extrêmes. Il est des voies ferrées en Amérique où le transport de la tonne de marchandises ne coûte que 1 centime 1/2 par kilomètre; il est des contrées, comme naguère l'intérieur du Sénégal, avant le chemin de fer du Haut-Fleuve, où le transport d'une tonne représentait 5 et 6 francs et jusqu'à une dizaine de francs par kilomètre. C'est donc dans la proportion presque de 1 à 1,000 que va-

rie, sur notre globe, au moment présent, le prix du transport kilométrique des marchandises. Un cinquième peut-être de la planète attend encore la substitution de la bête de somme au porteur humain; trois autres cinquièmes de la planète n'ont pas encore effectué le remplacement de la bête de somme par le chariot; et, en dépit des 550,000 kilomètres de chemins de fer dont s'enorgueillit la civilisation occidentale, il n'y a pas, à l'heure actuelle, un vingtième des localités du monde habité qui soit à la distance de moins d'une journée d'une voie ferrée.

Nous disions que les chemins et les routes ont été une des applications les plus tardives de la notion de capitalisation. Soustraire à la production immédiate des bras et des moyens de consommation pour créer cet instrument d'une utilité aujourd'hui si évidente, la route, c'est une idée qui ne pouvait venir facilement à l'esprit des peuples primitifs. Comme dans bien d'autres cas, c'est la guerre ici qui a préparé l'avènement de l'art de la paix. C'est dans un intérêt stratégique qu'ont été faites les premières routes. Ces voies romaines, dont on retrouve et dont on admire les vestiges, avaient pour objet principal le passage facile des légions ; leurs très grandes pentes, qui étonnent nos ingénieurs, indiquent un très faible usage du chariot. Aujourd'hui encore, la première œuvre d'une nation conquérante dans un pays barbare, c'est, pour un intérêt militaire, la construction de routes. Nous l'avons fait, chez nous-mêmes, à la suite de guerres civiles, dans notre Vendée ; nous le faisons dans notre Afrique, dans notre Indo-Chine. Les routes des Alpes, sous Napoléon Ier, même les superbes voies carrossables de Louis XIV, noyaux de nos routes nationales actuelles, avaient tout aussi bien un intérêt de police qu'un intérêt de production. Le chemin de fer de l'Asie centrale, construit par le général Annenkof, est le plus bel exemple contemporain de ces œuvres stratégiques tournant au profit de la civilisation universelle. L'état, cet organisme qui est avant tout et qui restera toujours par-dessus tout un organisme militaire et diplomatique, a donc créé l'embryon d'un réseau de routes simplement dans un intérêt de sécurité. La fonction économique ne lui apparaissait pas ; elle ne se dégageait pas de la fonction stratégique. Une fois ce premier effort fait, l'état, que les nécessités militaires ne contraignaient plus, eut une tendance à se reposer. Il se reposa longtemps. Mais la charrette avait été trouvée; le bienfait des routes se faisait sentir aux riverains, et, de proche en proche, aux habitans de l'intérieur. L'esprit se familiarisa avec l'idée que les routes sont un instrument tout comme les outils ou les machines. D'autres progrès survinrent dans la locomotion : le plus récent et le plus soudainement efficace, l'application de la vapeur, jeta l'enthousiasme dans les esprits. En même temps, sur ces voies de commu-

nication naturelles, la mer et les fleuves, des bateaux chaque jour plus perfectionnés circulaient; mais plus longs, plus larges et plus profonds, ils ne s'accommodaient plus des simples criques, des petits havres tout faits par la nature, des cours d'eau au niveau changeant. Ainsi les travaux publics qui, sans avoir été inconnus au moyen âge, n'y avaient tenu qu'une place subordonnée, arrivaient graduellement à prendre de l'importance aux yeux de la nation. A l'indifférence séculaire dont ils étaient l'objet succéda d'abord une faveur, puis un engouement, puis presque une passion. Comment se sont comportés, en cette matière presque toute neuve, l'état et les individus ou les associations libres? Dans quelle mesure historiquement chacune de ces forces a-t-elle contribué aux progrès contemporains? Quel est le rôle qui échoit à chacune d'elles? Sans nous arrêter à trop de détails, mais sans nous en tenir à des généralités vides, nous allons brièvement le rechercher.

I.

L'état, sous l'une de ses trois formes de pouvoir central, pouvoir provincial ou pouvoir municipal, peut intervenir de trois façons dans les travaux publics : 1° en usant seulement de sa puissance réglementaire, par l'autorisation d'expropriation, par la reconnaissance comme personne morale de la société ou du syndicat entrepreneur, par des faveurs, des charges ou des restrictions à l'exercice de l'industrie qui fait l'objet d'une concession ou d'une réglementation; 2° il peut aller plus loin, consentir à l'entreprise une participation pécuniaire, un subside une fois donné, ou une garantie plus ou moins déterminée, une sorte d'aval tout au moins comme celui que des commerçans riches et bien posés accordent, pour leur faciliter le crédit, à des confrères plus pauvres et moins connus, en qui ils ont confiance; 3° l'intervention de l'état, au lieu d'être mitigée et en quelque sorte auxiliaire, peut être principale et aller jusqu'à l'absorption : l'état peut se faire directement entrepreneur et même exploitant; non-seulement il peut construire, mais gérer lui-même, les services dont il a constitué les élémens matériels : ce dernier mode d'action peut comprendre deux degrés, suivant que l'état admet une concurrence à ses propres entreprises ou qu'il les constitue en absolu monopole.

Ces trois modes d'intervention ou d'action de l'état sont très inégaux et ont des résultats bien différens. Le premier peut être considéré comme indispensable, dans une certaine mesure, pour toutes les vastes entreprises qui, à défaut de l'adhésion volontaire de groupes compacts d'individus, supposent la contrainte imposée aux récalcitrans. Il est mille cas où une œuvre ne peut se passer

de l'expropriation pour cause d'utilité publique. Le droit individuel, si respectable qu'il soit, ne peut tenir absolument en échec un intérêt commun qui est évident et notable. D'autre part, la violence faite au droit individuel, dans l'intérêt commun, ne doit être qu'une mesure extrême à laquelle on ne recourt que dans des cas tout à fait graves et pour une utilité qui n'est susceptible d'aucune contestation sérieuse. Ce droit d'expropriation, l'état est le seul, en principe, à le posséder. Il en peut déléguer le délicat exercice à des syndicats de propriétaires; encore doit-il apporter beaucoup de prudence dans cette délégation, exiger des conditions de majorité et de délais qui assurent que le droit individuel ne sera pas légèrement sacrifié.

En dehors de l'hypothèse que nous venons de faire, il en est une autre, dont la réalisation est également fréquente, et qui justifie une réglementation de la part de l'état. Il est rare qu'une grande entreprise de travaux publics n'ait pas besoin d'emprunter une partie du domaine de l'état, qu'elle ne soit pas ainsi, sous un certain aspect, son obligée et sa cliente. Il lui faut donc faire appel à l'obligeance de l'état, par conséquent se soumettre aux règlemens qu'il plaira à celui-ci d'édicter. Il n'y a guère que les pays tout à fait neufs, sans population et sans voies de communication, où les grandes entreprises libres échappent à cette nécessité. Ainsi, quoi qu'on fasse, l'état, dans les vieux pays surtout, a toujours un certain rôle à jouer dans les travaux publics; l'ouverture ou l'étroitesse d'esprit des hommes qui sont au pouvoir, leur bonne ou leur mauvaise humeur, influent dans des proportions considérables sur le sort même des entreprises libres.

Au point de vue de cette réglementation, on peut pécher par abstention ou par excès. Il semble que, jusqu'à ces dernières années, aux États-Unis d'Amérique, on ait péché par abstention, en ne soumettant, par exemple, les concessions de chemins de fer à aucune limite de durée, en n'assujettissant à aucune surveillance, à aucun contrôle, à aucune règle, la gestion de ces compagnies, qui avaient eu besoin de l'état, cependant, pour constituer leur réseau grâce à l'expropriation publique, qui parfois, en outre, avaient reçu de lui des dons considérables de terres domaniales. On réagit maintenant en Amérique contre cette absolue indifférence de l'état; la constitution d'une grande commission, comme celle qui, depuis une quinzaine d'années, fonctionne en Angleterre, pour établir et faire respecter par les compagnies de voies ferrées certaines règles de simple équité et de bonne harmonie, est un retour à l'une des naturelles fonctions de l'état. En France, au contraire, on a toujours péché par excès d'intrusion, en ne permettant pas aux particuliers qui sont d'accord entre eux de faire des entreprises d'utilité com-

mune sans des formalités, des délais considérables et des charges coûteuses; en faisant payer trop cher aux sociétés l'usage de certaines parties du domaine public; en réglementant, sans utilité, tous les détails de leur gestion; en voulant tout prévoir pour elles, se substituer en quelque sorte à elles pour toute l'organisation et le maniement de leurs entreprises. Le pédantisme administratif a ajouté des obstacles artificiels aux obstacles naturels déjà si nombreux que toute société doit surmonter pour prospérer.

Il est deux écueils surtout que l'état doit éviter dans ce premier mode de son intervention, qui consiste à réglementer les entreprises que l'on ne peut constituer sans son concours ou sa reconnaissance. Il doit s'abstenir de toute espèce de jalousie ou de malveillance à l'endroit des sociétés ou des groupes de capitalistes. Pourquoi serait-il jaloux d'eux? Ils remplissent les tâches auxquelles ils sont aptes et qui encombreraient l'état, le détourneraient de ses fonctions essentielles, ou le ruineraient. Le succès des sociétés ou des groupes de capitalistes entreprenans profite à l'état; il en retire des avantages de toute sorte, pécuniaires et moraux. Un état est d'autant plus florissant, il a d'autant plus de crédit, que les grandes entreprises privées y sont mieux assises. Supposez à ces pays pauvres : la Turquie, l'Espagne, une demi-douzaine ou une douzaine de sociétés privées jouissant d'une prospérité incontestée, vous pouvez être sûrs que l'entraînement de leur exemple transformerait le pays en un quart de siècle. Les contrées riches elles-mêmes ne peuvent pas se passer davantage du succès des sociétés privées bien conduites : l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique lui doivent beaucoup de leur force.

Malheureusement, l'état moderne jalouse, d'ordinaire, les sociétés libres. On a dit que la démocratie, c'est l'envie; la définition est morose; elle comporte beaucoup de vérité. La jalousie ou la malveillance des pouvoirs publics à l'endroit des capitalistes et de leurs groupemens est un fléau pour un pays, une cause pour lui d'énormes pertes et de lenteur dans son développement. De même qu'un particulier doit, en général, être de bonne humeur pour réussir, de même un état doit être de bonne humeur; sa mauvaise humeur entrave tout. On verra plus loin que l'étroitesse d'esprit et la jalousie des pouvoirs publics ont retardé de quinze ans dans notre France l'établissement des chemins de fer; ce sont les mêmes vices de caractère des mêmes pouvoirs qui font que la France actuelle profite beaucoup moins que l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande de toutes les découvertes récentes, que les tramways, les téléphones, les entreprises d'électricité, même de gaz, sont moins répandues dans notre riche nation, et à prix beaucoup plus élevé, que partout ailleurs.

Le second écueil que doit éviter l'état dans la réglementation préliminaire des travaux publics qui ne peuvent se passer absolument de lui, c'est le goût du monopole. Les Français sont grands monopoleurs. Leurs antécédens historiques et les tendances de leur esprit les y disposent. La centralisation séculaire et l'absence de particularisme local, un penchant aussi pour l'uniformité, pour une sorte d'ordre plus apparent que réel, qui consiste dans la similitude des contours extérieurs, une conception bizarre et très inexacte de la justice qui la confond avec l'absolue égalité, tout cela incline le Français au monopole, car c'est par le monopole seulement qu'on peut obtenir ces prétendus avantages, aux dépens de biens beaucoup plus réels et plus importans : l'activité, la diversité, le progrès, le bas prix de revient. La jalousie des pouvoirs publics à l'endroit des sociétés libres et le goût du monopole sont les deux fâcheuses conditions morales où se trouve la France pour les entreprises d'utilité générale.

Il serait superflu de se livrer à des réflexions plus prolongées sur le premier mode d'intervention de l'état en matière de travaux publics, la réglementation. Le débat véritable, le plus contesté, porte surtout sur les deux autres modes : la participation pécuniaire de l'état aux travaux, et la gestion directe des travaux et des services par l'état.

Cette question, si grave pour tout l'ensemble de la civilisation, peut être étudiée, soit au point de vue historique, soit au point de vue théorique. Historiquement, on se trouve en présence de deux pratiques contradictoires : le système de l'Angleterre et des États-Unis d'Amérique, et le système continental européen, ou plus exactement le système allemand. Dans le premier, c'est aux particuliers, aux corporations, tout au plus aux localités, qu'incombent les grandes œuvres de travaux publics : l'état peut, sinon s'en désintéresser absolument, du moins n'y intervenir que dans une mesure très restreinte, et, en général, plutôt par de simples avances remboursables qui font profiter les entreprises de la supériorité de son crédit que par des subventions, des garanties d'intérêt ou une gestion directe. Le système continental européen, ou plus exactement, disons-nous, le système allemand, fait, au contraire, de l'état le grand organisateur, le grand metteur en œuvre, le grand exploitant de la plupart des travaux publics; les particuliers ou les corporations n'y interviennent que comme des auxiliaires.

On dira peut-être que le choix entre ces deux systèmes dépend du degré et de la nature de civilisation du peuple, de la puissance de l'esprit d'association, de l'accumulation des capitaux dans le pays. Cette observation n'est exacte qu'en partie et au début. Il faut tenir compte, en effet, d'un phénomène nouveau qui atténue toutes ces

distinctions nationales : c'est la solidarité universelle des capitaux et leur extrême mobilité d'un pays à l'autre. Ainsi, des pays pauvres, peu doués de l'esprit d'entreprise, comme naguère l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la Russie, ont pu, malgré l'inertie et le peu d'aisance de leurs nationaux, jouir d'abord du bienfait des chemins de fer sans une intervention de l'état. Si, plus tard, l'état est intervenu en Russie, en Autriche-Hongrie, en Italie, c'est par choix, non par nécessité. L'Espagne, où l'état s'est toujours maintenu dans une certaine réserve, se contentant d'allouer des subventions d'importance médiocre, arrive, malgré sa faible population et le relief tourmenté de son territoire, à posséder presque autant de chemins de fer relativement que l'Italie. Cet exemple de l'Espagne est topique : ce sont d'abord des compagnies françaises, puis, concurremment avec celles-ci, des compagnies anglaises, enfin des compagnies tout à fait espagnoles, qui, instruites par les deux premières, se chargent de ces grandes œuvres. Dans l'état de solidarité financière et de rapide circulation des capitaux du monde entier, les influences intrinsèques de chaque pays perdent beaucoup de leur importance. Que la Turquie et que la Chine permettent seulement qu'on construise sur leurs territoires des lignes ferrées, qu'elles y aident, non par des subventions en argent, mais par quelques concessions connexes de mines inexploitées et de forêts abandonnées, elles verront bientôt accourir d'Angleterre, de France, de Hollande, de Belgique, d'Allemagne, des États-Unis d'Amérique même, des entrepreneurs, des ingénieurs et des capitaux à foison. J'ai cité déjà le cas de la route à péage de Beyrouth à Damas construite par des capitaux français et les rémunérant convenablement.

Ainsi, pour décider de l'entreprise et de l'exploitation des travaux publics par l'état ou les particuliers, il ne faut pas consulter seulement les circonstances spéciales du pays, puisque les capitaux et les entrepreneurs sont toujours prêts à venir du dehors, pour peu qu'on leur ouvre la porte, produisant cette action singulièrement stimulante qui résulte dans un pays neuf, endormi ou pauvre, de tout afflux de capital étranger. Il y a là un phénomène analogue à celui de la transfusion du sang, mais sans aucun des dangers et des risques que cette dernière opération comporte.

La question doit être décidée par des considérations plus générales. L'histoire, qui est l'expérience des nations, a d'abord ici un grand poids. Les peuples qui ont été les premiers, les plus largement pourvus de travaux publics et où ces grandes œuvres offrent l'organisation à la fois la plus complète, la plus souple, la plus perfectible, sont ceux qui ont montré le plus de confiance dans la simple initiative privée et qui ont su le mieux se garder de la réglementation à outrance.

En Angleterre, l'abstention de l'état a été, jusqu'à ces derniers temps du moins, presque complète. Depuis quelques années, les tendances au socialisme gouvernemental ont commencé d'envahir la nation anglaise. Néanmoins, le pouvoir central s'en est assez préservé. Il fait aujourd'hui des prêts aux localités ; mais ce sont de simples avances remboursables, non pas des subventions, ni même des garanties d'intérêts. Le seul avantage de la méthode consiste à faire profiter les administrations locales de la supériorité du crédit national britannique. Les localités du Royaume-Uni ont cédé davantage aux séductions du socialisme administratif, en matière d'eaux, de gaz, d'électricité. L'état a dû intervenir, cette année encore, pour réfréner ou endiguer leurs empiètemens. Mais cette tendance, qui ne touche que les pouvoirs locaux et non le pouvoir national, est relativement récente.

Si l'on considère les routes, les canaux, les chemins de fer, les docks et les ports, dans la Grande-Bretagne, on trouve à leur origine une initiative individuelle ou une initiative d'associations libres et de corporations ; les localités y ont joué aussi un certain rôle, mais généralement secondaire, simplement auxiliaire. Quant au pouvoir central, il est presque demeuré spectateur, se contentant d'accorder, quand cela était nécessaire, des *bills* d'incorporation, de faire des chartes ou des cahiers des charges, la plupart assez larges pour qu'on s'y pût mouvoir à l'aise.

On sait comment, en dehors des grandes routes stratégiques, les routes à péages, construites et administrées par des commissions ou des syndicats, ont constitué chez nos voisins un précieux réseau de viabilité vingt-cinq ou trente ans avant que l'Europe continentale jouît, par les sacrifices de l'état, du même bienfait. Cette organisation, sans doute, ne pouvait être éternelle, le développement de l'industrie et l'extrême mobilité des personnes et des marchandises dans le monde contemporain exigeant la gratuité des routes. Mais l'anticipation d'un quart de siècle dont la Grande-Bretagne a profité sous ce rapport, relativement aux autres peuples d'Europe, a contribué à l'avance économique dont elle bénéficie encore sur les autres nations. C'est l'initiative de la haute et opulente noblesse qui a doté également ce pays d'un tissu de canaux, antérieur de beaucoup aux chemins de fer. Le duc de Bridgewater, bientôt et longtemps suivi par une foule de ses pairs, a commencé, en 1758, cette canalisation du royaume-uni ; en un demi-siècle ou trois quarts de siècle, des milliers de kilomètres de canaux étaient ainsi livrés à la circulation, grâce à cette sorte de *sport* aristocratique, humanitaire et mercantile à la fois, dont les économistes, perdant de vue la réalité, ont si légèrement méconnu l'importance. On ne peut guère citer

comme œuvre de l'état que le canal calédonien. La classe des marchands a pris sa revanche dans les entreprises de ports et de docks, dont elle s'est presque uniquement chargée, avec le concours parfois des corporations municipales, mais sans mendier pendant des années, comme on le voit sans cesse chez nous, 20, 30, 40 ou 100 millions de la faveur du gouvernement central épuisé. Cette méthode anglaise a fini par être appréciée des corps compétens français. Il y a cinq ou six ans, la chambre de commerce de Bordeaux faisait répandre une intéressante étude d'un ingénieur en chef, M. Pastoureau-Labesse, qui recommandait la construction et l'entretien des ports, sans subsides du pouvoir central, au moyen de droits locaux. Quand on en vint à la construction des chemins de fer dans la Grande-Bretagne, la haute aristocratie, qui avait fait preuve de tant de zèle pour la construction des canaux, fit à l'entreprise nouvelle une opposition acharnée. Mais tout le public se ligua contre elle; et, avec une rapidité sans exemple en Europe, la Grande-Bretagne, sans aucun concours pécuniaire de l'état, se couvrit de 30,000 kilomètres de chemins de fer. On crut un instant que l'Irlande ne pourrait attirer les capitaux, et que, si le gouvernement ne venait à son secours, l'île sœur, dans son dénûment, resterait privée de toute communication perfectionnée. L'état pensa donc à s'en mêler; il eut la sagesse de ne pas s'arrêter à cette idée. Aujourd'hui, l'Irlande doit à l'initiative privée environ 4,500 kilomètres de chemins de fer, ce qui, pour sa population de 4,850,000 habitans, représente une proportion un peu plus forte que celle de l'ensemble des chemins de fer français au total de notre population.

On a cherché des raisons particulières à cette exécution de la plupart des travaux publics dans la Grande-Bretagne par les seules forces de l'initiative privée. On a parlé du caractère aristocratique de la société anglaise, des énormes richesses de la noblesse, des énormes richesses du commerce. Nous ne méconnaissons certes pas que ce soient là de précieux avantages. C'est une erreur de croire que l'existence de grandes fortunes bien assises soit un mal pour un pays. On y trouve, au contraire, un inappréciable élément d'activité, d'initiative, et, dans une certaine mesure, de liberté. Un peuple qui veut être progressif ne peut guère se passer de fortunes concentrées. L'exemple de l'Angleterre et celui des États-Unis d'Amérique sont singulièrement probans. Elle est bien arriérée, la conception qu'un château fait tort aux chaumières qui l'entourent, qu'il vit aux dépens de celles-ci et les ruine; elle se rapporte à un état social et à une phase de la production tout différens des nôtres. Même les hommes sagaces d'Allemagne, le statisticien Soetbeer, par exemple, vantent l'action stimulante et protectrice à la fois des

grandes fortunes. Une agglomération de Lilliputiens ne sera jamais qu'une nation lilliputienne. Prenez un pays où la fortune soit presque uniformément répandue, où l'on ne rencontre presque pas de richesses concentrées, vous y aurez moins d'ouverture et de hardiesse d'esprit, moins d'initiative et de persévérance, moins de force et de souplesse d'organisation ; il possédera moins ces conditions matérielles et morales qui facilitent ce que l'on appelle le progrès. Néanmoins, même dans les contrées où l'égalité est plus près d'être atteinte, l'organisme nouveau des sociétés anonymes, de la formation de gros capitaux au moyen de la juxtaposition d'atomes infinis d'épargne, peut, dans une certaine mesure, quoique incomplètement, compenser l'action des grandes fortunes. Ajoutez-y l'apport des capitaux du dehors, et vous comprendrez que toutes les nations soient beaucoup plus à même aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle de réduire l'intervention utile de l'état dans les travaux publics.

Les États-Unis ne démentent pas l'exemple de l'Angleterre. On a fait valoir, il y a un demi-siècle, Michel Chevalier entre autres, que l'abstention des pouvoirs publics, en matière de travaux d'utilité générale, n'a pas été aussi absolue qu'on le dit parfois. La défense de s'occuper de travaux publics ne s'applique, dit Michel Chevalier, dans ses belles lettres sur l'Amérique du Nord, qu'au pouvoir fédéral, non aux états particuliers. C'est déjà un grand point que la fédération n'intervienne jamais que pour les eaux et les ports. Quant aux états particuliers, dans le premier tiers de ce siècle, quelques-uns d'entre eux se sont occupés de la construction de canaux. Le canal Érié leur est dû; mais, depuis cinquante ans, cette intervention des états a presque été abandonnée; l'initiative privée s'est montrée tellement empressée et débordante qu'on a renoncé, soit à l'aider, soit à la contenir, soit à la diriger; sauf des concessions de terres publiques aux compagnies de chemins de fer dans certains cas, on ne trouverait plus aux États-Unis de traces d'immixtion présente de la fédération ou des états dans ce prodigieux mouvement de travaux qui a plus complètement et plus rapidement encore transformé le vieux continent que le nouveau.

Les colonies anglaises d'Australie, il est vrai, en ce qui concerne la réserve de l'état, ne suivent l'exemple ni de la mère-patrie, ni de leur puissante sœur aînée, la fédération américaine du Nord. A divers symptômes saisissans, on peut se demander si les jeunes sociétés australiennes parviendront à maintenir intact le dépôt des traditions et des libertés britanniques.

Les avantages du système anglo-américain pour la conception, l'exécution et l'exploitation des travaux publics, méritent d'être signalés à notre continent qui suit une pratique si opposée. En laissant l'initiative privée au premier rang, on obtient les résultats suivans.

Il est pourvu aux différens besoins de la nation avec beaucoup plus d'ordre, suivant la hiérarchie naturelle, c'est-à-dire le degré d'importance sociale des travaux; les plus importans, au point de vue de l'ensemble de la société, sont, en effet, les plus rémunérateurs. Cela ne veut pas dire que toute œuvre utile à une nation doit, de toute nécessité, être immédiatement et directement rémunératrice; mais celles qui n'offrent pas de rémunération directe et immédiate sont évidemment moins utiles et moins opportunes que celles qui, dès le premier jour, peuvent récompenser les capitaux employés. Les 800 kilomètres de voie ferrée de Paris à Marseille offrent, pour le développement national, un intérêt bien supérieur à 2,000 ou 3,000 kilomètres de voies ferrées en Bretagne ou en Auvergne; 50 millions consacrés aux ports et aux docks du Havre ou de Marseille importent autrement à la prospérité nationale que 100 millions éparpillés sur trente ou quarante criques secondaires. En même temps que cet avantage technique, qui est considérable, on obtient aussi pour le crédit de l'état un avantage financier correspondant. L'état n'empruntant pas, son budget est moins chargé, assujetti à moins de fluctuations, son crédit est moins discuté. Ce qui fait l'énorme écart des cours entre les fonds consolidés britanniques et notre 3 pour 100 français, ce n'est pas tant la supériorité de richesse ou d'épargne de la Grande-Bretagne, car les deux pays à ce point de vue se valent presque, ni même l'infériorité des risques politiques auxquels nos voisins sont assujettis, c'est surtout que la Grande-Bretagne, depuis trois quarts de siècle, a presque cessé d'emprunter; l'état français, au contraire, même en temps de paix, emprunte directement ou indirectement chaque année. Or les emprunts publics répétés, annuels ou biennaux, si solide que soit le crédit d'un état, produisent sur lui une action, en quelque sorte mécanique, déprimante. Un troisième avantage du système britannique, c'est que, l'intérêt personnel étant naturellement plus éveillé, cédant moins aux séductions de l'esthétisme, il y a bien des chances pour que les dépenses soient plus proportionnées au but actuel et réel de l'entreprise. Un autre avantage, plus grand encore peut-être parce qu'il est plus général, consiste dans le maintien des habitudes de l'association libre, de l'esprit d'initiative qui, lorsqu'on lui ferme son champ naturel d'action, finit par s'alanguir, et qu'on ne peut plus réveiller lorsqu'on aurait besoin de lui. Enfin, un dernier caractère du système britanno-américain est d'être beaucoup plus conforme à l'équité. Si des erreurs ont été commises dans la conception ou dans l'exécution des travaux, si l'on a cédé à des entraînemens, commis des folies, chacun de ceux qui ont exalté l'entreprise et s'y sont associés supporte le poids des mécomptes et des pertes en proportion de ses propres fautes ou de sa propre crédulité, puisque

ni les actionnaires ni les obligataires ne se recrutent par contrainte. Au contraire, si l'état fait des folies en matière de travaux publics, même les citoyens sages et avisés les paient, puisque l'état dispose de la contrainte pour répartir sur l'ensemble des habitans la rançon de ses erreurs. Outre l'iniquité qui en résulte, il en ressort aussi un affaiblissement général de la prévoyance dans la nation. Un peuple où tous les citoyens qui épargnent et qui font des placemens doivent eux-mêmes vérifier l'utilité des entreprises auxquelles ils confient leurs fonds devient bientôt supérieur en affaires, et en sens pratique, à un peuple où les capitalistes, grands et petits, n'ont qu'à verser chaque année leurs épargnes à des emprunts d'état dont le service est assuré. Ainsi la méthode britannique offre à la fois des avantages techniques précieux et une conséquence générale singulièrement heureuse, celle de ne pas endormir les particuliers, de ne les point réduire au simple rôle d'épargnans purement passifs.

II.

Quand on descend dans le détail, cette supériorité du système anglo-américain ressort avec plus de relief. Rien n'est plus malaisé que d'apprécier sûrement d'avance l'utilité d'un travail public. Pour les ports, pour les canaux, pour les chemins de fer même, cette difficulté se présente. Il y a, dit-on, deux sortes d'utilités : l'une directe, rémunératrice pour les capitaux engagés; l'autre indirecte, qui n'est pas suffisamment productrice pour indemniser les capitaux, mais qui, étant en quelque sorte diffuse pour l'ensemble de la nation, profite largement à celle-ci. On a souvent abusé de cette distinction ingénieuse, qui contient une parcelle seulement de vérité. On a reproché aux capitalistes de ne vouloir se charger que des travaux de la première catégorie, ceux qui sont pécuniairement productifs, et de négliger tous les autres qui n'ont qu'une utilité indirecte et diffuse. Les ministres et les députés, pour justifier leurs plans les plus extravagans, ont beaucoup insisté sur cette dernière. Un ingénieur, M. Bouffet, leur a fourni des argumens, en se livrant à des calculs dont il a été fait beaucoup d'abus. Une ligne ferrée peut, dit-on, être stérile pour les capitaux engagés et féconde pour l'état, à cause de la différence entre les tarifs des chemins de fer et les frais de transport sur une route de terre. Sur celle-ci, la tonne coûte à transporter 0 fr. 25 ou 0 fr. 28 par kilomètre : supposons une petite ligne de chemin de fer qui ne lui fait payer que 0 fr. 08 à 0 fr. 10; outre la somme que l'exploitant de la ligne aura encaissée, l'expéditeur ou le consommateur aura bénéficié de 0 fr. 15 à 0 fr. 20 par tonne et par kilomètre : c'est ce bénéfice qui est oc-

culte et qui n'entre pas en compte. Grâce à lui, l'utilité d'une voie ferrée serait souvent double ou triple de celle que ses recettes nettes semblent indiquer. Si la petite ligne ferrée transporte 50,000 tonnes par kilomètre, à raison de 0 fr. 08, elle ne perçoit que 4,000 francs, recette tout à fait insignifiante, en y joignant celle des voyageurs, pour rémunérer le capital de construction; mais les expéditeurs ou les consommateurs auront profité, en outre, affirme-t-on, de 0 fr. 20 par tonne et par kilomètre, soit de la différence entre 0 fr. 08 (tarif de la voie ferrée) et 0 fr. 28, coût du transport sur la route de terre. Ainsi cette petite ligne dédaignée, dont le trafic des marchandises ne produit que 4,000 francs bruts à l'exploitant, rapporterait en réalité 14,000 francs au pays. C'est par des raisonnemens de ce genre que l'on a cherché à justifier toutes les folies faites en France et dans bien d'autres pays pour la construction prématurée de lignes ferrées actuellement superflues. On y ajoute encore des considérations sur le prétendu trafic que les lignes nouvelles apportent aux anciennes lignes. Mais toute cette façon de raisonner est singulièrement exagérée et conduit aux résultats les plus inexacts. On suppose arbitrairement, contrairement même à tout bon sens, que tout le trafic d'une voie ferrée nouvelle est du trafic nouveau, détourné seulement des lignes de terre; c'est absolument faux dans un pays où le réseau des voies ferrées est déjà un peu serré : ce trafic, pour les deux tiers ou les trois quarts, est du trafic enlevé aux lignes anciennes; bien loin d'être des affluens, beaucoup de ces lignes nouvelles, pendant très longtemps du moins, sont des concurrentes. Il est donc très délicat d'apprécier l'utilité exacte de beaucoup de travaux publics : les particuliers, les compagnies non garanties ou non subventionnées, se tiennent en garde contre tous ces calculs de complaisance, contre toutes ces argumentations sophistiques. L'état, au contraire, qui a toujours le goût de « faire grand » et qui est assiégé par des solliciteurs de toute sorte, cède avec empressement à toutes les raisons captieuses qu'on lui donne pour excuser des œuvres dépourvues de toute utilité actuelle ou prochaine.

Ce que nous venons de dire des chemins de fer vaut aussi des routes et des chemins de terre. Tout chemin vicinal est-il utile? Oui, dans une certaine mesure, puisqu'il ajoute à la commodité des transports pour quelques personnes. Mais quand le chemin nouveau est parallèle à un autre, quand il ne fait qu'abréger très faiblement la distance pour un petit nombre de propriétés, il ne vaut souvent pas la peine que les pouvoirs publics le construisent et l'entretiennent. Dans un grand nombre de départemens de France, il y a eu, depuis une dizaine d'années, un aussi grand gaspillage

dans l'établissement de chemins vicinaux parallèles ou superflus que dans la construction de voies ferrées.

A plus forte raison en est-il de même des ports et des canaux. Il est utile qu'un grand pays possède sur chaque mer un ou deux ports de premier rang parfaitement outillés; mais la nation, considérée dans son ensemble, n'a aucun intérêt à voir se multiplier indéfiniment les petits havres insuffisamment aménagés. C'est pour elle un gaspillage à la fois de capitaux et de forces humaines. La multiplicité des ports est moins utile aujourd'hui qu'autrefois, parce que, avec le développement des voies de communication intérieure, le rôle du cabotage tend à diminuer.

La difficulté pour l'état d'apprécier exactement l'utilité des travaux publics fait qu'il a une tendance à se décider par des considérations politiques et électorales, d'où il résulte à la fois un gaspillage des deniers publics et un affaiblissement des libertés réelles et pratiques de la nation. Ce défaut est encore accru par différentes circonstances. Quand les travaux publics sont alimentés avec l'impôt ou avec l'emprunt public, qui entraîne naturellement l'impôt à sa suite, il s'établit dans la nation et chez les représentans mêmes de l'état le préjugé que toutes les parties du territoire, quelles que soient leur population, leur industrie, la richesse ou la misère de leur sol, ont un droit égal à l'exécution de ces travaux. Bien plus, il arrive même bientôt qu'on regarde comme un devoir de l'état de compenser les inégalités naturelles du relief et de la fertilité du sol en dotant avec plus de largesse certaines catégories de travaux dans les régions pauvres que dans les régions riches. Les travaux publics perdent ainsi leur caractère technique pour devenir une sorte de charité. On en trouve un exemple chez nous dans ce que l'on appelle « le fonds commun » réparti entre les départemens peu opulens. L'uniformité des travaux publics entrepris par l'état procède du même principe. Dans un pays où c'est l'initiative libre qui se charge de ces entreprises, on proportionne toujours l'instrument au résultat probable; on modifie la voie ferrée suivant le trafic espéré; on lui donne, soit moins de largeur, soit plus de pentes et plus de courbes; on réduit le nombre des trains jusqu'à un ou deux par jour. L'uniformité de l'administration d'état se prête mal à ces tempéramens et à ces modifications. Il a fallu tous nos embarras budgétaires pour introduire en France tardivement les chemins de fer à voie étroite (1). De même jamais notre administration centralisée n'admet moins de trois trains par jour dans chaque sens, dussent certains de ces

(1) Une des plus grandes erreurs de l'administration en ce sens est le chemin de fer à large voie de Batna à Biskra; il suffisait de le faire à voie étroite, et, sans plus de dépense, on eût pu le pousser jusqu'à Touggourt.

trains, comme cela arrive parfois, ne transporter pas un seul voyageur.

Le même vice se retrouve pour beaucoup de chemins vicinaux. Certaines contrées montagneuses sont mal desservies, uniquement parce que le corps des agens-voyers, qui s'est mis à copier celui des ponts et chaussées, ne veut avoir que des chemins en quelque sorte parfaits, ayant une largeur minima de 5 à 6 mètres, comportant des ponts ou des ponceaux sur chaque petit filet d'eau. Dans les pays, au contraire, comme les États-Unis d'Amérique, où l'initiative privée règne en maîtresse, de simples particuliers, des syndicats de propriétaires, des embryons de communes, s'entendront pour exécuter un chemin provisoire de 3 mètres de large, sans aucun ponceau ni pont sur les ruisseaux et les torrens. On passera à gué ; si un orage survient, la circulation sera suspendue pendant un jour, peut-être pendant huit jours au plus ; mais, tout le reste de l'année, voyageurs et marchandises passeront assez facilement. Ainsi, dans les pays où les pouvoirs publics ont tout accaparé, on fera avec un même capital beaucoup moins de kilomètres, soit de chemins de fer, soit de routes, on obtiendra des résultats beaucoup moins utiles que dans un pays qui a su entretenir les habitudes d'initiative libre et d'association. Ce qui existe pour les chemins de terre en Amérique s'y retrouve aussi pour les chemins de fer. On sait que, dans la grande fédération, sauf les lignes maîtresses, la plupart des voies ferrées ont été construites à la hâte, à très peu de frais, en dehors de toute préoccupation de satisfaire les yeux ou l'esprit. Il est difficile à l'état et à ses agens de se guérir du travers qui consiste à s'assujettir à une règle uniforme et à se laisser toujours dominer par le sentiment esthétique, le plus mortel ennemi des travaux publics rationnels.

Un autre défaut encore de l'accaparement ou de la direction des travaux publics par l'état, c'est l'éparpillement de ces derniers. L'état moderne surtout, c'est-à-dire l'état purement électif, étant sous le joug des exigences électorales, commence tout à la fois, c'est-à-dire qu'il n'achève rien qu'avec un temps infini. En France, dans ces dernières années, on travaillait simultanément à soixante ou quatre-vingts ports, de Nice à Port-Bou, de Saint-Jean-de-Luz à Douarnenez, et de ce point à Dunkerque. On poursuivait avec une lenteur désespérante une centaine de lignes de chemins de fer. Les crédits disséminés sur ce nombre prodigieux de chantiers exigent une proportion énorme de frais généraux relativement à la main-d'œuvre employée et au résultat utile. Les capitaux restent engagés dix ou quinze ans dans un travail avant que celui-ci ne soit achevé, c'est-à-dire avant de produire un effet utile. Les ouvrages souvent se dégradent, et il faut les reprendre à nouveau. Un exemple

des plus curieux de cette méthode de gaspillage, c'est le chemin de fer de Mazamet à Bédarieux, dont l'infrastructure est faite par l'état. Il a été commencé avant la guerre; il n'a jamais été abandonné depuis lors; il n'est pas encore complètement livré à la circulation au moment où j'écris ces lignes. On y aura travaillé, sans discontinuité, pendant près de vingt années. Sans prendre toujours un temps aussi phénoménal, la plupart des lignes entreprises par l'état français ou sous sa direction exigent dix ou douze années pour leur construction. Dans les pays qui ont conservé les habitudes des entreprises privées, en Amérique ou en Angleterre, un tronçon de voie ferrée est toujours livré au trafic deux ou trois ans au plus tard après avoir été commencé. Les assemblées provinciales qui se chargent de travaux publics encourent, elles aussi, les reproches que je viens d'adresser à l'état. J'écris ces lignes dans un des départemens les plus riches de France; j'ouvre le compte-rendu des délibérations du conseil-général : j'y vois qu'on travaille simultanément à la construction de vingt ou trente chemins d'intérêt commun ou de grande communication, et que chacun de ces chemins exige huit ou dix ans au moins pour être terminé. La méthode suivie pour les entreprises d'état aboutit encore, par cette raison, à la conséquence déjà signalée de réduire le résultat utile relativement à la somme employée.

Une autre circonstance essentielle, qui caractérise les entreprises d'état, c'est la tendance à la gratuité de tous les services dont l'état se charge. Tout ce que perçoit l'état paraît un impôt et une contrainte, parce que, en effet, les sommes qu'il perçoit d'ordinaire rentrent par la contrainte et constituent des impôts. L'opinion publique finit ainsi par être complètement faussée sur la relation des recettes et des dépenses des services de l'état. Il en résulte que des travaux publics qui, naturellement et légitimement, au grand avantage de la société, devraient être rémunérateurs, cessent bientôt de donner une rémunération dans la main de l'état. Cette tendance est d'autant plus accentuée que l'état repose davantage sur le principe électif et qu'il est plus incapable de résister aux pressions parlementaires ou aux pressions locales. Un des exemples de cet abandon des recettes les plus équitables, c'est la renonciation en France depuis sept ou huit ans aux droits de navigation sur les canaux, qui produisaient aisément de 4 à 5 millions de francs. C'est un cadeau immérité dont l'état gratifie les localités que ces canaux desservent, au grand détriment des autres contrées qui, n'ayant ni cours d'eau ni canaux, non-seulement ne profitent pas de la même faveur, mais doivent même contribuer au paiement des frais d'entretien de ces entreprises dont elles sont privées. L'état bouleverse ainsi les conditions naturelles de la concurrence.

Dans une moindre mesure, cette observation s'applique à la gratuité des ports. Les droits de ports, tels qu'ils sont établis en Angleterre, font que les navires étrangers, qui font escale, participent à l'entretien des travaux dont ils se servent; ces droits empêchent ainsi l'armateur étranger de jouir d'une sorte de protection à rebours relativement à l'armateur national. En créant, en outre, une hiérarchie naturelle entre les ports, ils empêchent la dissémination des travaux sur un nombre indéfini de criques ; ils concentrent l'outillage sur les points importans où il est le plus utile à l'ensemble du pays, et préviennent le gaspillage des capitaux.

Les remarques que nous a suggérées l'accaparement des travaux publics par l'état sont vraies en principe pour tous les états sans exception; elles ont une inégale importance pratique suivant qu'il s'agit d'états organisés d'une façon stable, avec une forte administration, tout à fait indépendante des vicissitudes électorales, comme l'état prussien, ou bien, au contraire, d'états vacillans, flottans, dépendans, assujettis dans tout leur personnel à tous les caprices des électeurs, comme les états reposant sur une base uniquement élective. Il est clair que la puissante administration prussienne, uniquement dirigée par des vues techniques et par le suprême intérêt national, sait atténuer dans une certaine mesure, sans pouvoir les faire complètement disparaître, les vices que nous venons d'énumérer; l'état purement électif, au contraire, comme l'état français, les intensifie au plus haut degré.

Une autre fâcheuse méthode de l'état français consiste dans un singulier procédé de confusion de l'action du pouvoir central et de l'action des pouvoirs locaux en matière de travaux publics.

Les localités rurales, à savoir les départemens et les petites communes, n'ayant en France que fort peu de ressources, parce que l'état accapare pour son propre compte plus de la moitié des contributions directes, il en résulte qu'elles sont dépourvues des moyens d'effectuer par leurs propres forces des travaux de quelque importance. L'état leur alloue alors des subventions pour leurs chemins, pour leurs ponts, pour leurs écoles. Ces subventions, il les faut solliciter pour les obtenir, du moins pour les obtenir vite; même lorsque la quote-part de l'état dans ces travaux est fixée d'après une proportion connue d'avance, le délai pour l'obtention n'est pas déterminé, le classement ne se fait pas d'après l'ordre de date des demandes. Ainsi les localités, surtout les communes rurales, sont toujours transformées en solliciteuses vis-à-vis du pouvoir central. C'est un vasselage, plutôt même un servage, presque un esclavage auquel elles sont rivées. La dépendance et la servitude électorales en ressortent. Il faut que ces communes se montrent complaisantes, paient en services le pouvoir central des sub-

ventions qu'il veut bien leur accorder; or ces services qui témoignent de la reconnaissance des communes ou qui en fournissent des gages ne peuvent être que des services électoraux. Le mécanisme théorique de l'état moderne, qui repose sur la liberté des élections, en est ainsi faussé. Avouée ou occulte, impudente ou hypocrite, la candidature officielle, ou l'assujettissement des électeurs à l'endroit du pouvoir central, est une des conséquences inévitables du régime français des travaux publics.

Quand même on transporterait aux autorités provinciales, en France aux conseils-généraux, le pouvoir de répartir les subventions aux communes, on ne supprimerait pas ces inconvéniens; on déplacerait seulement la servitude. C'est envers la majorité du conseil-général que les communes devraient se montrer complaisantes, solliciteuses, humbles et dépendantes, sous peine d'être exclues des subventions, ou d'y être moins bien traitées du moins que les communes dociles. Ainsi, ce système, qui ne laisse pas aux localités assez de ressources pour suffire seules à leurs dépenses essentielles, constitue un joug électoral d'une épouvantable lourdeur.

Il a des inconvéniens techniques qui ne sont pas moindres. Il pousse à un gaspillage effréné. L'état intervient dans certains travaux communaux dans des proportions qui vont jusqu'à 50, 60 et même 80 pour 100 de la dépense, suivant le degré de richesse de la commune. Une petite commune rurale n'a qu'à s'imposer de 1,000 fr. pour que l'état lui en donne 4,000. L'énorme disproportion entre l'allocation de l'état, qui est considérée comme un don gratuit, et l'imposition locale, induit beaucoup de localités à entreprendre des œuvres médiocrement utiles, à exagérer du moins la dépense. Étant donné le point de vue borné auquel se placent les paysans, beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à voter un crédit de 1,000 francs pour une dépense médiocrement justifiée, quand ce crédit entraîne une subvention nationale de 4,000 francs qui se répandra dans la commune en salaires, en achat de terrains ou de matériaux. Servitude et gaspillage, voilà les résultats du régime français.

Si l'on voulait revenir à un mode naturel, il faudrait constituer aux pouvoirs locaux des ressources sérieuses, indépendantes, et renoncer absolument aux subventions du pouvoir central. Si, pour ces subventions de toute nature, celui-ci dépense annuellement une centaine de millions, mieux vaudrait qu'il abandonnât d'une manière permanente 100 millions du produit des quatre contributions directes. Son budget n'en souffrirait pas, puisque ce qu'il céderait d'une main, le produit de certains impôts, il le retiendrait de l'autre, en n'accordant plus de subventions. Les communes et les départemens seraient ainsi affranchis, les premières de leur

double servitude à l'endroit du pouvoir central et de l'assemblée départementale, les seconds de leur servitude envers le pouvoir national. On rentrerait ainsi dans l'ordre; les responsabilités ne seraient plus déplacées. On y gagnerait au point de vue technique et financier; l'on y joindrait le bénéfice inappréciable de conditions plus favorables à l'exercice de la liberté.

On ne saurait dire à quelle atrophie de l'initiative individuelle conduit le régime français des travaux publics. Habituées à compter sur des subventions de la commune, du département ou du pouvoir central, les diverses agglomérations d'habitans, dans les campagnes surtout, ne savent plus rien entreprendre par elles-mêmes ni se mettre d'accord sur rien. J'ai vu des villages de 200 ou 300 habitans, appartenant à une grande commune dispersée, attendre pendant des années et solliciter humblement des secours pour une fontaine qui leur était indispensable, et que 200 ou 300 francs, soit une contribution de 1 franc par tête, suffisaient à mettre en bon état. J'en ai vu d'autres n'ayant qu'un seul chemin pour faire sortir leurs denrées et ne sachant pas se concerter, quand, avec une première dépense de 2,000 francs et 200 ou 300 francs d'entretien par an, ils pouvaient rendre aisément viable cette seule voie dont ils disposaient. Je parle, cependant, de pays relativement riches, beaucoup plus aisés que la généralité des communes de France.

Il est vrai que l'on adresse à l'initiative privée, en matière de travaux publics, certains reproches dont plusieurs peuvent avoir quelque portée. Mais, outre qu'on exagère les inconvéniens qu'on lui impute, il est facile souvent d'obvier à ceux qui sont réels par un contrôle qui n'a rien d'excessif.

La première de ces critiques, c'est que, en s'en tenant aux entreprises libres non subventionnées et non réglementées, les pays riches ou les quartiers riches sont seuls bien desservis. Ils posséderont plusieurs lignes concurrentes de chemins de fer ou de tramways ou d'omnibus, pendant que les pays ou les quartiers pauvres seraient délaissés. Ce serait là, dit-on, un manque à la justice et à la solidarité nationale. Ce raisonnement contient une sorte de pétition de principe. Il faudrait prouver que la mission de l'état consiste en ce que des territoires, inégalement doués de la nature, inégalement peuplés, fussent également pourvus d'un outillage collectif perfectionné. Or, c'est là un prétendu axiome dont rien ne démontre la justesse. Si l'état ne donne pas de subvention, il n'y a aucune injustice à ce que les pays riches soient mieux pourvus de voies de communication que les pays pauvres; l'impôt, en effet, n'aura servi à payer aucune partie de ces œuvres. Ensuite cette organisation, qui résulte de la liberté, est plus conforme à l'économie naturelle. Il est inutile de s'obstiner à vouloir maintenir la population

dans les pays pauvres, où elle prospère moins que dans les pays riches. Les efforts qu'on y fait n'aboutissent pas; parfois même, ils ont un résultat contraire à celui qu'on recherche. Le perfectionnement prématuré des communications dans les districts médiocrement fertiles ou peu industriels, en y détruisant la vie patriarcale et en y rendant plus sensible la concurrence avec les pays mieux doués de la nature, a plutôt aidé au dépeuplement des premiers. En fût-il autrement, de même qu'un propriétaire a plus d'avantages à porter l'effort de ses capitaux sur ses meilleures terres, tant que celles-ci ne sont pas suffisamment améliorées, plutôt que de les disperser sur des terres médiocres ou arides, ainsi une nation tire beaucoup plus de profit de l'emploi de ses capitaux dans les districts les plus propices à l'agriculture intensive et à l'industrie que de leur dissémination sur tous les points du territoire, même sur ceux qui sont naturellement le plus ingrats. Quand cet emploi naturel s'effectue en dehors de toute contrainte de l'état, c'est-à-dire en dehors de toute ressource d'impôts ou d'emprunts publics, personne dans la nation ne peut se plaindre que l'équité soit lésée.

Quelques personnes, accoutumées à l'arbitraire administratif, jugeront peut-être cette doctrine empreinte de dureté. Elles ne prennent pas garde que certaines circonstances naturelles en tempèrent l'application. L'expérience prouve, en effet, que, même sans une intervention active de l'état, les pays pauvres peuvent être tolérablement desservis. J'ai cité plus haut l'exemple si topique de l'Irlande, qui, sans aucune intervention gouvernementale, par l'action seule des sociétés privées, possédait 4,160 kilomètres de chemins de fer en 1886, soit 1 kilomètre par 1,165 habitans, tandis que la France, après cinquante ans d'active intervention gouvernementale dans la constitution de son réseau ferré, possède 33,500 kilomètres de lignes de fer, ou 1 kilomètre par 1,144 habitans, situation presque analogue.

Il est aisé, en outre, à l'état, de même qu'aux municipalités, lors des concessions d'entreprises de travaux publics, de stipuler que, au-delà d'un certain bénéfice assez élevé, la moitié des profits nets supplémentaires sera employée à étendre le réseau des entreprises de chemins de fer, de gaz, d'électricité, de tramways, etc., ou à diminuer les tarifs. Ne le fît-il pas, que la concurrence qui existe entre les différentes sociétés libres et la jalousie qu'elles ont entre elles, quand l'état ne cherche pas à en restreindre le nombre, le goût des innovations qui lutte chez beaucoup de ces sociétés avec le strict intérêt pécuniaire, les porteraient à se charger d'un bon nombre de voies de jonction ou de raccordement qui sont pour elles médiocrement utiles. Si l'état évitait de faire plier les

compagnies sous le poids d'impôts écrasans, comme ceux qui existent en France sur le prix des places et les transports à grande vitesse, on obtiendrait beaucoup plus aisément de ces sociétés privées l'extension et la meilleure utilisation de leur réseau. En France, on semble s'être proposé en tout de renverser l'ordre de choses naturel. L'état donne des subventions, sous la forme d'annuités, pour la construction des voies ferrées nouvelles; il sert, en outre, des garanties d'intérêts qui montent, dans certaines années, jusqu'à 80 ou 100 millions de francs. En revanche, il perçoit des taxes extravagantes, comme les 23 1/2 pour 100 sur le prix des places : il reçoit, en définitive, à peu près autant qu'il donne; mais il se met lui-même et les compagnies dans une situation confuse, donnant d'une main, prenant de l'autre, laissant la responsabilité des travaux, et en partie de l'exploitation, indécise et flottante.

Quand on juge que l'initiative privée négligerait trop les districts pauvres, on omet une circonstance importante. L'état a, nous l'avons établi, une fonction stratégique et policière; c'est même, avec l'organisation de la justice, le fond essentiel de sa mission; or, pour que cette fonction soit bien remplie, il faut que le pays, même dans les districts peu favorisés de la nature, soit doté, dans une certaine mesure, des organes absolument essentiels de la civilisation contemporaine, comme les routes; qu'ils ne soient pas trop éloignés d'une ligne de fer; mais il s'agit ici seulement de quelques rares travaux qui doivent être exécutés avec économie. Il est facile de les mettre, sans excès, à la charge des compagnies privées, comme devant être pourvus avec une partie de l'excédent des bénéfices que fournissent, en plus du taux normal dans le pays, les grandes œuvres maîtresses, toujours largement rémunératrices.

Un certain ordre d'activité de l'état profite aussi aux pays naturellement pauvres et fait qu'ils ne peuvent se plaindre d'être déshérités. J'ai dit que, parmi les devoirs qui incombent à l'état, se trouve une mission de conservation générale des conditions physiques du pays : cette mission consiste particulièrement dans l'entretien et l'amélioration des forêts et l'aménagement des eaux. Si l'état s'était toujours bien acquitté de cette tâche importante, les pays montagneux et les hauts plateaux, c'est-à-dire les contrées d'ordinaire les plus pauvres, seraient plus peuplés et plus prospères, sans qu'il fût nécessaire d'y faire beaucoup d'autres travaux publics artificiels.

Un autre reproche, parfois adressé à l'initiative privée, c'est que, fonctionnant en dehors de toute réglementation, elle constitue des monopoles particuliers intolérables. Il y a beaucoup d'exagération et une petite part de vérité dans cette assertion. Si la liberté

est absolue, comme en Amérique et en Angleterre, la concurrence devient en général effrénée, du moins dans les districts tout à fait riches et pour les principaux parcours; il ne peut pas s'agir ici de monopole, mais plutôt d'une certaine anarchie qui rend très instables et très variables les services, tout en leur conservant l'avantage d'être en général très progressifs et très peu coûteux. Cette instabilité et cette variabilité ont des inconvéniens pour le public, quoique l'expérience prouve que ce système, examiné dans son ensemble, n'est pas défavorable au commerce. Les États-Unis s'en sont accommodés, et jamais aucun Yankee n'avouera que le régime continental européen des voies ferrées est préférable au régime américain. Des peuples plus rassis, toutefois, moins agités, moins tourmentés de la fièvre des affaires, moins habitués aux changemens continuels, se sentiraient troublés des brusques et incessantes variations, souvent arbitraires, auxquels donne lieu l'exploitation des voies ferrées en Amérique. Mais, sans dépouiller l'initiative privée de ses droits et de sa force, il est aisé d'y remédier.

L'état, qui a délégué aux grandes entreprises de travaux publics un de ses droits régaliens dont elles n'auraient pu se passer, celui d'expropriation ou celui encore de l'usage de la voirie, ne sort pas de son rôle quand il les soumet, dans leur exploitation, à un contrôle discret, impartial, exempt de jalousie. C'est une question de mesure qui implique, de la part des pouvoirs publics, non-seulement une stricte équité, mais une certaine bienveillance à l'endroit des sociétés privées. L'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, en instituant une commission d'état pour le contrôle de l'exploitation des voies ferrées, se sont conformés à ce rôle. Quand on connaît l'esprit qui anime les pouvoirs et l'opinion de ces deux grands pays, on peut être assuré qu'ils rempliront ce devoir de contrôle avec plus de modération et d'impartialité qu'on ne le fait d'ordinaire sur le continent européen.

III.

Pour éclairer les rôles respectifs de l'initiative privée et de l'état dans les travaux publics, il peut être utile de jeter un coup d'œil sur la constitution de l'industrie qui, depuis soixante années environ, a profondément changé les conditions économiques du monde civilisé; je veux parler des chemins de fer et de l'application de la vapeur à la locomotion. Ces deux progrès, qui nous paraissent aujourd'hui connexes, ont apparu séparément et à des époques

différentes. Ils se sont complétés l'un l'autre et si bien unis qu'on les regarde presque comme inséparables. L'histoire des voies ferrées et de la vapeur témoigne hautement du manque d'esprit d'invention de l'état et de l'inépuisable fécondité, au contraire, de l'initiative libre.

Les chemins de fer sont beaucoup plus anciens qu'on ne pense. Un aventurier proposait récemment d'en célébrer le cinquantenaire : il raccourcissait de moitié leur âge. Bien longtemps avant que l'opinion publique générale en connût l'existence, ils fonctionnaient sur beaucoup de points. Ce que nous appelons les tramways, les tramways à marchandises, qu'on ne connaît guère plus, ont vu le jour au dernier siècle, silencieusement, sans attirer l'attention, dans les districts houillers de la Grande-Bretagne. Dans une des nombreuses sessions où la chambre des députés, sous le règne de Louis-Philippe, discuta, sans jamais aboutir, la question de l'établissement des voies ferrées, Arago avait déposé un rapport, en 1838, qui, à côté de beaucoup d'erreurs, contenait quelques observations frappantes. Il disait que « l'auteur inconnu » de la substitution du roulage ou du transport en voitures au transport à dos de cheval avait réduit par son invention le prix des transports au dixième du chiffre antérieur. Il voyait une amélioration aussi importante dans le remplacement des empierremens des routes ordinaires par des bandes de fer sur lesquelles porteraient les roues des voitures. Il avait calculé que, en atténuant ces résistances, « ces bandes ont en quelque sorte décuplé la force du cheval, celle du moins qui donne un résultat utile. » Il ajoutait que le poids placé sur un wagon est centuple de celui que le cheval qui le traîne peut porter sur son dos. Ce qu'ignorait Arago, c'est combien la pratique avait devancé l'observation du savant. « Un auteur inconnu » avait introduit, dès le milieu du XVIIIe siècle, et peut-être même bien auparavant, l'usage de rails, — en bois il est vrai, — dans les exploitations minières britanniques pour le transport de la houille. Habile à inventer, l'industrie privée l'est également à propager les inventions et à les perfectionner. En 1776, on pose dans une mine de Sheffield des rails en fer que l'on croit les premiers de cette espèce. Ce procédé se développe et s'étend rapidement, grâce à l'esprit d'émulation et d'initiative des entreprises libres. Vers 1820, on comptait, aux environs de Newcastle, 600 kilomètres de rails dans les galeries souterraines ou à la superficie des mines. Les wagons arrivaient jusqu'au bord de la Tyne et se vidaient d'eux-mêmes dans les navires. A l'autre extrémité de l'Angleterre, dans le pays de Galles, il existait à la même époque 400 kilomètres de voies ferrées desservant les houillères. C'était le tramway à mar-

chandises; ce n'était pas encore le chemin de fer tel que nous le concevons.

L'application de la vapeur à la locomotion réussit plutôt sur l'eau que sur terre. On connaît les essais, théoriquement heureux, de notre marquis de Jouffroy sur le Doubs, en 1776. L'invention française, comme la machine à coudre et comme tant d'autres de nos découvertes, nous revint d'Amérique, où elle s'acclimata, se perfectionna, se développa, au point qu'on l'y crut indigène. C'est une histoire connue que celle des dédains de Napoléon, représentant l'état moderne, pour Fulton en 1803. L'inventeur évincé retourna dans son pays, et, en 1807, traversa sur son bateau à vapeur le lac Érié. Le premier bateau britannique du même genre fut construit, en 1811, par Bell; il était mu par une force de 4 chevaux, jaugeait 25 tonneaux et navigua sur la Clyde, entre Helensborough, Greenock et Glasgow. La navigation à vapeur parut d'abord faite pour les rivières, puis pour le cabotage, plus tard pour les transports à voyageurs, tout récemment à peine pour les transports de marchandises à très grande distance. Il n'y a pas dix années que les transports à vapeur sont devenus un peu communs entre l'Europe et l'Australie, aussi bien par le Cap que par Suez. Un très grand développement de cette navigation s'effectua, vers 1820, sur les fleuves et les côtes de l'Amérique. Toute découverte se répand surtout et d'abord dans les pays où abondent l'esprit d'association et les capitaux. Le premier facteur est encore, si l'on peut dire, plus important que le second; aussi, comme rien n'y peut suppléer, y a-t-il à l'entretenir un très grand intérêt social. En 1825, on comptait aux États-Unis 150 bateaux à vapeur, dont quelques-uns de 500 chevaux; tous ensemble représentaient 16,000 tonneaux. On sait que la plus grande fortune individuelle du monde civilisé, celle des Vanderbilt, se rattache, par ses origines, aux débuts de la navigation à vapeur, le premier Vanderbilt, celui qu'on appelle le *commodore*, ayant gagné dans ces entreprises, alors nouvelles et audacieuses, bon nombre de millions de dollars.

La navigation à vapeur sur mer, un peu plus tardive, date de 1818. On garde encore le souvenir du navire *Rob-Roy*, traversant la mer d'Irlande, de Greenock à Belfast. Vers la même époque, la *City of Edimburg*, entre Leith et Londres, faisait d'un trait 650 kilomètres. De 1820 à 1825 s'établissaient les premiers services réguliers, reliant à travers la Manche Dieppe et Brighton ou, à travers la Mer du Nord, Rotterdam et Londres. La grande navigation s'inaugurait pour la vapeur en 1825, par un voyage hardi qui rappelle celui de Vasco de Gama : le steamer *Enterprise* partit de Londres le 16 août avec 24 passagers, dont six femmes, entra le 6 octobre au

Cap, en partit le 21, et le 9 décembre mouilla à Calcutta, ayant parcouru 18,000 kilomètres en trois mois et vingt-quatre jours. Dans tous ces progrès, la part de l'état fut mince et toute négative : l'administration britannique des postes décida qu'elle se servirait des navires à vapeur partout où il en existerait.

L'application de la vapeur à la locomotion sur terre fut plus lente. Comme pour la navigation, c'est en France aussi qu'on en fit les premiers essais. En faisant les célèbres vers : *Sic vos non vobis,..* le poète latin transcrivait la formule des Français. En 1769 et en 1770, un ingénieur lorrain, Cugnot, essaya avec un succès relatif une sorte de locomotive routière. Bachaumont en parle dans ses *Mémoires*, et l'on peut voir cette machine à notre *Conservatoire des arts et métiers*. Au commencement de ce siècle, dans le pays de Galles, en 1804, on reprit ces essais. Ils n'eurent qu'un succès médiocre. De 1826 à 1833, l'opinion publique britannique s'éprit de ces tentatives et les multiplia. Un ingénieur, dont le nom fut alors célèbre, Gurney, institua un service régulier de locomotives routières pour les voyageurs. Vers 1831, une quarantaine de voitures fonctionnaient ainsi, ne faisant, d'ailleurs, que 3 ou 4 lieues à l'heure. Loin de favoriser ces commencemens, le parlement porta un coup terrible à ces entreprises en mettant sur ces voitures une surtaxe excessivement élevée, par la raison, disait-il, qu'elles usaient plus les routes que les voitures ordinaires. Plus tard, on diminua cette surtaxe ; mais déjà les locomotives routières étaient en décadence.

Il fallait, pour réussir, combiner à la fois les rails et la vapeur. Dès 1814, Georges Stephenson le tentait dans une concession houillère. Un membre de l'aristocratie britannique, lord Ravensworth, faisait les frais de cet essai, qui excitait alors l'universelle moquerie. Une des raisons qui font que l'état est moins apte que l'individu à seconder le progrès, c'est que, pour obtenir son concours, il faut convaincre tout le monde, ou du moins la majorité des conseils techniques ; or, toute majorité a une propension à la routine, du moins à la lenteur, aux précautions infinies qui lassent et déconcertent. Pour se gagner l'aide des capitalistes ou des sociétés libres, il suffit, au contraire, de convaincre ou de séduire quelques personnes, quelques esprits entreprenans, quelques joueurs même, ou, sur toute la surface d'un vaste pays, un grand nombre de personnes qui chacun apportent à l'entreprise nouvelle une contribution modeste.

L'état est absolument étranger, aussi bien en Angleterre qu'en France, aux premiers chemins de fer réguliers. La première ligne ferrée de ce genre dans la Grande-Bretagne est celle de Stockton à

Darlington, d'une longueur de 61 kilomètres, autorisée en 1821, ouverte en 1825, revenant à un prix kilométrique de 430,000 fr., et desservie d'abord par des chevaux. Mais la grande industrie des chemins de fer ne date vraiment que de la ligne de Liverpool à Manchester, concédée en 1826, inaugurée en 1830, ayant 50 kilomètres de longueur qu'on parcourait en une heure et demie. Elle avait coûté la somme énorme de 39 millions ou 800,000 francs par kilomètre. Les recettes, heureusement, dépassèrent de beaucoup, ainsi que les dépenses, les prévisions. L'impulsion était donnée et ne se ralentit pas. A la fin de 1830, l'Angleterre avait autorisé 567 kilomètres de voies ferrées, dont 279 étaient en exploitation; trois ans plus tard, les kilomètres autorisés atteignaient le chiffre de 963, et l'on en comptait 356 exploités. C'était l'industrie privée seule qui non-seulement avait donné l'élan, mais, sans aucune aide de l'état, tout exécuté. Le promoteur de toutes ces œuvres était un simple ouvrier ou contre-maître, un *selfmade man*, comme disent les Anglais, un autodidacte, comme on dit encore, fils de parens indigens, tour à tour conducteur de chevaux, surveillant de voies, raccommodant le soir les pendules et les montres, George Stephenson, traité de visionnaire ou d'excentrique, et qui, dans presque aucun pays, n'aurait pu être ingénieur de l'état.

Aux États-Unis comme dans la Grande-Bretagne, les chemins de fer procèdent presque uniquement de l'initiative privée. Le plus ancien railway américain, long de 5 kilomètres à peine, apparaît, de 1825 à 1828, dans le Massachusetts. Un autre, embryonnaire aussi, long de 30 kilomètres, fonctionne en Pensylvanie vers 1829. La première ligne importante, celle de Baltimore à l'Ohio, longue de 96 kilomètres, s'ouvre en 1832. Beaucoup de tronçons existaient déjà, et, depuis lors, les constructions se multiplient. En 1833, près de 1,200 kilomètres, trois fois plus qu'en Angleterre, étaient exploités dans l'Amérique du Nord, pays qui, à cette époque, possédait peu de capitaux; mais il savait admirablement s'en servir, en les épargnant et en en tirant le maximum d'utilité : le coût kilométrique ne dépassait pas en moyenne 100,000 francs. Plus tard, et pendant une courte période, quelques-uns des états qui composent la fédération de l'Amérique du Nord accordèrent quelques subventions aux entreprises de chemins de fer, l'état de New-York, par exemple, 31 millions pour le railway d'Hudson. Quelques autres l'imitèrent : il en résulta du gaspillage, et même la suspension des paiemens de plusieurs états, celui de Pensylvanie notamment. On revint bientôt de cette fâcheuse pratique. Le gouvernement fédéral s'interdit toute dotation en argent; il ne se permit plus que des allocations de terres aux compagnies de voies ferrées, système

bien moins dispendieux, plus justifié dans un pays neuf, contre lequel, cependant, proteste aujourd'hui la plus grande partie de l'opinion américaine. Différens états, imitant la fédération, ont inscrit dans leurs constitutions un article qui interdit à leurs législateurs de garantir des emprunts privés. On peut donc considérer le magnifique réseau des chemins de fer aux États-Unis comme la plus merveilleuse œuvre de l'initiative particulière, presque sans assistance publique, ou du moins avec un minimum d'assistance qui est en complète opposition avec la pratique du continent européen. Grâce à l'esprit d'association libre, plus fécond encore que la puissance des capitaux, à l'absence aussi de formalités vexatoires et dilatoires, le réseau ferré américain a toujours été en avance sur celuï des autres nations et, depuis vingt ans, il a presque toujours équivalu, comme longueur kilométrique, à l'ensemble des lignes de tout le reste du monde. Il comprenait 14,500 kilomètres exploités en 1850, 49,000 en 1860, 85,000 en 1870, 148,000 en 1880, 205,000 en 1885, enfin 220,000 kilomètres en chiffres ronds en 1886. Malgré le prix plus élevé qu'en Europe de la main-d'œuvre, du fer et, jusqu'à ces derniers temps du moins, des capitaux, malgré aussi des procédés souvent condamnables de majoration du capital des lignes au profit des fondateurs ou des directeurs, les 200,000 kilomètres (125,152 milles) de voies ferrées qui existaient aux États-Unis en 1884, n'avaient coûté comme frais de construction et d'établissement que la somme totale de 7 milliards 676 millions de dollars, soit moins de 40 milliards de francs, ce qui représente une dépense kilométrique de 38,400 dollars environ, ou 204,000 francs approximativement (1), moins des deux tiers du coût d'établissement des chemins de fer français.

Le continent européen, entravé par les habitudes administratives gouvernementales, par les lisières où l'on y a toujours tenu l'initiative individuelle, par la timidité et l'inexpérience de l'esprit d'association, ne pouvait que suivre d'un pas tardif et pesant le magnifique exemple d'activité féconde que lui donnaient les grandes nations jouissant d'un régime civil traditionnellement libéral, l'Angleterre et les États-Unis. Ce dernier pays avait réalisé dans l'établissement de ses voies ferrées les trois conditions idéales : la rapidité, l'efficacité, le bon marché. L'Angleterre avait obtenu la première et la seconde, sans la dernière. Le continent européen, enveloppé dans les préjugés, le formalisme administratif, l'orgueil des pouvoirs publics, à la fois prétentieux, indécis et envieux, était destiné à ne pouvoir atteindre dans la constitution de son réseau

(1) *Statistical abstract of the United States*, 1886, pages 186 et 187.

ferré ni la rapidité d'exécution, ni la complète efficacité d'exploitation, ni le bon marché.

Il serait superflu de nous attacher à un historique étendu. Quelques mots seulement, surtout sur la France, seront ici d'usage. De 1830 à 1835, alors que la Grande-Bretagne et les États-Unis possédaient déjà un ensemble de tronçons ferrés respectable, l'Autriche-Hongrie avait seulement 128 kilomètres de chemins de fer, de Budweis à Linz. La Belgique, née de la veille, il est vrai, mais se perdant en discussions oiseuses sur les mérites comparatifs de l'exécution par l'état ou par les compagnies, ne devait se mettre à l'œuvre qu'à partir de 1835. La Prusse et la Russie possédaient chacune un échantillon de chemin de fer, l'un de 26 kilomètres, l'autre de 28.

Nation intellectuellement active, individuellement bien douée, la France ne pouvait attendre patiemment pour faire l'essai des voies ferrées que l'état daignât s'y intéresser. Aussi est-elle au premier rang de celles qui ont adopté l'instrument nouveau. L'initiative individuelle ne se montra ni paresseuse ni timide, et si les discussions des chambres ne l'eussent pas arrêtée pendant près de vingt ans, si les formalités administratives, si la jalousie et l'étroitesse d'esprit des pouvoirs publics ne l'eussent pas condamnée à l'inaction, notre pays, dix ou quinze ans plus tôt, aurait joui du bienfait des chemins de fer.

Dès le commencement du siècle et peut-être auparavant, des voies à rails se rencontraient en France, dans les houillères d'Anzin et dans les mines de Poullaouen en Bretagne : là elles étaient de bois; à l'usine d'Indret, à celle du Creuzot, on en trouvait de fer. Diverses publications, en 1817 et en 1818, attiraient l'attention des industriels sur ces agencemens, en recommandant l'imitation des voies ferrées anglaises pour l'exploitation des mines de houille. Les concessionnaires des mines de la Loire eurent les premiers l'honneur d'inaugurer les voies ferrées régulières. Après une étude des voies ferrées de Newcastle, M. Beaunier traça le plan d'un chemin de fer de 18 kilomètres entre Saint-Étienne et Andrézieux. L'administration, n'attachant aucune importance à ces travaux, accorda la concession, sans aucune limite de durée, en 1823. Quelques années après, deux hommes dont le nom mérite d'être retenu, comme celui des pionniers français en cette matière, MM. Séguin frères, obtenaient en 1826 la concession d'un chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon, long de 57 kilomètres. La France n'était donc guère en retard sur l'Angleterre et les États-Unis. Une troisième ligne fut concédée, en 1828, de Saint-Étienne à Roanne. Ces trois chemins de fer furent ouverts, l'un en 1828, le second en 1830, le troisième en 1834.

Le chemin de fer d'Andrézieux à Saint-Étienne coûta 115,000 fr. par kilomètre, celui de Lyon à Saint-Étienne 254,000 francs, celui de Saint-Étienne à Roanne 90,000 francs. Toutes ces entreprises furent bien conduites. Comme résultats financiers elles représentèrent les trois destinées qui se partagent les grandes œuvres industrielles : le succès éclatant, le succès modeste et l'échec. C'est naturellement au chemin de Saint-Étienne à Lyon qu'est échu le succès brillant. La propriété de cette ligne était divisée en actions de capital et en actions d'industrie ou d'apport, celles-ci n'ayant droit aux bénéfices qu'au-delà de 4 pour 100, mais prélevant la moitié de ce qui excédait ce taux ; quelques années après l'ouverture à l'exploitation, l'action de capital recevait 7 1/2 pour 100 et l'action d'industrie une somme presque triple de celle que touchait l'action de capital. Moins fortuné, mais suffisamment heureux encore, le chemin de Saint-Étienne à Andrézieux servit en moyenne 5 à 6 pour 100 à ses actionnaires. La victime, dans ces trois premières lignes ferrées françaises, ce fut celle de Saint-Étienne à Roanne, qui n'a presque jamais rien produit à ses auteurs.

Inauguré dans le district de la Loire, le mouvement s'étendait à l'entour. En 1830, on concédait 28 kilomètres d'Épinac au canal de Bourgogne. La région méditerranéenne s'animait. Dans les houillères du Gard et de l'Hérault, on pensa de bonne heure aux chemins de fer. Un homme qui a laissé un grand nom dans l'histoire industrielle de ce temps, Paulin Talabot, songeait à tout un réseau de lignes ferrées dans ces départemens du Midi. En 1833, l'on concédait le chemin de fer d'Alais à Beaucaire, c'est-à-dire au canal qui conduit à la mer. C'est la première ligne dont la concession fût temporaire, toutes les précédentes étant perpétuelles. La réalisation des chemins de fer du Gard et de l'Hérault ne devint définitive qu'en 1837. A la fin de l'année 1833, la France possédait 75 kilomètres de chemins de fer en exploitation; 214 kilomètres étaient concédés. Les capitaux dépensés par les compagnies concessionnaires atteignaient 17 millions. Quant à l'état, contraste instructif, il avait consacré à des études de projets de voies ferrées 102,600 francs sur une somme de 500,000 francs qu'une loi avait récemment mise à sa disposition.

Toutes ces premières concessions avaient été accordées, presque sans formalités, par le pouvoir exécutif, sans intervention de la loi. Les cahiers des charges étaient sommaires; ils pensaient aux tarifs des marchandises, non à ceux des voyageurs. Le gouvernement de la restauration, chose curieuse, agissait à l'américaine.

Comment, après de si beaux débuts, dont n'eût rougi ni l'Angleterre ni l'Amérique, la France se laissa-t-elle autant attarder? C'est

une histoire intéressante, qui a bien des applications au temps présent, qui éclaire tout ce qui se passe sous nos yeux pour les tramways, les téléphones, l'électricité, et dont la répétition ininterrompue nous rend semblables au colimaçon, à un colimaçon dissertant et discutant sans avancer.

Ce qui caractérise les petits chemins de fer concédés ou exécutés en France sous la restauration, ce sont les traits suivans : concessions perpétuelles, faites par décret, sans intervention des chambres et sans sacrifices de l'état. A la perpétuité on eût pu substituer la concession de quatre-vingt-dix-neuf ans ; on eût pu également faire intervenir les chambres, même lorsqu'on n'imposait aucun sacrifice au pays ; mais il eût fallu que ces assemblées délibérantes, pour aboutir, eussent été animées d'un esprit d'équitable bienveillance envers les compagnies et qu'elles se fussent toujours placées, dans l'examen des concessions, au simple point de vue technique. Il n'en fut pas ainsi, et, pendant vingt ans, la construction des lignes ferrées ne fut guère en France qu'un sujet de discussion. Ce n'est pas que le pays fût indifférent ou ignorant en cette matière ; la presse s'en occupait avec ardeur ; un brillant publiciste, Michel Chevalier, signalait, sans se lasser, les procédés anglais ou américains. Presque chaque année dans les chambres on se livrait sur ce thème aux discussions les plus approfondies. Des savans comme Arago, des poètes comme Lamartine, animaient le débat en y mêlant tour à tour des éclats d'éloquence, des vues profondes et des préjugés enfantins. En 1837, en 1838, en 1842, il se produisit un de ces défilés de harangues dont on dit qu'elles honorent un parlement ; mais tout se passait en paroles, et après ce flot de discours, l'opinion publique était plus confuse et plus indécise qu'auparavant. Il semblait qu'un excès de raisonnement eût rendu la volonté malade. Cinq obstacles empêchaient de passer à l'action ; nous les énumérons, car on les retrouve encore aujourd'hui au travers de la plupart des nouveautés industrielles qui ont besoin pour se produire, sinon absolument du concours de l'état, du moins de son assentiment. Le premier obstacle était de nature doctrinale : il consistait en d'interminables discussions pour savoir si l'on confierait l'exécution des voies ferrées à l'état ou aux compagnies. L'abus de la controverse, l'argumentation infinie sur les avantages et les inconvéniens de l'une et l'autre solution, plongeaient les esprits dans une perplexité qui retardait d'une année à l'autre la décision. Le second obstacle était de nature parlementaire et électorale. Il tenait aux intérêts locaux de chaque représentant et s'offrait sous la forme de discussions âpres et sans cesse renouvelées (notamment en 1837 et en 1842) pour le classe-

ment et la priorité des lignes à exécuter, pour la préférence à donner au système d'une ligne unique dans chaque direction ou au système des tronçons. Le troisième obstacle était de nature uniquement politique : c'était le parti-pris de l'opposition, quelle qu'elle fût, de repousser le système, quel qu'il fût, que proposait le gouvernement. En 1837, le ministère propose l'exécution des voies ferrées par les compagnies ; la chambre rejette ce projet ; en 1838, le ministère propose l'exécution par l'état ; la chambre repousse également ce projet opposé au précédent. Un quatrième obstacle, que l'on voit aussi se dresser sur la route de toutes les découvertes qui ont à obtenir de l'état un laisser-passer, c'était une affectation de puritanisme qui, feignant de croire toujours ou croyant réellement à la corruption, à l'agiotage, appréhendant de favoriser la spéculation, les banquiers, les capitalistes, finissait par écarter successivement toutes les solutions pratiques. Un cinquième obstacle enfin était de nature mi-partie financière, mi-partie administrative : on était tellement jaloux des droits de l'état, qu'on voulait réduire les concessions à des périodes beaucoup trop courtes, imposer aux compagnies des charges trop lourdes ; on leur laissait toutes les chances mauvaises de l'entreprise, en réservant à l'état toutes les chances favorables. Il en résulta que plusieurs sociétés sérieuses se retirèrent, et que celles qui acceptèrent des contrats périlleux effrayèrent par leur échec l'opinion publique et accrurent la pusillanimité des capitalistes.

Il serait trop long d'entrer dans les détails de cette instructive histoire. Qu'on s'y reporte, et l'on aura la confirmation des observations qui précèdent. M. Martin du Nord, par exemple, voulait, dès le début, faire un plan général, ce qui est une chimère par toutes les contradictions qu'il soulève. Le principal était de commencer, fût-ce d'une façon défectueuse. On limita les concessions à une durée très brève, ce qui rendit effroyables les charges d'amortissement. Presque seule, la ligne d'Amiens à Boulogne fut concédée pour la période raisonnable de cent ans ; mais c'était une petite ligne. On fixa la durée de la concession à quarante ans pour les chemins du Centre, à vingt-sept ans pour Orléans à Bordeaux, à vingt-quatre ans et onze mois pour Creil à Saint-Quentin, à quarante et un et quarante-quatre ans pour Paris à Lyon et Lyon à la Méditerranée, à trente-quatre ans pour Tours à Nantes, à quarante-trois ans et demi pour Paris à Strasbourg. Que pouvaient, en face de si courtes périodes, des sociétés de capitalistes ? On leur interdisait les longs espoirs et les vastes pensées. Les courtes concessions étaient d'autant plus lourdes qu'il s'agissait de compagnies naissantes dont aucune n'avait de réseau productif. On leur imposait

aussi des formalités, des charges, des services gratuits, qui faisaient beaucoup plus que compenser les subventions de l'état, quand l'état accordait des subventions. On ne comprenait pas qu'il est singulièrement avantageux pour un pays, par l'émulation et la confiance qui en résultent, que les sociétés qui les premières y introduisent un genre nouveau et fécond d'entreprises soient récompensées de leur hardiesse par un brillant et rapide succès.

Dans l'état d'esprit des membres du gouvernement et surtout des membres des chambres, l'exécution des grandes lignes, les plus productives, devait être longtemps différée. L'initiative privée devait se contenter de petits tronçons suburbains, comme le petit chemin de fer de Paris au Pecq, concédé, en 1835, à M. Pereire, exécuté en deux ans, sur une longueur de 19 kilomètres, ou comme les deux lignes de Paris à Versailles encore, concédées en 1836, livrées à la circulation, l'une en 1839, l'autre en 1840. Ce fut un tort que d'autoriser, dès le début, cette concurrence. La ligne de Versailles (rive gauche) fut ruinée : l'infime revenu net qu'elle donnait oscillait entre 0 fr. 43 et 1 fr. 84 pour 100 du capital engagé. Elle servit d'épouvantail aux capitalistes. Sans être prospère, la ligne de Versailles (rive droite) était moins misérable, gagnant entre 2 fr. 24 et 3 fr. 54 pour 100 du capital. Beaucoup plus heureuse était celle du Pecq, où le produit, par rapport aux frais d'établissement, variait entre 5.50 et 9 pour 100.

Il n'eût dépendu que du gouvernement que l'initiative privée se chargeât, dès cette époque, de quelques grandes lignes, au lieu de ces infimes tronçons. La politique étroite, envieuse, à l'égard des compagnies, avait presque arrêté le mouvement de construction des voies ferrées : au mois de janvier 1848, le bilan des chemins de fer en France se bornait à 4,702 kilomètres concédés, dont 1,830 seulement exploités. Ils avaient coûté 630 millions, dont 68 à peine avaient été fournis par le trésor : la recette brute kilométrique atteignait 45,000 francs, et la recette nette 22,000, représentant, en 1847, 7.17 pour 100 du capital de premier établissement. C'est assez dire que si, dès 1835, on avait su bien accueillir l'initiative privée, lui faire un sort équitable, lui accorder des concessions de longue durée, tout en se réservant un droit de rachat dans des conditions bienveillantes et une participation dans les bénéfices au-delà de 10 pour 100, la construction des chemins de fer en France, sans aucun sacrifice sérieux pour le trésor, eût été avancée de vingt ans. Même aujourd'hui, le trésor ne fait, quoi qu'il en dise pour les lignes ferrées, aucun sacrifice bien réel, puisque, s'il leur sert une centaine de millions de garanties d'intérêts ou d'annuités, il retire d'elles une somme moitié plus forte d'impôts ou de transports gratuits.

IV.

Le procès qui se débattait en France, de 1830 à 1848, pour la construction des chemins de fer, s'est reproduit, à divers intervalles plus ou moins rapprochés, pour les entreprises de gaz et d'eaux, aujourd'hui pour celles d'électricité, de téléphones, de tramways; demain il se reproduira pour d'autres inventions que nous ne soupçonnons pas. Les différens pays ont inégalement profité de ces découvertes : elles n'ont plus à lutter contre la jalousie, l'accaparement de l'état central, mais contre l'accaparement ou la jalousie d'une autre forme de l'état, les municipalités. Les pays où l'on trouve le plus répandu et au meilleur compte l'usage et des tramways, et de l'éclairage électrique, et des téléphones, sont ceux en général où l'état se montre le plus discret et le plus bienveillant envers les entreprises libres. Il ne s'agit pas de chercher à les enrichir; il s'agit seulement de ne pas poursuivre leur ruine systématique. Nous ne craignons pas de dire que, parmi les nations riches et de vieille civilisation, la France est l'une des plus mal partagées pour la possession et le bon marché de ces précieux instrumens d'usage collectif. Le gaz y coûte plus cher que partout ailleurs; l'électricité commence à peine à éclairer quelques rues dans quelques villes; les transports urbains y sont à l'état barbare; les tramways, peu nombreux, n'y existent guère que dans les villes de premier ordre et dans quelques-unes seulement de second rang; les compagnies qui se livrent à cette industrie, sauf deux ou trois peut-être sur tout l'ensemble de notre territoire, sont ruinées; les capitalistes, qu'effraient ces échecs, ne se sentent aucune inclination à doter nos villes d'un réseau de communications urbaines perfectionnées. Le téléphone coûte à Paris deux ou trois fois plus qu'à Londres, à Berlin, à Bruxelles, à Amsterdam, à New-York. Ainsi, un grand pays se trouve, en plein XIXe siècle, ne profiter que dans une mesure très restreinte des progrès récens et nombreux qui ont transformé depuis cinquante ans la vie urbaine. Est-ce parce que l'état n'intervient pas assez? Non, c'est parce qu'il intervient trop. Les municipalités qui le représentent usent à l'excès de leur double pouvoir de contrainte : la contrainte réglementaire et administrative, qui multiplie les injonctions ou les prohibitions, les charges en nature, et qui, parfois, soumet, sans aucune restriction, les compagnies à l'arbitraire variable des conseils municipaux; la contrainte fiscale, qui de chaque société de capitalistes veut faire pour la municipalité une vache à lait inépuisable; il faut y joindre encore ce sentiment étroit d'envie qui considère comme un attentat aux pouvoirs publics toute prospérité des compagnies particulières. Je ne

citerai que deux faits qui prouvent combien ces pratiques de l'état municipal sont funestes aux progrès : aux États-Unis, où ils foisonnent, les tramways ne sont l'objet, en général, que de taxes infimes. En Californie, le code civil (*civil code*), c'est-à-dire une loi générale, s'appliquant à tout l'état et limitant les pouvoirs des municipalités elles-mêmes, interdit de mettre un droit (*licence fee*) de plus de 50 dollars ou 250 francs par an sur chaque voiture servant aux transports communs dans la ville de San-Francisco, et de plus de 25 dollars, 125 francs, dans les autres villes. Or, à Paris, le droit perçu sur chaque voiture d'omnibus ou de tramway était récemment de 1,500 francs, et se trouve aujourd'hui de 2,000, juste huit fois le maximum de taxation autorisé par la loi californienne. Voici l'autre fait : la jalousie des municipalités à l'endroit des compagnies auxquelles elles ont accordé des concessions réduit souvent ces compagnies à une gêne si intolérable, que non-seulement elles ne paient plus aucun intérêt à leurs actionnaires, mais que, même, elles cessent tout service. Dans une ville importante et très intellectuelle du midi de la France, Montpellier, une compagnie avait accepté de construire un réseau de tramways avec un parcours trop étendu, des départs trop nombreux et des charges trop lourdes. Elle fit faillite : on mit plusieurs fois aux enchères le réseau qui était exploité depuis plusieurs années : le cahier des charges était tellement pesant qu'il ne se présenta d'acquéreur à aucun prix. A la fin, une société s'offrit pour reprendre la concession, à la condition de n'exploiter que les lignes principales et de diminuer le nombre des départs. La ville refusa; il se produisit alors ce fait vraiment inouï : on arracha les rails, établis à tant de frais, on les vendit comme du vieux fer. Voilà pourquoi Montpellier et vingt villes de France d'une importance analogue n'ont pas de tramways, tandis qu'on en trouve partout à nos côtés : en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Italie même et en Espagne.

Nous savons qu'une école bruyante prône l'accaparement par les municipalités de tous les services ayant un caractère public ou quasi public. Le socialisme municipal s'épanouit sur le continent européen; on en trouve aussi des traces nombreuses dans la Grande-Bretagne et même quelques embryons aux États-Unis (1). Chez aucune de ces nations anglo-saxonnes, on n'a laissé accaparer par

(1) On peut consulter sur ce point toute la série des opuscules publiés par la *Liberty and Property Defence League*, notamment celui intitulé *Municipal Socialism*, 1885, et, d'autre part, pour l'Amérique, la série des études réunies sous le titre de *the Relation of modern Municipalities to quasi public Works*, *American Economic Association, january* 1888.

les conseils municipaux, soit les tramways, soit les téléphones; mais beaucoup d'entre eux se sont emparés des entreprises de gaz, d'électricité et surtout des entreprises d'eaux. Il ne semble pas que l'on ait beaucoup à se louer de cet industrialisme municipal, sujet ou enclin, dans des mesures variables, à l'arbitraire, à la corruption, au favoritisme, surtout à ces changemens fréquens de direction qu'entraîne toute dépendance du corps électoral. Sans entrer dans un examen détaillé de la question, rappelons quelques faits intéressans. D'après l'*Economist* (de Londres), le total des capitaux engagés dans l'industrie du gaz en Angleterre, en Écosse et en Irlande, s'élevait à 1,380 millions de francs, dont bien près de 500 millions ou 36 pour 100 environ représentaient le capital des entreprises gazières appartenant aux autorités locales. Sur 110 millions de francs de recettes, les frais d'exploitation atteignaient 79 millions environ, soit plus de 70 pour 100; les recettes nettes ne montaient qu'à 31 millions de francs, dont 22 millions et demi représentaient les charges d'intérêt et d'amortissement des emprunts spéciaux contractés pour ce service. Autant qu'on en peut juger, les hommes compétens ont, de l'autre côté de la Manche, une opinion peu favorable à la capacité des municipalités dans ces questions industrielles. On a attribué à l'esprit étroit et jaloux des conseils municipaux la lenteur des progrès de l'éclairage électrique dans la Grande-Bretagne, relativement à l'extension de ce même procédé d'éclairage aux États-Unis. On a voté, dans le printemps de cette année même, une loi pour modifier et restreindre les pouvoirs des autorités locales en cette matière. Les discours tenus par plusieurs personnages importans, lord Salisbury notamment et lord Herschel, ancien *lord-chancellor* dans l'administration libérale, témoignent que le socialisme municipal n'est pas nécessairement progressif. Voici le résumé de l'analyse que les journaux donnaient de ce débat : « Lord Salisbury, parlant du rôle que pourraient être appelées à jouer les municipalités en matière d'éclairage électrique, signale le danger de se laisser entraîner par le désir de donner aux municipalités le contrôle de ces choses-là. Nous avons, a-t-il dit, un nombre suffisant d'exemples qui portent sur la compétence des municipalités à se charger d'opérations commerciales sur une grande échelle. Nous savons que les tentations sont énormes, et le danger qu'il faut envisager est non pas tant celui de voir les municipalités administrer ces entreprises elles-mêmes, mais bien de les voir administrer par les fonctionnaires salariés de ces municipalités, aux mains desquels se trouverait un pouvoir énorme et irrésistible qui les expose à des tentations nombreuses, sans responsabilité pour eux. Lord Herschel, à son tour,

dit qu'il n'a pas de parti-pris à l'égard du rôle des municipalités, mais que pourtant il n'est nullement certain que la balance des avantages ne soit pas du côté de l'interdiction aux municipalités d'exercer des entreprises commerciales. Il penche même plus particulièrement vers cette opinion dans le cas de l'éclairage électrique... Dans tous les cas, la faculté de rachat ne doit pas se présenter sous une forme qui paralyse les progrès de l'invention. Ce serait trop aussi de demander à la génération actuelle de se passer de l'éclairage électrique uniquement pour en diminuer le coût dans trente ou quarante ans. » Le parlement s'est rangé à ces judicieuses observations. Il vient de modifier, dans un sens de restriction des pouvoirs des municipalités, la loi de 1882 sur l'éclairage électrique. Tandis que, d'après cette loi, les autorités locales avaient le droit de racheter les installations des sociétés privées à l'expiration d'une période de vingt-deux ans, elles ne le pourront faire désormais qu'après quarante-deux années, cette durée étant considérée comme nécessaire pour que des entreprises sérieuses puissent se constituer. Que dire du conseil municipal de Paris qui voulait réduire à dix années la durée des concessions électriques? En même temps, la loi britannique nouvelle donne au *Board of Trade* le droit, à titre exceptionnel, il est vrai, d'accorder des concessions auxquelles s'opposeraient les autorités locales. Ainsi, après un quart de siècle d'exercice de l'industrie de l'éclairage public par un grand nombre de municipalités britanniques, il se produit en Angleterre une réaction contre cette pratique.

Les municipalités américaines se sont jusqu'ici plus abstenues de l'exploitation directe de services de ce genre. L'enquête faite cette année même par l'*American Economic Association* sur les rapports des municipalités avec les entreprises quasi publiques (*Relation of modern Municipalities to the quasi public works*) ne cite que les villes suivantes qui soient propriétaires d'usines à gaz : Philadelphie, Richmond, Danville, Wheeling et Alexandria. Encore ne nous dit-on pas que ce soient là des monopoles municipaux. Quelques municipalités, dont on ne nous indique pas le nombre, possèdent des usines électriques. Mais ce sont là des faits très exceptionnels. Au contraire, un grand nombre de municipalités gèrent des entreprises d'eaux. Sur 1,402 cités aux États-Unis, les renseignemens ont manqué pour 183 : quant aux autres, 544 étaient la propriété des villes et 675 d'entreprises privées. Parmi les 135 villes ayant plus de 10,000 habitans, dans 91 les entreprises d'eaux sont des propriétés municipales et dans 44 seulement des propriétés privées. L'enquête américaine, toutefois, est incomplète sur un point capital : elle ne nous parle

que de la propriété des installations d'eaux (*ownership of water-works*); elle ne nous dit rien de l'exploitation, ce qui est tout différent. La propriété peut être municipale et l'exploitation être conférée à une compagnie fermière; c'est le cas de Paris et de différentes autres villes de France. Or, c'est surtout l'exploitation par les pouvoirs publics qui a des inconvéniens. Quoi qu'il en soit, il est clair que les entreprises d'eaux diffèrent notablement des entreprises d'éclairage ou de transport : on peut prétendre que les premières ont un caractère beaucoup plus public, concernant des questions d'hygiène générale et de salubrité commune, qu'elles constituent aussi des industries beaucoup plus simples, plus uniformes, moins gigantesques et moins variables. Il semble que, dans beaucoup de ces propriétés municipales d'installations d'eau en Amérique, le pouvoir local agit plutôt comme contrôleur et surveillant que comme exploitant direct.

Dans ce pays de *self government*, les municipalités sont très loin de jouir toutes du droit de régler à leur guise l'organisation de ces différentes entreprises d'utilité générale, les tramways, le gaz, les téléphones, l'eau même. Elles n'ont en général que les pouvoirs qui leur ont été spécialement délégués par les états. Un grand nombre de ceux-ci interdisent aux corporations locales toute entreprise industrielle : d'autres vont même jusqu'à limiter le pouvoir de taxation dont elles disposent relativement à ces services : nous en avons donné un exemple pour la Californie (1).

Ces restrictions, à nos yeux, sont sages. On devrait les introduire en France. Ce serait une des bonnes réformes à accomplir dans notre pays que d'interdire absolument aux municipalités l'exploitation d'une entreprise industrielle, quelle qu'elle soit. Les fantaisies du grand conseil municipal de Paris et du petit conseil municipal de Saint-Ouen prouvent surabondamment les inconvéniens des énormes pouvoirs dont jouissent sur ce point nos conseils municipaux, si garrottés sous d'autres rapports. Outre les causes d'infériorité technique que nous avons énumérées en traitant d'une façon générale du caractère de l'état moderne, les municipalités, plus encore que le pouvoir central, souffrent d'autres infirmités. Moins que lui, elles consentent à se placer, dans leurs actes, au simple point de vue technique. Des considérations étrangères, de nature purement électorale et politique, influent sur toute leur conduite. Elles sont beaucoup plus courbées sous le joug des élections, plus dans la dépendance des coteries; elles ont plus de pen-

(1) Voir l'opuscule cité, *Relation of modern Municipalities to quasi public Works*, notamment pages 57 à 60.

chant à gagner des suffrages individuels par des faveurs, des créations de places superflues. Elles cèdent plus à l'arbitraire et à la fantaisie; sous un régime électif variable et sans contre-poids, les services municipaux dont elles ont l'absolue direction tendent à se transformer en des expériences humanitaires plus ou moins coûteuses et chimériques. Dussent-elles ne pas verser dans ces abus comme Paris et Saint-Ouen aujourd'hui, comme beaucoup d'autres inconnues, il n'en resterait pas moins les grands inconvéniens politiques et sociaux. Il importe de s'élever à une vue synthétique des choses : le côté purement technique ne doit pas seul retenir l'observateur; les conséquences, soit indirectes, soit différées, générales et lointaines, doivent être aussi pesées. La transformation d'une foule de services de l'industrie privée en entreprises publiques ne se peut effectuer sans un certain et regrettable affaiblissement de l'indépendance électorale d'une part et, de l'autre, des habitudes d'association volontaire. La tyrannie du sultan est moins redoutable que la tyrannie d'une paroisse.

Pour résumer ces observations, voici quelques formules dont l'exactitude ne paraît guère pouvoir être contestée : le développement rapide et l'exploitation progressive des grandes œuvres d'utilité publique semblent dépendre surtout : 1° de la force de l'esprit d'initiative libre et des habitudes d'association volontaire; ces conditions ont plus d'importance même que l'abondance des capitaux ; 2° du minimum des formalités administratives requises; 3° de la bienveillance, tout au moins de l'équité et de l'absence de jalousie des pouvoirs publics de tout ordre envers les sociétés privées et les capitalistes; 4° là où l'initiative privée est somnolente et où l'intervention du gouvernement est active, du maximum d'esprit de suite et, par conséquent, de stabilité dans le gouvernement, soit général, soit local, et du minimum d'esprit de parti dans l'opposition. Voilà pourquoi certains états à organisme fortement hiérarchisé et puissamment autoritaire, comme l'état prussien, ont pu, avec un moindre dommage pour la communauté, jouer un rôle actif dans la constitution ou l'exploitation des travaux publics. Mais nous, peuples occidentaux, à gouvernemens précaires et changeans, nous ne pouvons prétendre aux avantages d'unité et de continuité d'action d'une monarchie demi-despotique. Conservons au moins les mérites et les bienfaits d'une initiative privée, agile, souple, entreprenante ; sinon, nous perdrons notre bien, sans gagner, comme compensation, celui d'autrui.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

UN

ROMAN VIRGINIEN

The Quick or the Dead, par miss Amélie Rives.

Il est remarquable que ce soit une femme, une jeune fille du meilleur monde, qui ait introduit dans un *magazine* (1) américain les audaces de cette école moderne qu'à l'étranger on désigne sous le nom de « française. » Hâtons-nous de dire que miss Rives n'a pas d'origines puritaines ; elle est du Sud, d'où sortit Edgar Poë, où a surgi Cable, du Sud qui garde encore, on le sait, l'empreinte des anciennes mœurs créoles. Le grand-père de miss Rives fut ministre plénipotentiaire en France ; son père, le colonel Landon Rives, naquit à Paris et y fit ses études d'ingénieur à l'École polytechnique ; bien des traditions françaises ont dû entourer l'enfance de l'*authoress*, qui s'écoula dans une terre de famille, en Virginie, au milieu des légendes et des sites les mieux faits pour développer chez elle l'inspiration.

Elle écrivit en prose et en vers avec succès, avant de publier son premier roman, *the Quick or the Dead*, *le Mort ou le Vif*, qui, lorsqu'il parut récemment, excita des enthousiasmes et des protestations également démesurés. Le sujet en est original, il faut le reconnaître, et mené avec une verve fougueuse qui demanderait parfois à être tempérée par le bon goût.

I.

Cette nuit-là, une pluie battante tombait et, bien qu'aucun vent ne se levât, elle cessait, recommençait, gémissait ou s'apaisait sans

(1) *Lippincott's monthly Magazine*. Philadelphia.

relâche, comme sous l'effet d'une capricieuse rafale. Le trajet, effectué depuis la station dans l'obscurité, avait été une rude épreuve pour les nerfs de Barbara, tandis que la voiture descendait à fond de train cette route en pente, rompue par d'innombrables ornières, entre la noire étendue des champs et la profondeur pierreuse des ravins, que la jeune femme reconnaissait aux lueurs intermittentes de l'orage.

Oui, elle se rappelait tout, les arbres paraissant se poursuivre sur le ciel automnal qui les faisait valoir comme un papier bleui fait valoir des esquisses sombres, et la grande herbe sèche d'un brun blanchâtre qui s'enroulait aux pieds des chevaux, pressés de regagner l'écurie. Ces braves bêtes dévalaient les chemins étroits en passant par-dessus de grosses pierres, comme elles eussent fait sur des feuilles mortes. Le cocher nègre, qui excitait leur allure en sifflant et en levant les coudes, formait une silhouette si grotesque, sur le fond rouge et brillant des éclairs, que Barbara ne put s'empêcher de sourire, malgré sa peur ; mais elle redevint sérieuse lorsque la voiture faillit accrocher l'angle d'un mur en ruines, et ses craintes ne furent pas calmées par le souvenir qu'à moins de vingt mètres il y avait un pont périlleux formé de planches disjointes, avec une pierre posée çà et là. Ce pont s'abaissait au milieu jusque dans les eaux tourbillonnantes d'un ténébreux torrent connu dans le pays d'alentour sous le nom de Machunk-Creek.

Plusieurs légendes expliquent l'origine de ce nom. L'une d'elles, accréditée parmi les nègres, voulait qu'un homme l'eût jadis traversé une torche de résine à la main ; quand, au milieu de l'unique planche qui servait alors de passerelle, il laissa choir son flambeau, le pauvre diable s'écria désespéré : — *Oh! my chunk!* Oh ! ma torche ! — Jamais Barbara n'avait douté de l'authenticité de cette histoire ; aujourd'hui encore, elle pouvait se représenter la noire figure épouvantée du bouillonnement des eaux, elle croyait presque entendre ses cris. Un instant elle pensa descendre de voiture pour suivre son exemple en traversant à pied ; certain grondement sourd, certain balancement de mauvais augure l'avaient avertie que le danger commençait ; elle ferma les yeux, bien que l'obscurité fût complète. Une secousse, un effort des chevaux qui s'éclaboussaient, puis, une fois de plus, ce bruit particulier, unique, qui sortait des grosses lèvres d'oncle Joshua, le cocher, et ils repartirent plus vite que jamais dans les ténèbres croissantes, jusqu'à ce que le sable de l'allée des voitures à Rosemary grinçât sous les roues, jusqu'à ce que les bras familiers des grands buis eussent égratigné au passage les flancs de la voiture. Des taches de

lumière orangée apparurent entre les rideaux, une clarté semi-circulaire se dessina au-dessus de la porte du vestibule, et la tante Fridis s'élança pour embrasser sa nièce, laissant sur chacune de ses joues élastiques une molle humidité, avec un peu de l'effilé poivre et sel d'un petit châle gris aux boutons de sa jaquette. Aussitôt qu'elle le put, la voyageuse s'échappa, en disant qu'elle prendrait une tasse de thé dans sa chambre, et que sa tante serait la bienvenue ensuite à lui dire bonsoir.

Maintenant Barbara reposait dans un vieux fauteuil recouvert de toile perse, devant un bon feu de châtaignier. Avec quelle vivacité il lui rappelait les jours d'autrefois, ce vieux fauteuil! Autour d'elle s'agitait la femme de chambre qui l'avait servie jeune fille, une mulâtresse surnommée Ramsès, à cause de son profil égyptien, et portant sur sa tête bizarre des douzaines de petites tresses de laine noire liées par autant de petits cordons blancs. Cette créature allait et venait d'un pas muet et précautionneux, comme celui d'un chat dans l'herbe mouillée; derrière sa maîtresse, en pleine lumière, elle examinait les vêtemens dont venait de se dépouiller la jeune femme, caressant les moelleuses fourrures avec une volupté de connaisseuse, tantôt rapprochant la zibeline de son menton pour regarder dans une psyché à l'ancienne mode l'effet que produirait cette harmonie des couleurs, tantôt y enfonçant son visage bronzé, le dos en l'air, toute frissonnante de plaisir; et pendant ce temps Barbara songeait, les yeux grands ouverts sur la danse incertaine des flammes, en battant la paume ouverte de sa main du bout frisé de ses cheveux épars. Bientôt, Ramsès se rapprocha d'elle et se mit à chauffer l'intérieur d'une paire de mules à talons rouges, en les présentant au feu, contre lequel en même temps elle se protégeait le visage.

Ce geste alla droit au cœur de Barbara comme un coup de couteau. Valentin, son mari, ne manquait jamais d'en rire quand autrefois la mulâtresse chauffait de même ses pantoufles à lui. Les larmes s'amoncelèrent sous ses grands cils, et sa respiration haletante la secoua des pieds à la tête plus profondément que ne l'eussent fait des sanglots. Ah! elle avait été folle sans doute de revenir ici, où il était à prévoir que de pareilles coïncidences se présenteraient vingt fois par jour!

Et pourtant il y avait dans ce supplice une amère douceur. Elle promena autour de la chambre un long regard de détresse. C'était une grande chambre aérée comme on les aime dans le Sud. Un délicat mélange de gris et de rose qui faisait penser à l'aurore distinguait la décoration et l'ameublement. Le large lit d'acajou sculpté avait des rideaux roses et blancs, des peaux de chèvres blan-

ches jonchaient le tapis ; des sièges bas et commodes invitaient à la paresse ; le nombre des miroirs révélait une certaine vanité de la part de ceux qui occupaient ce nid coquet, où d'ailleurs le goût ne faisait pas défaut : il y avait aux murs de fort belles aquarelles françaises, et les cuivres massifs d'une table à écrire ancienne scintillaient aux lueurs intermittentes du feu.

Barbara se leva soudain et, rejetant en arrière sa lourde chevelure, se mit à errer de long en large sur ses pieds déchaussés.

— Attendez donc, miss Barbara, mon cœur, supplia Ramsès, en se traînant sur ses genoux, la pantoufle à la main. Vous allez user vos jolis bas.

Barbara continua la même promenade silencieuse.

— Tu peux t'en aller, dit-elle, je t'appellerai tout à l'heure.

Quand Ramsès fut sortie, elle ferma la porte à clé, puis marcha vers une des fenêtres et tira les rideaux. Le ciel était semé de petits nuages flottans à travers lesquels une lune encore humide apparaissait vaporeuse ; les tulipiers, presque dépouillés du feuillage d'or dont ils se parent en octobre, tendaient leurs calices vides tout droits ou renversés, comme autant de gobelets fantastiques que devait remplir le brouillard. Le vent soufflait par bouffées, — on eût dit l'haleine d'un être endormi, — et la pluie avait cessé. Dans la pâle clarté, les cheveux de Barbara brillaient d'un éclat adouci et, à travers l'ondulation des ombres, les baies du houx, déjà teintées d'écarlate, semblaient la regarder. Elle pouvait voir la lumière que projetait sa fenêtre effleurer l'herbe flétrie de la pelouse. Un cheval hennit impatiemment au-dessous d'elle, et d'une prairie lointaine d'autres hennissemens répondirent à celui-là. Avec un soupir, elle laissa le rideau reprendre ses plis accoutumés et, les deux mains posées sur la table, se remit à explorer sa chambre d'un regard absorbant.

Comme ce regard revenait vers l'écritoire qui lui servait d'appui, elle poussa un cri étrange et recula jusqu'à la fenêtre. Combien les réalités de la vie peuvent s'introduire d'une façon poignante dans le pathétique, même pour le dépasser ! La vipère devant laquelle reculait ainsi cette pauvre femme n'était qu'un cigare à demi fumé qui gisait sur un élégant cendrier, à l'endroit même où une main négligente l'avait jeté trois années auparavant. Et soudain elle tomba sur ses deux genoux auprès de la table ; saisissant ce morceau de tabac, elle le baisa, elle le baisa encore.

Barbara possédait à un degré gênant le sens du ridicule ; bientôt elle se mit à rire, non pas d'un rire nerveux, mais tranquillement, en personne qui apprécie l'absurdité des choses ; elle se rendait compte de ce que penserait d'un pareil acte quelque témoin indifférent. Et, de nouveau, elle embrassa le bout de cigare, puis

cacha son visage entre ses mains, frissonnante, avec de terribles sanglots silencieux et sans larmes. Comment s'en étonner? Dans cette même chambre, parmi ces mêmes objets, Barbara Pomfret avait passé jadis les trois premiers mois de la plus heureuse union. Deux années auparavant, son mari était mort, et elle revenait seule aux lieux qui lui rappelaient un si cher passé. Chaque meuble, chaque livre, chaque bibelot était associé de quelque manière à l'image du bien-aimé disparu ; le moindre objet évoquait pour elle quelque réminiscence poignante, et pourtant c'était sa volonté qui la ramenait. Elle ne voulait pas oublier, et où donc se serait-elle souvenue mieux qu'ici? Seulement elle n'avait pas, en prenant une résolution téméraire, calculé toute la force du chagrin qui allait la ressaisir. A mesure que des scènes évanouies se renouvelaient devant son *moi* intérieur, certaines paroles, certains accens, lui revenaient avec un sentiment de réalité presque intolérable; *ses* bras, les bras de Valentin, la retenaient, *son* souffle se mêlait au sien, *sa* voix lui vibrait à l'oreille. Elle bondit sur ses pieds, qui se prirent dans la lourde étoffe de sa robe; ses yeux fascinés, effarés, interrogèrent l'obscurité derrière elle, enfin elle se précipita vers la porte. Cette chambre était vraiment trop pleine de sa voix, de ses soupirs, de son rire... Haletante, elle essaya de tourner la clé, qui, ne servant plus depuis longtemps, refusa de tourner dans la serrure. Encore, encore, son rire autour d'elle, au-dessus d'elle et des lèvres caressantes qui l'effleuraient;.. elle entendait les mots, des mots tendres, passionnés, qui n'étaient pas faits pour la bouche immatérielle d'un fantôme.

— Barbara,.. ton haleine est un vin qui me grise... Barbara...

A deux mains, elle saisit la clé, folle de peur; le fer un peu rouillé ne cédait toujours pas; elle enroula autour un pan de sa robe... Maintenant elle sentait tout de bon la chaleur des baisers; ils lui prenaient sa vie.

— O Dieu, secourez-moi! Que cette porte s'ouvre, qu'elle s'ouvre!

Miss Fridis, courbée sur son tricot à l'étage inférieur, entendit le bruit d'une lourde chute et se précipita sur l'escalier pour y rencontrer Ramsès, les yeux hors de la tête. Toutes les deux se heurtèrent au corps de Barbara, qui gisait à moitié dans sa chambre, à moitié dans le corridor. Ramsès releva sa maîtresse, la porta sur son lit. On fit toutes les choses désagréables et inutiles que commande l'usage en cas d'évanouissement. Quand le temps fut venu pour Barbara de reprendre connaissance, elle souleva ses paupières et, respirant à grand peine : — Je sais, dit-elle, je sais...

— Vous savez quoi? demanda miss Fridis, câline.

— Je sais, répéta Barbara, je sais où je suis. Il me faut une ser-

rure neuve... demain, entendez-vous! Ramsès, tu coucheras ici ce soir. Quelle heure est-il?

— Plus de minuit, répondit Ramsès, qui tenait les pieds nus de sa jeune maîtresse dans ses deux mains. Allez vous coucher, miss Fridis. Et dormez, vous aussi, miss Barbara.

— Oui, chère, il le faut,.. je vous en prie,.. pour l'amour de moi, supplia la tante.

— Pas encore, pas encore...

Elle essaya de se redresser et retomba parmi les oreillers. Un frisson soudain parcourut ses membres; elle fit un nouvel effort et, le bras autour du cou de Ramsès : — Aide-moi, murmura-t-elle, aide-moi à sortir de ce lit, vite... Le canapé, là-bas...

Quand on l'eut transportée sur le canapé, elle ferma les yeux et resta si tranquille qu'on put croire qu'elle s'était évanouie de nouveau; mais comme Ramsès allait se lever pour chercher quelque drogue, elle appuya une main blanche sur sa tête laineuse, lui indiquant de ne pas bouger.

— Allez vous coucher, miss Fridis, répéta Ramsès. Il ne sert à rien de rester debout toutes les deux.

Et quoique la vieille demoiselle persistât à humecter de ses lèvres flasques la main inerte de Barbara, Ramsès réussit à l'emporter de gré ou de force vers sa chambre virginale. Quand de nouveau Barbara ouvrit les yeux, elle vit que la mulâtresse, revenue auprès du feu, le ranimait d'une façon toute biblique, en soufflant avec sa bouche. Hélas! combien de fois, blottie sur ce même sofa, s'était-elle amusée des efforts de Val, s'évertuant à imiter la méthode nègre de souffler jusqu'à ce que ses joues gonflées l'eussent fait ressembler au dieu des vents en personne. Les moindres choses la blessaient au cœur...

Quand la flamme bleuâtre commença de s'enrouler en guirlandes autour des fagots, elle appela sa fidèle servante: — As-tu trop envie de dormir? lui demanda-t-elle avec un délicieux sourire que celle-ci connaissait bien, car il était associé à d'innombrables cadeaux et semblait respirer l'été, une saison chère entre toutes à la sensitive créature.

— Seigneur, vous voilà redevenue vous-même! s'écria-t-elle sans répondre à la question de Barbara. J'ai cru, quand je vous ai revue d'abord ce soir, que vous ne souriiez plus.

Barbara sourit de nouveau, et Ramsès déclara qu'elle n'avait nulle envie de dormir auprès d'elle.

— Les autres domestiques sont-ils couchés?

— Sans doute, dit Ramsès, en passant un bras souple autour de sa maîtresse pour la mettre debout.

Barbara resta un instant immobile, très grande, pareille à un

rayon de lune dans l'obscurité, avec sa robe de chambre en soie blanche. Bientôt elle fit deux ou trois pas. Ramsès l'accompagnait, courbée sous le bras nu qui reposait lourdement sur ses épaules. Puis, la maîtresse s'arrêtant, elle tourna vers elle un regard d'attente.

— J'allais dire que, si tu peux retrouver le petit lit où je couchais enfant, je t'aiderai à le traîner jusqu'ici.

— Non, vous n'aiderez à rien du tout,.. j'irai seule...

Mais Barbara s'entêta, et toutes les deux suivirent un étroit corridor qui décrivait plusieurs brusques détours, Ramsès marchant devant, une bougie allumée à la main. La petite flamme bleuissait, baissait, vacillait parmi les nombreux courans d'air. Suivant toujours cette espèce de feu follet, Barbara se trouva enfin dans la *nursery* où s'était écoulée son enfance. Elle regarda en l'air et se rappela jusqu'aux lézardes du plafond, celle entre autres qui rappelait, au gré de son imagination, l'effigie de Washington sur les timbres-poste. Au-dessous était le petit lit à barreaux de cuivre, un peu terni sous les nœuds de ruban d'un bleu passé qui ornaient son ciel. Combien y avait-il d'années qu'elle n'avait dormi dans cette étroite couchette! Rien ne cause une impression plus bizarre que la vue de quelque objet familier à notre enfance surgissant tout à coup au milieu des tristesses d'un âge plus avancé; nous doutons de notre propre identité, il nous semble être une autre personne, si étrangère à ce passé lointain! A genoux près de son lit d'enfant, les mains sur ses yeux, oubliant de prier, Barbara se perdit dans un effort désespéré pour revenir aux jours d'innocence où elle demandait à Dieu de faire repousser la queue de son poney broutée par le veau, son voisin dans l'étable, et de permettre qu'au ciel sa bonne, Mammy, fût blanche, et de pardonner à Satan, après bien, bien du temps, et de la rendre elle-même une petite fille très sage. Mais peu à peu des flots de regret passionné, de rébellion, de désir, se soulevèrent en elle, grondant, écumant, chaque vague nouvelle de cet océan de douleur l'emportant plus loin que la précédente, plus loin de Dieu, qu'elle s'imaginait impitoyablement railleur, tandis que les anges, prenant des formes hideuses et rampantes, tournaient autour de son trône comme les sorcières de Macbeth autour du chaudron magique. Tout lui semblait devenir horrible et mauvais; son amant, son mari n'était plus qu'un amas de corruption sans nom, gisant dans la terre limoneuse; ou bien il lui apparaissait comme un squelette correctement vêtu à la mode. Il s'habillait si bien, Val!.. Et maintenant le nom de son tailleur devait briller en lettres d'or à travers les nœuds de son épine dorsale... Ah! ah! ah! ah!

Elle fut réveillée de ce cauchemar par son propre rire, étouffé

d'abord, puis qui retentit à travers la maison silencieuse, glaçant les veines de Ramsès. Celle-ci n'eut pas l'idée d'aller à elle, mais resta au contraire sur le lit de camp qu'elle s'était improvisé pour la nuit, les bras serrés autour de son propre corps et murmurant dans son jargon nègre, entre ses dents qui claquaient : « Miss Barb'ra est devenue folle! folle! Que faire d'elle, mon Dieu?.. que faire d'elle?..

Tout à coup il parut à Barbara que quelque présence resplendissante l'enveloppait, lui soulevant le cœur à deux mains pour ainsi dire. Elle plongea des regards ardens au plus profond de l'obscurité, elle tendit les bras à ces ténèbres qui semblaient l'étreindre. Les petits bruits de chaque jour vinrent distraire son attention, le crépitement du feu qui s'écroulait, le soupir d'une brise qui s'était levée dans les branches des tulipiers, le frôlement de quelque objet menu qu'une souris traînait sur le parquet. Elle se redressa sur son séant, les bras tendus de nouveau, et sentit comme une chose actuelle et certaine le poids d'une tête bouclée sur son sein :

— Oh! Val, dit-elle tout bas, ô mon Val à moi, mon adoré, cher mien, reste; sois avec moi dans cette obscurité, ici où tu m'aimais. Je n'aurai pas peur,.. non, pas la moindre peur... Ah! Dieu! il ne m'entend pas, il ne peut plus m'entendre, il ne m'aime plus.

Et, se jetant à demi hors de son lit d'enfant, elle embrassa le lit nuptial, le grand lit d'acajou placé tout près, les lèvres collées au couvre-pied de soie.

II.

Rosemary, avec ses portraits de famille et l'épinette dont miss Fridis tire des sons fantastiques durant les après-midi du dimanche, est un vieil endroit exquis pour y mourir, mais non pas pour y vivre. Or Barbara Pomfret est vivante et très vivante, en dépit du deuil dont elle se débarrasse d'ailleurs quelquefois. Elle étoufferait à Rosemary dans la société paisible de sa tante Fridis, si elle ne s'échappait de temps à autre pour de longues courses en forêt dont elle revient avec un appétit tel qu'elle dévore à elle seule pour son souper deux perdrix accompagnées de biscuits sans nombre et arrosées de trois tasses de thé. Les forêts virginiennes, en octobre, sont aussi belles que pouvaient l'être les forêts de l'Éden, plus belles même, car la verdure éternelle du Paradis terrestre ne devait jamais former en tombant ces montagnes de feuilles rousses dans lesquelles le promeneur enfonce jusqu'au genou. C'est peut-être la difficulté de traîner ses robes de crêpe dans ce tapis trop moel-

leux qui décide Barbara à reprendre un costume de sa première jeunesse. Elle dénoue les tresses sévères de ses cheveux de cuivre et leur permet de flotter librement autour de la claire pâleur de son beau visage; elle retrouve dans une vieille armoire une chemise de flanelle gros bleu, une jupe courte, des bottes lacées, des guêtres de chasse, une ceinture de cuir, et, ainsi accoutrée, elle redevient une belle fille de seize ans, ressemblant autant que possible à quelque jeune frère. Sous cet aspect séduisant, elle renoue connaissance avec les arbres gigantesques dont elle se sent comme la dryade protectrice, et elle fait commerce d'amitié avec un petit nègre vagabond de la laideur la plus comique, Beauregard Walsingham, qui ne sait pas son propre nom, parce que sa mère ne l'appelle jamais que mon cœur quand elle est contente, et Satan quand il n'est pas sage. Ce jeune singe contribue à mettre la note *humoristique* d'usage dans un récit où nous ne la trouvons pas indispensable. Il est assez mal pourvu de culottes, son habit déguenillé traîne en revanche sur le sol derrière lui; il est petit avec des pieds étroits d'un bleu noir sur lesquels il se tient mollement, ses grands orteils doublés de jaune dressés vers le ciel. Ses paupières huileuses découvrent des yeux imperceptibles, le teint est couleur de bitume foncé, la lèvre inférieure, qui pend aux minutes d'étonnement, a les teintes rose pâle d'un champignon sur lequel il a plu. De ce gracieux personnage, rencontré par hasard, Barbara fait son domestique : il porte sa boîte à couleurs quand elle va dessiner d'après nature, il s'asseoit derrière son chariot de pêche canadien, il trotte sur ses talons pendant de longues courses à pied, il couche sur une peau d'ours devant sa porte. Les voisins ne se doutent pas de la double vie que mène Barbara; ils voient le dimanche une femme en grand deuil, triste et silencieuse; personne ne connaît l'espèce d'androgyne charmant qui fait toute la semaine l'école buissonnière avec un compagnon invisible, dont le petit nègre attaché à ses pas ne soupçonne guère la présence : Valentin Pomfret, le jeune mari disparu, gai, charmant, comme aux jours de leur lune de miel. Elle croit sentir, tout en marchant, jusqu'à la chaleur de son corps. Tant que la neige ne sera pas venue mettre fin à ce bonheur d'automne, elle le goûtera dans son adorable plénitude; plus d'images effrayantes, plus de souvenirs horribles, elle a maté ses nerfs en désarroi, elle est redevenue maîtresse de ses pensées, elle les domine, elle ne laisse que les plus douces prendre possession d'elle :

« Un soir, elle revenait au crépuscule, en fredonnant une chanson que son mari avait particulièrement aimée :

Bravo! bravo! Pulcinella
Bravo, Pulcinella!

En remontant la longue pelouse ombragée d'acacias, elle vit la lueur d'un grand feu dans le salon. Combien de fois avaient-ils salué, elle et Valentin, cette flamme bondissante et ondoyante quand ils rentraient après des promenades semblables? Elle cessa brusquement de chanter et tomba à genoux dans l'herbe, tandis que ses deux lévriers s'élançaient gauchement sur elle, n'ayant pas l'instinct qui avertit quand les femmes s'agenouillent pour prier ou bien par manière de jeu. Le sentiment s'était emparé d'elle qu'*il* était là tout près, avec les autres essences impalpables de cette soirée sereine d'un gris doré. Bientôt la lumière baissa, parut s'éteindre, puis rejaillit plus haut que jamais. Quelqu'un avait jeté du bois dans la cheminée. Cette immobilité à genoux, sur la pelouse battue par le vent, l'avait glacée; elle se leva et rentra dans la maison. Mais, la main sur la porte du salon, elle fit halte... Il semblait qu'une force quelconque la poussait à s'éloigner. Elle se détourna, et, d'un rapide mouvement d'oiseau, regarda par-dessus chacune de ses épaules successivement. Personne. Ouvrant la porte avec impétuosité, elle s'élança en courant jusqu'au milieu de la chambre. Alors elle regretta cette impulsion, car un homme se tenait devant le feu, courbé légèrement et se chauffant les mains, un geste très ordinaire, mais qui la blessa. On peut être individuel, même dans sa manière de se chauffer, et ce geste était celui de son mari. Durant la minute où elle en eut conscience, l'homme vint à elle. Alors Barbara commença de croire qu'elle traversait un rêve : la tournure, la démarche, la pose étaient si parfaitement identiques à la pose, à la démarche, à la tournure de son mari! Mais le plus grand choc qu'elle reçut fut lorsqu'il parla.

— Vous devez être Barbara, dit-il, et la voix était celle de Valentin.

Tout tourna autour d'elle. Elle laissa tomber les feuillages rougis qu'elle rapportait. Celui qui venait de parler avec la voix de son mari la soutint jusqu'à une chaise; c'était le même mouvement de bras qui avait été *le sien!* Elle ferma les yeux et avança les deux mains comme pour repousser un spectre, tandis qu'il mettait un tabouret sous ses pieds, puis un coussin entre sa tête et le dossier de la chaise. Durant ces diverses opérations, il prononçait des phrases décousues :

— Désolé... J'aurais dû m'attendre... J'aurais dû demander de la lumière. C'est la clarté du feu qui vous aura trompée. Je suis John Dering, je suis Jock,.. le cousin du pauvre Valentin, vous savez?.. Il m'a tant parlé,.. c'est-à-dire j'ai tant entendu parler de vous, qu'il me semble vous connaître. Cela va mieux?.. Regardez-moi; oui, la ressemblance est grande, tout le monde le dit.

— Je préfère me reposer un peu, merci, dit Barbara.

Il avait inconsciemment prononcé le mot qu'elle redoutait le plus : si la ressemblance des traits était aussi marquée que toutes les autres analogies, elle sentait qu'il lui serait impossible de la supporter. Lentement, elle regarda la main qui reposait sur le bras du fauteuil ; cette main aurait pu sortir de la tombe. Avec un cri, elle bondit sur ses pieds, balbutia quelques mots inintelligibles, gagna la porte et disparut.

Les sensations de John Dering n'étaient pas de celles que l'on peut envier. Fort alarmé d'abord, il haussa les épaules et recommença de se chauffer.

— Je me flatte de connaître les hommes, dit-il avec humeur, mais du diable si je comprends rien aux femmes.

Puis il se blottit dans le fauteuil que venait de quitter Barbara et attendit la suite de son aventure.

Rien n'arriva, sauf que Barbara reparut une demi-heure après. A peine la reconnut-il, dans ses longs crêpes noirs, sous un diadème de nattes luisantes correctement remis en ordre. Tandis qu'il prenait la main qu'elle lui tendait cette fois, avec le décorum d'usage, il se demanda si elle se déciderait jamais à lever ses paupières.

— Elle est belle, pensait-il en lui-même, mais elle est trop blonde et trop forte. La taille est trop développée,.. non, ce sont les épaules, non, elle est trop forte en tout,.. elle est d'un blond trop roux,.. non, elle a trop de cheveux,.. non, c'est sa manière de se coiffer.

Barbara ne démêla pas ses pensées en cette circonstance. Elle pensa qu'il remarquait sa pâleur et ses yeux rouges, qu'il se demandait si elle avait été vraiment assez amoureuse de son cousin, pour qu'une pareille quantité de crêpe fût justifiée. Pourquoi les beautés les mieux établies ne peuvent-elles pénétrer les pensées de la plupart des hommes quand ils leur sont présentés ? Il n'y aurait pas tant de vanité dans le monde. Barbara, qui était une beauté reconnue, ne fit vibrer aucune corde particulièrement admirative chez Dering, jusqu'à ce qu'elle se fût tournée vers lui de profil en arrangeant les plis de sa robe.

— Un beau front, pensa-t-il, le nez, la ligne des lèvres tout à fait classiques, un menton superbe, vigoureux sans lourdeur,.. signe de volonté...

Barbara, toujours sans le regarder, tenait un écran entre la flamme et son visage, de sorte qu'il ne pouvait pas la voir non plus ; tout en causant de choses indifférentes, elle se demandait si elle pourrait souffrir longtemps encore qu'un étranger lui parlât

avec la voix de son mari. Soudain, une bûche à demi brûlée s'écroula dans l'âtre. Comme Dering se baissait pour rassembler les tisons, Barbara leva les yeux vers lui involontairement et, presque aussitôt, il sentit avec stupeur contre son corps le contact doux et pesant d'un corps inanimé.

III.

La ressemblance entre John Dering et son cousin défunt Valentin Pomfret était aussi frappante que celle qui peut exister entre deux jumeaux. Autrefois, la différence d'âge empêchait qu'on la remarquât autant, mais les quelques années qui s'étaient écoulées depuis la mort de Valentin avaient amené John au point précis où se trouvait le mari de Barbara en quittant ce monde. La jeune veuve retrouvait donc en lui l'exacte reproduction physique de celui qu'elle aimait, les mêmes manières brusques, franches, originales, où perçait un grain d'égoïsme. Tantôt ce prodige lui inspirait une sorte d'horreur; tantôt c'était au contraire du ravissement; elle était heureuse au-delà de toute expression de revoir la figure de Val, elle était exaspérée en même temps qu'une créature humaine osât ainsi ressembler à l'objet unique de sa tendresse.

Chose inouïe, la miniature qu'elle porte contre son sein, dans un médaillon d'or, rappelle Valentin beaucoup moins que ne le fait le visage étranger de John Dering. Ce portrait qu'elle aimait naguère à contempler ne la console plus. Quand elle est seule dans sa chambre, « elle pleure, elle gémit, elle se parle à elle-même en lambeaux de phrases entrecoupées, tandis qu'elle erre de-ci de-là, en s'appuyant aux meubles, en écartant des deux mains ses cheveux de son visage; parfois, couchée à plat, elle tremble, les yeux fermés, ou bien elle s'élance d'un mur à l'autre avec toute la violence haletante et contenue d'une panthère prisonnière. »

Ceci nous donnerait peut-être suffisamment l'idée du caractère principalement physique des émotions de Barbara, sans le paragraphe suivant qui achève de nous éclairer :

« Comme elle se jetait épuisée dans un fauteuil près du feu, la large manche de son peignoir se releva, laissant voir la chair satinée du bras où courait le bleu des veines. Elle se courba et, poussant un cri aigu, se mit à caresser ce bras lentement contre sa joue. Elle se rappelait combien il avait aimé à baiser le dedans de son bras, quand elle portait cette même robe, et, tandis qu'une réminiscence chérie la faisait sourire, des révoltes se soulevèrent en elle avec la pensée qu'il était maintenant au-dessus de tels plaisirs char-

nels, qu'il ne se soucierait plus d'aucune des choses terrestres et délicieuses auxquelles il avait tenu jadis si passionnément. Elle joignit les mains au-dessus de sa tête, les tordant avec angoisse. La certitude qu'il était désormais un esprit, une essence purifiée, une âme sans corps, lui était odieuse ; elle éclata en sanglots, tantôt demandant la mort, tantôt priant Dieu de la rompre à sa volonté souveraine. »

Il est aisé de voir, par ce genre de douleur, que Dering a des chances presque assurées. D'abord il ne se doute guère de l'effet qu'il produit, il revient prendre des nouvelles de Barbara, qui s'arrange pour ne pas le recevoir ; mais un hasard les remet en présence dans les bois où, assise entre les branches fourchues d'un vieux chêne, elle joue avec ses lévriers ; et, cette fois, dès les premières paroles échangées, une aimable familiarité s'établit. Dering lui avoue très librement l'admiration qu'il a pour sa beauté opulente et sensuelle, la crainte qui lui est venue devant la froideur de son premier accueil qu'elle ne l'eût pris en grippe ; puis, rassuré, il abuse du *slang* dont il a l'habitude, et qu'il emploierait malgré lui, prétend-il, avec le Dieu tout-puissant. Barbara n'en paraît nullement scandalisée ; elle a peur seulement qu'il ne remarque l'ivresse qui l'a saisie, lui faisant croire qu'elle est réellement en présence de son mari. Au fond, elle sait que ce n'est qu'une illusion, « le ciel reflété dans une flaque d'eau, » mais cela suffit pour qu'elle frémisse et se sente de nouveau près de s'évanouir (l'évanouissement joue un grand rôle dans ce récit), quand Dering l'aide à descendre de son arbre. Ce sont les robustes épaules de Val qui sont sous ses mains, c'est la manière qu'avait Val de la soutenir, de veiller sur elle tendrement avec ces précautions minutieuses qui ravissent les femmes, « qui leur suggèrent la comparaison d'un marteau à vapeur employé à casser délicatement des amandes, en leur montrant sous sa forme protectrice le pouvoir qui si facilement les écraserait. »

Miss Amélie Rives se complaît à rendre la séduction de la force masculine, et parfois dans des termes d'une extrême énergie. Cette qualité des muscles ne lui semble pas à dédaigner non plus chez la femme, car, dès leur première promenade en tête-à-tête, Barbara fait tâter son biceps au sosie de Valentin, pour lui prouver qu'elle est capable de nager contre le courant. Ils marchent très près l'un de l'autre à travers un terrible ouragan, et cet ouragan qui fait tout craquer autour d'eux, arrachant les branches, menaçant de déraciner les arbres eux-mêmes, Barbara l'aime : — Cela me secoue, dit-elle, cela m'éveille. On ne peut penser beaucoup dans ce désordre, en dehors des impressions électriques pour ainsi dire

que lui-même provoque. — Dering, lui aussi, aime l'ouragan, qui semble lui verser un breuvage magique, et, sous son influence, ces deux êtres faits pour s'entendre échangent des aveux assez bizarres sur leurs diverses sensations. Celles de Barbara ne peuvent se révéler tout entières ; il lui semble causer avec son mari inopinément sorti du tombeau, et assis auprès d'elle au bord de sa fosse où elle lui rend visite à la manière des goules. Ceci excuse un peu sans doute les inconscientes libertés qu'elle permet à Dering, qui comprend vaguement ce qui se passe en elle. Peut-être cette divination, si confuse qu'elle soit, empêcherait-elle un être délicat et fier de revenir tous les jours à Rosemary, mais le genre de délicatesse et de fierté qui gâterait leur plaisir est assez rare chez les hommes. Dering devient donc le compagnon assidu de Barbara, et ils jouissent sans contrainte du tête-à-tête, la maîtresse du logis, tante Fridis, étant toujours invisible, en vertu d'une loi tacite qui règne en Angleterre et qui s'accentue en Amérique : jamais les grands-parens ne gênent la jeunesse ; ils sont comme n'existant pas. Tante Fridis se relègue d'elle-même dans la bibliothèque, et Barbara reçoit Dering dans le salon, légèrement vêtue parfois, prodiguant à ses yeux éblouis des trésors qui n'ont rien d'immatériel sous la transparence de négligés pittoresques. Tandis qu'ils lisent au hasard Browning, leurs deux têtes rapprochées au-dessus du même livre, les cheveux bruns de Dering semblent s'élancer vers les boucles dorées de Barbara comme s'ils possédaient une vie qui leur fût propre. En vérité, le magnétisme ne saurait aller plus loin. Un jour, ils tirent un horoscope, tout en déchiffrant les lignes de leurs mains, et nous apprenons que la main de Barbara est longue, mince et ferme, avec des ongles parfaitement bien tenus, mouchetés çà et là de petites taches blanches, « une main qui vous effleure plus doucement que les lèvres de bien d'autres, et dont le duvet même semble respirer. » L'entretien avec une personne pourvue de mains semblables ne peut être purement spirituel. Barbara dit à John Dering sa joie de n'avoir pas d'enfant dans son veuvage, et il la comprend beaucoup mieux que nous ne la comprenons nous-mêmes ; elle s'habille de blanc pour lui plaire, et quoique sous ce blanc elle fasse un peu l'effet d'une statue colossale, Dering s'étonne de l'avoir trouvée autrefois trop forte et trop grande. Il compare à la Vénus de Milo cette superbe créature naïve et gaie, en dépit de son grand chagrin, qui d'ailleurs est favorable à l'intimité.

« Jeune homme, si tu veux avoir une jeune femme pour amie, choisis-en une qui ait éprouvé quelque grande douleur. » Le conseil n'est pas mauvais : il y a les heures d'épanchement, les confidences, les pleurs essuyés, après quoi le beau temps succède à

l'orage. Barbara sait faire du thé excellent, elle est musicienne, elle parle argot presque aussi bien que Dering lui-même, tout en le querellant sur cette mauvaise habitude; elle est, avec les caprices de sa nature nerveuse, vingt femmes séduisantes en une seule. Dering le lui dit et elle l'écoute sans colère.

A mesure que le froid de l'automne contrarie leurs promenades, ils se livrent dans le grand vestibule à des jeux d'enfans, et c'est ainsi qu'à la suite d'une partie de *grâces*, tout en se disputant pour une bagatelle, ils courent au-devant du dernier péril. Dering poursuit Barbara, l'attrape, la saisit, et l'étreinte, qui a été d'abord des plus innocentes, finit par un baiser décisif, à la suite duquel nous retrouvons ces deux êtres véhémens formant un groupe étrange devant la grande cheminée où ils sont venus, sans que ni l'un ni l'autre sache comment, Dering renversé dans un fauteuil, Barbara assise par terre contre son genou, le visage caché entre ses mains. La scène est très vive et du plus franc réalisme; elle se termine cependant par ce cri de Barbara : — Vous n'êtes qu'un homme, vous ne savez pas quels sentimens complexes déchirent une âme de femme... Vous ne savez pas ce que c'est que de pécher contre les morts... Les morts, répète-t-elle en jetant un coup d'œil égaré autour d'elle; puis elle s'enfuit, s'arrachant aux bras qui veulent la retenir : — Non, non !.. Il y a une tombe entre nous !.. Il y a entre nous une tombe ouverte !..

Bientôt après, tandis que Dering cherche en vain le sommeil, poursuivi par le souvenir enivrant et cruel de cet abandon qui s'est terminé par un refus, Barbara se regarde au miroir, tout en dénouant ses cheveux, et elle dit à ce reflet d'elle-même : — Je sais ton nom, celui que te donnerait ton mari... Ton nom est Infidèle...

Et il lui semble qu'une autre bouche que la sienne l'ait prononcé, ce nom, et elle tombe à genoux, elle implore le pardon de Valentin, elle lui demande d'effacer ce baiser funeste, elle veut mourir de remords, de honte; elle va chercher dans une armoire sa robe de noces, son voile de mariée, elle passe la nuit à prier et à expier devant ces reliques sacrées, frissonnante sous sa chemise de nuit de batiste légère, tandis que les branches gelées s'entre-choquent au dehors et que se lamente le vent d'hiver.

Puisera-t-elle de la force dans une semblable pénitence? Elle peut s'en flatter pendant une semaine, mais Dering trouve moyen de se rapprocher d'elle. L'écrasant sur sa poitrine, il lui dit : — Je veux toute la vérité ici, cœur contre cœur. Avouez-le... Je devine la pensée morbide qui vous hante. Eh bien ! repoussez-la cette pensée,.. entendez-vous, entends-tu ? Je te l'ordonne. Je suis ton amant, et je te commande de chasser ces pensées de vampire...

Inutile de lutter... Chère,.. si chère, savez-vous ce que j'ai trouvé dans mon livre de prière, un livre que m'a laissée celle de mes sœurs que j'aimais tant,.. la petite Hortense qui est morte?.. Je pensais à elle, et comme elle s'entendait bien à me consoler, quand mes yeux sont tombés sur ces mots : « Les vivans te loueront, Seigneur. — Chérie, voilà toute la vérité... Les vivans... Ne voyez-vous pas?.. Ce fut un message de Dieu même... Les vivans, Barbara, les vivans...

Elle ne veut pas l'entendre, elle lui redit qu'elle ne pourra jamais oublier, bref, elle le renvoie désespéré, mais, par une bizarre inconséquence, elle le reconduit à la station où il doit prendre le train qui l'emportera loin d'elle, et naturellement il profite de l'étroit voisinage que permet la voiture, de l'ignorance d'oncle Joshua, derrière le dos duquel on peut dire impunément : *Je t'aime*, en français. Un fâcheux, assez comique, qu'ils se trouvent obligés de prendre en route pour remédier au désastre d'une charrette versée, arrête, il est vrai, les entreprises de Dering; une dernière fois, il s'agenouille sous un prétexte pour baiser rapidement la robe de Barbara, la semelle de sa bottine; mais nous n'avons pas l'impression, quand se termine ce voyage semi-sentimental, semi-humoristique, de Rosemary à Charlottesville, voyage un peu long d'ailleurs, que ces tendres adieux soient le prélude d'une rupture. Sans doute, elle se sent elle-même bien faible et bien irrésolue, car, rentrée chez elle dans la nuit, elle nous fait assister à une nouvelle scène de désespoir hystérique, dont ses mulâtresses Ramsès et Sarah ont grand'peine à la tirer en la berçant, en la plongeant dans un bain chaud parfumé d'essence de roses, en massant ses bras inertes. Ce qui la calme à la fin, c'est ce verset des psaumes : « Dans la mort, aucun homme ne se souvient de toi,.. » qui lui saute aux yeux lorsque, selon sa coutume enfantine, elle ouvre le livre au hasard.

— Je serai peut-être heureuse encore, dit-elle en s'endormant.

Et elle essaie en effet d'être heureuse; elle se persuade que l'impatience avec laquelle elle attend la lettre promise par Dering est de l'amour.

IV.

Barbara Pomfret a le tort de ne pas se borner à lire les lettres de Dering; elle lit aussi la Bible, par une habitude qui est devenue chez elle comme une seconde nature (il y a chez cette exaltée de singuliers contrastes), et elle tombe sur des versets

qui la font de nouveau réfléchir : « Et je ne leur donnerai qu'un cœur et qu'une voie, afin qu'ils puissent me craindre à jamais pour leur bien et pour celui de leurs enfans après eux. » Ou encore : « Une fin est venue, la fin est venue ; elle t'attend, regarde ; elle est venue. »

Tout à coup il lui semble (la malheureuse ne procède que par hallucinations), il lui semble qu'elle sort d'elle-même, qu'elle se surveille de quelque lieu élevé ; ses souvenirs, les souvenirs qu'elle est venue chercher à Rosemary, dans ce lieu hanté, comme elle le nomme, et qu'elle aimait pour cela, reprennent possession d'elle. Personne pour la conseiller, pour la secourir ; elle se tourne vers Dieu, en la personne de son ministre, le jeune recteur Tréhune, qui est resté veuf avec quatre petits enfans. La conférence est d'une nature délicate et embarrasse beaucoup M. Tréhune, qui, s'il ne connaissait pas Barbara, se croirait en face d'une folle :

— On me dit, commence-t-elle, que vous comptez retrouver votre femme au ciel. Croyez-vous qu'elle vous reconnaîtra ? Croyez-vous que dès à présent elle s'intéresse à vous, qu'elle vous voit ?.. Croyez-vous qu'elle se soucierait que vous fussiez amoureux d'une autre femme ?

Et très pâle, souffrant comme si on lui plongeait un couteau dans le cœur, Tréhune répond : — Je le crois, je crois que je la retrouverai, que je reconnaîtrai ma femme, que dès à présent elle est près de moi très souvent.

— Et vous croyez que quelqu'une de vos actions pourrait la blesser ?

— Je n'en sais rien, mais je tâche de ne rien faire qui lui eût déplu vivante.

— Et vous croyez que vous vous aimerez là-haut comme vous vous aimiez en ce monde ?

— Davantage...

— Je dis comme vous vous aimiez en ce monde...

— Non, mais davantage.

— Davantage, davantage ?.. N'était-ce pas assez ? Que demanderiez-vous de plus ?

— Rien, répond presque avec violence le pauvre veuf qu'elle torture.

— Est-il plus coupable pour une femme que pour un homme de se remarier ? reprend Barbara.

— Cela dépend de tant de choses, madame ! Il n'y a de péché dans aucun des deux cas.

— Mais ceux que nous avons aimés, ceux qui sont au ciel nous mépriseront ?

— Ceci ne me semble pas naturel; je ne puis croire que ces âmes à qui Dieu a donné le repos puissent avoir du mépris pour les exilés de la terre qui les ont aimées.

— Dieu ne permet donc peut-être pas que nos actions affligent les morts?

— C'est fort probable.

— Enfin, vous êtes persuadé que si nous les oublions, si nous leur préférons d'autres êtres, ils ne nous mépriseront pas?

— Nous pourrions, en ce cas, répond lentement le recteur, nous mépriser nous-mêmes.

— Alors on a tort de se remarier?

— J'aurais tort. Je ne dis pas qu'il en serait de même pour vous.

— Pourquoi auriez-vous tort?

— Parce que je serais un lâche d'épouser une femme quand mon cœur est dans le tombeau d'une autre femme qui m'a donné tout le bonheur que peut donner la terre.

— Vous pensez qu'il vous serait impossible d'aimer de nouveau?

— J'en suis sûr.

— J'en ai été sûre, moi aussi. Pourtant, si vous rencontriez une autre femme qui lui ressemblât en tout, jusqu'à la voix, jusqu'au sourire, et qui fût plus belle qu'elle ne l'a jamais été, l'aimeriez-vous?

— Ce que vous supposez est impossible.

— Ne dites pas qu'une chose soit impossible, vous qui croyez à la réunion des époux dans le ciel. Encore un mot. Vous préférez mener une vie d'isolement absolu plutôt que de voler une seule pensée à celle qui vous a quitté?

— Oui, déclare fermement Tréhune.

— Eh bien! dit-elle d'une voix fatiguée, je vous crois, mais c'est merveilleux,.. c'est merveilleux...

Ce merveilleux, cependant, la fait rentrer en elle-même; car, en revenant du presbytère, elle écrit à Dering pour le supplier de « sortir de sa vie, » en lui expliquant qu'elle ne peut supporter la pensée du mépris que tôt ou tard il aurait d'elle si elle consentait à devenir sa femme. Ne se demanderait-il pas sans cesse malgré lui : — Si je meurs à mon tour, qui cette femme épousera-t-elle? — Ne regarderait-il pas autour de lui tous ses amis en se disant : — Celui-ci peut-être, ou celui-là? — Et comment penser à la réunion éternelle autrement que dans un enfer où ils se rencontreraient avec *l'autre?* Non, non, il faut qu'il l'oublie...

Le pauvre Dering reçoit cette injonction cruelle au moment

même où il se dispose à partir pour un dîner de garçons. Il croit tenir une lettre d'amour et glisse l'enveloppe fermée dans son sein, pour avoir la jouissance de la sentir toute la soirée contre sa chair avant de s'accorder la jouissance plus grande encore de la lire. Quelle déception! Ayant lu, le malheureux reste atterré; il ne faut rien de moins qu'un vigoureux plongeon dans un bain froid pour le faire sortir de sa stupeur.

Le surlendemain, les journaux annoncent un horrible accident arrivé à M. Dering. Il ne s'agit que d'un cousin de Jock; mais, avant d'être édifiée là-dessus, Barbara, éperdue, a télégraphié, le lien s'est renoué dans l'angoisse du moment; elle veut le revoir, le rejoindre; bref, elle le rappelle, et, cette fois, elle fait démeubler sa chambre, reléguer au loin tout vestige du passé, elle-même brûle sa robe de mariée, les lettres de son mari, jusqu'à la miniature qu'elle portait à son cou.

— Adieu, dit-elle à toutes ces choses condamnées.

Maintenant, le charme est rompu; rien ne l'empêchera sans doute d'être au nouvel époux qu'elle aime et qu'elle a choisi.

La voici vêtue d'une ample robe flottante de soie de l'Inde couleur fleur de pêcher dont les plis souples s'adaptent aux moindres mouvemens de son corps admirable; elle tord sa magnifique chevelure en un nœud négligé; en agitant ses mains au-dessus de sa tête pour les rendre plus blanches, renversée comme une sultane sur des coussins de pourpre, elle attend Dering. La scène qui suit est du plus beau naturalisme : on nous fait remarquer la dilatation des yeux flamboyans et des narines nerveuses de Dering, l'attitude des amans réconciliés, en face l'un de l'autre, comme deux tigres prêts à s'élancer... Il lui demande si elle l'aime tout de bon, et les protestations de s'ensuivre, entremêlées aux rugissemens, aux baisers. — Je t'aime, dit Barbara, plus que qui que ce soit, plus que je ne croyais pouvoir jamais aimer, plus que n'importe quoi sur la terre ou au ciel, vivant ou mort,.. ou mort,.. tu entends?..

Et, en somme, il lui faut donner beaucoup de preuves, car assez naturellement Dering doute et se méfie.

V.

Il était tard, dans l'après-midi de la semaine suivante, quand la plus violente averse les surprit pendant une promenade à cheval. Comme ils se trouvaient près de la jolie église gothique qui servait de paroisse à tout le voisinage, ils s'y réfugièrent, après avoir attaché leurs chevaux. Au bout de vingt minutes, Dering, voyant que

la pluie ne cessait pas, insista pour remonter à cheval et retourner à Rosemary, d'où il ramènerait un véhicule quelconque. Barbara consentit donc à passer, en l'attendant, une heure d'assez triste solitude. Fatiguée du poste qu'elle avait d'abord choisi sur un vieux banc de chêne près de la porte ouverte, elle se mit à errer dans l'église et gravit jusqu'à la tribune de l'orgue, toute grise de toiles d'araignées. En redescendant l'escalier poudreux, elle fut surprise de le trouver plus sombre qu'il ne l'était cinq minutes auparavant; quelqu'un avait fermé les portes de l'église. Son cœur bondit, puis se mit à battre lourdement; elle essaya de tirer les verrous; peine inutile : la clé avait été tournée du dehors. Barbara, qui, depuis son enfance, détestait par-dessus tout être enfermée même en plein jour, dans la chambre la plus gaie, sentit une terreur, aussi invincible qu'elle était déraisonnable, se glisser dans ses veines... La pluie tombait plus fort que jamais, et la lueur bleuâtre projetée par des éclairs mettait en relief les hautes fenêtres avec leurs vitraux enchâssés dans du plomb, lui permettant parfois de déchiffrer les grandes lettres noires gravées sur les trois tablettes de marbre blanc au-dessus de l'autel, mais sans pénétrer sous les voûtes chargées d'ombre.

— Je resterai tranquille, parfaitement tranquille, se dit-elle à elle-même. J'entrerai dans mon banc et je m'y assoirai. Peut-être m'endormirai-je, et quand Jock reviendra, il se moquera de moi, et nous aurons un retour si joyeux ensemble!..

D'autres pensées, il est vrai, se pressaient, menaçantes et pénibles, dans son esprit, mais elle refusait de s'y arrêter, répétant toujours : — Je serai calme. Je prendrai ce livre de prières, je m'agenouillerai, je compterai jusqu'à cent, et dans l'intervalle Jock sera revenu.

Elle prononça ces mots à voix haute, s'agenouilla, et, comme elle le disait, appuya son front sur le grand livre d'heures à l'ancienne mode. La pluie ruisselait du toit en pente rapide; les éclairs augmentaient, se précipitaient; ils étaient maintenant suivis de coups de tonnerre sourds. Tout à coup un bruit la frappa, un singulier tapage aux portes de l'église. Elle se redressa et courut le long de la nef, entraînant avec elle un petit banc de bois dans sa précipitation, mais sans prendre garde à l'écho qu'il soulevait en battant les dalles.

— C'est moi, c'est Barbara. Jock! ouvrez vite...

Un nouveau grattage à la porte fut la seule réponse qu'elle reçut; puis un gémissement plantif suivit; c'était le chien qui, resté dehors, demandait à entrer; mais elle fut si troublée par cet incident inattendu qu'elle ne put réprimer un cri et recula jusque

dans le fond de l'église, les mains collées à ses oreilles. Un hurlement de supplication et de désespoir, terminé par un coup de tonnerre formidable, l'accompagna dans sa fuite. Il lui sembla que le sol tremblait sous ses pieds, puis l'averse se remit à tomber, et à l'extérieur un vent lugubre souleva l'épais tapis des feuilles mortes. Maintenant on ne discernait plus rien dans l'église que la silhouette générale des pupitres et des grandes tablettes, sauf quand l'incendie d'un éclair venait projeter son éclat pâle et fantastique sur tel ou tel objet. De nouveau le chien hurla, de nouveau ses lugubres aboiemens se perdirent dans le bruit du tonnerre.

— Il doit être tout près, se disait Barbara, retournée dans son banc de famille, il doit traverser Machunk-Creek. A présent il gravit la colline, il tourne le sentier, il entre dans le cimetière, il...

Elle fut alarmée derechef par le chien qui bondit contre la fenêtre auprès de laquelle elle était assise et se laissa retomber sur le sol en hurlant. La vue de cette tête noire et de ces pattes crispées la terrifia au-delà de toute expression; elle courut se prosterner tremblante sur les marches de l'autel. L'éclair qui suivit, balayant toute l'église pour ainsi dire, fixa sous ses paupières demi-closes le reflet des grandes lettres noires de l'inscription en face d'elle, et lui imposa en même temps un souvenir contre lequel, depuis qu'elle s'était trouvée enfermée, elle luttait désespérément. Il lui sembla que ses veines s'injectaient d'eau glacée. La dernière fois qu'elle avait contemplé ces sombres caractères, elle était debout devant cet autel, dans sa parure de mariée. Elle revoyait toute la scène aussi distinctement que si elle y eût joué un rôle au moment même; elle revoyait la face bienveillante et sérieuse du ministre officiant, même la verrue sur une de ses narines et l'habitude qu'il avait de plisser à grands plis son ample menton; elle revoyait le visage de son père, animé d'une expression anxieuse, tandis que la lumière du matin brillait blanche dans ses cheveux gris frisés, d'un si heureux contraste avec son teint frais, rougi par la bise; — elle revoyait la main de son mari qui tenait la sienne; elle n'avait pas levé les yeux sur lui pendant toute la cérémonie; — elle revoyait l'imperceptible déchirure d'un de ses volans de dentelle qui s'était pris dans la portière de la voiture; elle entendait la voix de l'homme qui avait été son mari, une voix très particulière, sonore et profonde, prononcer la formule : — Moi, Valentin, je te prends, toi, Barbara, pour ma femme, et je te garderai à partir de ce jour dans le bonheur et dans le malheur, dans la richesse et dans la pauvreté, dans la maladie et dans la santé, t'aimant, te chérissant, jusqu'à ce que la mort nous sépare. — Elle entendit même quelque chose de plus ; elle sentit, quand ils furent en voiture, loin de

l'observation des autres, qu'il se penchait vers elle et que son haleine effleurait sa joue avec ces paroles : — La mort ne nous séparera point, Barbara. Nous la défierons, ma femme, ma vaillante bien-aimée! Qu'est-ce que la mort devant l'amour? Ce ne sera qu'une courte attente solitaire pour celui de nous deux qui s'en ira le premier. Elle ne peut pas nous séparer, chérie. — Oui, elle entendit cette voix, tout près de son oreille : — La mort ne peut nous séparer, Barbara.

— Maintenant, il passe la double barrière, se dit-elle tout haut, maintenant il gravit la montée de l'église...

Le chien poussa sous la fenêtre un gémissement plus sinistre que tous les autres, et la voix à son oreille reprit, comme pour la réconforter : — La mort ne peut nous séparer, Barbara.

Elle se retint des deux mains à la balustrade de l'autel et, toujours à genoux, faisant un héroïque effort, elle pria.

— Cher bon Dieu, dit-elle de la voix enfantine qu'elle reprenait toujours aux instans de souffrance, ayez pitié de moi, je n'ai fait de mal à personne. Je vous en prie, protégez-moi... Val ne tient plus à m'avoir pour femme; faites qu'il m'oublie, ne souffrez pas que ces pensées me reviennent; ramenez Jock vite, bien vite... Que je n'attende plus trop longtemps. De grâce, soyez miséricordieux envers moi et enseignez-moi le chemin que je dois suivre.

Aussitôt qu'elle s'arrêta pour reprendre haleine, elle entendit plus distinctement que jamais ces mots : — La mort ne peut nous séparer, Barbara.

— Oh! de grâce, Val! de grâce, Val! murmura-t-elle piteusement. Oh! Dieu, qu'il ne soit pas irrité contre moi. Oh! Val, j'étais si seule! — si seule! Vous ne savez pas combien tout me manquait;.. ces longues nuits sombres pendant lesquelles je pensais à vous, je pensais à vous jusqu'à ce que mon cœur fût près d'éclater... Tu ne sais pas, Val, combien j'aspirais à te revoir! Je te conjurais de revenir... Tu devais m'entendre cependant; pourquoi n'es-tu jamais venu, jusqu'à ce moment où ta présence est terrible? Je t'en supplie, demande à Dieu de me faire mourir. — Surtout, ne va pas me haïr...'Il te ressemblait tant!.. Non, cette excuse n'est pas honnête, parce qu'ensuite je... N'en dis pas davantage, n'en dis pas davantage, Val... Je sais, j'obéirai, si tu veux me reprendre. Oh! Val, je suis à toi... Je ne peux pas être à un autre... Je ne suis pas la misérable que tu penses... Je ne ferai pas cela... Je n'ai pas pu m'empêcher de le désirer, mais quant à le faire, non, je te le promets! Si tu voulais seulement venir quelquefois! J'étais si seule, si seule,.. et j'ai peur de la nuit... Tu me manques tout le temps... Je ne l'épouserai pas, Val, je te le jure, si tu veux me pardonner et me reprendre,

non, si tu veux seulement me pardonner. Je te le promets, je te le promets! Je t'en prie, Val, ne crois pas que j'y aie jamais été résolue vraiment. Je croyais l'être, mais je ne l'étais pas au fond de mon cœur. Oh! je n'ai jamais seulement commis le crime d'y songer tout de bon. Rappelle-toi ce que j'ai éprouvé d'abord... Je me haïssais, je luttais,.. je luttais si fort. D'abord, ce fut parce qu'il te ressemblait... Il te ressemblait tant que je l'ai pris pour toi... J'ai cru que tu étais revenu. Oh! femme indigne! femme indigne que je suis! Mais je m'arrêterai, je réparerai. De grâce, Val, de grâce... Mon Dieu, qu'il ne se moque pas de moi!.. Oh! Val, ne vous moquez pas de moi, ne riez pas, ne riez pas...

Quand Dering la rejoignit, il crut d'abord, la retrouvant inanimée, la face contre les marches de l'autel, qu'elle était morte...

. . . .

Barbara fut inconsciente pendant quelques heures; quand elle eut enfin repris ses sens, le premier désir qu'elle exprima fut de voir Dering. Quoiqu'il fût alors minuit, elle voulut qu'on la portât dans la chambre où elle l'avait reçu le soir de son arrivée; ses magnifiques cheveux, épars sur son peignoir de soie blanche, se glissaient çà et là dans la fourrure d'un gris bleuâtre dont il était garni, comme des veines de feu parmi les cendres. Dans son visage mortellement pâle, les yeux restaient grands ouverts et assombris sous les paupières immobiles. Dering vint s'agenouiller auprès d'elle en silence, essayant de soulever les mains inertes qui gisaient sur ses genoux; elle les retira lentement.

— Je vous fatigue peut-être? dit-il, effrayé de l'impassibilité de son attitude et de son expression. Si nous ne causions pas ce soir?

— Il faut que nous causions, répliqua-t-elle d'un ton morne.

— Demain il sera temps. Laissez-moi vous aider à remonter chez vous.

— Il n'y aura pas de demain, répondit Barbara. — Toujours la même voix sans inflexions.

Dering essaya de nouveau de s'emparer de ses mains.

— Ma pauvre chérie! Quel coup vous devez avoir reçu!

— Oui, un coup terrible.

— Mon amour,.. je le sais trop. Laissez-moi vos mains, je ne veux que les tenir et les réchauffer. Vous semblez avoir si froid.

— C'est cela,.. j'ai froid,.. bien froid... Oui, vous pouvez garder une de mes mains, la main gauche;.. seulement attendez une minute, attendez je vous dis, que j'aie trouvé quelque chose.

Ses doigts tremblans cherchaient ce quelque chose dans son sein.

— Ah! voilà, reprit-elle à la fin, et elle lui tendit une main ouverte sur laquelle reposait un anneau d'or tout uni.

— Qu'est-ce? Qu'est-ce? Que dois-je faire?.. demanda Dering, anxieux. Quelle est cette bague?

— Je veux la remettre. C'est mon anneau de mariage.

— Barbara! Bon Dieu!.. Qu'avez-vous, ma chérie?.. Laissez-moi appeler...

Elle le retint : — N'appelez personne... Je ne suis pas malade... Je sais ce que je fais. Ceci est mon anneau de mariage, je l'ai ôté, il faut me le remettre, il le faut, dit-elle d'une voix redevenue vibrante.

Dering était blanc comme un linge, les dents serrées, le sang bourdonnait dans ses oreilles.

— Vous n'êtes pas vous-même, répliqua-t-il enfin, se contenant avec effort; je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Mais moi, je le sais, s'écria-t-elle, en se soulevant à demi. Dieu m'a parlé, il m'a parlé durant ces heures terribles dans l'église, quand vous n'êtes pas venu,.. quand vous n'êtes pas venu...

— Je suis venu aussitôt que je l'ai pu. La nuit était noire et les routes ruisselaient comme des rivières... Barbara, vous me brisez le cœur.

Elle le regarda et reprit peu à peu son calme stupide.

— Les cœurs ne se brisent pas.

Ici, dans ce moment d'émotion culminante, l'auteur a cru devoir introduire un peu d'argot qui frappe Dering lui-même, — et nous lui en savons gré, — comme « grossier » en pareille circonstance.

— Vraiment? répond Barbara. Vous vous rappelez que je vous ai dit autrefois que j'étais grossière...

Et cette étrange veuve poursuit :

— Je crois avoir été honnête pourtant... Je vous ai dit ce que j'éprouvais pour Val, que je ne parvenais pas à l'oublier... Je vous ai dit qu'il me hantait, je vous ai dit que jamais nous ne pourrions être heureux. Les femmes n'oublient pas, même quand elles le désireraient,.. du moins les femmes telles que moi... Ce doit être affreux,.. ce n'est pas naturel... J'ai tout vu ce soir dans l'église. Ah! que j'ai eu peur! Je sais ce que je dois faire. Je conçois combien j'ai été coupable... J'ai été grossière,.. il n'est pas permis à une femme d'être grossière. Je ne comprends pas que vous ayez voulu de moi. J'étais à lui,.. j'étais à lui, d'abord, j'ai été sa femme. Comment serais-je devenue la vôtre? Je ne pouvais oublier; j'ai brûlé ma robe de mariée, j'ai brûlé son portrait, mais

quelque chose m'a fait garder l'anneau. Vous allez me haïr,.. je le sens,.. vous me regardez d'une façon qui me le prouve... Cependant je n'ai pas peur... Je n'aurai plus jamais peur de rien... Je ne serai jamais...

Dering la saisit par les poignets et la força de se lever toute droite. L'anneau d'or tomba entre eux sur le parquet ciré.

— Si vous n'êtes pas folle, dit-il avec lenteur, vous êtes la plus cruelle des créatures

Mais ces paroles ne pouvaient impressionner Barbara.

Elle se tordit dans les tenailles humaines qui l'étreignaient, cherchant de droite à gauche la bague tombée.

— Il ne faut pas que je la perde, c'est tout ce que j'ai, répétait-elle. Ne me lâcherez-vous pas jusqu'à ce que je l'aie trouvée?

Il la repoussa rudement, avec un cri d'autant plus sauvage qu'il s'efforçait de le retenir. En ce moment, il sentait tout de bon qu'il la haïssait. La clarté du feu lui faisait horreur, comme quelque chose de funeste et d'odieux, tandis qu'elle s'attachait, mourante, aux longs cheveux roux de Barbara et aux lignes sinueuses de son corps qui rampait, cherchant toujours l'anneau.

— Je ne peux pas le trouver! dit-elle enfin en levant vers lui un regard découragé, à genoux, appuyée sur ses talons et les mains nerveusement enlacées. Disparu, lui aussi! Il ne me reste plus rien. Dieu pourrait me laisser mourir...

— Peut-être pense-t-il que vous changeriez encore d'avis après la mort, dit durement Dering.

Sa seule réponse fut de reprendre ses recherches en murmurant par intervalles :

— Je ne peux pas le retrouver! Je ne peux pas le retrouver! Et c'est tout ce que j'ai.

— Barbara, dit Dering après quelques instans de silencieuse attente, je tiens à vous bien comprendre... Vous voulez que je m'en aille? Vous voulez que tout soit fini entre nous?

— Je ne veux rien, répondit-elle en secouant la tête, je tâche seulement de faire ce qui est bien.

— Vous trouvez *bien* de ruiner la vie entière d'un homme pour quelque fantaisie morbide?

— Oh! vous ne savez pas ce que j'éprouve,.. vous ne pouvez le savoir... Il a dit que la mort ne nous séparerait pas, et elle ne peut nous séparer en effet. N'ai-je pas été sa femme, — sa *femme!*

— Croyez-vous que je ne comprenne pas? répliqua Dering avec rage. Combien de fois cette pensée ne m'est-elle pas venue! Bon Dieu! les femmes sont-elles humaines? Je me le demande.

— Je veux faire mon devoir, reprit-elle défaillante, de grosses

larmes jaillissant de ses yeux. Vous ne vous doutez pas de ce qu'il y a d'horrible à se rappeler qu'on a été la femme d'un homme au moment où l'on se propose de devenir celle d'un autre. Dieu a été cruel pour moi,.. bien cruel.

— Et pour moi?.. que croyez-vous qu'il ait été? dit Dering avec un ricanement féroce. Puis, d'un vigoureux mouvement du bras, comme s'il eût rejeté quelque chose qui s'acharnait après lui : — Non, du diable si je mets tout cela sur le compte de la Providence! Que pensez-vous avoir été pour moi, vous?

— Une malédiction, dit-elle tout bas, avec un hochement de tête sagace qui lui fit peur. Oui, je sais que j'ai été pour vous une malédiction, mais je n'ai jamais été votre femme,.. et puis les hommes oublient... Vous êtes jeune! Songez combien il eût été affreux que je vous eusse épousé et qu'ensuite vous eussiez découvert... ceci!

— Oui, c'eût été désagréable...

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Dering, mais sa voix, son geste, étaient tranquilles.

— Vous voyez, tout pouvait être pire, reprit-elle. Quand les gens disaient cela autrefois, je n'y trouvais aucun sens; c'est vrai pourtant. Si je vous avais épousé, c'eût été pire, mille fois.

Il éclata :

— Cependant vous prétendiez m'aimer!

— Et je vous aimais, je vous aimais... Vous n'allez pas croire le contraire? ajouta-t-elle en s'interrompant avec surprise dans sa phrase commencée. Assurément, je vous aimais.

— En vérité?.. fit rudement Dering.

— Dites, vous croyez que je vous ai aimé?.. Vous croyez cela?..

— Je l'ai cru.

— Croyez-le encore... Vraiment je ne suis pas aussi mauvaise que vous le supposez. Il fallait bien vous aimer pour agir comme j'ai agi. N'en avez-vous pas assez de preuves? Je ne puis m'empêcher d'être maintenant ce que je suis, incapable de me sentir triste, ou contente, ou effrayée, ni rien... Vous vous rappelez que je vous ai écrit une fois dans une lettre que je ne *sentais plus?..* N'importe, je sais que je vous ai aimé.

— Moi, je crois que vous êtes folle, dit Dering d'une voix étranglée.

— Je voudrais pouvoir le croire, répondit-elle plaintive, mais je ne le suis pas. Cette épouvantable crise m'a laissée comme étourdie, voilà tout; mon esprit est parfaitement clair. Je comprends que vous deviez me haïr d'abord,..je ferais de même à votre place... Vous ne pouvez vous en empêcher; aussi je ne vous en veux pas.

Vous souffrirez moins... J'aime mieux que vous me haïssiez que de vous voir souffrir.

— Il est assez difficile de croire certaines choses, dit Dering. Aurez-vous la bonté de me prêter une voiture pour regagner Charlotteville ?

— Ce soir?

— Ce soir. Peut-être comprendrez-vous que je ne puisse dormir une nuit de plus dans cette maison.

— Parce que j'y suis, dit-elle tristement. Je ne vous blâme pas... Je ne vous blâme pas le moins du monde.

— C'est beaucoup de bonté de votre part. Cette générosité ira-t-elle jusqu'à me faire reconduire?

— Vrai, vous voulez partir ce soir ?

— Si vous ne me refusez pas un cheval...

— Donnez vos ordres, répliqua-t-elle lentement.

— Merci. M'accorderez-vous maintenant une poignée de main?

Elle lui tendit la main en silence.

— Adieu, dit-il ; — puis, après une pause : — Adieu, Barbara.

— Adieu, répondit-elle, les yeux baissés sur leurs mains unies.

Il répéta encore : — Adieu ! — et de nouveau elle prononça ce mot après lui, tandis que leurs mains se séparaient. Il marcha vers la porte et sortit, mais pour rentrer en trébuchant et la saisir, et l'étreindre et meurtrir son visage de baisers furieux.

— Je vous aime, balbutiait-il avec angoisse. Je vous aime, malgré tout. Oh ! Barbara, vous serez si malheureuse demain quand je serai loin, quand vous songerez que je suis parti pour toujours ! Car je ne reviendrai plus,.. non, jamais, jamais... Barbara, pensez-y,.. pensez à ces heures exquises que nous avons passées ensemble,.. à mes baisers, aux tiens... Tu m'embrassais ainsi !..

Et il baisait ses cheveux, ses paupières, sa gorge, la blessant presque dans son ardeur désespérée. Hélas ! il eût aussi bien essayé de réveiller un cadavre ! Elle gisait dans ses bras, haletante, mais distraite ; les yeux qu'elle levait vers lui étaient pleins de supplications timides et le regardaient à travers des larmes.

— J'essaie d'avoir du chagrin, et je n'en ai que de ne pouvoir réellement m'affliger, dit-elle d'une voix basse ; je sais que vous partez, que je vous ai aimé, je tâche d'être désolée, et je ne puis que penser qu'il sera doux de dormir. Je suis si fatiguée ! Je crois bien que je ne pleurerai plus, sauf de ne pouvoir pleurer. Tout cela vous paraît absurde. Mais, je vous en prie, efforcez-vous de comprendre.

— Adieu, dit-il, d'une voix rauque, en passant sur ses cheveux sa forte main tremblante. Vos lèvres... encore une fois.

Elle leva vers lui un visage docile, mais le baiser passionné de Dering laissa sa bouche entr'ouverte sans plus d'expression qu'auparavant.

— Je ne puis, je ne sens rien,.. j'ai beau faire.

Brusquement il s'agenouilla devant elle et lui prit les deux mains pour les poser sur sa tête inclinée.

— Dites: « Que Dieu soit avec vous, Jock! » murmura-t-il tout bas.

Elle répéta ces mots d'une voix douce et sérieuse, désirant lui complaire : — Que Dieu soit avec vous, Jock.

— Et qu'il soit avec vous! ajouta-t-il dans un profond soupir.

Un instant encore, il tint ses genoux étroitement embrassés, puis il s'en alla, en fermant la porte avec précaution derrière lui.

Alors elle se remit à chercher la bague perdue, la retrouva enfin sous le garde-feu et, soufflant les cendres qui la couvraient, la fit glisser à son doigt, tandis que s'éloignait la voiture qui emportait Dering.

Certes, le pauvre Jock Dering est frustré, mais il reste à savoir si feu Valentin Pomfret n'a pas lieu de se plaindre aussi. Le genre de fidélité qu'on lui garde ne serait pas pour satisfaire un jaloux. On a peut-être vu des veuves manquer à leurs premiers sermens avec moins d'impudeur que n'en met Barbara à tenir les siens, et nous nous étonnons qu'ayant l'habitude de « cette analyse morbide de soi-même qui est la malédiction de notre siècle, » la jeune femme n'ait pas démêlé qu'il importait peu de s'arrêter en si beau chemin.

Th Bentzon.

ÉTUDES SUR LE XVIIE SIÈCLE

II[1].

CARTÉSIENS ET JANSÉNISTES.

I. *Essai sur l'esthétique de Descartes*, par M. Émile Krantz. Paris, 1882, Alcan. — II. *Pascal physicien et philosophe*, par M. Nourrisson. Paris, 1885, Perrin. — III. *Étude sur le scepticisme de Pascal*, par M. Droz. Paris, 1886, Alcan. — IV. *Les Sceptiques grecs*, par M. Victor Brochard. Paris, 1887, Alcan.

C'est une opinion communément reçue que Descartes et le cartésianisme auraient exercé au XVIIe siècle, non-seulement sur la direction des idées, mais aussi sur la littérature, et conséquemment sur la forme de l'art classique, une influence considérable. M. Désiré Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, M. Francisque Bouillier, dans son *Histoire de la philosophie cartésienne*, et, plus récemment, M. Émile Krantz, dans un remarquable *Essai sur l'esthétique de Descartes*, l'ont soutenu, enseigné, démontré tour à tour, chacun d'eux enchérissant sur son prédécesseur, et le dernier réussissant même, par une espèce de tour de force, à faire sortir des leçons de Descartes la poétique de Boileau, les romans de Mme de Lafayette, et la tragédie de Racine. On admet, d'autre part, qu'après avoir ainsi déterminé les caractères généraux de la littérature du XVIIe siècle, l'influence du cartésianisme, enveloppée pour ainsi dire dans le discrédit de la physique prétendue

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

chimérique du maître, aurait cessé de se faire sentir dès les premières années du XVIIIe siècle. Une philosophie nouvelle, celle de Locke et de Condillac, la philosophie de la sensation, comme on l'appelle d'ailleurs assez improprement, aurait alors suscité une nouvelle littérature : celle de Voltaire et de Montesquieu, de Diderot et de Rousseau, de d'Alembert et de Condorcet.

Cette opinion est-elle conforme à la vérité des faits? L'influence du cartésianisme, dont on verra que nous ne méconnaissons pas la grandeur, a-t-elle bien été ce que l'on croit? et ne commet-on pas enfin une erreur assez grave sur la nature, sur le temps précis, et sur la portée de son action? C'est ce que je me propose ici d'examiner. Je n'ai d'ailleurs aucune raison de ne pas dire dès le début qu'il s'agit de renverser ou de retourner l'opinion, et de montrer que l'influence du cartésianisme, nulle au XVIIe siècle, excepté peut-être en physique, a tout entière agi, cinquante ou soixante ans plus tard, sur ceux-là mêmes de nos grands écrivains qui croyaient, et que l'on croit, sur leur parole, qui l'ont le moins subie.

I. — LA FORMATION DU CARTÉSIANISME.

Pendant les dernières années du XVIe siècle, et dans les années toutes récentes encore du règne d'Henri IV, le scepticisme ou le « libertinage, » comme on l'appelait alors, avait fait d'étranges progrès. Les *Essais* de Montaigne, avidement lus, l'avaient insinué, l'insinuaient plus subtilement et plus profondément tous les jours; d'autres ouvrages, plus grossiers, parmi lesquels il faut citer l'énigmatique *Moyen de parvenir*, de Béroalde de Verville, en avaient mis les conclusions à la portée des intelligences vulgaires; et la licence enfin des mœurs de cour, en achevant de brouiller dans les esprits les idées de deux choses distinctes : le désordre de la conduite et la liberté de penser, avait achevé de les autoriser publiquement l'une et l'autre. En vain la religion et la philosophie avaient-elles essayé d'en barrer ou d'en ralentir le cours. En vain du Vair, dans sa *Philosophie morale des stoïques*, et Charron, dans son *Traité de la Sagesse*, — ce Charron que l'on regarde à tort comme un disciple de Montaigne, parce qu'il en est le plagiaire, — avaient-ils tenté quelque chose d'analogue à cette *Apologie de la religion chrétienne*, dont on croit distinguer, dans les *Pensées* de Pascal, au moins les grandes lignes. En vain, François de Sales, en rendant la religion plus humaine et surtout plus traitable, s'était-il efforcé de l'accommoder au monde, de peur que le monde ne s'habituât à se passer d'elle. En vain Bérulle et Saint-Cyran, plus durs,

avaient-ils tâché de reconquérir par l'attrait de la sévérité chrétienne les âmes qui glissaient hors de la main des « doux. » Ils avaient tous également échoué. Même la terreur, même le supplice de Vanini, brûlé, en 1619, par les magistrats de Toulouse, ou celui de Jean Fontanier, brûlé deux ans plus tard, en 1621, par les juges de Paris, n'y avaient pu faire davantage. Favorisé qu'il était par de nombreuses causes, — dont les troubles de la fin du siècle, et le caractère plus qu'impie des querelles de religion, n'avaient pas sans doute été la moins agissante, — le mal avait continué de croître. C'est en 1623, dans un endroit souvent cité de ses *Quæstiones in Genesim*, que le savant père Mersenne, celui qui devait être un jour non-seulement le factotum, mais le facteur, si je puis ainsi dire, ou la « boîte aux lettres » de Descartes, passant en revue l'Europe catholique, n'évaluait pas le nombre des athées à moins de « 50,000, » pour Paris seulement. « Et il y a telle maison, disait-il, où j'en nommerais bien, si je le voulais, jusqu'à douze : *In unica domo possis aliquando reperire duodecim qui hanc impietatem vomant.* »

Athées ou sceptiques, en quoi consistaient leurs doctrines? ou même en avaient-ils une? C'est la question à laquelle on aurait depuis longtemps répondu, si nous n'avions été nourris dans le respect de l'une des paroles certainement les plus absurdes qui soient jamais tombées de la bouche d'un doctrinaire. Le doctrinaire, c'est Royer-Collard, et la parole absurde, c'est que « l'on ne fait pas au scepticisme sa part. » Mais, au contraire, on fait toujours sa part au scepticisme, puisqu'il n'y a pas un sceptique, — depuis Sextus Empiricus jusqu'à l'auteur de la *Critique de la raison pure*, — qui ne la lui ait faite ; et, du moment qu'on la lui fait, on fait nécessairement aussi celle des certitudes et des vérités que l'on met en dehors et au-dessus du doute. En réalité, les athées ou les « pyrrhoniens » du père Mersenne, ainsi qu'il les appelle lui-même dans un autre de ses ouvrages, ne sont pas des sceptiques, ou du moins, ne l'étant, avec leur maître Montaigne, que par rapport à la morale et à la religion, ce sont plutôt des épicuriens, ou même déjà des rationalistes. Ils ne trouvent point les preuves de la religion solides, — celles que Charron, par exemple, a exposées dans son livre des *Trois Vérités*, ou Raymond Sebon, avant lui, dans sa *Théologie naturelle*, traduite par Montaigne; — et ils ne croient pas davantage à l'objectivité du devoir, à l'universalité de la morale, ou à l'immutabilité de la justice. Aussi le langage populaire, qui est plein de ces profondeurs, les a-t-il admirablement appelés de ce nom de « libertins, » qui, s'il n'a point au XVIIe siècle le sens que nous lui donnons aujourd'hui, n'est pas non plus tout à fait synonyme de « libre

penseur, » mais qui enveloppe les deux acceptions ensemble, et, si l'on peut ainsi dire, qui les solidarise. On est libertin, en ce temps-là, dans la mesure où la religion, en contraignant la liberté des allures, gêne la licence des mœurs; et ce que l'on attaque dans l'autorité de son enseignement, comme le rediront bientôt en vingt manières les Bossuet et les Bourdaloue, qui s'y connaissent peut-être, c'est la sévérité de sa discipline. Comment d'ailleurs en serait-il autrement? et sur quoi la négation eût-elle pu s'appuyer à une époque où ni la critique des textes, ni l'exégèse, ni l'histoire des religions, ni la science enfin n'étaient encore nées?

C'est ce qui ressort d'un autre livre : *la Doctrine curieuse des beaux esprits, ou prétendus tels*, publié, en 1623, par le révérend père Garasse, de la Société de Jésus, que ses démêlés avec Balzac et avec Saint-Cyran, le père du jansénisme, devaient rendre presque célèbre. Il y dénonçait à son tour, bruyamment, avec une violence d'invective qui se sentait encore des fureurs et du mauvais goût des prédicateurs de la ligue, ces maudits athéistes, « ivrongnets, moucherons de taverne, Sardanapales, bélistres et autres jeunes veaux : » ce sont là de ses moindres coups, et, s'il s'en fût tenu à de pareilles injures, nous aurions lieu de louer sa modération. Le livre était particulièrement dirigé contre ce malheureux Théophile de Viau, l'auteur de *Pyrame et Tisbé*, tragédie plus inoffensive encore que ridicule; d'une traduction ou d'une paraphrase du *Phédon*, peu fidèle, encore moins orthodoxe; et enfin, et surtout, d'un *Parnasse satyrique*, dont les obscénités brutales ramenaient dans la langue française, avec l'ancienne grossièreté latine, la moderne corruption italienne : les « priapées » des *Minores* dans les *Ragionamenti* de l'Arétin. Théophile avait fait école; et autour de lui se groupaient les Frénicle, les des Barreaux, les Saint-Pavin, les Mitton, jeunes alors, Lhuillier, ce maître des comptes qui fut le père de Chapelle, et dont il faut lire l'historiette dans Tallemant des Réaux, d'autres encore dont il n'est demeuré que les noms. Entre autres principes, ils professaient « qu'il n'y a point d'autre divinité ni puissance souveraine au monde que la NATURE, — c'est Garasse qui imprime le mot en capitales, — laquelle il faut contenter en toutes choses, sans rien refuser à notre corps ou à nos sens de ce qu'ils désirent de nous. » Et, il est vrai de dire que, de la première partie de cette maxime, ils n'étaient point assez forts pour en tirer toutes les conséquences, qui d'ailleurs aujourd'hui même ne sont pas épuisées, mais ils tiraient très bien celles de la seconde; — et il y en a quelques-uns parmi eux qu'elles devaient suffire pour mener finalement assez loin.

Or, en ce temps-là même, Descartes venait de rentrer en France,

après avoir promené, six ou huit ans durant, de Hollande en Allemagne et d'Allemagne en Italie, sa curiosité presque universelle, son besoin de remuement, et cette imagination inquiète, ardente et chimérique dont il semble que ses biographes, s'ils n'ont pas ignoré la puissance, ont méconnu du moins la singularité. Indépendant d'humeur, et même un peu farouche, libre de sa personne, maître de ses loisirs, il avait beaucoup vu et beaucoup médité. Il avait aussi beaucoup lu et beaucoup retenu. Dirai-je à ce propos que c'est ce qui parfois me gâte un peu son personnage, la tranquille assurance avec laquelle, quand il se souvient, il prétend qu'il invente? On ne peut guère douter au moins qu'il connût le livre de Garasse, puisqu'il y a textuellement emprunté la première phrase de son *Discours de la méthode:* « qu'il n'y a partage au monde si bien fait que celui des esprits, d'autant que tous les hommes pensent en avoir assez... » Ce qui est encore plus certain, c'est qu'en rentrant à Paris, il y trouvait son ami Mersenne tout occupé d'un livre, dont le titre: *la Vérité des sciences démontrée contre les Pyrrhoniens,* semble en quelque façon, dix ou douze ans d'avance, prévenir ou prédire le *Discours de la méthode.* Mais, puisqu'il avait pris soin, racontent ses biographes, de consigner dans une espèce de *Journal* de ses voyages, aujourd'hui perdu, que, le 10 novembre 1619, étant à Prague, « l'esprit de vérité était descendu sur lui » pour lui révéler les principes de sa méthode future, nous voudrons bien l'en croire. Nous dirons donc seulement que, de 1625 à 1629, il ne passa pas impunément quatre années à Paris, et que, si ce n'est point alors qu'il « trouva, » c'est alors du moins qu'il « arrêta » quelques-unes de ses principales idées, ou, si l'on aime mieux, c'est alors qu'il en adapta l'expression aux circonstances. Le *Discours de la méthode* ne devait paraître pour la première fois qu'en 1637, mais on peut tenir pour assuré qu'il était fait, sinon écrit, dès 1628, et que ceux qui pressèrent Descartes de l'écrire, — au premier rang desquels il faut mettre le père Mersenne et le cardinal de Bérulle, — en escomptaient déjà l'heureux effet sur ou contre les « libertins. » Ils se trompaient cruellement, et on le verra tout à l'heure.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser ici le *Discours de la méthode :* il est dans toutes les mémoires; non plus que d'y joindre les *Méditations métaphysiques* ou les *Principes de philosophie,* pour en approfondir le sens : ce serait tomber dans l'erreur commune des interprètes de Descartes, et généralement des historiens de la philosophie. Je veux dire par là que, s'il est intéressant de savoir ce que Descartes a pensé, il l'est bien plus encore de savoir ce que ses contemporains ont cru qu'il avait pensé. Car les doctrines et les systèmes n'agissent que dans la mesure où ils sont

compris, et ceux qui les adoptent en sont autant les inventeurs que ceux qui les ont enseignés. Faut-il en donner un mémorable exemple? Lorsqu'il y a quelque cent ans, Kant écrivait sa *Critique de la raison pure*, ce n'était pas, nous le savons, pour fortifier ou pour multiplier les motifs de doute. Bien au contraire, tout ce qu'il enlevait à l'autorité de la raison pure, il se proposait de le restituer à la raison pratique, et ainsi de fonder, sur les ruines de l'ontologie, la certitude et la souveraineté de la loi morale. Cependant, contre son intention formellement déclarée, il nous a plu, à nous, de diviser son œuvre ; nous avons étendu sa critique aux vérités qu'il en avait lui-même exceptées ; et enfin, du philosophe qui peut-être a parlé le plus noblement du devoir, nous avons fait le théoricien du scepticisme transcendantal. Est-ce lui qui n'a pas connu la portée de sa critique? Est-ce nous qui ne l'avons lui-même qu'à moitié compris? Nous répondons qu'autant la question est curieuse pour les historiens de la philosophie, autant est-elle indifférente à ceux qui ne veulent étudier dans l'histoire que les suites effectives et les conséquences réelles du kantisme. Pareillement, dans le cartésianisme, la façon dont on l'a compris ou entendu, ce que les contemporains ou la postérité de Descartes y ont vu, ce qu'ils y ont mis peut-être, voilà uniquement ce qui nous intéresse. Même une étude plus particulière, plus approfondie, plus voisine de la lettre ou de l'esprit du texte, bien loin de nous être nécessaire, — et sans compter qu'on la trouvera partout, — ne pourrait que contribuer à nous induire en erreur sur la nature de son influence. Nous croirions en effet que ce qu'il y a de capital ou d'essentiel dans le *Discours de la méthode* l'est, ou le doit être aussi dans le cartésianisme. Et nous discernerions alors moins clairement les trois ou quatre thèses fondamentales auxquelles on peut ramener et réduire la doctrine entière.

La première est celle de l'*Identité de l'être et de la pensée*. On sait en quoi elle consiste : si seulement on apprend ce que l'on n'a pas su jusqu'alors, — et ce qui fait proprement l'objet, comme aussi toute la nouveauté de la méthode cartésienne, — c'est-à-dire à distinguer la pensée de tant d'imitations ou de contrefaçons d'elle-même, qui sont les impressions des sens, les fantômes de l'imagination, ou les visions du rêve, tout ce qu'on pense existe, rien n'existe qu'autant qu'on le pense, et la pensée enveloppe l'existence de son objet. C'est ce que Spinosa, plus cartésien encore que Descartes, a exprimé quelque part, dans son *Éthique*, avec sa concision et son énergie singulières. Si Dieu n'existait pas, dit-il, il y aurait donc dans l'entendement humain quelque chose de plus que dans la nature, ce qui est de soi parfaitement absurde.

Une conséquence résulte immédiatement de là, qui fait la deuxième des grandes thèses du cartésianisme : c'est celle de l'*Objectivité de la science*. En voici le bref résumé : ceux qui ont attaqué la vérité de la science, en s'autorisant contre elle de ses erreurs, n'ont connu ni la nature de l'erreur, ni celle de la science. L'erreur ne prouve que contre celui qui l'a commise, et, contre celui-là même, tout ce qu'elle prouve, c'est qu'il a confondu « le sensible » avec « l'intelligible, » ce que Descartes appelle ses idées « adventices » ou « factices, » avec ses idées « innées. » On peut d'ailleurs donner une confirmation *a posteriori* de l'objectivité de la science, si par exemple, comme il fait en son *Traité du monde*, il n'y a pas un phénomène ou une apparence dont on ne fournisse une explication mécanique, géométrique par conséquent, et par suite enfin rationnelle. La vérité ne dépend donc pas de la constitution de nos organes ; elle est la trace ou le souvenir en eux, si l'on peut ainsi dire, de sa propre manifestation ; ou encore, et puisque la raison et la vérité ne font qu'un, la science n'est que l'expression des correspondances qui existent entre elles à travers l'étendue.

De la combinaison de ces deux idées, il s'en forme une troisième : c'est celle de la *Toute-Puissance de la Raison*. La raison peut tout dans sa sphère, et rien ne la dépasse ; elle est égale ou adéquate au monde. *Qualibet intelligentia potest intelligere, quia omne intelligibile.* Cette formule est de Duns Scot, un de ces scolastiques dont je ne répondrais pas qu'à La Flèche, ou ailleurs, Descartes n'ait pas lu les *Barbouillamenta*. Une fois dégagés des illusions des sens et de l'imagination, nous sommes les maîtres de l'univers ; et, sortis de la région du doute, nous entrons pour jamais dans celle de la certitude et de l'immuable vérité. Avec un peu de matière et de mouvement nous pouvons créer le monde, et avec un peu de patience ou de persévérance nous pouvons obliger la nature à nous livrer ses derniers secrets. Car la méthode est infaillible, et si l'ancienne ignorance ne provenait que de ne l'avoir pas connue, l'erreur ne procédera désormais que de l'avoir mal appliquée. Qu'on nous donne seulement le temps : ce qui est obscur s'éclaircira ; les problèmes qui résistaient aux vains efforts de l'imagination, la raison les résoudra ; nous verrons les liaisons des effets et des causes ; et nous connaîtrons enfin la formule ou la loi suprême dont les sciences particulières ne sont encore jusqu'ici que de lointaines approximations.

C'est ainsi qu'une quatrième idée, celle du *Progrès à l'infini*, s'ajoute aux précédentes, les prolonge, et les continue, — d'autant plus naturellement que Descartes n'a jamais séparé l'idée de la science de celle de ses applications, la physiologie de la médecine,

et la « méchanique » de l'utilité dont elle pouvait être « pour la diminution ou le soulagement des travaux des hommes. » L'âge d'or que ses contemporains, à l'imitation des Romains ou des Grecs, mettaient toujours dans le passé, c'est dans l'avenir qu'il nous en montre la vision confuse. A chaque progrès de la théorie répondra maintenant un progrès de la pratique, dont les limites, si jamais nous les atteignons, ne se rencontreront qu'aux confins mêmes du monde. Héritiers de toutes celles qui l'auront précédée dans la vie, chaque génération nouvelle, ajoutant quelque chose au patrimoine commun de l'humanité, l'accroîtra pour sa part d'un enrichissement durable. Et la vie même se perfectionnant avec la science, le progrès de l'espèce imitant ou suivant celui de la connaissance, nous deviendrons « comme des dieux, » à moins que, soustraits aux conditions de la mortalité, nous ne devenions Dieu lui-même.

Et par là enfin, une cinquième et dernière idée, se dégageant de celle du progrès, achève de caractériser l'essentiel du cartésianisme : c'est celle de l'*Optimisme*. Qui donc a dit qu'il n'y avait pas de philosophie un peu profonde qui n'inclinât au pessimisme? Ce n'était pas sans doute un cartésien, car, généralement vraie des philosophies morales, de celles qui s'enferment elles-mêmes dans le cercle de l'expérience humaine, la remarque ne l'est pas des autres. Mais en tout cas, pour le cartésianisme, les principes qu'il avait posés ne pouvaient pas ne pas le conduire nécessairement à l'optimisme. Aussi aucune philosophie n'a-t-elle conçu la vie d'une manière plus optimiste, ni plus hardiment soutenu que la vie se compose de plus de biens que de maux ; et ce caractère, qui n'en est pas le moins original au XVIIe siècle, n'est pas non plus celui qui devait être d'abord le moindre obstacle à sa fortune.

On ne saurait en effet s'empêcher d'observer que le *Discours de la méthode* ne semble pas, dans le temps de sa publication, avoir fait grand bruit dans le monde. Non-seulement dans sa nouveauté, mais dans le cours même du XVIIe siècle, à peine en connaît-on quelques rares éditions; et c'est une preuve au moins qu'il ne fut pas beaucoup lu. Il est vrai que Chapelain, dans sa *Correspondance*, en parle avec éloges, et nous avons des témoignages de l'estim de Balzac pour Descartes. Mais peut-être que Chapelain, quoique l'on ait tenté pour le réhabiliter, sinon comme poète, au moins comme critique, n'est pas un juge autorisé des choses de la philosophie ; ni l'éloquent Balzac, du fond de son Angoumois, un garant bien sûr de l'opinion publique. En réalité, si l'on y regarde de près, trois sortes d'hommes seulement parurent s'intéresser, en France, au *Discours de la méthode* : les mathématiciens ou les curieux, le père Mersenne, Clerselier, Desargues, Roberval, Fermat, les Pascal,

non point tant pour lui-même que pour les trois « Essais » dont il était suivi : *la Dioptrique, les Météores,* qui contenaient la première explication de l'arc-en-ciel, et *la Géométrie,* le plus mémorable de tous; — en second lieu, les philosophes et les docteurs de profession, Arnaud, Hobbes, Gassendi, ceux qui devaient faire à Descartes les *Objections* auxquelles en répondant il allait achever de préciser sa doctrine; — et, enfin, en troisième lieu, ces mêmes « libertins » contre lesquels on a voulu que Descartes eût dirigé son *Discours,* contre lesquels il l'a dirigé peut-être, mais qui n'allaient pas moins s'emparer, pour le conserver et le transmettre au siècle suivant, de ce que l'on peut appeler le dépôt du cartésianisme. C'est ce que l'on n'a pas assez dit.

Assurément, nous n'avons pas le droit de suspecter la sincérité de Descartes, et, en vingt endroits de ses *Œuvres* ou de sa *Correspondance,* il a trop énergiquement protesté de sa foi pour que nous osions la mettre en doute. L'honnête et scrupuleux Baillet, son principal biographe, s'en est d'ailleurs porté garant, et ce protestant d'Huyghens, lui, a même trouvé que le catholicisme du maître approchait de la superstition. Cependant il n'est pas moins certain qu'ayant détruit son *Traité du monde* plutôt que d'éveiller la susceptibilité de l'Inquisition, nous n'avons pas, sur la matière de la religion, toute la pensée de Descartes, comme aussi qu'en plus d'une occasion son respect des choses de la foi ne va pas sans un peu d'ironie. Dira-t-on que c'est nous qui l'y insinuons, cette ironie que nous y croyons voir? Mais ce que certainement nous ne mettons point dans le *Discours de la méthode,* et ce que nous ne nous trompons pas d'y signaler, c'est les deux ou trois concessions qui donnaient droit aux « libertins, » sinon d'inscrire l'auteur dans leur petite troupe, mais au moins de le considérer comme un allié pour eux. En effet, s'il rétablissait contre eux la certitude et l'objectivité de la science, il leur accordait les deux points auxquels ils tenaient par-dessus tous les autres : à savoir, que la raison humaine est dans une impuissance radicale de prouver la religion, voilà le premier; et qu'il n'y a pas de morale universelle, mais seulement des coutumes qui changent avec les temps, les lieux et les circonstances, voilà le second.

Quelle est, en effet, la grande règle de la morale cartésienne? et si seulement on peut dire que Descartes ait une morale. « Ma première maxime était d'obéir constamment aux lois et coutumes de mon pays. » Au fond, c'est toute sa morale, et il est vrai que, dans le *Discours de la méthode,* elle n'est proposée que comme provisoire; mais il a vécu douze ou treize ans encore, et ce provisoire est demeuré définitif. Il n'y a donc pas plus de morale cartésienne qu'il

n'y a d'esthétique cartésienne, ou, si l'on veut qu'il y en ait une, ce sera la morale de Montaigne, celle des sceptiques de tous les temps et de toutes les écoles : vivons comme nous voyons qu'on vit autour de nous, et ne nous mêlons pas de réformer le monde. Encore Montaigne et les sceptiques, en opposant la coutume à elle-même, et rien qu'en énumérant avec une insistance ironique la multiplicité de ses contradictions ou de ses bizarreries infinies, font-ils au moins de la morale, s'en occupent-ils, ne fût-ce que pour s'en moquer, lui font-ils ainsi dans leur œuvre une place presque égale à celle qu'elle tient dans la vie. Descartes, lui, commence par la mettre en dehors de la science, et l'y laisse. On dirait, en vérité, que toutes les questions qui regardent la conduite n'ont pas d'importance à ses yeux, que le bon usage de la volonté s'apprend par son seul exercice, et que de méditer sur de pareils sujets ne peut servir qu'à les embrouiller. Évidemment rien ne pouvait plaire davantage aux « libertins » ou aux « sceptiques » du temps. Car, eux non plus, ils ne refusaient pas « d'obéir aux lois et coutumes de leur pays. » Si même ils l'avaient osé, c'est ce qu'ils auraient réclamé comme leur droit, plutôt que d'obéir aux préceptes d'une religion qui, née en Galilée, perfectionnée à Constantinople, et constituée finalement à Rome, n'avait pas été faite pour eux. Et, en attendant, que pouvaient-ils demander de mieux que de se voir accorder leur thèse par l'homme qui venait précisément de mettre hors de doute la vérité de la science et le critérium de la certitude?

Mais en religion c'était bien autre chose encore, et, en isolant, comme il faisait, en reléguant, pour ainsi dire, les vérités de la foi dans l'ombre du sanctuaire, Descartes, selon l'expression du temps, « faisait encore pour eux. » Dirai-je qu'ils avaient reconnu, sous ses assurances de respect et de soumission, la même indifférence pour les choses de la religion que pour celles de la morale? et que ceux qui n'avaient pris pour chrétiens ni Charron ni Montaigne ne pouvaient guère se tromper à l'accent de Descartes? Ce serait aller trop loin peut-être, et, quoique d'ailleurs il n'en manquât point, ce serait prêter trop de politique à un philosophe. Bornons-nous donc à observer qu'avec les argumens dont on use pour prouver le « christianisme » de Descartes, on pourrait aussi bien démontrer celui de l'auteur des *Essais*; — et au surplus on l'a fait. Ce que Descartes dit des mystères et de la théologie : qu'il n'y touchera pas, comme étant à part et au-dessus du pouvoir de la raison, Montaigne, avant lui, l'avait dit presque textuellement. Mais ce n'est pas ainsi qu'agissent les chrétiens. Ils ne mettent pas à part, dans un coin, si je l'ose dire, les vérités de la foi, pour s'occuper uniquement de mécanique ou de géométrie. Ils ne vivent pas dans

cette indifférence des moyens du salut. Et ils admettent bien que l'incompréhensibilité des mystères soit « une preuve de leur vérité, » mais ils ne croient pas qu'elle suffise, et, persuadés qu'ils sont de n'y pas réussir, ils tâchent pourtant de soulever un coin du voile qui les couvre. Les « libertins » du XVII[e] siècle ont donc parfaitement compris que si Descartes était chrétien, c'était, comme eux, du fait de sa naissance et de son éducation, par tradition et par habitude ; et d'autres aussi, comme nous l'allons voir, l'ont compris comme eux et mieux qu'eux. Sans le savoir ou sans le vouloir, cette philosophie nouvelle apportait avec elle un principe nouveau : celui de l'indifférence en matière de religion ; et, en vérité, c'est à se demander comment, de notre temps, on a pu s'y tromper ?..

Arrêtons-nous ici, car ce sont bien les idées essentielles du cartésianisme, autour desquelles il serait facile de grouper presque toutes les autres. Elles en sont en même temps la partie vivante et féconde. A défaut d'autre preuve, ce serait assez, pour nous en rendre certains, de celles que l'on pourrait tirer de la philosophie particulière de Malebranche ou de Spinosa, dont ces idées font vraiment l'âme, comme aussi bien de celle de Leibniz. Chacun d'eux, en effet, s'est presque contenté de développer dans son sens, et, autant qu'il était en lui, de mettre hors de contestation, quelqu'un des dogmes du cartésianisme. Leibniz a choisi l'idée du progrès ou de la perfectibilité indéfinie de la raison ; Malebranche, de l'idée de l'objectivité de la science, a tiré la doctrine de la vision en Dieu ; Spinosa enfin a mis tout son effort à démontrer dans les premiers livres de son *Éthique* l'identité fondamentale de l'être et de la pensée ; — et l'on peut dire que c'est à travers lui qu'Hegel l'a reconnue dans Descartes. Inversement, ou par contre-épreuve, et négligeant ce que chacun de ces profonds philosophes a mis de lui-même dans le cartésianisme, si l'on cherche ce qu'ils ont tous de commun entre eux et avec Descartes, on trouvera que ce sont encore ces cinq ou six idées essentielles. C'est ainsi qu'ils croient tous à la toute-puissance de la raison, et que cette croyance est à peine limitée chez quelques-uns d'entre eux, comme Malebranche, par la sincérité de leur sentiment religieux ; c'est ainsi qu'ils croient tous au progrès, puisque c'est Spinosa qui a dit que la sagesse était la méditation de la vie ; c'est ainsi qu'ils sont tous optimistes, et c'est Leibniz qui démontrera que ce monde où nous vivons est le meilleur possible. Assurés que nous sommes d'être au cœur de la doctrine, sinon de la connaître tout entière, nous pouvons donc la laisser maintenant à sa fortune, et nous contenter d'en suivre les vicissitudes.

II. — LE CARTÉSIANISME AU XVIIe SIÈCLE.

En général, pour en mieux étudier l'influence, on commence par isoler le cartésianisme, et, tout ce qu'il ne saurait expliquer dans l'histoire de la littérature ou de la pensée philosophique au XVIIe siècle, on le supprime. Cela se conçoit : de tant d'écrivains en tout genre qui ont rempli du bruit de leur nom les cinquante premières années du XVIIe siècle, l'auteur du *Discours de la méthode* n'est-il pas, avec celui du *Cid*, le seul aujourd'hui qui survive? Ils n'ont cependant ni seuls pensé, ni seuls écrit, ni seuls agi ; et si l'on osait un moment supposer qu'ils n'eussent pas existé, on voit bien ce qui manquerait à la philosophie ou à la littérature du XVIIe siècle ; mais il en resterait toutefois quelque chose. Comment pourrait-on attribuer à Descartes la formation de cette société polie qui, depuis déjà plus de vingt-cinq ans, lorsque parut le *Discours de la méthode*, s'efforçait d'épurer les mœurs et le discours, et d'introduire dans le langage, — avec le bel esprit et la préciosité, sans doute, — le goût de la règle, celui de l'ordre et de la clarté? Je ne vois pas non plus quelle est la part de Descartes dans la détermination de cet idéal classique dont la fameuse querelle du *Cid*, — qui date, comme l'on sait, de 1637, — n'est pas elle-même, et il s'en faut, le premier monument. Avant le *Discours de la méthode*, il paraissait décidé que le théâtre français, s'éloignant du théâtre espagnol, chercherait ses chefs-d'œuvre dans la voie indiquée, dès 1628, par le succès éclatant de la *Sophonisbe* de Mairet. De même encore, — et longtemps avant lui, puisque l'origine en remonterait au besoin jusqu'à l'hôtel de Rambouillet, — ce mouvement avait commencé, dont l'objet était de donner à la langue française les qualités qui jadis avaient fait du grec ou du latin la langue universelle ; et il venait d'aboutir, deux ans avant la première publication du *Discours de la méthode*, à la fondation de l'Académie française. Et bien moins enfin pourrait-on prétendre que le cartésianisme ait en quelque manière que ce soit favorisé le jansénisme, — puisque la réformation de Port-Royal est antérieure de vingt-cinq ans à Descartes, — et que c'est de là que devait sortir, non pas la seule, mais la plus redoutable opposition que le cartésianisme ait rencontrée. Or, toutes ces causes ont agi, comme causes, sur la formation de la littérature classique ; et supposé que Racine ou Boileau doivent quelque chose à Descartes, ou plutôt au cartésianisme, ils doivent aussi quelque chose au jansénisme, à l'esprit académique, à Corneille, à cette société précieuse, — dont ils ont bien pu se moquer, mais dont ils n'ont pas moins subi assez profondément l'influence.

Serrons cependant la question de plus près, et cherchons tout d'abord quelle a été, dans l'école même, l'influence de Descartes. Si grande qu'elle soit, on l'exagère; et, après avoir indiqué ce que les Spinosa, les Malebranche, les Leibniz ont de commun entre eux et avec Descartes, il serait un peu long, mais, en revanche, il serait facile, de faire voir que, tout en acceptant les données du cartésianisme, ils les ont tous les trois aussi profondément que diversement modifiées. Jamais disciples ne furent plus libres, puisque, partant des mêmes prémisses, aucuns disciples n'aboutirent à contredire plus formellement le maître. On pourrait ajouter que les questions mêmes à la discussion desquelles Descartes s'était systématiquement dérobé, — comme la question de la Providence et celle du sens ou de l'objet de la vie, — sont précisément celles auxquelles Spinosa, Malebranche et Leibniz ont consacré de préférence leurs méditations. Bien loin, comme Descartes lui-même, de mettre à part et en dehors de la science les problèmes les plus généraux de la religion et de la morale, c'est à ces problèmes qu'ils se sont presque uniquement attachés; — et cela seul suffit à mettre entre eux et lui bien plus de différences que les historiens du cartésianisme n'y ont aperçu de rapports.

Ce qui est vrai d'eux l'est bien plus encore des Bossuet et des Fénelon, dont on va pourtant répétant que les traités fameux, — celui de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, et celui de l'*Existence de Dieu*, — inspirés du plus pur esprit du cartésianisme, n'existeraient pas sans Descartes et son *Discours de la méthode*. C'est à la fois considérer Descartes, sur sa seule parole, comme beaucoup plus indépendant de ses maîtres qu'il ne l'est réellement, et Bossuet et Fénelon, au contraire, comme beaucoup moins originaux, personnels et profonds qu'ils ne le sont l'un et l'autre. Descartes est plein de raisonnemens ou de théories qui ne lui appartiennent pas en propre, comme Bossuet et Fénelon abondent en idées qui ne leur viennent point de Descartes. C'est même ce qu'un savant homme a exprimé quelque part assez dédaigneusement, en disant de Bossuet qu'il n'avait jamais eu d'autre philosophie que celle de ses vieux cahiers de Navarre. Mais, en outre, et si c'est à des pères de l'église, à saint Anselme ou à saint Thomas, que remontent quelques-unes des idées du philosophe, — sa preuve, par exemple, de l'existence de Dieu par l'idée du parfait, — on avouera que toutes les probabilités sont pour que Bossuet et Fénelon les aient eux-mêmes puisées à la source au lieu de les emprunter à Descartes. Et ainsi, en effet, se sont passées les choses. Ce qu'ils trouvaient en lui de conforme ou d'utile à la religion dont ils étaient les représentans ou les docteurs, ni Bossuet ni Fénelon

n'avaient garde, parce que Descartes les avait dites, et quand il les aurait dites le premier, de ne pas reprendre chez lui ce qui leur appartenait. Un libertin, un hétérodoxe ou un hérétique peuvent dire de bonnes choses, et l'Église, parce qu'ils l'ont abandonnée, n'a pas cru devoir se passer pour cela du secours des Origène ou des Tertullien. Mais, dans le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ou dans le *Traité de l'Existence de Dieu*, cherchez les idées fondamentales du cartésianisme, celles que nous avons reconnues comme telles, vous ne les y retrouverez pas, ou tellement dénaturées, que vous aurez de la peine à les y reconnaître. C'est qu'il était difficile à Bossuet ou à Fénelon de ne pas voir ce que les idées cartésiennes avaient de dangereux pour la religion, et d'ailleurs ils l'ont eux-mêmes, en plusieurs endroits, nettement et expressément signalé (1). Les véritables inspirateurs de Bossuet et de Fénelon, ce sont les saint Thomas et les saint Augustin, comme on le saurait depuis longtemps, si nous les lisions davantage. Voilà les maîtres et voilà les guides.

Il n'y a donc en réalité que deux ou trois cartésiens obscurs ou inconnus, quelques bons et naïfs esprits, comme, par exemple, les auteurs de la *Logique de Port-Royal*, un Arnauld ou un Nicole, dont on puisse dire avec vraisemblance et quasi certitude que, sans Descartes, ils ne seraient effectivement ni Arnauld ni Nicole. Mais qu'est-ce aujourd'hui que ce fougueux docteur d'Arnauld, et que ce bon homme de Nicole? d'honnêtes écrivains, de second ou de troisième ordre, qui n'ont plus qu'un fantôme d'existence littéraire, et qui, d'ailleurs, de leur temps même, en dépit des apparences, n'ont exercé qu'une bien faible influence. Car, pour exercer sur son temps une action réelle, il ne suffit pas, comme on le croit, d'avoir beaucoup

(1) Il ne faut point abuser des notes, mais il en faut user quand elles sont nécessaires. Voici donc l'un des textes de Fénelon que je vise : « Vous ne paraissez pas, — écrivait-il en 1713 au duc d'Orléans, le futur régent, qui avait des doutes, à ce qu'il paraît, sur la religion, — vous ne paraissez pas faire assez de justice à saint Augustin... Platon et Descartes, que vous louez tant,.. ont leurs défauts. Si on rassemblait tous les morceaux épars dans les ouvrages de saint Augustin, *on y trouverait plus de métaphysique que dans ces deux philosophes.* » (*Œuvres de Fénelon*, édition de Versailles, I, 422.) C'est pour l'indication, comme je disais, de la source où il a directement puisé. Voici maintenant le texte de Bossuet, qui, pour être plus connu, n'est pas moins instructif ou démonstratif : « Pour ne vous rien dissimuler, je vois non-seulement en ce point de la nature et de la grâce, *mais en beaucoup d'autres articles très importans de la religion, un grand combat se préparer contre l'église sous le nom de philosophie cartésienne...* En un mot, ou je me trompe bien fort, ou je vois un grand parti se former contre l'église, et il éclatera en son temps, si de bonne heure on ne cherche à s'entendre, avant qu'on s'engage tout à fait. » (*OEuvres de Bossuet*, édition de Versailles, XXXVII, 375, 377. *Lettre à un disciple du père Malebranche.*)

écrit ni même d'avoir été beaucoup lu, comme ils le furent tous deux, mais encore faut-il nous donner à lire des choses qui se gravent, qui s'enfoncent dans les esprits, qui en prennent possession, si je puis ainsi dire, — et c'est ce que n'ont fait ni les Arnauld ni les Nicole.

Pour ce qui est maintenant de l'influence du cartésianisme au dehors de l'école, c'est-à-dire dans le monde et sur la littérature, il semble bien qu'une seule réflexion pourrait et devrait suffire. C'est que le *Discours de la méthode*, qui parut en 1637, n'a modifié en aucune façon l'idéal d'art ou de style des écrivains contemporains. Après comme avant Descartes, Balzac et Voiture ont continué d'écrire comme ils écrivaient, d'abonder dans leurs défauts, l'un dans son emphase, et l'autre dans son baladinage ; et ils ont fait école ; et la transformation de la prose française par la substitution du style naturel au style qui s'efforçait avant tout de ne pas l'être, ne date que des *Provinciales*, c'est-à-dire de vingt ans plus tard. On sait, au surplus, que le style de Descartes, un peu long et traînant, sans relief ni couleur, sans creux, pour ainsi parler, et sans ombres, toujours également éclairé de la même lumière froide et pâle, n'ayant aucune des qualités qui forcent l'attention, n'en avait aucune aussi de celles qui attirent les imitateurs. Et, à ce propos, n'y aurait-il point quelque superstition dans l'admiration que l'on éprouve sans doute, puisqu'on l'exprime, pour le style de Descartes? C'est une question que je ne toucherai point, que je me contenterai d'avoir posée. Mais il y a certainement erreur, on l'a déjà vu, sur le succès du *Discours de la méthode*, et l'on se trompe également sur les imitateurs de son style que l'on croit que Descartes aurait suscités.

A défaut de ses exemples, on veut au moins que ses leçons ou ses principes aient agi sur la littérature de son temps. Les uns donc, parce qu'ils ont trouvé dans une fable de La Fontaine : *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf,* un très bel éloge de Descartes, n'en ont pas demandé davantage, et, si l'on voulait les en croire, ils extrairaient au besoin, des *Méditations métaphysiques* ou du *Discours de la méthode*, les *Oies du frère Philippe* et la *Fiancée du roi de Garbe*. D'autres, qui se rappellent la règle cartésienne : « Diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il se pourra, et qu'il est requis pour les résoudre, » font observer que Bourdaloue, dans ses *Sermons*, semblerait avoir voulu pousser à bout l'application de cette maxime. Mais, ceux que ne contentent point ces analogies superficielles et qui en cherchent de plus profondes, leur paradoxe n'est-il point jugé quand nous les voyons, pour le rendre probable, obligés de réduire la littérature classique tout entière aux tragédies de Racine et à l'*Art poétique* de Boileau?

Car, comment ne voient-ils point que Descartes n'a pas inventé le bon sens? et que, si Boileau, dans son *Art poétique* ainsi que dans ses *Épitres*, estime à très haut prix la raison, ce n'est point parce qu'il est cartésien, mais parce qu'il est Nicolas, fils de Gilles, greffier au parlement, bourgeois de Paris, et comme tel, ainsi que son ami Poquelin, ennemi né de l'extravagance? De même encore, s'il se défie de l'imagination, ce n'est point du tout dans la lecture des écrits de Descartes qu'il en a pu prendre la défiance, — car, quelle imagination plus grande, et je l'ai dit, plus chimérique ou plus aventureuse que celle de Descartes? — mais c'est qu'il en a vu partout autour de lui, dans les mélodrames du grand Corneille, et dans les comédies de ce fiacre de Scarron, dans les lettres de Balzac, et dans les romans de La Calprenède, les effets désastreux. C'est encore, si l'on veut, qu'il en a peu lui-même. Et s'il est enfin de certaines qualités dont il fasse cas par-dessus toutes les autres : la clarté, la netteté, l'ordre, le naturel et la simplicité; c'est qu'il s'honore d'imiter les anciens, et, qu'avant les leçons de Descartes, il a médité celles de Quintilien et d'Horace. Toutes les conséquences que l'on veut qu'il ait, sans presque le savoir, tirées du *Discours de la méthode*, c'est de l'*Épitre aux Pisons* que l'auteur de l'*Art poétique* les a tirées effectivement. — Je ne parle pas de ce qu'il y a lui-même ajouté de son propre fonds, et de ce qu'il y a mis, comme nous dirions aujourd'hui, de son tempérament, aussi hardi que celui de Descartes était timide, ou plutôt aussi belliqueux que celui du philosophe était ami de la paix et de la tranquillité.

Ce qu'il n'est pas moins intéressant de noter, c'est que ce respect des anciens, il ne l'a pas pu prendre à l'école du cartésianisme, dont le mépris est sans mesure pour l'histoire et pour la tradition. Peu d'hommes ont eu d'eux-mêmes une plus haute idée que Descartes, ont plus arrogamment traité leurs adversaires, — je dis les plus illustres dans l'histoire de la science, Fermat ou Pascal; — peu de philosophies ont affecté plus de dédain pour celles qui les avaient précédées; peu de doctrines enfin ont plus insolemment fondé leur espoir de succès sur la dérision de toute antiquité. Entre Descartes et Boileau, n'y eût-il que ce point de division, ce serait assez pour les classer dans deux camps différens et ennemis. Partisan des anciens, nul ne l'a été plus sincèrement que Boileau, plus aveuglément si l'on veut, — comme dans les étranges raisons qu'il donne de son admiration pour Pindare, — mais Descartes, au contraire, est le premier des modernes.

Si l'admiration de Boileau pour Pindare a d'ailleurs quelque chose d'un peu superstitieux, de plus traditionnel que de vraiment

éprouvé, il en est autrement de Racine, le plus « grec » peut-être de tous nos grands écrivains, et celui qui a le mieux compris l'antiquité, parce qu'il l'a le plus profondément sentie. C'est une sensibilité qu'on accordera sans doute qu'il ne tenait pas du cartésianisme. Mais, au lieu de prendre Euripide pour guide et Sophocle pour modèle, quand il se serait contenté des exemples de Corneille, on 'a vu que, dix ans avant le *Discours de la méthode*, les règles du genre tragique, si peut-être on ne les observait pas toujours, n'en étaient pas moins fixées, acceptées, reconnues. Et pour cette science de la psychologie, pour cette connaissance des passions de l'amour, pour cette finesse et cette profondeur d'analyse qui sont le triomphe de son art, ses auteurs favoris, parmi lesquels on doit compter au premier rang les romanciers grecs, — et au second, sans doute, l'ingénieux, charmant et subtil auteur de l'*Astrée*, — lui en avaient donné de bien meilleures leçons que l'auteur du *Traité des passions*. Pas plus, en effet, que le bon sens, on ne saurait faire honneur à Descartes d'avoir inventé l'analyse psychologique ou morale ; et, pour raisonner éloquemment ou finement sur elles-mêmes, les âmes passionnées ne l'ont pas attendu. J'aimerais mieux, en vérité, si l'on croyait que le génie de Racine tout seul n'eût pu suffire à les créer, que l'on fît d'Hermione ou de Roxane des filles de Chimène.

Chose curieuse! la seule génération dont on puisse dire qu'elle ait subi l'influence de Descartes, c'est celle qui forme la transition du XVIIe au XVIIIe siècle, qui ne tient plus au siècle de Louis XIV que par l'empire de ses habitudes, mais dont les tendances, plus ou moins conscientes, sont déjà les tendances du siècle de Voltaire, la génération des Perrault et des Fontenelle, celle aussi, remarquons-le, des ennemis de Racine et de Boileau. Les *Parallèles* de Charles Perrault (1693), voilà l'œuvre littéraire directement issue des principes de Descartes ; et la *Pluralité des mondes* (1686), voilà l'œuvre qui a popularisé le cartésianisme scientifique. Comment et pourquoi cela? Descartes était-il donc tellement en avance de son siècle que son siècle ne pût le comprendre? Les idées qu'apportait le cartésianisme étaient-elles si nouvelles, ou tellement inouïes, qu'avant de se faire accepter, il leur fallût cinquante ans pour mûrir? Car ce que sans doute on ne saurait admettre, c'est qu'en ce siècle — « de grands talens bien plus que de lumières, » ainsi qu'un jour Voltaire l'appellera, mais qui n'en est pas moins le siècle des Bossuet et des Bourdaloue, des Molière et des Racine, — les idées de Descartes soient tombées dans l'indifférence. Ou bien encore faut-il croire que ni Molière ni Racine ne pouvaient s'accommoder d'une philosophie qui tarissait la poésie dans ses sources? Bossuet

et Bourdaloue d'un système qui non-seulement rompait l'ancien accord de la foi et de la raison, mais les isolait l'une de l'autre, chacune en son domaine, et, finalement, qui transférait de la première à la seconde le gouvernement des choses du monde et de la vie? On le peut; et je le crois dans une certaine mesure. Mais la vraie raison, c'est que la voix de Descartes, quand elle commençait à se faire entendre, a été comme étouffée par une autre voix plus forte, parce qu'elle était plus éloquente et plus passionnée que la sienne. Bien loin de n'en pas comprendre la portée, quelqu'un, au XVIIe siècle, a vu plus clair et plus loin dans le cartésianisme que Descartes lui-même. La doctrine a été brusquement arrêtée par quelqu'un dans sa course, et, pendant plus d'un demi-siècle, on put se demander, dans la lutte qu'elle soutint alors, si elle ne périrait pas tout entière. Ce quelqu'un, c'est Pascal.

III. — LA LUTTE DU CARTÉSIANISME ET DU JANSÉNISME.

Environ dans le même temps que Descartes, retiré en Hollande, y composait son *Traité du monde*, un autre homme, non loin de lui, Corneille, fils de Jean, plus connu sous le nom de Jansen ou Jansénius, évêque d'Ypres, en Flandre, élaborait son *Augustinus*, énorme et puissant in-folio dont les flancs recélaient de terribles tempêtes. Le livre parut en 1640, trois ans seulement après le *Discours de la méthode*, et le succès en fut grand. Mais, s'il devait demeurer la Bible du jansénisme, et, pour entendre les *Pensées* elles-mêmes de Pascal, si c'est toujours à l'*Augustinus* qu'il faut que l'on remonte, cependant ce n'est pas de lui que date la popularité du jansénisme. Ce serait plutôt de l'application qu'en fit et du résumé qu'en donna, trois ans plus tard, en 1643, dans son *Traité de la fréquente communion*, celui que son siècle devait appeler le grand Arnauld. Sainte-Beuve, en son *Port-Royal*, et depuis lui quelques-uns de ses contradicteurs, — parmi lesquels il convient de mentionner tout particulièrement M. l'abbé Fuzet, évêque aujourd'hui de La Réunion, — ont assez amplement raconté ces commencemens du jansénisme pour qu'il soit inutile d'y revenir. Ce que je regrette uniquement qu'ils n'aient pas marqué d'un trait assez profond, c'est l'opposition qu'il y avait, presque de tous points, entre l'*Augustinus* et le *Discours de la méthode*; et il est vrai que c'est aussi ce que les contemporains de Descartes et de Jansénius eux-mêmes ne semblent pas avoir très nettement vu. Mieux que cela! le secours ou l'appui que le « libertinage » ne pouvait manquer de trouver dans le cartésianisme, il y a jusqu'à des jansénistes qui n'ont pas compris d'abord que le jansénisme l'appor-

tait aux chrétiens contre ce « libertinage » même. Telle est du moins l'explication de la naïveté doctorale, si l'on peut ainsi dire, avec laquelle nous avons vu qu'Arnauld, successeur de Jansénius et de Saint-Cyran dans la direction polémique du parti, s'inscrivit de lui-même, sans en être prié, parmi les fauteurs ou les propagateurs du cartésianisme. Sous le déguisement de la philosophie, il ne reconnut pas dans le cartésianisme ce que l'on pourrait appeler, en termes théologiques, le démon de la concupiscence de l'esprit, *libido sciendi*, l'orgueil de savoir; et son étonnement ne fut égalé que par celui de l'excellent Nicole, lorsque Pascal le leur y eut montré.

C'est une question souvent agitée que celle de la « philosophie » de Pascal et de ses rapports, — comme aussi celle des rapports personnels du futur auteur des *Provinciales*, — avec Descartes et la philosophie de Descartes. Pour l'éclairer, sinon pour la résoudre, ne suffirait-il pas de distinguer plus nettement qu'on ne le fait d'ordinaire plusieurs époques dans la vie de Pascal? Un seul exemple montrera toute l'importance de cette distinction. Il y a deux fragmens célèbres de Pascal, l'un *Sur l'esprit géométrique*, et l'autre, la *Préface sur le traité du vide*, qui, depuis que Bossut, dans son édition des *Œuvres de Pascal*, en a fait les trois premiers articles des *Pensées*, continuent de faire corps, pour presque tous les commentateurs, avec le livre des *Pensées*; et, dans l'un comme dans l'autre, mais dans le second surtout, il n'est pas difficile de trouver un Pascal résolument cartésien. Descartes lui-même n'a exposé nulle part avec plus de force et de précision l'idée du progrès, ni nulle part affirmé plus énergiquement les droits de la raison et de la vérité. Mais bien loin, — et quoiqu'on les imprime habituellement avec elles, — de faire corps avec les *Pensées*, dont les premières ne sauraient guère avoir été jetées sur le papier avant 1658, ces fragmens leur sont l'un de dix et l'autre de trois ou quatre ans antérieurs, et conséquemment ils ne prouvent que pour la jeunesse de Pascal. Or, Pascal, cartésien en 1648, ne l'était plus dix ans plus tard; et les raisons pour lesquelles il ne l'était plus, on pourrait dire que ce sont celles qui, en le rendant chrétien, l'ont fait en même temps janséniste.

Fils d'un père épris lui-même de science et de philosophie, élevé dans un milieu social dont la composition ne différait guère de celle du milieu où Descartes avait jadis vécu, lié d'amitié avec les correspondans, les émules ou les disciples de Descartes, les Le Pailleur, les Carcavi, les Roberval et les Fermat, avec quelques-uns aussi de ces libertins qui avaient fait fête au *Discours de la méthode*, et plus jeune enfin que Descartes d'une trentaine d'années, Pascal,

pour toutes ces raisons, a naturellement commencé par être cartésien. Mais à mesure qu'il vivait, et qu'en vivant il apprenait la vie, que Descartes désapprenait ; à mesure qu'il se dégageait de ce fanatisme de la science où l'autre, au contraire, s'enfonçait chaque jour davantage ; et enfin, à mesure qu'éclairé par sa propre expérience il voyait mieux, d'un regard plus lucide et plus pénétrant, la misère infinie de la condition humaine, naturellement aussi, sans effort et presque sans calcul, par le seul effet de son perfectionnement moral, il voyait mieux, non-seulement l'insuffisance, mais les dangers du cartésianisme. Ou, en d'autres termes encore, et croyant avec Bossuet, qui commençait à paraître alors dans les chaires de Paris, que « nous avons besoin, parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité, » chaque pas qu'il faisait vers l'idéal du jansénisme, il le faisait hors du cartésianisme, c'est-à-dire hors de la doctrine qui semblait avoir érigé l'indifférence morale en principe de sa morale même.

Si donc on veut comprendre la philosophie de Pascal, il faut d'abord avoir soin de ne pas la chercher, comme au hasard, dans la totalité de son œuvre. Tout au rebours de Descartes ou de Bossuet, qui, mis de bonne heure en possession de leurs idées essentielles, n'ont employé l'un et l'autre leur existence et leur génie qu'à se confirmer ou s'ancrer eux-mêmes, plus profondément et plus solidement, dans leurs propres croyances, Pascal a longtemps tâtonné, puisqu'il revenait de plus loin ; ses idées se sont successivement, quoique rapidement, modifiées ; et il n'est vraiment lui-même que dans ses *Provinciales* et que dans ses *Pensées*. C'est, à notre avis, ce que n'ont assez bien vu, ni ceux qui parlent du « scepticisme, » ni ceux qui parlent en gros de la « philosophie » de Pascal, mais encore bien moins ceux qui s'efforcent de nous montrer, dans les attaques de Pascal contre Descartes, un reste de rancune personnelle. On sait que, dans sa *Correspondance*, Descartes a bien dédaigneusement parlé du *Traité des coniques*, et qu'il a de plus revendiqué l'honneur d'avoir suggéré à Pascal la fameuse expérience du Puy-de-Dôme. Je ne dis pas qu'ils ne fussent hommes ; et Descartes, plein de lui-même, avait certainement blessé le jeune amour-propre de Pascal autant que celui du quinteux Roberval, ou de l'aimable et savant Fermat, mais il y avait des années de cela ; il y avait dix ans que Descartes était mort ; et, en entrant à Port-Royal, le premier ennemi que Pascal avait étouffé en lui, c'était l'amour-propre et l'orgueil.

Irait-on trop loin si maintenant on voulait soutenir que le livre même de Pascal était dirigé contre le cartésianisme ? et que ces

« libertins, » à l'intention de qui Pascal méditait d'écrire l'apologie de la religion chrétienne, ce n'étaient pas sans doute les Nicole et les Arnauld, mais c'étaient les cartésiens, les vrais et bons cartésiens, ceux dont Spinosa, quelques années plus tard, devait être l'interprète? — « Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences; Descartes, » — lit-on encore dans le manuscrit des *Pensées*; et en vingt autres endroits, directement ou obliquement, c'est Descartes qu'il vise. Mais, en même temps qu'aux cartésiens, c'est à une autre espèce aussi de « libertins, » non moins nombreux alors et non moins dangereux, dont nous aurons prochainement à parler, que l'*Apologie* s'adresse. Disons donc alors qu'avec les autres il n'est pas douteux que les cartésiens soient enveloppés dans la polémique de Pascal; et, pour preuve, c'est qu'il n'y a pas une seule des idées essentielles ou fondamentales du cartésianisme dont les *Pensées*, dans l'état d'inachèvement et de mutilation où elles nous sont parvenues, ne contiennent la contradiction catégorique ou la réfutation.

Et d'abord, tandis que Descartes fait de la religion et de la morale une chose à part et presque indifférente, Pascal, au contraire, en fait la principale affaire ou l'unique intérêt de l'humanité. — « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas la doctrine de Copernic; mais ceci!.. Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. » — Il dit encore ailleurs : — « Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° si l'on pouvait y être toujours; 2° s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. » — C'est lui qui a raison. Procédant, comme nous faisons, d'une cause antérieure et assurément extérieure, sinon supérieure à nous, n'ayant en nos mains ni le commencement, ni le cours, ni le terme de notre vie, il doit y avoir une manière d'user de la vie, et il n'y en a qu'une, et il ne dépend pas de nous qu'elle soit autre qu'elle n'est. Il faut donc la chercher; — « notre premier devoir est de nous éclaircir sur un sujet d'où dépend toute notre conduite; » — et en comparaison de ce premier intérêt, — « toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » — Lorsque nous saurons qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons; pourquoi la mort et pourquoi la vie; lorsque, ayant trouvé une réponse à ces questions, nous saurons quelle doit être la forme de notre conduite et l'usage de notre volonté; alors, mais alors seulement, nous pourrons consacrer nos loisirs à la science, et lui demander le « divertissement » que d'autres hommes cherchent dans le jeu, dans l'amour, ou dans la politique. On le voit : pour nous servir d'une expression de Pascal lui-même, c'est un renversement du pour au contre. Ce qui est capital

aux yeux de l'auteur des *Pensées*, c'est précisément ce que celui du *Discours sur la méthode* a laissé en dehors de la science et de la philosophie. Ce qui est secondaire ou accessoire dans la philosophie du second, c'est ce qui fait le tout de celle du premier. Et tandis qu'enfin Descartes nous convie de toutes les manières à sortir de nous-mêmes pour nous répandre dans l'univers, Pascal n'a d'ambition que de ramener l'homme à lui-même.

Autre différence, non moins profonde et non moins caractéristique. Tandis que Descartes et ses disciples n'ont à la bouche, ou sous la plume, que la toute-puissance de la raison, au contraire il semble que Pascal éprouve un âpre et cruel plaisir à en démontrer la faiblesse et la vanité. C'est où l'on a cru voir quelquefois un signe ou une conséquence de son scepticisme, et justement c'est ce qui démontrerait, s'il en était besoin, la sincérité et la solidité de sa foi. Pour croire au Dieu qu'il enseigne, Pascal n'a pas besoin de longs raisonnemens, ni de « preuves » de son existence, et rien n'excite, dans ses *Pensées*, sa verve sarcastique et hardie comme cette prétention de lui « démontrer » Dieu. Est-ce que l'on prend Dieu pour un théorème? et la vie pour une espèce de géométrie, à peine plus délicate que l'autre? — « Les preuves de Dieu métaphysiques, — et il entend évidemment celles que Descartes a données, — sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu. » — Quant à celles que l'on a tirées quelquefois de l'ordre de la nature, c'est — « donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à en faire naître le mépris. » — Quel dommage que Port-Royal, dans son édition des *Pensées*, ait cru devoir atténuer ici l'expression de Pascal! Fénelon, mieux averti, n'aurait peut-être pas écrit la première partie de son *Traité de l'existence de Dieu*.

Et, encore, si c'était seulement dans les choses de la religion ou de la morale que l'humaine raison bronchât à chaque pas! mais ailleurs, dans le domaine même de la science ou de l'expérience, quelle est donc son autorité? Nous ne savons rien, nous n'entendons rien. — « L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable. » — Tout ce que Montaigne a dit dans cette célèbre *Apologie de Raymond Sebon* est vrai, — « que les sens et la raison, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre; » — et même, humainement parlant, il n'y a que cela de vrai. Si l'imagination est maîtresse d'erreur, la raison est institutrice d'orgueil. — « J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites, et le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de

l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. »

Ce n'est pas tout : non-seulement la raison nous trompe, mais elle nous trompe de la manière la plus dangereuse, en entretenant en nous un esprit d'opposition à la vraie religion. Sur quelque sujet qu'on l'interroge, ou elle faiblit, ou elle gauchit, ou elle se dérobe. Si elle s'estimait elle-même à son prix, mesuré par son impuissance, sa première démarche devrait donc être de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Que fait-elle cependant? Parce qu'elle a découvert que c'est la terre qui tourne autour du soleil, la voilà qui prétend égaler son pouvoir à l'infinitude du monde, et elle établit des principes qu'elle étend jusqu'aux choses surnaturelles elles-mêmes, comme si « la contradiction était marque d'erreur » ou « l'incontradiction marque de vérité! » Elle refuse d'admettre ce qu'elle n'entend point; et elle n'entend pas qu'une religion raisonnable n'en serait plus une. Elle se sert de ses forces pour argumenter contre Dieu ; et elle ne comprend pas que ce Dieu ne serait pas Dieu si sa nature pouvait se circonscrire à la médiocrité de l'humaine raison. — « L'obscurité de notre religion prouve la vérité de notre religion, » — et si nous croyions par raison, c'est alors que nous n'aurions vraiment plus de raisons de croire. Y a-t-il rien de plus contraire à l'esprit du cartésianisme, et, par exemple, pour la seule fois qu'il se soit essayé dans la religion, y a-t-il rien de plus contraire à la prétention qu'il a affectée d'expliquer, — au moyen de sa méthode, — le mystère de la transsubstantiation ?

Non content cependant d'avoir ainsi détruit le pouvoir de la raison, c'est encore contre Descartes que Pascal rétablit l'intégrité de la nature humaine, en substituant à la raison le cœur, « avec ses raisons que la raison ne connaît point, » et l'autorité du sentiment à celle du calcul ou du raisonnement. Il n'y a pas de doute que le dernier fragment sur la distinction de « l'esprit de finesse » et « l'esprit de géométrie, » — celui qui fait ou qui devait faire partie du livre des *Pensées*, — soit dirigé contre Descartes et le cartésianisme. Ceux qui veulent réduire les choses de la morale et de la vie humaine à un très petit nombre de principes dont il n'y a plus alors, dans le silence et dans l'isolement de la vie méditative, qu'à déduire les conséquences, ce sont les cartésiens. Mais leurs adversaires, ce sont ceux qui, comme Pascal, savent que l'âme de l'homme ne se laisse pas ainsi manier, qu'il y a du mystère en elle et de l'incompréhensible, et que le pouvoir de la raison n'échoue nulle part plus misérablement que

quand il essaie de pénétrer le secret de notre nature. — « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et par démonstration : le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule. » — Là, dans cette distinction, est le principe de la philosophie de Pascal. Le cartésianisme a mutilé la nature humaine en croyant l'exalter, et en n'attribuant la certitude qu'aux opérations de la raison ou de l'entendement, il a séparé ce qu'au contraire il fallait unir. L'homme n'est pas une intelligence pure, il est aussi une volonté, et cette volonté, le cartésianisme l'énerve, ou plutôt il l'anéantit, en lui enlevant son objet, qui est de vivre.

C'est qu'aussi bien la contradiction n'est pas moins formelle entre leur conception à tous deux de la vie, et tandis que Descartes, comme on l'a vu, conclut à l'optimisme, je ne connais guère, dans l'histoire de la philosophie, de pessimiste plus sincère et plus convaincu que Pascal. D'où vient à ce propos la relation singulière, mais constante, qu'il semble qu'il y ait dans l'histoire entre le pessimisme et la philosophie de la volonté? Quoi que l'on en ait dit, ceux qui ont estimé la volonté au plus haut prix, depuis Bouddha jusqu'à Schopenhauer, sont aussi ceux qui nous ont tracé de l'humaine condition le plus triste tableau, comme si ce qu'elle a de plus lamentable était la disproportion du vouloir au pouvoir. Mais, quoi qu'il en soit de cette relation, ce que l'on peut et ce que l'on doit dire, c'est que, si le christianisme repose lui-même sur une conception pessimiste de la vie, conçue comme un temps à la fois d'expiation et d'épreuve, le jansénisme en est la forme aiguë; et les *Pensées* de Pascal en sont l'expression d'autant plus éloquente qu'elle est arrivée jusqu'à nous plus naturelle, moins préparée pour la lecture, et plus voisine enfin de sa source. Avec le plus pénétrant des interprètes de Pascal, j'ai plus d'une fois essayé de montrer que le « pessimisme » faisait bien le fond des *Pensées*, et l'on a contesté le mot, mais on n'a point ébranlé la chose. Pascal n'est point sceptique, et, tout en attaquant l'autorité de la raison, il la reconnaît, — dans la physique ou dans la géométrie, — mais il est pessimiste, parce que la raison est impuissante à la solution des seules questions qui l'intéressent. Il l'est encore, parce qu'il est janséniste, et que si, dans l'état présent, *in statu naturæ lapsæ,* la condition de l'homme est misérable, il croit, avec Jansénius, qu'elle l'est presque plus encore dans l'hypothèse de l'état de nature : *in statu naturæ puræ*. Mais il l'est surtout parce qu'il est chrétien, et qu'un chrétien cesserait de l'être s'il pouvait croire à la bonté de l'homme et au prix de la vie.

Que de différences ou que de contradictions ne pourrait-on pas

encore signaler, si l'on le voulait! Je crois, toutefois, que ce sont ici les principales, et que toutes les autres s'y ramèneraient aisément. Non-seulement le cartésianisme et le jansénisme n'ont pas fait entre eux une alliance qu'aussi bien ils n'eussent pu contracter qu'en se laissant duper l'un par l'autre ; mais, si l'on peut encore dire qu'ils se sont partagé la direction des esprits au XVII[e] siècle, c'est comme deux rivaux qui se partagent entre eux les conquêtes que chacun d'eux désespère de conserver tout entières. Regardons-y de plus près : ils ne se les sont point partagées, et, pendant plus de cinquante ans, le jansénisme ne s'est pas contenté de tenir le cartésianisme en échec, il l'a véritablement surmonté. Si d'ailleurs les *Pensées* n'ont paru pour la première fois qu'en 1670, c'est-à-dire trente-trois ans après le *Discours de la méthode*, il suffit d'ajouter premièrement, que le *Discours de la méthode*, à peine lu, comme on l'a vu, du vivant de Descartes, n'a commencé qu'après sa mort, en 1650, à exercer quelque influence, et, en second lieu, que les *Pensées* de Pascal, étant le plus pur du jansénisme, ne contiennent rien qui ne fût déjà dans l'*Augustinus*. Elles ne sont pas un point de départ, elles sont un terme ou un point d'arrivée. C'est ce que l'on oublie quand on va chercher, Dieu sait où ! les origines de ce livre immortel. Mais elles sont là où il est vraiment étrange qu'aucun interprète ou commentateur ne les soit allé chercher, je veux dire tout simplement dans l'*Augustinus* de Jansénius, et dans les *Lettres de Saint-Cyran*. Aux lieux-communs du jansénisme, Pascal n'a fait que donner sa forme inoubliable, et il est bien vrai qu'en un certain sens, au point de vue littéraire par exemple, le jansénisme ne date que de là ; mais son action est antérieure, son influence, l'autorité même de sa propagande, et la prédication publique de ses doctrines. Pascal a seulement décidé pour un demi-siècle, ou à peu près, d'une victoire demeurée jusqu'alors indécise entre les deux doctrines adverses ou rivales.

Aussi, pour bien entendre l'histoire des idées au XVII[e] siècle, il ne faut pas nier l'influence du cartésianisme, il faut seulement la restreindre ; et surtout il faut bien voir qu'ayant rencontré le jansénisme en face de lui, c'est le cartésianisme qui a été momentanément et presque complètement vaincu. Mais dans l'hypothèse la plus favorable, — je veux dire la plus conforme aux idées communément reçues, — il faut toujours admettre que l'histoire des idées au XVII[e] siècle ne s'explique que par cette lutte. Si l'on ne le sait pas, ou qu'on n'en tienne pas compte, on ne s'explique pas que le cartésianisme ait si peu réussi, que les disciples en soient si rares, et, pendant plus de cinquante ans, les conquêtes si modestes. C'est qu'il ne pouvait rien là où déjà le jansénisme occupait la

place ; et que, là même où il paraissait extérieurement établi, comme chez un Arnauld et chez un Nicole, ses conséquences essentielles, étant stérilisées par l'esprit du jansénisme, ne pouvaient y produire leur plein et entier effet. Pareillement, si l'on oublie que cette lutte a rempli le siècle, on ne s'explique pas que le cartésianisme ait recruté ses principaux adhérens parmi les précieuses et chez les libertins ; nous reviendrons tout à l'heure sur ce point. Mais ce que l'on s'expliquerait moins encore que tout le reste, c'est que le XVIIe siècle apparaisse dans son ensemble comme un pont jeté sur le courant où les eaux du XVIe siècle se confondent avec celles du XVIIIe siècle, et la philosophie des derniers « Humanistes » avec celle des premiers « Publicistes. » La raison en est que dans le temps même où le cartésianisme acheminait les idées vers la philosophie du XVIIIe siècle, le jansénisme, intervenant, leur a barré la route. Sans doute, empêchées de passer par cette route qu'elles avaient choisie, elles en ont pris une autre, comme il arrive toujours dans l'histoire des idées, qui ne disparaissent point avant d'avoir accompli leur œuvre. Mais ce n'était plus cette voie droite ou royale ; c'était un chemin difficile et oblique ; et tandis qu'elles le gravissaient lentement et péniblement, la conception de la vie, substituée par le jansénisme à celle du cartésianisme, occupait le devant de la scène.

Il est permis d'aller plus loin encore, et de dire que, par une conséquence naturelle, c'est le XVIIIe siècle à son tour, dont certaines parties ne s'expliqueraient point sans cette lutte presque séculaire du jansénisme et du cartésianisme. Pourquoi, par exemple, dès 1734, dans ses *Lettres philosophiques*, Voltaire a-t-il pris Pascal à partie, ou pourquoi, dans le singulier *Éloge* qu'il en a prononcé en 1778, Condorcet, ce Condorcet que l'on a si bien appelé « le produit supérieur » de la civilisation du XVIIIe siècle, a-t-il essayé le premier de transformer Pascal en un halluciné ? « Va, va, Pascal, laisse-moi faire, — écrivait Voltaire dans une lettre bien connue à son ami d'Argental, au lendemain même de la publication de ses *Lettres philosophiques*, — tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre de bon sens ;.. attends, attends ! » Avant même d'entrer dans ce rôle d'ennemi public de la religion qu'il ne devait revêtir que beaucoup plus tard, Voltaire, servi par son instinct, avait compris que l'on ne ferait rien tant que l'on n'aurait pas discrédité à fond le jansénisme, et ruiné sans retour l'autorité du livre des *Pensées*. Et, en effet, lui qui vivait dans un temps dont nous sommes obligés aujourd'hui de recomposer laborieusement et péniblement la psychologie, il avait mesuré le pouvoir de ce livre demeuré cependant imparfait, il en avait vu l'action sur les intelli-

gences, il avait senti l'appui que trouvait enfin le sentiment religieux dans ces aveux de l'homme qui n'avait pas été seulement l'un des plus grands écrivains du siècle précédent, mais aussi l'un de ses savans les plus illustres. C'est ce qu'il nous faut essayer de montrer maintenant, — et que, si l'on a quelque peine à retrouver des cartésiens dans les plus grands écrivains du XVIIe siècle, il n'est rien au contraire de plus aisé que d'y reconnaître des jansénistes.

IV. — L'INFLUENCE DU JANSÉNISME.

Il y en a seulement deux ou trois, et des plus grands, qui n'ont pas plus subi l'influence du jansénisme que celle du cartésianisme; qui ne sont pas pour cela demeurés en dehors du mouvement des esprits; qui représentent seulement une autre direction ou un autre courant d'idées, — dont nous avons dit que nous essaierons prochainement de préciser le sens et la portée, — Molière et La Fontaine, l'auteur des *Fables* et des *Contes*, celui de l'*École des femmes* et de *Tartufe*. Mais cette exception faite, et de quelque côté que je tourne la vue, je ne vois plus que jansénistes, c'est-à-dire que poètes, qu'écrivains de toute sorte, que gens du monde et que femmes, dont les croyances et les opinions sont aussi voisines de celles de Pascal que distantes, au contraire, de celles de Descartes.

C'est en vain qu'on les persécute, — ou c'est peut-être parce qu'on les persécute, — mais les jansénistes remplissent la cour, la magistrature et la ville, Paris et les provinces. Les ministres en sont : Pomponne, Pontchartrain, Beauvilliers, Torcy. De grandes dames : Mme de Guémenée, Mme de Longueville, Mme de Liancourt, Mme de Sablé, se sont honorées et s'honorent d'être appelées par les mauvais plaisans « les mères de l'église. » Les Messieurs de Port-Royal font l'éducation du jeune duc de Luynes. Ils recueillent les débris de la marine et de l'armée, Pontis, le corsaire dont ils ont écrit les *Mémoires*, et Tréville, l'ancien capitaine des mousquetaires du roi. Bien avant Arnauld et avant Nicole, le meilleur ami de Pascal, son confident le plus particulier, c'est le duc de Roannez, dont les faiseurs de roman ont même voulu qu'il ait aimé la sœur, depuis duchesse de la Feuillade. Jusque dans le clergé, séculier, régulier, à l'archevêché de Paris, dans les séminaires, dans les couvens, chez les carmélites de la rue Saint-Jacques, et dans les congrégations, chez les Bénédictins de Saint-Maur ou chez les pères de l'Oratoire, si la soumission aux décrets du saint-siège arrête sur les lèvres l'expression du jansénisme, il est au fond des cœurs.

Fénelon, à la fin du siècle, n'en peut contenir son indignation; dans des lettres et dans des *Mémoires* qu'il fait passer à Rome par l'intermédiaire du père Le Tellier, confesseur du roi, — et qui ressemblent à des notes ou à des rapports de police, — il dénonce les personnes, princes et princesses du sang, cardinaux, évêques, magistrats, et réclame contre elles, pour en finir, des mesures de violence (1). Même la destruction et le rasement de Port-Royal, la violation sacrilège des sépultures des religieuses, ne lui suffiront point ; il lui faudra le renouvellement solennel des anciennes censures; et son *Nunc dimittis*,.. le pieux archevêque ne le prononcera qu'en apprenant la promulgation de la bulle *Unigenitus*.

Lorsqu'une société tout entière adopte ainsi pour règle ou pour profession des mœurs, une doctrine philosophique ou religieuse, il peut bien ne pas arriver à la littérature de s'en inspirer, mais le cas est rare; et, ce qui est plus rare, c'est qu'elle choisisse préci-

(1) Comme ces *Mémoires* sont peu connus, ou du moins rarement cités, j'ai pensé qu'il serait bon de donner ici quelques extraits du principal. Il est daté de 1705. Fénelon supplie le souverain pontife de ne pas croire qu'en lui adressant ce *Mémoire secret « clam legendum »* il obéisse à d'anciennes rancunes, et il continue :

« Ex innumeris per sexaginta et quinque annos experimentis, jam abunde constat, nullam amplius spem esse ut Janseniana factio remediis ad mansuetudinem temperatis sanetur... »

Et les dénonciations nominatives commencent :

« D. Cardinalis Noallius, archiepiscopus Parisiensis... nihil audit, nihil videt, nihil ratum facit nisi quod suggerunt aut doctor *Boileau*, aut doctor *Duguet*, aut pater *de la Tour*, oratoriensium præpositus generalis,.. quos Jansenismo imbutos esse nemo nescit... »

D. Cardinalis *de Coislin*...

D. Cardinalis *Le Camus*...

His ducibus adjunguntur complures episcopi.

Quid de ordinibus religiosis? Dominicani jam fere omnes... Discalceati Carmelitæ... Augustiniani ordinis plerique theologi... Canonici regulares sanctæ Genovefæ.. utriusque congregationis Benedictini ea dogmata pro virili parte propugnant...

At vero si, a scolis theologiæ, ad regiam aulam oculos converteris, videre est principissam *de Condé*...

Principissa *de Conti*, Regis filia, medicum *Dodart*, insignem factionis ducem, domi carissimum habet...

Franciæ cancellarius in *Epistolis ad Provincialem* scriptis prima litterarum elementa a puero didicisse palam gloriatur...

D. *de Torcy*, exterorum, ut vocant, administer, Pomponii filiam Arnaldinæ gentis uxorem duxit.

Parisiense Parlamentum ab hoc morbo immune ne existimes... Primus Præses miris artibus mentem dissimulat, *at vero, si ex liberioribus colloquiis, quando cum amicis facetus ridet, intimum illius sensum explorare fas sit, factioni clam favet...* »

Arrêtons-nous sur ce dernier trait; il vaut la peine qu'on le médite; et quand on l'aura médité, que l'on se demande si le Fénelon qui est capable de pareilles insinuations, ressemble beaucoup à l'aimable et souriant prélat que l'on continue de nous montrer à travers son *Télémaque*.

sément ce temps pour s'inspirer de la doctrine adverse. Laissons encore une fois là Molière et La Fontaine; ils ne sont pas jansénistes, mais ils ne sont pas non plus cartésiens; ils sont Gaulois, « libertins » de l'ancienne marque, héritiers au XVIIe siècle de l'esprit de Montaigne et de Rabelais. Négligeons même Boileau, quoiqu'en fait de religion, dès le temps des *Satires*, on pût aisément montrer qu'il inclinait vers le jansénisme, et que les jésuites, encore aujourd'hui, s'en souviennent. Mais le génie de Racine, une partie au moins du génie de Racine, et quelques-unes des différences qui distinguent si profondément sa tragédie, — et la conception du monde et de la vie qu'elle enveloppe, ou dont elle procède, — de celle de Corneille, ne peuvent s'expliquer que par ses origines et son éducation jansénistes. Ce que le grand Corneille a le plus ignoré, c'est ce que Racine a le mieux connu, ce « cœur humain, » mélange de grandeur et de bassesse, variable et changeant, éternellement agité d'inquiétude, mystérieux et profond, énigme irritante, insoluble et désespérante pour lui-même. Ce que le grand Corneille a le moins représenté, c'est ce que Racine a mis le plus volontiers sur la scène : la passion, avec ses entraînemens, son impuissance à se gouverner, son incapacité de trouver en soi sa satisfaction et sa règle. Ce que le grand Corneille a su le moins exprimer, c'est ce qui est précisément le triomphe de Racine : cette sensibilité dont les nuances imperceptibles font la diversité des caractères et la complexité de la vie. Et qui ne sait enfin que si de l'ensemble de son œuvre on essaie de dégager une conception de la vie, il n'y en a guère qui ressemble davantage à celle que l'on retrouve dans les *Pensées* de Pascal ?

La même conception de la vie se retrouve dans les moralistes qui ont immédiatement précédé ou suivi Pascal, dans les *Maximes* de La Rochefoucauld et dans les *Caractères* de La Bruyère. A la vérité, lorsque l'on moralise, ce n'est point pour montrer la nature humaine par ses beaux côtés, et, en un certain sens, il n'y a point de « moraliste, » au sens de La Bruyère et de La Rochefoucauld, dont on ne pût dire qu'il penche vers le jansénisme. Mais dans le cas de l'auteur des *Caractères* ou de celui des *Maximes*, il semble qu'il y ait quelque chose d'autre et de plus que dans le cas de Vauvenargues, par exemple, ou de Chamfort. On sait d'ailleurs comment fut fait le livre des *Maximes*, et l'on connaît les liaisons de La Rochefoucauld avec Mme de Sablé. Le genre des *Maximes* est né dans le salon d'une précieuse illustre, mais cette précieuse était de Port-Royal, et le livre de La Rochefoucauld porte encore la marque de cette double origine. J'oserai même dire que la seconde a en quelque sorte recouvert la première, et la preuve, c'est que si l'on ne sau-

rait faire du livre de La Rochefoucauld une apologie de la religion chrétienne, cependant il ne laisse pas d'y être une espèce de préparation. « Mon cher lecteur, faisait-il dire à un anonyme ou disait lui-même dans l'*Avis au lecteur* de l'édition de 1666, je me contenterai de vous avertir de deux choses, l'une que... et l'autre, qui est la principale et comme le fondement de toutes ces *Réflexions*, est que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché. » Et, sans doute, il y a quelque malice ou quelque ironie dans cette précaution oratoire, mais un peu moins pourtant que l'on ne croit; et quand il y en aurait encore davantage, il resterait toujours vrai que les *Maximes* contiennent « l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs pères de l'église. » Ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'en fait, au XVII[e] siècle, on ne prit pas autrement le livre des *Maximes;* on le trouva d'une ressemblance entière; et au fond, si l'on y veut bien regarder d'un peu près, la raison en est que le jansénisme avait accoutumé les esprits à cette image de la nature humaine.

Enfin, c'est au jansénisme et à son influence que le XVII[e] siècle et sa littérature doivent cet aspect de grandeur et de sévérité morales qui les caractérisent. Non pas, sans doute, que ce caractère se retrouve indistinctement dans toutes les œuvres de l'époque. S'il est le siècle de Pascal et de Bossuet, il est aussi celui de La Fontaine et de Molière; en sortant d'écouter les sermons de Bourdaloue, je sais que l'on allait voir jouer *Amphitryon;* et je n'oublie pas que le temps de Massillon sera le temps des romans de Courtilz de Sandras, de M[lle] de La Force, de M[me] de Murat, le temps de la comédie de Regnard, de Lesage, de Dancourt. On n'ignore pas sans doute que, dans l'histoire de la littérature dramatique, à l'exception peut-être du théâtre anglais de la Restauration, — celui de Congreve et de Wycherley, — il peut bien y avoir des inventions plus hardies ou plus libres, il n'y a rien de plus indécent, rien qui soit d'aussi mauvais ton. Mais ce n'est qu'un peu plus tard, sous la régence et vers le milieu du siècle suivant, que cette littérature de tripots ou de mauvais lieux atteindra son épanouissement. En attendant, elle est comme étouffée sous le bruit de la voix des grands prédicateurs, et si bien étouffée qu'aujourd'hui ceux-là seuls connaissent les œuvres ou le nom de Dancourt et de Courtilz de Sandras, qu'une insatiable curiosité ou la nécessité professionnelle y obligent.

C'est que *les Provinciales* ont porté coup et que l'effet en dure toujours. Depuis que Pascal a démasqué la politique des jésuites, les confesseurs, directeurs, prédicateurs ont compris qu'il leur fallait eux-mêmes rompre avec l'habitude qu'ils semblaient avoir prise,

selon la forte expression de Bossuet, « de porter les coussins sous les coudes des pécheurs. » L'opinion, de son côté, maintenant avertie des dangers de la casuistique, s'est habituée à réclamer de ceux qui prétendent gouverner les consciences une morale et des enseignemens qui ne soient pas les mêmes que ceux de l'honneur mondain. Cela ne veut dire en aucune façon que le XVII[e] siècle ait mieux valu que les autres ; les hommes sont toujours les mêmes ; et la cour de Louis XIV n'a pas plus que les autres manqué d'exemples fameux de scandale et d'immoralité. Mais cela veut dire que l'on a compris combien il importait de ne pas adoucir les rigueurs de la règle qui condamnait ces scandales eux-mêmes, et qu'en les donnant, il fallait que l'habitude ne se perdît pas de les nommer de leur vrai nom. En effet, c'est ce qui mesure la moralité d'un peuple ou d'une époque, les noms qu'ils imposent aux vices qui sont éternellement ceux de l'humaine nature, et le souci qu'ils témoignent de ne pas diminuer la honte ou l'horreur qui s'y attachent.

Les *Pensées* sont venues compléter les *Provinciales*, et, à cette idée que la morale ne saurait, sans cesser d'être elle-même, se ployer aux exigences des temps ni des lieux, elles sont venues ajouter celle-ci, que le devoir essentiel de l'homme est de travailler au « renouvellement » intérieur de lui-même. C'est une autre mesure encore de la moralité. Quand vous voudrez savoir ce qu'il convient de penser de la moralité d'une époque, dispensez-vous de le demander aux historiens secrets et aux anecdotiers du temps : vous trouveriez, vous prouveriez qu'elles se valent toutes. Mais aux différens étages de la société, cherchez et comptez combien d'hommes se sont proposé ce « renouvellement » ou ce « perfectionnement moral » d'eux-mêmes comme objet de leur vie. Pour en trouver autant qu'au XVII[e] siècle, il vous faudra remonter jusqu'au siècle héroïque du moyen âge, à moins encore que, changeant de ciel, vous n'en remarquiez le nombre parmi les premiers adeptes du protestantisme. Pendant plus de cinquante ans, la conscience française, si l'on peut ainsi dire, incarnée dans le jansénisme et rendue par lui à elle-même, a fait contre la frivolité naturelle de la race le plus grand effort qu'elle eût fait depuis les premiers temps de la réforme ou du calvinisme. Et c'est même pour cette raison qu'à de certains égards la destruction de Port-Royal, qui semble n'être dans notre histoire politique intérieure qu'une mesure d'ordre administratif, à la vérité violente et tyrannique, est dans notre histoire intellectuelle et morale un fait presque aussi considérable que celui de la révocation de l'édit de Nantes.

Le plus remarquable exemple de cette influence du jansénisme,

c'est peut-être dans la prédication de Bourdaloue que nous le trouverions. On a dit de lui qu'il était une réponse vivante aux *Provinciales*, et on a eu raison, car il est difficile d'enseigner une morale plus sévère que la sienne, plus pure, plus étrangère à ces compromissions que Pascal avait éloquemment reprochées aux jésuites. On a pu faire un grief à Bossuet, — injustement, je dois le dire, mais avec une apparence de raison quelquefois, — de sa complaisance pour Louis XIV, notamment dans les affaires de la régale et des libertés de l'église gallicane. Nous-même nous avons essayé de montrer que, dans les *Sermons* de Massillon, il apparaissait déjà quelques symptômes de la morale toute laïque du XVIII[e] siècle. Bourdaloue, comme il est par excellence, au XVII[e] siècle, le prédicateur orthodoxe et catholique, est aussi et en même temps le prédicateur ou le moraliste rigide, s'il en fut, — pour ne pas dire impitoyable. Peut-être même est-ce ici l'une des raisons de son prodigieux succès. Dans la morale de Bourdaloue, l'opinion publique aima cette sévérité plus grande qu'elle avait appris à apprécier dans les *Provinciales*. Car c'est là ce qu'il y a de surtout intéressant pour nous. Contre les attaques de Pascal et du jansénisme, si Bourdaloue a relevé la réputation compromise de l'ordre des jésuites, c'est « en rompant tout pacte » avec la casuistique, et en retournant leurs propres armes contre ses adversaires. Dans les douze ou quinze volumes de *Sermons* qui nous restent de lui, il n'y en a pas un, je dis même ceux qu'il a prêchés sur *la Fréquente communion*, — auxquels Port-Royal tout entier n'eût pu souscrire. Et sans doute on peut bien dire qu'avant d'être inspirés du jansénisme, ils le sont du christianisme ou du catholicisme lui-même. Mais ce serait mal entendre et mal poser la question. Ce que l'on dit, en effet, ce n'est point du tout que le jansénisme ait apporté au monde une morale nouvelle, mais uniquement qu'il est venu rappeler la morale traditionnelle à une rigueur dont les *Provinciales* nous sont un garant assez sûr qu'elle s'était écartée sous l'influence de diverses causes.

Est-il nécessaire de multiplier les exemples? et si nous retrouvons jusque dans les *Sermons* de Bourdaloue la trace visible de l'influence du jansénisme, est-il nécessaire de montrer qu'elle est plus visible encore dans les *Sermons* de Massillon et dans l'œuvre entière de Bossuet? Sauf un ou deux cas, on pourrait presque dire que Bossuet, dans la question de doctrine, a évité de se prononcer sur le sujet du jansénisme. A tout le moins s'en faut-il beaucoup qu'il l'ait jamais attaqué comme il fit le protestantisme ou le quiétisme. Mais, sur la question de morale, il suffit de rappeler que c'est lui qui deux fois, à vingt ans d'intervalle, en 1682

et en 1701, demanda et obtint de l'assemblée du clergé de France la condamnation ou le renouvellement de la condamnation des propositions jadis attaquées par les *Provinciales*. Et pour Massillon, qui fit partie de cette congrégation de l'Oratoire qui devait demeurer l'un des derniers foyers de l'esprit janséniste, sait-on bien qu'aujourd'hui même il est recommandé aux fidèles de ne pas lire ses *Sermons* sans quelques précautions? Ils sont trop jansénistes! et, comme autrefois, on craint que, dans les âmes faibles, en jetant des semences de découragement, ou de terreur de la justice divine, ils ne fassent désespérer de la vertu, du salut, et de la religion.

Ainsi, de tous les côtés, on le voit, nous retrouvons le jansénisme et son influence. Le siècle en est comme imprégné. Une seule influence fait vraiment échec à la sienne, et à peine peut-on dire que ce soit celle du cartésianisme : ce serait plutôt celle d'une espèce de philosophie de la nature qu'incarnent les La Fontaine et Molière. Il continue cependant d'exister une société de cartésiens, et, comme nous l'avons dit, l'espèce a bien pu s'en cacher, elle ne s'est pas perdue. La destruction de Port-Royal et généralement les mesures de persécution dirigées contre le jansénisme vont avoir maintenant pour conséquence d'en préparer, sans le vouloir, le développement. A mesure que le siècle approche de sa fin, l'influence de Pascal décroît, celle de Descartes se substitue insensiblement à la sienne. C'est le XVIIIe siècle qui commence, et avec lui le triomphe de toutes les idées que le jansénisme a bien pu interrompre et gêner dans leur développement, mais non pas réussir à détruire.

V. — LA RENAISSANCE DU CARTÉSIANISME.

Si l'on ne voit pas, en effet, tout d'abord, les liaisons du XVIIIe siècle avec le XVIIe siècle, c'est qu'en général on ne reprend pas la question d'assez haut, ou d'assez loin. Mais pour ce qui regarde en particulier la fortune du cartésianisme, il semble qu'on soit dupe d'une véritable illusion d'optique. Les « philosophes » du XVIIIe siècle, à l'exception de Buffon peut-être, n'ont pas assez de dédain pour Descartes, et parce qu'ils se sont mis à l'école de Bacon, de Locke et de Newton, ils se proclament et ils se croient indépendans de leurs vraies origines, nouveaux ou étrangers dans leur propre patrie. Au regard de Voltaire lui-même, — en qui, comme l'on sait, quelque timidité ou quelque respect humain se mêle à beaucoup de hardiesse, et la superstition du siècle de Louis XIV à un pressentiment si vif de l'avenir, — Descartes n'est qu'un esprit « rare et singulier ; » mais pour Diderot et pour les encyclopédistes, l'auteur du *Discours de la*

méthode n'est plus en vérité qu'un faiseur de systèmes, dont les « tourbillons » et les « idées innées » n'ont pas plus de valeur à leurs yeux que les « universaux ou les « quiddités » de la scolastique. La vraie, l'unique méthode, la méthode expérimentale date pour eux de Bacon et du *Novum Organum;* la connaissance de l'homme, de ses facultés, du mécanisme de l'esprit, de l'origine et de la formation des idées, n'a commencé qu'avec Locke et l'*Essai sur l'entendement humain;* et quant à celle du système du monde, elle ne remonte pas au-delà de la publication du livre des *Principes.* En d'autres termes, — et c'est ce qui les rend si souvent si insupportables à lire, — la science est née avec leur siècle même, et rien ne compte pour eux que ce qu'ils ont eux-mêmes vu naître, pas plus Galilée que Descartes, Kepler que Leibniz, et Tycho Brahé que Malebranche. Heureusement que cela même nous avertit de leur erreur, et, si l'on peut ainsi dire, du point précis où ils la commettent. Pour nous rendre compte du principe de leur illusion et pour rétablir la vérité contre elle, nous n'avons en effet qu'à bien voir comment ils en sont devenus dupes.

A la faveur des querelles de religion qui avaient rempli les dernières années du XVIIe siècle, et au cours desquelles il s'en était fallu d'assez peu que le même roi qui révoquait l'édit de Nantes et qui proscrivait le jansénisme ne se détachât du saint-siège, en entraînant ses peuples avec lui, les « libertins » ou les « esprits forts » avaient repris lentement quelque chose de leur ancienne audace. Ils avaient vu misérablement échouer ces tentatives de réunion entre catholiques et protestans dont Bossuet en France et Leibniz en Allemagne avaient voulu prendre l'initiative. Des prélats maladroits, au premier rang desquels on ne saurait hésiter à placer Fénelon, en persécutant le jansénisme à outrance, semblaient avoir travaillé pour ôter à la religion ce qui en faisait en quelque sorte le principal support et le nerf. Enfin, le même Fénelon, et Bossuet, aussi lui, avec leur mémorable querelle du *Quiétisme*, par la vivacité de leur polémique et leur acharnement réciproque, avaient, — comment dirai-je? — scandalisé les âmes pieuses, et moins indigné qu'encouragé dans leur libertinage tous ceux qui semblaient attendre que la religion se divisât une fois de plus contre elle-même. Mais ce qui paraissait plus démontré que tout le reste, et ce qui faisait la joie des rares spinosistes et des nombreux cartésiens d'alors, de Fontenelle, par exemple, et de Bayle, c'était l'impossibilité d'accorder la raison et la foi, ou en d'autres termes, l'échec de l'œuvre à laquelle il semblait que le XVIIe siècle se fût particulièrement employé. On tenait désormais pour certain que la raison, fière de ses progrès, n'abandonnerait plus

les positions qu'elle avait conquises, et qu'au besoin elle les défendrait contre la religion elle-même, si peut-être et bientôt elle ne prenait l'offensive. Mais il était également prouvé qu'à moins d'abdiquer et de cesser d'être elle-même, il y avait des points sur lesquels jamais ni à aucun prix la religion ne consentirait de sacrifice ni de transaction. Dans ces conditions, quoi de plus naturel que la fin du siècle ressemblât à ses commencemens? et que l'influence du cartésianisme, en particulier, reprît son cours suspendu depuis cinquante ou soixante ans par l'opposition du jansénisme?

Ce qu'il est en effet curieux et important de constater, c'est que le petit groupe de « libertins » ou « d'esprits forts » qui, pendant la durée du règne de Louis XIV, en dissimulant d'ailleurs son indépendance d'esprit, n'en avait pas moins maintenu la tradition, était le même aussi, nous l'avons dit, qui avait conservé le dépôt du cartésianisme. On l'avait bien vu, ou du moins on l'eût pu voir, — si l'attention eût alors été éveillée sur ce point, — dans cette grande querelle des anciens et des modernes, où Charles Perrault avait fait son principal argument de l'idée de progrès, idée vague et incertaine encore, idée confuse et mal définie, mais idée cartésienne, dont le triomphe devait être nécessairement la ruine ou la subversion de l'idée chrétienne et janséniste. Perrault lui-même, Charles Perrault, l'auteur de *Peau-d'Ane* et du *Petit-Poucet*, — dont on a quelquefois essayé de faire une façon de grand esprit, — avait-il mesuré la portée de ses propres raisons? J'en douterais pour ma part; mais c'est en vérité ce qui n'importe guère, puisque, autour de lui, à défaut de lui, ni les femmes mêmes ni les hommes ne manquaient pour systématiser en quelque sorte ses pressentimens, et leur donner cette forme portative sous laquelle les idées font leur chemin dans le monde. Fontenelle en était l'un, le neveu des Corneille, l'auteur d'*Aspar* et des *Lettres du chevalier d'Her...*, bel esprit composé de pédant et de précieux, homme du monde, mais l'auteur aussi des *Entretiens sur la pluralité des mondes* et de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, d'ailleurs cartésien convaincu, cartésien obstiné, pour mieux dire, et le dernier, avec Mairan, qui ait défendu contre Newton le système de leur commun maître. C'est grâce à lui, grâce à cette universalité de connaissances dont il sut habilement se servir pour être, pendant près d'un demi-siècle, la principale autorité de son temps, que cette idée de progrès allait commencer de prendre figure et tournure, de porter dans ses propres écrits ses premières conséquences, et de préparer la transformation prochaine de la littérature et l'esprit français.

Rien ne paraît plus caractéristique du XVIIIe siècle que cette

foi au progrès, et, par-dessous les différences particulières, c'est elle qui fait l'air de ressemblance et de famille de toutes les grandes œuvres du temps : l'*Esprit des lois* et l'*Essai sur les mœurs*, les *Discours* de Rousseau et l'*Histoire naturelle* de Buffon ; quoi encore ? l'*Encyclopédie*, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, et la fameuse *Esquisse* de Condorcet, sur les *Progrès de l'esprit humain*. D'une manière générale, si l'on voulait caractériser nos grands siècles littéraires par rapport à l'idée qu'ils se sont formée de la marche de l'histoire, on dirait que le XVIe siècle, celui de Ronsard et de Calvin, a placé son idéal dans l'imitation, la résurrection, ou la rénovation du passé. Par-delà les temps du moyen âge, c'est le même sentiment qui pousse Ronsard à chercher ses modèles dans les littératures anciennes, et Calvin à réintégrer dans un christianisme corrompu la pureté de son institution primitive. Le XVIIe siècle, celui de Pascal et de Bourdaloue, de Racine et de Bossuet, convaincu de la perversité de la nature humaine, de la nécessité de la grâce et du peu de valeur de la vie de ce monde, se représente l'histoire comme un lent acheminement de l'humanité vers des fins qui lui sont assignées par la sagesse divine. De notre temps, enfin, c'est l'idée de l'évolution qui triomphe, l'idée d'un développement qui n'a rien d'absolument nécessaire ni de régulier dans son cours, que les circonstances peuvent toujours contrarier, et quelquefois même indéfiniment arrêter ou suspendre, qui peut enfin, à la rigueur, être exactement le contraire du progrès. Nous avons vu trop de révolutions, et surtout nous avons vu trop et de trop belles espérances n'aboutir qu'à des effets trompeurs, pour croire au progrès tel que l'ont conçu nos écrivains et nos philosophes du XVIIIe siècle. Car eux enfin, que nous avons gardés pour les derniers, c'est au progrès qu'ils ont cru, au progrès constant, à la marche continue de l'humanité vers un perfectionnement croissant et infini de l'homme et de la société. Là est leur utopie, avec une autre, celle de la bonté native de l'homme, mais que je ne veux point examiner aujourd'hui, parce qu'elle m'entraînerait trop loin, et qu'elle provient d'une autre source.

Pour mesurer l'importance et le rôle de cette idée dans la philosophie du XVIIIe siècle, il suffirait au besoin de noter la place qu'elle tient dans l'œuvre de Voltaire, qui, de tous les écrivains du temps, lui est sans doute non pas le plus hostile, mais au moins le plus récalcitrant. Voltaire, pour croire au progrès, et surtout au progrès moral, a trop connu les hommes, de trop près, les a trop fréquentés, s'est trop connu lui-même. Cela est bon pour Rousseau, pour Diderot, pour Condorcet, et voilà ceux, en effet, que l'on peut appeler les apôtres de l'idée de progrès, ceux qui l'ont répandue dans le

monde. Mais Voltaire, lui, pense, à l'égard de la « canaille, » qu'elle restera toujours « canaille, » et il n'y trouve pas de difficulté, ni d'inconvénient, ni même d'injustice, car, sans cela, demande-t-il, comment s'accomplirait le gros ouvrage de la société? Cependant, et malgré tout, depuis *le Mondain* jusqu'à l'*Essai sur les mœurs*, voyez comme les instincts de Voltaire et les traditions qu'il a héritées du siècle précédent luttent, pour ainsi dire, dans ses œuvres, avec les convictions raisonnées qu'il s'est faites. Nul plus que lui n'admire Corneille ou Racine; mais, dans ce progrès universel des arts et des sciences, il ne peut s'empêcher de croire que ses tragédies, à lui, sa *Zaïre* et sa *Mérope*, valent mieux que les leurs, ont quelque chose au moins d'autre et de plus que *le Cid*, que *Cinna*, qu'*Iphigénie*, qu'*Athalie*. De même il sait bien que les lettres, comme les arts, ont eu leurs époques dans l'histoire de l'humanité, que le génie ne dépend ni des temps ni des lieux, que jamais poètes n'ont surpassé Sophocle ou Euripide, ni jamais peintres ceux de Florence ou de Rome; mais il se rend bien compte aussi du bénéfice héréditaire que chaque génération retire du travail de celles qui l'ont précédée, et que de siècle en siècle, d'une manière générale, l'esprit humain a grandi, s'est accru, s'est assoupli, a passé comme un homme de la faiblesse de l'enfance à la vigueur de la maturité. De même, enfin, il admet bien que tout le monde « est fait comme notre famille, » — c'est un mot d'Arlequin qu'il cite volontiers, — mais cependant il n'écrit son *Essai sur les mœurs* que pour essayer de débarrasser l'humanité des fléaux qui la déshonorent et qui retardent seuls son progrès : la guerre et la religion. Par la place que l'idée du progrès occupe dans l'œuvre de Voltaire, on peut juger de celle qu'elle tient dans l'œuvre de ses contemporains, et notamment des *encyclopédistes*. Diderot ne croit rien d'impossible à l'homme; Turgot enchérit sur Diderot; et Condorcet, enfin, dans le livre que nous rappelions, celui qu'il écrivit dans sa retraite, l'*Essai sur les progrès de l'esprit humain*, continue d'affirmer, sous le couteau de la guillotine, que si tout est mal actuellement, tout sera bien un jour.

Avec la croyance au progrès et à la perfectibilité infinie de l'espèce, s'il est une autre opinion dont conviennent tous les « philosophes » du XVIIIe siècle, c'est la toute-puissance de la raison. A ce sujet, ne pourrait-on pas dire que l'erreur capitale du XVIIIe siècle est d'avoir voulu soumettre à la raison tout ce qui lui échappe, tout ce qui, par nature et par définition, ne saurait être de sa compétence? L'homme tel que Voltaire lui-même, Diderot, Montesquieu, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Condorcet, Condillac, le conçoivent, c'est l'homme selon Descartes, l'homme

rationnel, si je puis ainsi dire, l'homme abstrait, ou plutôt encore l'homme soustrait aux conditions de temps et de lieu, c'est-à-dire indépendant de l'histoire et de la réalité. De là leur inintelligence, que l'on leur a si souvent et si justement reprochée, de la religion d'abord, de la poésie, de l'histoire et de la politique. Ce sont, en effet, d'autres facultés, ce sont d'autres pouvoirs ou d'autres formes de l'intelligence qui ont engendré, dans l'histoire de l'humanité, les grandes religions et la grande poésie, facultés si différentes de la faculté de concevoir et de raisonner, que celle-ci les dessèche à mesure qu'elle occupe et qu'elle envahit l'entendement. Aussi longtemps que le jansénisme a dominé sur les esprits, le sens de la réalité, l'idée de la duplicité ou de la complexité de l'homme, la connaissance ou le sentiment de la limitation de l'esprit ont empêché nos philosophes de faire à la raison cette place prééminente, unique, souveraine. Mais maintenant, émancipée de ses anciennes contraintes, livrée à elle-même, fière de ses progrès, la raison ne voit plus rien qui doive demeurer en dehors de ses prises, aucun domaine sur lequel elle n'ait la prétention d'étendre son empire.

C'est le développement de la science prédit et préparé par Descartes qui entretient et qui développe à son tour cette illusion. Car on a bien pu renoncer aux « tourbillons » de Descartes, et les traiter, comme Voltaire, avec presque autant de dédain que la « vision en Dieu » de Malebranche, ou « l'harmonie préétablie » de Leibniz. Il n'en est pas moins vrai que l'on doit deux choses à Descartes, et qu'elles subsistent. La première est l'idée de l'universel mécanisme, c'est-à-dire de la solidarité de toutes les parties, et conséquemment de l'unité de la science. La seconde est l'application de l'instrument mathématique à toutes les questions scientifiques, ce qui est une suite et une preuve à la fois de leur solidarité et de l'objectivité de leur existence. Quoi que l'on dise d'ailleurs du discrédit de la science de Descartes, il ne demeure pas moins qu'elle inspire encore l'une des grandes œuvres scientifiques du siècle, je veux dire l'*Histoire naturelle* de Buffon. Mais quand on le contesterait, ce qui serait encore certain, c'est que le mouvement est parti de lui. D'Alembert se moque, en vérité, quand, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, c'est à Bacon qu'il fait honneur d'avoir inauguré le mouvement scientifique moderne. Mathématicien distingué, sinon de premier ordre, il est impossible qu'il ne sentît pas que, dans la mesure où la physique nouvelle est fille du calcul, c'est au cartésianisme qu'elle doit ses découvertes et ses progrès. Seulement, pour diverses raisons, qu'il serait trop long de débrouiller, d'Alembert veut nous donner le change, et j'avoue qu'il y a réussi, puisque je suis obligé de parler si longtemps pour redresser l'er-

reur dont il fut l'un des patrons au XVIIIe siècle. Mais cette idée que la science seule est capable de certitude, qu'en dehors de la certitude rationnelle ou expérimentale il n'y en a pas d'autre, et que la raison aidée du calcul est ou sera quelque jour la maîtresse du monde, elle appartient bien à Descartes ; et ici, comme plus haut, après une longue éclipse, c'est son influence que nous voyons reparaître.

De cette croyance au pouvoir infini de la raison, combinée avec l'idée de la souveraineté de la science, est né l'optimisme du XVIIIe siècle, celui dont quelques-uns de ses apôtres ont payé si chèrement, dans les jours troublés de la révolution, l'illusion qu'ils s'en étaient faite. Quand, en effet, il est admis que la science peut tout, et, d'un autre côté, que la capacité de la raison humaine est égale, pour ainsi dire, à l'infinitude du monde, comment admettre qu'il puisse y avoir un terme aux espérances de l'humanité ? Aussi les philosophes du XVIIIe siècle n'en ont-ils point vu ni d'ailleurs supposé. Mais leur homme idéal et abstrait, ils l'ont cru bon, ils l'ont cru perfectible, ou, si l'on aime mieux, ils ont cru et ils ont enseigné, par une conception que l'on pourrait croire imitée du platonisme, si l'on n'en connaissait maintenant les liaisons avec le cartésianisme, que le vice était synonyme d'ignorance, et, réciproquement, que la science était institutrice de vertu. C'est une erreur que beaucoup d'honnêtes gens partagent encore de nos jours, n'oubliant en cela que deux points, qui sont tout le problème : le premier que, bien loin d'être bon, l'homme naturel, supposé qu'il existe, voisin encore de l'animal et impulsif comme lui, pourrait bien être moralement mauvais ; et le second, que l'objet de l'institution sociale étant de soustraire l'homme à l'impulsion de la nature, une connaissance plus approfondie de la nature en éloigne peut-être les civilisations plus qu'elle ne les en rapproche. Disons-le plus nettement encore : la connaissance de la nature ne peut servir qu'à en éloigner l'homme social, et la grande erreur du siècle est d'avoir cru qu'elle l'en devait rapprocher.

On le voit donc : l'une après l'autre, dans la littérature ou dans la philosophie du XVIIIe siècle, les idées essentielles du cartésianisme renaissent, et c'est même alors seulement, qu'en perdant la conscience de leur propre origine, elles prennent celle de leur puissance et de leur fécondité. Sans doute, pour agir, pour exercer une influence réelle sur la direction des esprits, il fallait que le cartésianisme se fût dégagé ou libéré du système particulier qui l'enveloppait. On remarquera d'ailleurs qu'il n'a vaincu le jansénisme qu'avec ses propres armes ou, pour mieux dire, en lui empruntant ses moyens d'action, en devenant, comme lui, une philosophie ou une conception de la vie, et en proposant sa solution

effective et pratique des problèmes que Descartes, par oubli, manque de loisir, prudence ou ironie peut-être, avait négligé de traiter. C'est, en effet, avec l'accroissement qu'elle a reçu des enrichissemens de la science, la principale modification que la doctrine cartésienne ait subie du XVIIe au XVIIIe siècle : elle est descendue du ciel en terre, et se désintéressant des questions qui, comme quelques-unes de celles où s'était complue l'aventureuse imagination du maître, sont étrangères ou indifférentes à la plupart des hommes, elle a pris à la vie l'intérêt qu'une doctrine y doit prendre, toutes les fois qu'elle veut agir, et ne pas finir en une espèce de curiosité de cabinet. Mais c'est bien elle, nous la reconnaissons, c'est son esprit qui anime également le matérialisme de Diderot ou le spiritualisme de Jean-Jacques ; et la fortune que Pascal ou Bossuet l'avaient empêchée de faire, elle la réalise au XVIIIe siècle. Qu'importe après cela que la physique de Newton se soit substituée à celle de Descartes? ou la doctrine de la sensation transformée à celle des idées innées? Nous savons assez que, dans l'explication scientifique de l'univers ou de l'homme, il y aura toujours quelque chose de caduc et de ruineux, puisque, comme on l'a dit, la science ne consiste guère qu'à reculer, de génération en génération, ou à déplacer les bornes de l'ignorance.

Que si maintenant nous avons peut-être insisté longuement sur la question, c'est qu'indépendamment de l'intérêt qu'il y a sans doute à se faire une juste idée d'un Pascal et d'un Descartes, il nous a paru que la solution que nous en proposons pouvait éclairer d'une lumière nouvelle plusieurs points importans de l'histoire des idées et de la littérature du XVIIe siècle. Trois grandes influences, pour ne rien dire aujourd'hui des moindres, auxquelles aussi pourtant il nous faudra faire leur part, se disputent au XVIIe siècle la direction des idées et la domination des esprits. La plus considérable est peut-être celle des trois dont nous n'avons presque rien dit encore, et que nous étudierons prochainement, en étudiant ce que l'on peut bien appeler, comme on le verra, la philosophie de Molière. C'est au moins celle dont les origines remontent le plus haut, et dont aujourd'hui même les effets ne sont pas épuisés. Le cartésianisme et le jansénisme sont les deux autres, dont nous venons de voir la lutte se terminer par le triomphe de la première. Je suis d'ailleurs persuadé que rien qu'en essayant de rattacher à l'une ou à l'autre des trois beaucoup d'idées communément reçues, nous nous apercevrons qu'elles doivent être assez profondément modifiées. C'est ce que je tâcherai de faire voir, et ce que j'espère que l'on reconnaîtra dans la suite de ces *Études*.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

APRÈS LES MANŒUVRES

Les grandes manœuvres qui ont eu lieu, il y a quelques semaines, terminent chaque année le travail de l'armée française. Elle y montre ce qu'elle a appris; elle y montre aussi ce qu'il lui reste à apprendre. Le moment est donc favorable pour les apprécier et résumer l'impression qui s'en dégage.

Les grandes manœuvres, en 1888, comprenaient : les manœuvres des 3e, 6e et 16e corps d'armée, les grandes manœuvres d'artillerie, les grandes manœuvres de cavalerie. Nous constatons, à notre grand regret, qu'on n'a pas jugé à propos de faire des manœuvres de corps d'armée contre corps d'armée.

Nous allons examiner ces manœuvres au point de vue de la conception et de la direction, c'est-à-dire du commandement, de la préparation des ordres, c'est-à-dire du service d'état-major, et enfin de l'exécution.

Quand un chef de corps d'armée, un directeur de manœuvres d'artillerie ou de cavalerie doit exécuter des grandes manœuvres, il en soumet le programme au ministre de la guerre. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que ce programme est presque toujours renvoyé sans observation; en voici la cause :

Les ministres de la guerre ont des soucis plus urgens que de rectifier un thème de manœuvre, quelle qu'en soit l'importance. Si le ministre est civil, il faut lui savoir gré de cette réserve. Il en est malheureusement de même quand le ministre est militaire. Dans tous les cas, le programme des grandes manœuvres n'a

d'autre juge que celui qui tient, à ce moment, l'emploi de chef d'état-major-général, à l'ordinaire général très jeune de grade, et se croyant trop peu autorisé pour se permettre de critiquer les chefs de corps d'armée.

Ceux-ci, assurés de l'approbation qui sera donnée à leurs conceptions, se préparent à marcher, à cantonner et à combattre comme s'ils commandaient une armée de 150,000 hommes, et imaginent, pour couronner leurs manœuvres, quelque représentation où se brûlera beaucoup de poudre, à la grande satisfaction des spectateurs émerveillés. Le but vrai des manœuvres, l'instruction des officiers, surtout des plus élevés en grade, dans un cadre d'opérations qui puissent ressembler à la réalité de la guerre, se trouve faussé, au plus grand détriment de la juste notion que chaque chef doit acquérir de son rôle.

Trouverons-nous du moins, dans la direction des manœuvres, cette unité de vues, ce contrôle sévère qu'on n'a pas su faire présider à leur conception? Eh bien! non.

La direction, dans le cadre établi pour les opérations, devrait appliquer et imposer l'observation, à tous les degrés de la hiérarchie, des règlemens en vigueur. C'est ainsi du moins que les choses se passent dans les armées étrangères. Il n'y viendrait à l'idée d'aucun général, à moins d'une autorisation spéciale du chef de l'armée, de tenter n'importe quel essai en dehors de la stricte observation des règlemens. Le règlement y est une loi que nul n'est censé ignorer, et en dehors de laquelle il ne saurait y avoir d'ailleurs que confusion et désarroi.

Chez nous, au contraire, la fantaisie et l'improvisation ont conservé droit d'asile. Qu'une idée quelconque germe dans le cerveau d'un général, et aussitôt il en ordonne l'application. L'un, — c'était, dit-on, le meilleur des commandans de corps d'armée, — a imaginé de supprimer les avant-gardes, même pour les petites unités. Il en est résulté qu'à la moindre alerte, faute du tampon protecteur de l'avant-garde, toute une colonne se déployait là où une petite fraction aurait suffi. Un autre avait adopté de mettre la pratique de la guerre en théorèmes et le service des diverses armes en figures de géométrie, à la plus grande confusion des esprits au milieu desquels se sont officiellement propagées ces théories extraordinaires.

Tout récemment, un général de division, inventeur d'une tactique française, non content de la vanter en deux bruyans volumes, en appelait de ses idées au jugement de généraux étrangers à son arme, et réclamait le droit de manœuvrer sans contrôle.

Jusqu'ici, aucun ministre ne se levait pour faire rentrer dans le néant toutes ces fantaisies dangereuses et imposer à tous le respect du règlement dont il est le gardien, parce que le ministre, même quand il est militaire, est trop souvent sans autorité morale, en face de vieux généraux de corps d'armée, à qui il faut d'ailleurs un sentiment bien vivace de discipline pour garder tout au moins l'apparence du respect vis-à-vis du chef d'un jour imposé par la politique. Il faut rendre au ministre actuel la justice qu'il s'est honoré aux yeux de l'armée en remettant à leur place quelques-uns de ces inventeurs.

Mais ces tentatives, même avortées, sont un signe révélateur de la faiblesse du pouvoir et de l'absence de toute volonté régulatrice à la tête de l'armée.

En Allemagne, en Russie, en Autriche, lorsqu'on assiste à des grandes manœuvres, on y voit toujours le souverain, qui est le chef suprême de l'armée; autour de lui se groupent tous ceux qui, sous ses ordres, sont les grands chefs de guerre. Ils viennent s'y instruire et se préparer à instruire leurs subordonnés. On se rend ainsi compte qu'une armée, quelque nombreuse qu'elle soit, puisse se mouvoir et opérer avec une parfaite régularité, parce qu'elle est dominée par une volonté unique, invariable et toute-puissante.

Quand on évoque de pareils souvenirs, et qu'on a devant les yeux le spectacle de nos manœuvres, où semblent s'agiter convulsivement les tronçons d'un monstre qu'on aurait décapité, on est profondément attristé par la comparaison ; et il faut la foi indomptable et souriante de notre race pour ne pas se laisser envahir par le découragement. On se demande où est le généralissime qui doit vouloir et imposer ses volontés, où est le major-général qui doit l'assister, où sont les chefs futurs de nos armées? — Le généralissime? on le condamne, pour ne pas lui donner trop d'influence, à ne voir d'autres troupes que les postes de la place Vendôme et à ne diriger d'autre manœuvre que la revue du 14 juillet. Le major-général inspectait les côtes de l'Atlantique. Quant aux inspecteurs d'armée, on les entrevoit à peine, tant ils sont réduits à la modestie, pour se faire pardonner une situation que les politiciens ont décrétée provisoire et essentiellement révocable.

C'est assurément un grand pas fait vers l'organisation nécessaire que d'avoir réuni en un conseil supérieur de la guerre les chefs des armées futures et de leur avoir confié, tant bien que mal, l'inspection des troupes qu'ils doivent diriger en cas de guerre. Mais ce n'est que le commencement d'une mesure qu'il faudrait avoir la sagesse de compléter. Il ne faut pas hésiter à établir à la tête de l'armée le généralissime qu'on a mis à la tête du conseil supé-

rieur de la guerre; sa place est aux côtés du ministre. Celle du major-général est à la tête de l'état-major-général, où il préparerait en temps de paix les plans dont il aurait à assurer l'exécution en temps de guerre.

Chaque année, les membres du conseil supérieur de la guerre devraient assister aux grandes manœuvres, officiellement et avec toute la solennité qu'exige une mission aussi importante. Ils en seraient les véritables arbitres et les juges suprêmes ; ils maintiendraient l'unité de direction et d'instruction; ils ne perdraient plus le contact vivifiant de la troupe et resteraient toujours ainsi préparés de corps et d'esprit au rôle capital qu'ils sont appelés à jouer en cas de guerre.

Examinons maintenant comment a fonctionné le service d'état-major. Les ordres qui parvenaient d'en haut aux chefs des unités subordonnées étaient généralement trop longs, trop minutieux, entrant dans des détails dont la prescription était une entrave à l'exécution, un empiètement sur l'initiative des sous-ordres, et, par conséquent, la suppression morale de leur rôle.

C'est au service d'état-major qu'il y a lieu d'attribuer la responsabilité de ces ordres, car, s'il fallait la faire remonter jusqu'au chef, le mal serait plus grave encore. Si un général de corps d'armée, non content d'annihiler ses généraux de division, supprimait encore son chef d'état-major et occupait son esprit à des détails que d'autres ont charge d'étudier, il ne saurait plus, au jour du besoin, le conserver libre et lucide pour les graves décisions qu'il aurait à prendre ; en outre, en réduisant ses subordonnés au rôle de simples secrétaires, il aurait anéanti leur valeur particulière et brisé leur énergie morale.

Quoi qu'il en soit, et tout en étant disposé à rendre au zèle et à la capacité des officiers du service d'état-major la justice qu'ils méritent, on peut se demander si tous les officiers de ce service sont parfaitement préparés au rôle qui leur incombe.

L'école préparatoire du service d'état-major s'appelle l'école supérieure de guerre. Elle est, paraît-il, bien dirigée, dotée d'un bon personnel, entretenue dans un esprit d'intelligence, dans un mouvement réel de vie et de progrès. Néanmoins, il faut reconnaître que les élémens qu'on y admet laissent quelquefois à désirer. Chaque année, il y entre quatre-vingts officiers de troupe et il en sort quatre-vingts officiers d'état-major. L'armée est-elle assez riche pour pouvoir produire chaque année pour ce service quatre-vingts officiers d'élite? Ceux qui entrent à l'école supérieure ne sont pas toujours choisis avec assez de soin. Les commandans des corps

Jusqu'ici, aucun ministre ne se levait pour faire rentrer dans le néant toutes ces fantaisies dangereuses et imposer à tous le respect du règlement dont il est le gardien, parce que le ministre, même quand il est militaire, est trop souvent sans autorité morale, en face de vieux généraux de corps d'armée, à qui il faut d'ailleurs un sentiment bien vivace de discipline pour garder tout au moins l'apparence du respect vis-à-vis du chef d'un jour imposé par la politique. Il faut rendre au ministre actuel la justice qu'il s'est honoré aux yeux de l'armée en remettant à leur place quelques-uns de ces inventeurs.

Mais ces tentatives, même avortées, sont un signe révélateur de la faiblesse du pouvoir et de l'absence de toute volonté régulatrice à la tête de l'armée.

En Allemagne, en Russie, en Autriche, lorsqu'on assiste à des grandes manœuvres, on y voit toujours le souverain, qui est le chef suprême de l'armée; autour de lui se groupent tous ceux qui, sous ses ordres, sont les grands chefs de guerre. Ils viennent s'y instruire et se préparer à instruire leurs subordonnés. On se rend ainsi compte qu'une armée, quelque nombreuse qu'elle soit, puisse se mouvoir et opérer avec une parfaite régularité, parce qu'elle est dominée par une volonté unique, invariable et toute-puissante.

Quand on évoque de pareils souvenirs, et qu'on a devant les yeux le spectacle de nos manœuvres, où semblent s'agiter convulsivement les tronçons d'un monstre qu'on aurait décapité, on est profondément attristé par la comparaison ; et il faut la foi indomptable et souriante de notre race pour ne pas se laisser envahir par le découragement. On se demande où est le généralissime qui doit vouloir et imposer ses volontés, où est le major-général qui doit l'assister, où sont les chefs futurs de nos armées? — Le généralissime? on le condamne, pour ne pas lui donner trop d'influence, à ne voir d'autres troupes que les postes de la place Vendôme et à ne diriger d'autre manœuvre que la revue du 14 juillet. Le major-général inspectait les côtes de l'Atlantique. Quant aux inspecteurs d'armée, on les entrevoit à peine, tant ils sont réduits à la modestie, pour se faire pardonner une situation que les politiciens ont décrétée provisoire et essentiellement révocable.

C'est assurément un grand pas fait vers l'organisation nécessaire que d'avoir réuni en un conseil supérieur de la guerre les chefs des armées futures et de leur avoir confié, tant bien que mal, l'inspection des troupes qu'ils doivent diriger en cas de guerre. Mais ce n'est que le commencement d'une mesure qu'il faudrait avoir la sagesse de compléter. Il ne faut pas hésiter à établir à la tête de l'armée le généralissime qu'on a mis à la tête du conseil supé-

rieur de la guerre; sa place est aux côtés du ministre. Celle du major-général est à la tête de l'état-major-général, où il préparerait en temps de paix les plans dont il aurait à assurer l'exécution en temps de guerre.

Chaque année, les membres du conseil supérieur de la guerre devraient assister aux grandes manœuvres, officiellement et avec toute la solennité qu'exige une mission aussi importante. Ils en seraient les véritables arbitres et les juges suprêmes; ils maintiendraient l'unité de direction et d'instruction; ils ne perdraient plus le contact vivifiant de la troupe et resteraient toujours ainsi préparés de corps et d'esprit au rôle capital qu'ils sont appelés à jouer en cas de guerre.

Examinons maintenant comment a fonctionné le service d'état-major. Les ordres qui parvenaient d'en haut aux chefs des unités subordonnées étaient généralement trop longs, trop minutieux, entrant dans des détails dont la prescription était une entrave à l'exécution, un empiètement sur l'initiative des sous-ordres, et, par conséquent, la suppression morale de leur rôle.

C'est au service d'état-major qu'il y a lieu d'attribuer la responsabilité de ces ordres, car, s'il fallait la faire remonter jusqu'au chef, le mal serait plus grave encore. Si un général de corps d'armée, non content d'annihiler ses généraux de division, supprimait encore son chef d'état-major et occupait son esprit à des détails que d'autres ont charge d'étudier, il ne saurait plus, au jour du besoin, le conserver libre et lucide pour les graves décisions qu'il aurait à prendre; en outre, en réduisant ses subordonnés au rôle de simples secrétaires, il aurait anéanti leur valeur particulière et brisé leur énergie morale.

Quoi qu'il en soit, et tout en étant disposé à rendre au zèle et à la capacité des officiers du service d'état-major la justice qu'ils méritent, on peut se demander si tous les officiers de ce service sont parfaitement préparés au rôle qui leur incombe.

L'école préparatoire du service d'état-major s'appelle l'école supérieure de guerre. Elle est, paraît-il, bien dirigée, dotée d'un bon personnel, entretenue dans un esprit d'intelligence, dans un mouvement réel de vie et de progrès. Néanmoins, il faut reconnaître que les élémens qu'on y admet laissent quelquefois à désirer. Chaque année, il y entre quatre-vingts officiers de troupe et il en sort quatre-vingts officiers d'état-major. L'armée est-elle assez riche pour pouvoir produire chaque année pour ce service quatre-vingts officiers d'élite? Ceux qui entrent à l'école supérieure ne sont pas toujours choisis avec assez de soin. Les commandans des corps

d'armée et le comité d'état-major n'apportent peut-être pas une sévérité assez rigoureuse dans l'admission au concours; ils ne devraient y envoyer que des officiers de troupe parfaitement notés. Après deux années d'étude, ces quatre-vingts officiers en sortent assurément plus instruits et très améliorés; mais il n'en est qu'un petit nombre qui soient vraiment des sujets de première valeur, aptes à faire des aides du commandement. Il semblerait donc préférable de n'accorder le brevet d'état-major qu'à ceux qui le méritent, et de donner aux autres, qui y ont cependant acquis une réelle instruction, un certificat d'études qui leur puisse procurer un avantage suffisamment rémunérateur de leur travail.

Nous avons parlé de la conception, de la préparation des manœuvres; nous allons maintenant examiner rapidement leur exécution par les diverses armes, en suivant l'ordre de leur entrée successive sur la scène du champ de bataille : la cavalerie qui renseigne; l'artillerie qui prépare; l'infanterie qui exécute.

La cavalerie s'est montrée sur certains points à hauteur de son rôle; sur certains autres, elle y a été notoirement inférieure. On peut dire qu'elle a été bonne ou mauvaise, suivant le chef qui la commandait. Néanmoins, on a pu constater que de grands progrès avaient été accomplis. Les officiers sont généralement instruits et aptes à leurs fonctions; les hommes montent mieux à cheval; les remontes sont sensiblement améliorées. Si notre cavalerie est encore inférieure à ce qu'elle devrait être, la cause en est dans le commandement, qui est quelquefois exercé par des officiers qui n'ont plus l'activité physique et intellectuelle nécessaire au maniement de cette arme. Il y a beaucoup à faire sous ce rapport; et il est à désirer que la politique cesse d'intervenir dans le choix des personnes. Il faut aussi souhaiter que des commissions parlementaires ou extra-parlementaires ne risquent pas de compromettre l'avenir de nos remontes, en introduisant, soit dans l'achat, soit dans l'alimentation des chevaux, des économies qui se traduiraient en fin de compte par la ruine d'une arme où la quantité ne remplacera jamais la qualité.

L'artillerie a presque atteint la perfection dans l'art de tirer le canon, c'est-à-dire dans la partie technique de son emploi. La partie tactique de cette arme est en grand progrès. Cette tactique n'est-elle pas d'ailleurs la plus simple de toutes, gouvernée par quelques principes bien nets qui ne se discutent même plus, tels que la concentration des efforts pour la préparation préalable, l'ouverture de

la lutte avec le maximum de puissance pour maîtriser le feu de l'adversaire.

L'infanterie a été satisfaisante partout, excellente au 6e corps, où, d'une part, le voisinage de la frontière, d'autre part, une direction supérieure très éclairée et très militaire, impriment à tous ses élémens un redoublement de vie et d'efforts.

En parlant ainsi de chaque arme, nous ne visons que sa tactique spéciale, la pratique ordinaire de ses marches, de ses procédés de déploiement et de combat. Mais ces armes diverses sont à l'armée ce que les membres sont au corps, des agens secondaires, des serviteurs soumis qui obéissent à une impulsion directrice. Les membres de ce corps exécutent des mouvemens justes, concordans, harmonieux, s'ils sont gouvernés par une volonté saine, transmise par des nerfs en bonne santé. Au contraire, si la tête est malade, les mouvemens des membres sont incohérens et désordonnés dans leurs rapports; la machine humaine, mal commandée et mal servie, se détraque. De même de la machine militaire. Chez celle-ci, la tête, c'est le commandement; et l'organe de transmission de la volonté, c'est le service d'état-major.

Nous nous sommes étendu suffisamment sur ces deux sujets.

A la guerre, les morts et les blessés précisent avec une cruelle brutalité les fautes commises; les revers et les succès y constituent l'enseignement par excellence, sans qu'il soit besoin de personne pour prononcer un jugement d'ailleurs suffisamment accusé par la réalité des choses. En manœuvres, au contraire, où manque cette sanction inexorable des faits, où tout est fiction, excepté le terrain sur lequel on opère, il est indispensable de voir intervenir une autorité supérieure qui puisse apprécier l'application des idées tactiques et de leurs moyens d'exécution au terrain et aux circonstances, puis prononcer un jugement suprême pour condamner les erreurs commises et en éviter le retour; faute de quoi les opérations porteraient dans le vide, sans enseignement, par suite sans profit. Ce but doit être atteint par ce qu'il est convenu d'appeler « la critique. » Elle doit émaner du chef le plus élevé, et de lui descendre jusqu'aux derniers échelons de la hiérarchie. Les généraux qui exercent les grands commandemens devraient y recevoir les observations du directeur supérieur de la manœuvre; ils transmettraient à leur tour cette instruction à leurs généraux, chacun ayant le souci d'instruire ses subordonnés et de les préparer à leur rôle.

Chez nous, cette critique se borne le plus souvent à la banalité de quelques complimens sans portée. Cela tient à l'abstention trop fréquente des généraux chargés des grands commandemens, qui seuls ont l'autorité et la compétence nécessaires à ce rôle d'instructeur en chef.

A l'étranger, et notamment en Allemagne, le souverain chef de l'armée, les généraux désignés pour commander les armées, qui, comme nous l'avons dit, sont toujours présens aux manœuvres, ne se contentent pas d'y figurer en spectateurs curieux; ils y sont dans toute la réalité de leur rôle de grands chefs, transmettant les observations du souverain, et prenant occasion de chaque faute pour faire profiter leurs subordonnés d'un enseignement qui est la raison d'être des grandes manœuvres.

En Allemagne, tout est organisé et étudié en vue de la préparation à la guerre. L'unique préoccupation nationale est d'avoir une armée prête depuis le premier de ses généraux jusqu'au dernier de ses soldats. Le maréchal de Moltke ne vient-il pas de donner une preuve solennelle de cette sage pensée dans la lettre par laquelle il demande à l'empereur une retraite qu'il motive ainsi : « Je suis obligé de vous mander que mon grand âge ne me permet plus de monter à cheval. Votre Majesté a besoin de forces plus jeunes, et un chef d'état-major-général incapable de faire campagne ne lui sert à rien. »

En présence de cette tension de toutes les forces vives d'une armée, d'une nation entière, vers le but unique qui lui est marqué, pourrait-on croire qu'en France le général qui doit commander devant l'ennemi la cavalerie indépendante ait été condamné à rester trois ans sans voir un escadron, et que le généralissime lui-même n'ait pas pu assister depuis plus de six ans à la moindre manœuvre ?

Et, de l'autre côté du Rhin, on nous accuse de vouloir la guerre! Hélas! est-il seulement permis de croire que nous songeons à nous défendre, lorsqu'on voit, deux fois l'année, se succéder à la tête de l'armée des ministres et des chefs de l'état-major-général, qui apportent dans les personnes les changemens de leurs préférences, dans les choses les nouveautés de leurs jalousies, et qui s'en vont laissant toujours plus grands les débris qu'ils accumulent, sans qu'aucun d'eux ait jamais eu le loisir de rien édifier de durable?

La politique souveraine l'ordonne ainsi.

Nous ne parlerons pas de la loi sur l'armée, quelque misérable que soit le spectacle de ces projets qui se succèdent depuis plus de

dix ans, sans que, par bonheur, aucun d'eux ait encore eu le temps de recevoir la consécration des deux chambres, emporté avec son auteur par la première poussée qui monte des bas-fonds de la politique. Le sujet du moins touche là aux intérêts civils de la nation, et il est naturel que ses députés aient qualité pour les défendre, sans admettre pourtant qu'à des questions secondaires, au fond desquelles il n'y a que l'égoïsme d'une préoccupation électorale, ils osent sacrifier l'intérêt vital du pays, le principe même de sa défense, la base de son existence.

Nous ne voulons considérer que des questions purement militaires, qui ne regardent que l'armée, qui ne devraient être résolues que par la compétence des militaires et qu'on livre néanmoins à l'arbitraire inconscient des politiciens.

Un exemple s'en rencontre dans la récente reconstitution des comités des diverses armes. On y trouve une preuve de cet esprit de compromission qui dévie les réformes les plus simples à réaliser.

On se souvient que certain ministre de la guerre, qui fut un jour selon le cœur du parti radical, avait trouvé démocratique de décapiter les diverses armes de leurs conseils particuliers de direction et de perfectionnement, et de les niveler sous l'unique suprématie de son cabinet qui, pour ces hautes fonctions, avait été composé d'une manière jusqu'ici inusitée. A la place de ces conseils, il avait mis des comités minuscules, composés, pour être plus techniques, d'officiers étrangers à l'arme correspondante à chacun. Il était important de réparer ce mal au plus tôt, et de profiter de la restauration du conseil supérieur de la guerre pour donner aux comités une autorité d'autant pus grande, une compétence d'autant plus indiscutable qu'ils devaient éclairer un ministre civil. La mesure s'imposait donc de mettre à la tête de chaque comité un des membres du conseil supérieur de la guerre, et derrière celui-ci les généraux les plus anciens, les plus qualifiés dans chaque arme. Ainsi, les questions que leur importance aurait amenées devant l'examen du conseil supérieur de la guerre auraient trouvé, dans les présidens de ces comités, des rapporteurs particulièrement renseignés. Le ministre avait trop de clairvoyance pour ne pas comprendre la nécessité de cette solution. Mais il a dû battre en retraite devant certaines influences parlementaires.

Plus récemment encore, un arrêté ministériel a paru, qui en quelques lignes est cependant gros de conséquences. Cet arrêté désigne le général de division qui doit présider la commission supérieure de classement des officiers proposés pour l'avancement.

Jusqu'à ce jour, cette assemblée des hauts généraux de l'armée était présidée par le plus ancien d'entre eux. C'est en effet un principe fondamental de l'organisation militaire que les personnes se hiérarchisent suivant leur grade, et suivant leur ancienneté dans le même grade. Ce principe était absolu en temps de paix et ne supportait d'exception qu'en cas de guerre. Or voici qu'il n'existe plus et qu'il est aboli par la volonté d'un ministre, lequel a décidé que la réunion des généraux membres du conseil supérieur de la guerre et des généraux commandant les corps d'armée serait présidée par un général autre que le plus ancien, sous le prétexte latent que ce général possède une lettre de service qui, en cas de guerre, le nomme généralissime des armées. Les généraux atteints par cette mesure pouvaient porter devant le conseil d'état une réclamation qui en serait probablement sortie triomphante. Ils ont préféré s'incliner en silence devant la volonté du ministre et donner ainsi à l'armée un exemple d'abnégation et de discipline. La violation du principe n'en reste pas moins réelle.

Cette innovation illégale met en évidence la nécessité d'avoir enfin des grades particuliers, correspondant à des fonctions, qu'une convention de chancellerie est insuffisante à hiérarchiser. Le général qui commande un corps d'armée devrait avoir un grade supérieur à celui de ses généraux de division ; le général membre du conseil supérieur de la guerre commandant d'armée a un grade supérieur à celui des généraux de corps d'armée ; enfin le généralissime doit aussi être à un rang hiérarchique militairement supérieur aux généraux d'armée, à moins qu'on n'ait choisi pour ces fonctions le plus ancien d'entre eux.

A cet arbitraire dans la hiérarchie des personnes au gré d'une fantaisie politique, il ne manquerait que d'ajouter celui du maintien indéterminé des généraux de division au-delà de la limite d'âge de soixante-cinq ans.

Il était en effet question de conserver en activité au-delà de ce terme fatal, non-seulement des généraux membres du conseil supérieur de la guerre, mais aussi des généraux commandans de corps d'armée, mais encore de simples généraux de division, sans même pouvoir invoquer en leur faveur cette apparence de raison légale qu'ils avaient « commandé en chef devant l'ennemi. » Assurément il est pénible de voir disparaître, jouissant encore de la vigueur de son intelligence, le chef qui a montré, à la tête du plus important de nos corps d'armée, de hautes capacités militaires, et qui par deux fois a témoigné de la dignité de son caractère en refusant le portefeuille de la guerre. Mais, pour une personnalité de valeur

qu'on gagnerait ainsi, de combien d'autres encombrantes et dangereuses n'alourdirait-on pas l'armée ? D'ailleurs, on doit voir plus haut que des questions de personnes ; et, si intéressantes qu'elles soient, il n'est jamais permis de leur sacrifier l'intégrité autrement salutaire d'un principe. Il faut que l'eau coure pour être vive ; il faut que la sève circule librement dans l'arbre pour qu'elle puisse porter la vie aux plus petites branches. Si on l'étrangle à une hauteur quelconque, l'arbre dépérit et meurt.

Retenir au-delà du terme de leur carrière des généraux que la politique aura choisis, c'est arrêter la poussée de légitime ambition des jeunes officiers et stériliser leur ardeur ; c'est, résultat plus grave, substituer à une règle naturelle l'arbitraire d'un conseil de cabinet qui, changeant tous les trois mois, encombrera sans cesse les hauts commandemens de favoris à perpétuer. L'armée serait dangereusement atteinte dans les principes physiques de son renouvellement ; elle serait plus mortellement frappée dans son ressort moral. Choisirait-on le moment même où l'empereur d'Allemagne émonde toutes les branches caduques de son armée pour laisser sur la nôtre tout le bois mort et pour en arrêter la sève ?

En présence des changemens incessans que la politique apporte dans les personnes et dans les choses du gouvernement, il est urgent que le conseil supérieur de la guerre soit fait assez puissant pour sauvegarder l'armée, qui a besoin d'unité dans sa direction, de suite dans son travail. Le ministre de la guerre, tout en restant le chef de l'armée, devrait en être spécialement l'administrateur et le représentant devant le parlement. On le pourrait alors, sans danger, changer à volonté comme un autre ministre, à la condition absolue de faire résider le commandement technique de l'armée dans le conseil supérieur de la guerre.

Il faudrait réserver à ce conseil la préparation à la guerre, l'établissement des plans de la défense, la direction de l'état-major-général, les propositions concernant les hauts commandemens et les nominations de généraux, la préparation de tous les règlemens d'instruction, l'approbation préalable et obligatoire de tous les projets de loi uniquement militaires.

Cette institution ne saurait faire courir aucun danger à l'état, d'abord parce que les membres de ce conseil, nommés par le président de la république, sont révocables par lui, ensuite parce qu'ils n'exerceraient en aucune manière le commandement effectif des troupes, avec lesquelles ils ne seraient en contact que par intermittence, au moment des grandes manœuvres et de leurs hautes inspections.

D'ailleurs, le danger n'est pas pour la république dans les généraux dont l'attitude uniquement militaire est toujours restée d'une correction sans reproche. A-t-on déjà oublié que le plus grand péril qu'elle ait couru ne lui est pas venu du duc d'Aumale, de la haute valeur militaire duquel l'armée a été iniquement privée, mais bien du plus récent des radicaux, du général politicien aux reflets les plus divers, du plus acclamé des favoris que la démagogie ait imposés au ministère de la guerre? On ne saurait rien craindre de généraux dont une loyale carrière est restée fidèle à n'importe quel sentiment personnel, toujours maîtrisé par le respect de l'état, par la passion du bien public, et de la prospérité de l'armée. Au contraire, on peut tout redouter de ceux qui ne sauraient avoir pour la loi plus de respect qu'ils n'en ont pour eux-mêmes.

Quand il fallut sauver la république de ce danger, c'est aux moins politiciens de ses généraux, c'est à leurs sentimens de discipline qu'elle a fait appel. C'est grâce à la dignité de leur carrière que ces chefs, légalement réunis en conseil militaire, ont pu écarter de l'armée le général qu'ils ont jugé indigne d'y rester.

L'armée a déjà subi bien des épreuves, bien des humiliations; elle a été ébranlée dans sa base par de terribles secousses, à ce point que ce qui excite le plus l'étonnement des nations étrangères, c'est de la voir encore debout et vivace malgré les efforts violens des démolisseurs qui l'assaillent. Mais il n'est pas d'arbre si solide qui à la longue ne soit abattu par la cognée infatigable. Or, le plus mortel des coups qu'elle puisse recevoir serait l'outrage de subir un jour à sa tête le général qu'elle a justement frappé d'indignité. Le chef de l'état a pu, d'un trait de plume, supprimer de l'armée des princes dont le seul tort se rencontrait dans leur origine royale. Mais quand un général est sorti de l'armée condamné militairement par l'avis unanime d'un conseil d'enquête, il y a là un fait de justice imprescriptible et sans appel, contre lequel aucune puissance, fût-ce celle des électeurs, ne saurait prévaloir, sans anéantir du même coup toutes les lois, sauvegarde des sentimens de discipline et d'honneur qui sont l'âme de l'armée.

***.

REVUE MUSICALE

Musique de piano et *lieder* de M. Tschaikowsky. — Théâtre de l'Odéon : *Athalie*, avec la musique de Mendelssohn.

Il y a quelques mois, en prenant ici même congé de M. Tschaikowsky, nous lui disions non pas adieu, mais au revoir. Nous venons de le retrouver, de faire avec lui plus ample, ou mieux, plus familière connaissance, grâce à quelques-unes de ses pièces pour piano seul et à quelques-uns de ses *lieder*.

Le musicien russe était trop répandu cet hiver dans notre monde parisien, fêté dans trop de salons; on se pressait trop autour de lui pour qu'il fût possible de jouir de ces œuvres délicates, faites non pour les grandes salles et les réunions nombreuses et bavardes, mais pour le recueillement de l'intimité, presque pour les rêveries de la solitude. C'est trop de cent personnes, c'est trop même de dix, pour écouter une sonate ou une chanson.

Nous avons lu et relu avec le plus grand plaisir les pièces pour piano de M. Tschaikowsky. Elles témoignent d'un très grand talent. Au piano comme à l'orchestre, M. Tschaikowsky n'est peut-être pas aussi russe qu'on pouvait s'y attendre. L'élément slave ne domine pas en lui, bien qu'il apparaisse de temps en temps. Le fond de la nature du musicien est plutôt allemand, et M. Tschaikowsky se rapproche moins de Chopin que de Schumann. Chez lui la forme, autant que le fond, est allemande. Il écrit très bien, d'un style original, élégant et ferme. Il a plus de précision que Chopin et que Schumann. Il est

moins pianiste que l'un et plus symphoniste que l'un et l'autre. Il ne fait pas comme Chopin étalage inutile de virtuosité; il ne coquette pas avec l'idée mélodique; il ne l'enguirlande pas des ornemens, des fioritures qui trop souvent affadissent et efféminent le style du maître polonais.

Si M. Tschaikowsky rappelle parfois Schumann, ce n'est pas qu'il l'imite; chez lui, pas de ces réminiscences formelles qui ressemblent à des copies. Une ressemblance plus vague et plus générale rapproche deux esprits qui sont un peu de même race et de même famille. Deux musiciens d'ailleurs, plus facilement que deux écrivains, peuvent se ressembler tout en gardant une certaine originalité respective. En musique plus qu'en littérature, les moyens sont nombreux de varier l'expression de pensées analogues, fût-ce de la même pensée.

Comme celle de Schumann, la musique de M. Tschaikowsky est le plus souvent triste; mais d'une tristesse moins amère et moins violente.

Et puis M. Tschaikowsky a été préservé des défauts de Schumann: du vague, de la longueur, par les qualités classiques que nous signalions déjà dans ses œuvres d'orchestre, et que nous retrouvons beaucoup plus marquées dans ses œuvres de piano. Aux pièces pour piano, nous ne ferons même plus les reproches que nous adressions aux pièces orchestrales, notamment au poème symphonique de *Françoise de Rimini*. Ici, les dimensions sont modérées et les proportions justes. Claires, nettes, les idées se développent avec richesse, mais non avec surabondance. Elles marchent parfois avec des détours ingénieux et de charmans caprices, mais sûres de retrouver la route, dont elles s'écartent sans s'égarer.

Il y a dans cet œuvre de piano de petits chefs-d'œuvre de concision, par exemple la *Polka de salon*, op. 9, n° 2, preste, dégagée, sans une note inutile. L'*Humoreske*, op. 10, n° 2, est écrite à l'emporte-pièce. Elle a de plus une couleur spéciale, le rythme et la mélodie d'une chanson populaire. Le *Scherzo* et le *Chant sans paroles* qui vient après sont deux bijoux. J'aime surtout au milieu du scherzo quelques pages mélancoliques écrites dans une tonalité charmante, où le piano peut arriver presque à des effets d'orchestre. Le *Chant sans paroles* est original, d'une finesse et d'une grâce achevées. Il faudrait encore citer bien des pages: la *Valse-Scherzo*, op. 7, écrite dans la bonne manière de Chopin; la *Rêverie du soir*, op. 19, n° 1; enfin une *Mazurka*, op. 21, n° 3, la troisième de six pièces différentes composées sur un seul thème. Tout cela est à lire, et à relire, car la musique de M. Tschaikowsky, presque toujours très difficile, gagne à être étudiée avec soin, comme elle est écrite.

Quant aux *lieder* du musicien russe, on retrouve en eux les belles

traditions du *lied* allemand : celui de Schubert et surtout celui de Schumann.

On peut les diviser, comme ceux des maîtres allemands, en deux catégories : les simples mélodies, chants de tristesse, de joie, de prière ou d'amour, et les scènes ou récits, qui forment pour ainsi dire de petits drames. Dans tous apparaît un des signes les plus caractéristiques de la musique vocale moderne, musique de théâtre ou simple musique de chant : l'importance, l'intérêt donné à l'accompagnement d'orchestre ou de piano.

Prenons au hasard un *lied* de M. Tschaikowsky, l'un des plus simples :

Vous ignorez qui j'ose aimer. Dois-je le dire?
Non, je ne puis vous la nommer pour un empire.

Eh! mais! c'est la chanson de Fortunio. Elle-même, traduite d'abord en russe, puis en allemand et retraduite en français. Elle a bien souffert de toutes ces traductions, la pauvre petite chanson d'amour. Il y a surtout un vers pénible pour les fervens d'Alfred de Musset, dont nous sommes :

Nous la comparerons aux blés, car elle est blonde!

Enfin! Ce n'est plus du Musset, voilà tout. — Ce n'est pas non plus de l'Offenbach. Le temps est passé des romances à couplets pareils. Elle était cependant bien jolie, la *Chanson de Fortunio*, ce *Voi che sapete* d'Offenbach, avec son accompagnement tout uni, sa mélodie juvénile, presque enfantine, glissant doucement sur des notes timides et comme étonnées. Puis la seconde strophe prenait un petit air hardi, chevaleresque, et la dernière s'achevait, attendrie, dans un soupir langoureux.

Tout autre est le *lied* de M. Tschaikowsky. Dès le début de la ritournelle, des syncopes; une mélodie gracieuse, mais un peu incertaine et flottante; d'ingénieuses réponses de l'accompagnement au chant; puis un éclat de passion peut-être exagéré; des réticences, des suspensions, mille nuances délicates et une cadence finale charmante; mais en somme trop de recherche et pas assez de naïveté. Si j'étais Fortunio et si je dînais chez maître André avec Jacqueline, c'est, je crois, la chanson d'Offenbach que je chanterais.

Voici deux *lieder* très pathétiques et très beaux. Le premier, imité de Henri Heine, s'appelle : *Pourquoi?*

« Pourquoi les roses sont-elles si pâles, dis-moi, ma bien-aimée, pourquoi?

« Pourquoi dans le gazon les violettes sont-elles si flétries et si ennuyées?

« Pourquoi l'alouette chante-t-elle d'une voix si mélancolique dans l'air? Pourquoi s'exhale-t-il des bosquets de jasmin une odeur funéraire?

« Pourquoi le soleil éclaire-t-il les prairies d'une lueur si chagrine et si froide? Pourquoi toute la terre est-elle grise et morne comme une tombe?

« Pourquoi suis-je moi-même si malade et si triste, ma chère bien-aimée? Dis-le-moi, chère bien-aimée de mon cœur, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Voilà la traduction de la poésie originale de Heine. Le musicien en a conservé, sinon les mots, au moins l'idée. Il en a conservé surtout, et même accentué, le mouvement. La gradation des paroles appelait naturellement une gradation musicale. Un *crescendo* était tout indiqué. M. Tschaikowsky l'a compris. Le *lied* commence très doucement : les questions se posent d'abord avec étonnement, avec mélancolie, sur un accompagnement qui tremble tout bas. Bientôt elles se succèdent plus pressées, et quelques notes syncopées ajoutent à leur inquiétude. Puis elles se précipitent avec une hâte fiévreuse ; le piano, j'allais dire l'orchestre, semble interroger lui-même avec âpreté. Le mouvement s'accélère; les harmonies se resserrent et les saccades de triolets redoublent de violence. Ce n'est plus la nature qu'interroge cette voix maintenant tonnante, c'est la bien-aimée elle-même, infidèle, ou plutôt insoucieuse. C'est à elle que vont les reproches, presque les outrages, et, comme le fameux *Ich grolle nicht* de Schumann, auquel il ressemble un peu, ce *lied* pathétique s'achève par une explosion de désespoir.

Le *lied : Ah! qui brûla d'amour*, est du même genre, et d'une plus grande beauté. Il est composé sur une poésie célèbre de Goethe : *la Plainte de Mignon*, souvent mise en musique, notamment par Beethoven, par Schumann, et, de nos jours, par M. Ambroise Thomas. Ici, de tous les musiciens, M. Tschaikowsky a peut-être réussi le mieux. Sur un accompagnement d'accords syncopés, sur des basses qui descendent, sonores et profondes, il a étalé une large mélodie, qui se déroule avec majesté. Contre le chant vient de temps en temps frapper une même note, qui persiste à travers les harmonies changeantes comme une plainte monotone. Sur elle pèse le *lied* entier et tout ce fardeau de douleur. Soudain cette douleur s'exaspère; elle s'échappe hors du cercle mélodique qui l'enfermait; stridentes et serrées, les syncopes de l'accompagnement se hâtent et montent, mais pour retomber presque aussitôt. La note fatale retentit encore, et la mélodie descend et disparaît dans les notes basses, comme dans un abîme de tristesse.

Écoutez encore une sombre chanson, dont voici le sujet, sinon le texte même : « Ma mère m'a-t-elle enfantée pour une pareille souf-

france? Une sorcière m'a-t-elle jeté un charme? Sans cesse, nuit et jour, je pleure comme un enfant. Mes compagnes viennent pour me consoler, mais nul ne peut me secourir. — Hélas! pour les batailles sanglantes il est parti, lui, tout mon désir! Il est parti, me laissant seule avec mes larmes! Devant l'image de la divine mère, tous les cierges brûlent; le mien seul se consume et s'éteint tout de suite, pareil à mon pauvre cœur.

« Dehors, c'est l'automne; les feuilles tombent, la tempête hurle. A ma fenêtre frappe un corbeau, messager de bonheur, car son croassement semble me dire : Tu n'as plus longtemps à pleurer. — Ma mère m'a-t-elle enfantée pour une pareille souffrance? Ne m'a-t-elle enfantée que pour les larmes? »

Comment donner avec des mots idée de la musique qui traduit cette poésie? C'est une espèce de mazurka sinistre, à l'allure rapide, avec quelque chose d'emporté et de farouche, comme le chant bizarre d'une fille de Bohême. L'accompagnement est toujours intéressant; on croit y surprendre des timbres d'orchestre. Il suffit de quelques mesures, d'un accent rythmique ou d'une modulation inattendue pour varier les ombres qui passent sur cette lugubre chanson.

Le Collier est un récit dramatique : « Quand je partis avec les Cosaques, Anna me dit : Que Dieu, qui voit mes larmes brûlantes et mon chagrin, te ramène. Je ne te demande qu'une chose : pour le cou blanc de ton Anna rapporte un collier de perles rouges. — Dieu nous donna un brave hetman. Ah! ce fut une rude chasse! Le pays fut plein de cris, l'incendie et les ruines marquèrent le passage des Cosaques... Mais je n'oubliais pas le collier de perles rouges. — Toi, brune fille tartare, c'est Dieu qui t'envoie à moi. Laisse-moi prendre tes perles; je n'en vis jamais de pareilles. — Je ne descendrai plus de cheval, j'en fais devant Dieu le serment, avant de voir au cou de ma belle le collier de perles rouges. — A travers la steppe immense court mon brave petit cheval... Au village, les gens revenaient du cimetière; la foule me crie : C'est Anna! Elle n'a plus besoin du collier de perles rouges... Aussitôt le frisson glacé de la mort me traverse; je mets pied à terre devant l'image sainte. Là seulement je veux t'attacher maintenant, ô collier de perles rouges! »

On peut analyser ce *lied* comme un petit drame musical. Le jeune homme s'en va, emportant la mélancolique prière de sa fiancée, et sur toute la première page plane un pressentiment, une vague menace de malheur. J'ignore ce que vaut en russe la poésie du *lied;* mais en allemand elle est émouvante. *Un collier de perles rouges!* Ces mots, qui reviennent toujours à la fin d'une même phrase musicale, jettent çà et là comme un reflet sanglant. Voici le fracas de la bataille, et soudain, au milieu de la mêlée, encore ce collier de pourpre!

Il le tient, le cavalier; il l'emporte, et des accords terribles, presque fous, hâtent et précipitent sa course. Le piano vibre tout entier, et par-dessus les dissonances et les syncopes retentit, hurlée par la foule, l'affreuse nouvelle : Anna n'a plus besoin du collier de perles rouges! — Maintenant c'est presque le silence. La phrase principale, on peut dire le *leitmotiv* du *lied* revient tristement; trois accords éveillent un vague écho de *Requiem;* sous les sanglots du pauvre garçon monte un gémissement, et la voix achève de s'éteindre sur ces mots, qui font image pour la dernière fois : le collier de perles rouges!

Terminons par le plus remarquable de ces chants : une page de la plus grande beauté, égale aux meilleures inspirations de Schumann : la *Prière du soir.* Les paroles françaises valent beaucoup mieux cette fois que de coutume; les voici :

L'obscure nuit du jour a pris la place;
Le monde dort silencieux!
Comme mon corps, mon âme est toute lasse
Et ma prière monte aux cieux.

A tout mortel, mon Dieu, je t'en supplie
Donne la paix. O Tout-Puissant,
Bénis la couche où le malheur s'oublie
Et le berceau de l'innocent.

Pardonne au mal! De la haineuse envie
Jusqu'à l'aurore éteins les feux!
Et que chacun, qui souffre dans la vie,
En songe au moins se sente heureux!

Le chant commence mystérieusement. D'obscurs accords se traînent, enveloppant la voix d'harmonies étranges, donnant par des modulations inattendues et pourtant naturelles l'impression et la vague inquiétude du soir. Ce vers surtout : *Et ma prière monte aux cieux,* est noté avec une délicatesse adorable. Elle monte, en effet, cette prière, à travers un accompagnement qui tremble, qui flotte comme les brumes du crépuscule. Elle monte d'abord timide, implorant tout bas quelque répit aux misères du monde. Et puis elle s'anime, les accords sonnent plus puissans et plus nourris. Une immense pitié, un amour immense envahissent cette âme en proie à l'épouvante de la douleur humaine, et qui supplie pour toutes les âmes. Elle crie vers Dieu, elle lui jette le recours déchirant de l'humanité. Je connais peu d'appels aussi pathétiques à la miséricorde infinie, peu d'éclats aussi éloquens d'une aussi ardente charité. L'humanité ne souffre sans doute pas plus aujourd'hui que naguère, mais elle sent plus profondément sa souffrance. Il y a cinquante ans, dans un air demeuré célèbre, Masa-

niello n'invoquait pas avec une telle détresse, « du pauvre le seul ami fidèle, » le sommeil, cette trêve nocturne à la vie. Le chant d'Auber n'était que mélancolique ; celui de M. Tschaikowsky est déchirant.

Une femme a dit récemment que le compositeur russe ne faisait que de la musique gris perle. C'est être difficile que de ne pas trouver à de semblables *lieder* une couleur assez intense.

Que dirait donc cette dame d'une autre musique, vraiment grise, celle-là, la musique d'*Athalie?*

« Je m'aperçus, dit Racine dans la préface d'*Esther*, la première de ses tragédies avec chœurs, « qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les tragédies anciennes, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités. »

« Quelques personnes, dit-il encore, parlant cette fois d'*Athalie*, ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. »

Voilà bien la double impression que nous a laissée, à cette dernière reprise, comme il y a quelques années, la partition de Mendelssohn : les louanges du vrai Dieu ; une musique très belle, mais encore plus longue.

On connaît la scène religieuse de *Joseph*, où les jeunes filles israélites viennent chanter avec conviction ce couplet :

> L'épouse sensible et féconde,
> La vierge ignorant sa beauté,
> Doivent au créateur du monde
> L'amour et la maternité.

Le cantique est très beau. Qu'on imagine un cantique pareil, ou du moins analogue, repris de demi-heure en demi-heure, et l'on aura une idée de la musique d'*Athalie*.

Récités seulement, ces chœurs ralentissent déjà l'action ; chantés, ils la paralysent, et l'action d'*Athalie* est assez intéressante, assez rapide aussi, pour qu'on regrette et qu'on s'irrite de la voir entraver. L'impression dramatique souffre de ces interruptions périodiques et de ces monotones oraisons. On voudrait séparer de cette pièce de théâtre cette musique d'*oratorio*, alléger le chef-d'œuvre littéraire des hors-d'œuvre musicaux.

Oui, hors-d'œuvre et rien de plus : chœurs nobles, harmonieux, écrits dans un style pur, dans un sentiment religieux, où se rencontrent des pages charmantes ou vigoureuses, où l'on retrouve maintes fois la grave piété de l'auteur de *Paulus* et d'*Élie*; mais, en somme, musique acces-

soire, qui ne tient ni à l'action ni aux personnages. Dans un tout autre genre, la musique du *Songe d'une nuit d'été* se rattache beaucoup plus à la comédie de Shakspeare que la musique d'*Athalie* à la tragédie de Racine ; l'une est bien plus féerique que l'autre n'est biblique. L'*Egmont* de Beethoven, *le Struensée* de Meyerbeer, et, de nos jours, *les Erynnies* de M. Massenet, et surtout le chef-d'œuvre du genre, *l'Arlésienne* de Bizet, sont des partitions autrement théâtrales, autrement inhérentes aux drames qu'elles accompagnent et fortifient.

A l'action, disions-nous, comme aux personnages, la musique d'*Athalie* demeure étrangère. De l'action, de cette conspiration politique ourdie au fond d'un temple par un prêtre, quelle trace? On nous citera l'ouverture. Au début d'un petit volume consacré à Mendelssohn par Ferdinand Hiller, le traducteur, M. Félix Grenier, a analysé les intentions du musicien dans ce morceau. M. Grenier parle très judicieusement des « religieux et dramatiques accords des trombones commençant l'ouverture et appelant le personnel du temple à la prière ; du chant des lévites demandant au ciel la victoire. » Voici maintenant « l'appel des trompettes annonçant le combat ; cette mêlée si tourmentée dans laquelle on entend retentir, au milieu de la lutte, la prière des lévites soutenant le courage de leurs frères ; des traits en imitation, rapides et heurtés, représentant assez exactement ces épisodes que les peintres de batailles aiment à placer au second plan de leurs toiles ; la prière du commencement, éclatant à la fin en un hymne de triomphe, hymne s'élevant vers les cieux, porté par les accords des harpes de Sion (1). »

Oui, tout cela se trouve dans l'ouverture d'*Athalie ;* mais indiqué d'un trait un peu faible, par des couleurs un peu pâles. Partout l'élégance et la mélancolie, plus que la vigueur et la haine. La phrase qui représente la prière des lévites est charmante, mais rien de plus. Même quand elle revient dans l'*allegro* de l'ouverture, elle ne dépasse pas le ton de cette passion tempérée qui anime le plus souvent la musique de Mendelssohn. On voudrait, au seuil de la puissante tragédie, quelque chose de plus grandiose, de plus âpre, par exemple l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven. L'ouverture de Mendelssohn est belle, sans être tout à fait, selon nous, l'ouverture d'*Athalie*.

Nous en dirons autant de la marche des prêtres, plutôt pompeuse que guerrière, et rappelant à la fois, précisément par ce caractère de fête, la marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été*, et l'entr'acte, nuptial aussi, de *Lohengrin*.

Pas plus que l'action, les caractères d'*Athalie* n'ont été traités par

(1) *Félix Mendelssohn Bartholdy*, par Ferdinand Hiller, traduction de M. F. Grenier, chez Baur. Paris.

le musicien, et c'est dommage encore. Mendelssohn, volontairement, je le sais, s'est borné à une musique seulement lyrique, et, comme certaine éloquence, purement démonstrative, à d'harmonieux développemens sur la gloire et la puissance de Dieu.

Il est vrai que Dieu est au fond le principal, on pourrait presque dire le seul personnage d'*Athalie*, et de ce chef il serait peut-être permis de soutenir que le musicien a compris l'intention du poète. Oui; mais le Dieu de Racine est un Dieu agissant, qui prépare les événemens et les précipite, un Dieu qui mène l'action et les personnages, inspirant ceux qu'il veut sauver et aveuglant ceux qu'il veut perdre. Au contraire, le Dieu de Mendelssohn est un Dieu pour ainsi dire passif, qu'on invoque, qu'on adore, mais qui n'intervient pas.

Et ce Dieu même, est-ce bien le Dieu des Juifs, le Dieu de l'ancienne Loi, le terrible Jéhovah (disons Iahvé par égards pour M. Renan), implacable dans ses colères et ses vengeances? Non. Dans l'ouverture et ailleurs, nous ne trouvons ni ce Dieu ni son ministre. Je voudrais le sentir invisible et présent partout, le Dieu des combats et de l'arche flamboyante; je voudrais le reconnaître chez Mendelssohn, le fanatique Joad de Racine. Quels miracles il rappelle au tiède Abner! De quels bienfaits sanglans il remercie l'Éternel :

> Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces
> Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces.
> L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
> Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
> Près de ce champ fatal Jézabel immolée;
> Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
> Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
> Et de son corps hideux les membres déchirés.

C'est cette dureté, cette cruauté du Dieu et du pontife d'Israël qui manquent à la musique d'*Athalie*. La couleur locale lui manque aussi. Elle est religieuse, mais vaguement. Elle n'est pas hébraïque; on pourrait la chanter dans une église catholique, surtout dans un temple protestant, car Mendelssohn, commettant un anachronisme qui ressemble à un contre-sens artistique, a fait accompagner la prophétie du troisième acte par le choral de Luther. Bien qu'il soit difficile à la musique d'exprimer les nuances d'un sentiment général, le sentiment religieux ou tout autre, il eût fallu tâcher de caractériser cette scène, essentiellement juive, autrement que par un hymne protestant. Cet hymne, je le sais, est une inspiration très religieuse; il a même quelque chose de robuste et d'assuré qui ne messiérait pas à l'expression musicale de la foi israélite, si nous ne savions pas que c'est l'hymne de Luther. Mais nous le savons, et dès lors nous ne pouvons

l'entendre dans le temple de Salomon sans l'y trouver déplacé. Luther et Joad! ces deux noms jurent ensemble dans notre souvenir. Sans compter que le grand-prêtre, parlant de la « Jérusalem nouvelle, » désigne l'église catholique et non l'église réformée; il y a donc double dissonance entre la musique et la poésie.

Au moins qu'on ne nous accuse pas d'avoir laissé échapper les pages belles ou gracieuses de la partition : le chœur mystérieux : *O mont de Sinaï, conserve la mémoire!* plus loin, une charmante effusion mélodique : *O bienheureux mille fois!* La strophe célèbre : *De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,* est parmi les meilleures de l'ouvrage. Elle exprime à merveille la compassion, la charité de jeunes âmes innocentes pour les âmes perverses, avec une sorte d'étonnement douloureux devant le mal. Enfin, le bijou de la partition est le petit trio de femmes : *D'un cœur qui t'aime.* Il ressemble beaucoup et fait un délicieux pendant au duo de Gounod écrit sur les mêmes paroles. Ce doux cantique convient bien à Éliacin, à des enfans consacrés, élevés dans l'ombre du sanctuaire. On y sent le souffle discret, le parfum de la vie intérieure, un souvenir, non pas du livre des Rois, mais de saint François de Sales ou de l'*Imitation.*

Mendelssohn avait commencé par composer pour *Athalie* les chœurs seulement, avec accompagnement de piano; plus tard, il y ajouta l'ouverture, la marche des prêtres et les mélodrames de la prophétie, et il orchestra la partition. Mais tous ces intermèdes réunis, malgré la valeur intrinsèque de quelques-uns d'entre eux, ne feront jamais un drame musical. Tout bien examiné, l'œuvre du compositeur gâte, plutôt qu'elle ne l'embellit, le chef-d'œuvre du poète.

L'exécution d'*Athalie* par l'orchestre de M. Lamoureux est de tout point excellente. Partout où l'on trouve M. Lamoureux, on trouve la discipline, la conscience, le soin, la puissance des ensembles et la netteté des détails. Cet orchestre fait ressortir avec précision les moindres finesses et les reliefs les plus légers de l'instrumentation de Mendelssohn. Les chœurs chantent bien, avec entrain, avec nuances, et une belle demoiselle, très grande, très brune, Mlle de Montalant, je crois, célèbre d'une voix timbrée et vibrante la gloire de Iahvé.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Pepa*, comédie en 3 actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et Louis Ganderax. — Odéon : *Caligula*, tragédie en 5 actes, en vers, précédée d'un prologue, d'Alexandre Dumas père.

Une aimable femme, très parisienne, aussi parisienne qu'on le puisse être, Mme de Chambreuil, épouse divorcée de M. de Chambreuil, très parisien aussi lui, presque trop parisien, est sur le point de se remarier avec M. de Guerche, le moins parisien des trois. Mais, comme l'église, qui ne craint point de retarder sur la loi civile, n'admet pas encore le divorce, et que Mme de Chambreuil, pour des raisons à elle, moins religieuses peut-être que mondaines, ne saurait se passer de la bénédiction qu'on lui refuse, à force de chercher un moyen de se la procurer, elle a trouvé celui de demander l'annulation de ce fâcheux mariage dont les canons ne souffrent pas la dissolution. Même elle a découvert, dans sa première union, le cas de nullité qu'il lui fallait : c'est le défaut de consentement ou de liberté des parties; et pour des raisons encore à elle, tout à fait mondaines celles-ci, c'est M. de Chambreuil qu'elle veut qui se donne le léger ridicule de l'avoir épousée malgré lui. N'avait-il pas une tante qui l'avait menacé de le déshériter, si ce mariage se faisait? et, pour un galant homme, qui ne saurait souffrir l'idée seulement de céder à une semblable menace, n'était-ce pas une contrainte morale? Il y a du moins des cardinaux, de ceux qui fréquentent chez les ban-

quiers juifs, dans l'espoir peut-être de les convertir, qui l'ont assuré à Mme de Chambreuil. Cependant, à ces belles raisons, M. de Chambreuil résiste un peu, par amour-propre d'abord, puis par dépit de se voir si bien effacé du souvenir de Mme de Chambreuil, et enfin, sans en être tout à fait sûr, parce qu'il lui semble, en y songeant, que si Mme de Chambreuil le voulait, il l'aimerait encore, à sa manière, très convenablement, d'une affection peu profonde, il est vrai, mais sincère, après tout, aussi sincère que le comporte sa façon d'entendre la vie. Elle, de son côté, s'est aperçue dans la conversation qu'elle n'avait pas entièrement oublié le passé, qu'il est d'ailleurs bien difficile, et même un peu douloureux, d'en vouloir abolir le souvenir, qu'elle connaît enfin les défauts de M. de Chambreuil beaucoup mieux que ceux de M. de Guerche, et qu'elle pourrait refaire avec lui un ménage très parisien et très bien assorti. Ils se remarieront donc; — et voilà le sujet de *Pepa*, l'agréable et la spirituelle comédie de MM. Henri Meilhac et Louis Ganderax, représentée, le 31 octobre 1888, sur la scène de la Comédie-Française, dans des décors pleins de goût, par des acteurs pleins de talent, entre lesquels Mlle Reichemberg, Mlle Bartet et M. Frédéric Febvre en ont un peu plus que les autres.

Ce pouvait être aussi bien la matière d'une « nouvelle » ou d'un petit roman que d'une comédie. Pour rendre leur sujet « théâtral, » MM. Henri Meilhac et Louis Ganderax ont donc adroitement mêlé à l'histoire du remariage de M. et de Mme de Chambreuil celle du mariage de Mlle Pepa avec M. de Guerche. D'autre part, et pour maintenir ce sujet parisien dans les régions de la comédie tempérée, pour l'empêcher de tourner à la comédie sentimentale, ou à la pièce à thèse, ou au drame, ils ont donné comme oncle à Mlle Pepa l'ex-président lui-même d'une république sud-américaine, don Ramiro Vasquez, ambassadeur de Tierras-Calientes à Paris, à Rome et à Monte-Carlo. On me dispensera d'insister : ce personnage de vaudeville, ni même peut-être Mlle Pepa, n'étant pas ce que j'aime le mieux de leur pièce.

Notez que je ne dis point qu'ils ne soient l'un et l'autre fidèlement observés, et aussi amusans que vrais, et qu'ils ne doivent aider au succès de la pièce. On sait assez, sous quelques-unes de ces caricatures, dont la fantaisie de M. Meilhac, en les traçant, s'égaie d'abord elle-même, ce qu'il y a de « vu, » de « vécu, » et, si le mot ne l'effarouchait point, ce qu'il y a de « documentaire. » Les Ramiro Vasquez existent, et dans le portrait qu'on nous en donne ici, quoique la convention ou le procédé se sente encore un peu, je ne doute pas un instant que l'oncle de Pepa ne soit rendu d'après nature. Pour Mlle Pepa, je conviens qu'avec son amour de pensionnaire et ses allures de grande fille, sa vivacité d'impression et sa délicatesse de sentimens, elle est encore mieux « vue » que son oncle, et même,

ainsi que l'a dit M. Jules Lemaître,— qui seul de nous a de ces raffinemens de dilettantisme, — qu'elle serait tout à fait séduisante, si elle était seulement un peu plus brune que Mlle Reichemberg. Mais quoi! je suis si rebelle à son charme exotique, que je lui en voudrais tout de même de détourner mon intérêt de M. et Mme de Chambreuil, dont je regrette que le cas psychologique, original et neuf, ne soit pas devenu, aux mains de MM. Meilhac et Ganderax, leur pièce tout entière. Et si je le regrette, ce n'est pas seulement pour moi, mais je crains que ce mélange d'exotisme et de comique un peu gros ne masque peut-être le vrai mérite de leur comédie et ce qui en fait la valeur singulière et rare.

Égal ou supérieur peut-être à celui de Marivaux, — dont je ne me dispenserai point de mettre ici le nom, parce que tout le monde l'a prononcé à propos de *Pepa*, — tel est l'art savant, élégant et subtil, avec lequel ils ont analysé, entre M. et Mme de Chambreuil, le lent retour à de meilleurs sentimens l'un pour l'autre d'abord, et finalement à une résignation de bon goût, qui n'est pas de l'amour peut-être, mais qui ne laisse pas d'y ressembler, et qui peut très bien le remplacer dans la vie parisienne, — et aussi dans la vie de province. Car ne pensez-vous pas que depuis soixante ou quatre-vingts ans tantôt nous prenons en vérité l'amour bien au tragique? et que, dans la réalité de la vie, pour un peu de passion, que je veux bien que l'on y mette, quand on le peut, il y entre aussi beaucoup de choses, moins tempêtueuses, qui sont bonnes pourtant et qui peuvent devenir exquises, parce que, sans être rares, elles ne sont pas cependant si communes : des goûts semblables, une estime réciproque, les mêmes habitudes d'esprit, une sympathie qui en résulte, et de cette sympathie une agréable confusion de personnalités, dont on ne s'aperçoit, comme Mme et M. de Chambreuil, que lorsqu'on essaie d'en faire le départ, et de reprendre chacun la sienne. Les temps ne sont point encore tout à fait passés de l'amour romantique, mais ils le seront bientôt, je l'espère; et je ne vois vraiment pour s'en plaindre que les faiseurs de mélodrames et de romans-feuilletons. Toutes ces nuances, infiniment plus délicates à saisir et à exprimer que l'amour-passion des Saint-Preux ou des Werther, des Valentine et des Indiana, je ne puis d'ailleurs ici qu'indiquer, très sommairement et très grossièrement, avec quelle sûreté, quelle précision et quelle élégance les auteurs de *Pepa* les ont démêlées et rendues. Mais ce que je puis dire, c'est que, depuis longtemps, nous n'avions vu, même sur la scène de la Comédie-Française, des sentimens plus subtils, plus adroitement « anatomisés, » — c'était l'ancien mot, — ou encore, pour me servir d'une expression de Marivaux, l'amour mondain plus ingénieusement tiré de la « niche » où il se cachait à lui-même.

Une autre chose n'est guère moins neuve dans *Pepa*, c'est la qualité de la langue ou plutôt du dialogue. Dirai-je que j'y trouve du *réalisme*, et du meilleur? Le mot est si mal famé que je craindrais de m'en servir. Et cependant, ce que tous les personnages de *Pepa* ont bien de rare et de particulier, c'est de se tenir en scène, et d'y parler surtout, comme ils le feraient, comme ils le font dans la vie réelle. Où donc ai-je lu que quelques-uns des « mots » dont la pièce est remplie étaient des mots de « moraliste, » n'étaient pas des mots d'auteur, des mots de théâtre, de ces mots enfin qui ne sortent point des caractères ou des situations, mais du désir d'amuser, ou de celui de briller aux dépens du sujet? A la place de MM. Meilhac et Ganderax, je n'imagine pas de critique dont je fusse plus content, ou plus fier même. Quoi! la pièce a paru spirituelle, — et en effet elle l'est, — et on a trouvé qu'au lieu d'y être appliqué du dehors, l'esprit, non-seulement n'en coûtait rien à la justesse de l'observation, mais ne servait qu'à la souligner, n'en était que l'expression ou la suite? N'est-ce pas comme si l'on disait que tout le monde y parle comme il doit parler, sans embarras ni recherche, avec ce seul choix de mots qui fait la politesse de la conversation, du même ton ou du même accent que dans un salon, sans aucune de ces exagérations ou de ces inflexions qui nous rappellent que nous sommes au théâtre? Mais comment pourrait-on mieux louer l'exactitude ou la vérité de l'observation? J'ajouterai seulement qu'il y a là, dans cette simplicité élégante, — et en même temps audacieuse, plus audacieuse qu'elle n'en a l'air, — il y a une preuve que l'optique de la scène n'exige point toujours le grossissement que l'on dit; qu'un public plus raffiné, plus blasé, si l'on veut, qu'il y a trente ou quarante ans, n'a plus besoin aujourd'hui qu'on l'avertisse, en quelque sorte, matériellement, qu'il va entendre des choses fines ou spirituelles ; et qu'enfin les acteurs et le public, étant déjà presque de plain-pied, il ne dépend plus que du talent des auteurs de nous donner des imitations de la vie plus approchées, plus fidèles, et de jour en jour plus conformes à la nature et à la vérité.

Avec ce réalisme discret, j'aime encore dans *Pepa* une délicatesse de sentimens qui n'est guère plus fréquente aujourd'hui sur la scène que cette imitation du ton de la conversation mondaine. Toujours en raison des mêmes préjugés, et comme si nos acteurs nous parlaient encore à travers le masque, on ne leur donne à représenter que des situations « fortes » et à traduire que des sentimens « simples, » ou même rudimentaires, pour ne pas dire un peu grossiers. Vous savez qu'il y a une sentimentalité, et des vertus de commerce qui se ressemblent chez tous ceux qui les ont, pour qu'aussi bien l'échange en soit possible. Mais toute une partie de nous-mêmes, et la plus intéres-

sante, puisque c'est la plus mystérieuse, échappe ainsi au théâtre, n'a plus de place que dans le roman, je veux parler de ces sentimens complexes, obscurs et confus, mais d'autant plus délicats, qui font la diversité des caractères et des personnes. MM. Meilhac et Ganderax en ont su mettre dans *Pepa* quelques-uns à la scène, ainsi dans le personnage de leur Jacques de Guerche, un peu sacrifié, mais si finement nuancé, et dans ceux surtout de Mme et de M. de Chambreuil. Ce que quelques années de mariage mettent d'indestructible, d'ineffaçable entre un homme et une femme, ce qu'elles leur enlèvent d'eux-mêmes à chacun et ce qu'elles en transfèrent éternellement à l'autre, l'impossibilité morale où ils se trouvent, bon gré mal gré, de recommencer une vie absolument nouvelle, croyez-vous que tout cela fût facile à exprimer? Aussi pourrons-nous dire que d'y avoir heureusement réussi, ce n'est pas seulement un succès pour les auteurs de *Pepa*, c'est presque une conquête pour nous, si, comme je l'espère, en s'imitant bientôt eux-mêmes, ils se surpassent, et qu'on apprenne par leur exemple que, sans cesser de faire du « théâtre, » on y peut faire entrer beaucoup de choses que la superstition d'une certaine « pièce bien faite, » a empêché depuis vingt-cinq ou trente ans qu'on essayât d'y mettre.

Ce qui d'ailleurs les y encouragera, c'est que, si le public des « premières » a témoigné quelque hésitation ou quelque incertitude sur l'accueil qu'il devait faire à *Pepa*, l'autre public, le vrai, le bon, en a non pas précisément vengé les auteurs, le mot serait trop gros, mais les en a du moins dédommagés. Le public des « premières, » dont nous ne dirons jamais autant de mal que les auteurs dramatiques en général, et que M. Dumas en particulier, a cela contre lui que son « intelligence » ne lui sert guère, en présence d'un peu de nouveauté, qu'à trouver d'excellentes raisons de se confirmer lui-même ou de se rencogner dans ses « préjugés. » Car il est plein de préjugés, qu'il ne dépouille, entre deux « premières, » que pour les reprendre en passant au contrôle. Il en a sur le genre de pièces qui convient à la Comédie-Française, à l'Odéon ou au Gymnase. Il en a sur les auteurs dramatiques, dont il attend ce qu'il attend, et non point du tout ce qu'ils essaieront de lui donner. Il en a sur la manière dont on doit l'intéresser, le faire pleurer ou le faire rire. Il en a sur ce qui « passe la rampe, » comme il dit, et qui doit être un peu gros, ou sur ce qui est fin, et dont la finesse ne doit pas dérouter ou humilier la sienne. Il en a jusque sur la façon enfin dont le sujet doit être traité, même avant que le sujet soit achevé d'exposer, et, refaisant la pièce avant de la connaître, il ne se fâche point, mais il n'est pas content si les auteurs l'ont faite autrement qu'il ne la « voyait. » C'est à l'autre public de juger ce public à son tour, et, pour cela, de faire

crédit aux auteurs dramatiques de la liberté dont leur art a besoin sous la règle. Non pas assurément que la seule règle soit de « plaire; » et, Molière a beau dire, les moyens par lesquels on « plaît » sont aussi quelque chose, si même ils ne sont point la seule, ou la principale chose qui importe. Mais encore ne faut-il pas croire que les règles soient si nombreuses, ni surtout si certaines, encore moins immuables, et c'est ce que les auteurs de *Pepa* viennent de prouver au public des « premières. » Je les en félicite, et je m'en félicite avec eux si, dans les meilleures parties d'une comédie toujours amusante, j'ai raison de voir poindre quelque chose de vraiment nouveau.

Huit jours après *Pepa*, le 8 novembre, à l'Odéon, le public des « premières » a pu se reconnaître dans le *Caligula* du vieux Dumas et s'en donner à cœur-joie d'applaudir une « pièce bien faite. » Personne, en effet, n'ignore que devant même que les chandelles fussent allumées, la pièce de Dumas était nécessairement bien faite, puisque c'est des pièces de Dumas, combinées avec celles de Scribe, que le théâtre contemporain a tiré la définition, les modèles et les lois de la « pièce bien faite. » Mais il m'a paru qu'en même temps qu'aux règles de la « pièce bien faite, » ce *Caligula* répondait à deux choses encore : à un goût de violence ou même de grossièreté dont ce public, terriblement blasé, a aujourd'hui besoin pour se sentir vraiment remué; et à la façon sommaire, confuse et singulière dont il comprend l'histoire.

Si l'on en croyait Dumas, dans la courte et très curieuse *Préface* qu'il y a mise, ce serait un « tabernacle » que son *Caligula;* lisez : je ne sais quoi de mystérieux dont on n'entendait le mystère qu'à la condition de l'admirer « comme une bête. » Je ne plaisante pas; et il le dit lui-même : « Le public a compris instinctivement qu'il y avait sous cette enveloppe visible une chose mystérieuse et sainte; il a suivi l'action dans tous ses replis de serpent; il a écouté pendant quatre heures, avec recueillement et religion, le bruit de ce fleuve roulant de pensées qui lui ont paru nouvelles et hasardées, peut-être, mais chastes et graves; puis il s'est retiré la tête inclinée, et pareil à un homme qui vient d'entrevoir en rêve la solution d'un problème qu'il avait souvent et vainement cherché dans ses veilles. » Mais je pense plutôt, qu'importuné du bruit d'*Horace* et de *Britannicus*, il a voulu substituer à la vision classique de l'antiquité romaine une vision nouvelle, élargie pour ainsi dire par les procédés du romantisme.

La comparaison en serait curieuse à faire. On s'apercevrait peut-être alors que, dans cette évocation du passé, celui des trois qui, sous prétexte de *couleur locale*, a mis le plus de traits contemporains, je veux dire modernes, et datés de l'année même où il écri-

vait sa tragédie, c'est encore Dumas. Beaucoup plus d'ailleurs qu'à une tragédie de Racine ou de Corneille, le *Caligula* de Dumas, pour la façon en même temps exacte et libre dont il est traité, — libre au fond, trop libre même, dans la combinaison des événemens comme dans l'expression des sentimens, exacte quant au détail et à la fidélité relative du décor et du costume, — ressemblerait à la *Théodora* de M. Victorien Sardou. Nous aimons aujourd'hui ces « restitutions » ou « restaurations, » qui tiennent de la peinture ou de l'art du décorateur autant que de celui de l'auteur dramatique, Et, en vérité, l'autre soir, à l'Odéon, le décorateur avait si bien fait les choses, et le metteur en scène, et le costumier, que, si je ne saurais garantir l'exactitude ou l'authenticité de la « restitution, » je serais injuste, maussade et chagrin de n'en pas louer au moins la vraisemblance, la couleur et le vif intérêt de curiosité. Le *Prologue* surtout, quoique d'ailleurs un peu long, comme au surplus tout le drame, a paru amusant. On sait qu'il est célèbre dans les fastes du romantisme. Lorsque plus personne en France ne connaîtra Caligula, l'empire et les Romains que par un ouï-dire de ouï-dire, — ce qui ne saurait manquer d'arriver prochainement, — il passera sans doute aussi pour instructif.

Quant au drame lui-même, la seule façon dont il a été l'autre soir accueilli par le public de l'Odéon est ce qu'on appelle un signe des temps. Je ne connais rien de plus étrange, de plus confus en son genre, qu'un long récit du premier acte, où la sœur de lait de Caligula raconte à sa mère l'histoire de sa conversion, et, à cette occasion, l'histoire des origines du christianisme, embrouillée dans celle de Lazare et de Madeleine. On l'a cependant beaucoup applaudi, et c'est peut-être parce qu'il est très long; mais, si M. Renan était dans la salle, et que ma curiosité ne fût pas indiscrète, j'aimerais savoir ce qu'il a pensé de ces applaudissemens et du récit de Stella. J'ai vu peu de choses qui prêtent plus à rire que la première scène du deuxième acte, où Caligula, tremblant de peur et de colère au bruit d'un orage qui passe sur le Palatin, nous manifeste son effroi par des imprécations, des sermens et des vœux. On l'a encore beaucoup applaudie; et il est vrai que le tonnerre était bien imité, comme aussi que M. Garnier, qui est excellent dans le rôle de Caligula, a très bien joué cette courte scène. Je n'en sache guère enfin de plus odieuse ou même de plus brutale que la cinquième du même acte, lorsque Caligula, comme un fauve sur sa proie, se précipite à nos yeux sur Stella, qu'il a fait enlever à sa mère, je n'en sache pas qui soit d'un réalisme plus repoussant et plus voisin de l'inconvenance. On l'a encore beaucoup applaudie, et je consens que le jeu sec et anguleux de Mme Segond-Weber ait diminué quelque chose de l'effet naturel de la scène. De telle sorte que l'on pourrait dire que ce qui a jadis le plus choqué les spectateurs de 1837, c'est ce qui, l'autre soir, a le plus « empoigné » ceux de 1888 : il faut

bien nous servir du seul mot qui caractérise avec exactitude ce genre d'émotion dramatique. Et on interprétera le fait en disant, si l'on veut, que rien ne saurait faire plus d'honneur à Dumas que d'avoir, en 1837, prévenu le goût de 1888. Mais nous serons plus près de la vérité en disant que le mauvais goût a fait de grands progrès, qu'à force d'avoir abusé du théâtre, le public des « premières » n'y jouit plus que des émotions qui l'ébranlent d'abord dans ses nerfs, et que c'est le naturalisme qui, en habituant les lecteurs à ce genre d'images, nous a rendus capables d'en supporter la représentation sur la scène et même d'y applaudir.

Cela ne veut pas dire au moins que *Caligula* ne soit quelque chose de plus qu'une distraction pour les yeux et qu'un ébranlement pour les nerfs. Par exemple, on y retrouvera cette sûreté d'instinct, cette intuition, cette science en quelque sorte naturelle ou innée du théâtre qui a fait de l'auteur de *la Tour de Nesle* et d'*Antony* l'un des plus prodigieux inventeurs qu'il y ait dans l'histoire de l'art dramatique. Dans ce *Caligula*, dont le sujet ne lui convenait guère, que peut-être il n'a même écrit que par une espèce de gageure, comme je disais, pour apprendre aux derniers des classiques la manière de traiter l'antiquité, c'est ce qu'il y a de curieux et de remarquable, l'agilité un peu brusque avec laquelle il aperçoit « la scène à faire » et la facilité non moins extraordinaire avec laquelle il l'improvise. En coups de théâtre, dans *Caligula*, en scènes intéressantes, qu'il ne faudrait que transposer, que l'on pourrait même rendre belles, rien qu'en les débarrassant d'un excès de romantisme, en situations hardies ou ingénieuses, il y aurait de quoi défrayer une demi-douzaine de tragédies classiques. N'est-ce pas dommage, qu'au théâtre comme dans le roman, cette rapidité d'improvisation ait toujours empêché Dumas *d'exécuter?* Les *chefs-d'œuvre* de lui que l'on nous vante ne nous donnent guère jamais que l'idée, ou, pour mieux dire encore, la sensation d'une belle chose manquée. Mais toujours est-il qu'ils nous la donnent, et que, si je suis fâché de ne partager point sur *Caligula* ni même sur le théâtre de Dumas, en général, l'opinion de ses admirateurs, je la comprends. Après tout, ce *Caligula* demeure très supérieur aux tragédies romaines de Ponsard, et peut-être qu'il vaut bien, avec d'autres défauts, plus gros, mais d'autres qualités aussi, plus vivantes, le *Catilina* de Voltaire ou le *Manlius* de La Fosse, que je relisais ces jours derniers, sans trop savoir pourquoi. Si c'était pour mon plaisir, je fus rarement plus attrapé. On vante pourtant ce *Manlius* et ce *Catilina* dans de très bons endroits.

Mais une autre raison contribue surtout à faire passer sur beaucoup de choses, et, quoique le mot paraisse d'abord impropre en un sujet où il n'est question que d'assassinats et de viols, on ne saurait trop admirer la verve, la belle humeur et l'allé-

gresse qui animent ces cinq actes et ces trois mille vers. Véritablement, on y sent circuler la joie de produire, le contentement naïf, mais profond, d'avoir inventé Rome, l'heureuse et communicative persuasion qu'avant lui, Dumas, personne ou presque personne n'avait connu l'empereur Caligula. C'est ce qu'il exprime au surplus lui-même de la manière suivante. « Les souvenirs imparfaits du collège étaient effacés; la lecture des auteurs latins me parut insuffisante; et je partis pour l'Italie, afin de voir Rome, car, ne pouvant étudier le cadavre, je voulais au moins visiter le tombeau. » Il veut dire, vous l'entendez bien, qu'en 1837, n'ayant pas jusqu'alors eu le temps d'y songer, il découvrit l'antiquité. Je me garderai de lui en faire un reproche, puisque c'est justement au légitime orgueil d'une telle découverte qu'il doit ce qu'il y a de plus caché, mais de plus intéressant aussi et de plus vivant dans son *Caligula*. Oui; il s'aperçut qu'aux environs de l'an 40 de l'ère chrétienne, « Rome était non-seulement la capitale de l'empire, mais encore le centre du monde. » Il découvrit que les Césars, « à peine montés à ce faîte qu'on appelle l'empire, étaient pris d'un vertige soudain, d'une folie incroyable, d'un aveuglement inouï. » Il se rendit compte enfin, pour la première fois, de ces « époques qui lui avaient été transmises, mais non pas expliquées, » et, regardant alors « le monde païen au point de vue providentiel, » il lui sembla que le christianisme était un événement de quelque importance dans l'histoire du monde. Et il s'applaudit d'avoir si bien vu, et il écrivit *Caligula*, et il s'imagina que « dans les replis de serpent de l'action, » il y avait mis des « choses mystérieuses et saintes; » et il se trompa; mais il y en avait mis d'autres, pour son plaisir et pour le nôtre, il y avait mis son émerveillement de sa science toute neuve, sa robuste confiance en lui-même et son rire de bon géant. C'est ce que vous y retrouverez, si vous écoutez ces six actes avec l'attention qu'ils méritent, et qu'au lieu d'un tableau fidèle des premières années de l'empire romain, vous y cherchiez tout simplement ce que je propose d'appeler la première rencontre d'Alexandre Dumas avec l'antiquité.

***.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Plus que jamais le moment vient de voir nos choses françaises de près, dans leur inexorable réalité, sans se payer de mots et d'illusions ou d'artifices de parti, qui d'ailleurs ne serviraient plus à rien.

S'il est aujourd'hui un fait positif, éclatant, presque universellement avoué, c'est qu'on est arrivé à un point où l'on sent que tout est épuisé, que ce qui existe ne peut plus durer, sans qu'on sache précisément comment tout ceci peut finir. Ce sentiment, il est partout, chez ceux qui réfléchissent, qui ont quelque habitude des mouvemens politiques, l'expérience du passé, comme il est dans la masse nationale, qui ne juge qu'avec son instinct et son bon sens. C'est si évident que la plupart de ceux qui peuvent passer pour les chefs de la république ne peuvent se dérober à cette obsession pénible et déguiser leurs inquiétudes; ils en sont presque tous là, depuis M. le ministre des affaires étrangères, qui, dans plus d'un discours, a laissé percer son découragement, jusqu'à M. Waldeck-Rousseau, qui, hier encore, à Lyon, avouait qu'il n'y avait jamais eu plus d'obscurité et d'incertitude, qu'il faut s'attendre à une crise prochaine. La vérité est que le mécontentement, le dégoût et la lassitude sont partout, que le pays, comme on dit, en a assez des gâchis financiers, des tyrannies de parti et de secte, d'une chambre dévorée d'anarchie et d'impuissance, des ministères qui passent leur temps à désorganiser le gouvernement, la défense sociale devant le désordre croissant. Voilà qui est clair! Il est un second fait également avéré, c'est que cette situation épuisée et plus qu'à demi perdue a une cause : elle est l'œuvre de la politique qui a été suivie depuis quelques années. Et vainement les républicains s'essaient à

équivoquer et à subtiliser, à donner le change : seuls ils ont eu le pouvoir depuis quelques années; seuls ils ont disposé sans partage du gouvernement, des faveurs, des magistratures, du budget, de la police et des gendarmes, — en un mot, de la France. Ce qui a été fait, ce qui se passe, ce qui existe aujourd'hui, c'est leur œuvre, c'est le fruit de leurs passions et de leurs fautes! — On a ainsi sous les yeux, dans leur saisissant enchaînement, le fait et la cause, le fait trop réel, la cause trop évidente. On a de plus, maintenant, la dernière conséquence, le résultat cruellement logique de tout ceci : c'est cet état maladif où le pays déçu, épuisé, tiraillé dans tous les sens, à bout de patience et de raison, semble par instans se tourner vers un fantôme de dictature, vers ce que M. Waldeck-Rousseau appelait hier « un héros sans légende, » — un sauveur improvisé d'autant plus redoutable qu'il est l'inconnu et qu'il n'offre certes aucune garantie. C'est toute la situation.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, c'est ainsi. Le fait brutal est là, et si le mal n'est point encore absolument irréparable, c'est du moins un phénomène curieux que cette popularité persistante d'un homme récoltant des voix on ne sait pourquoi, ralliant des masses mécontentes et abusées uniquement parce qu'il est l'inconnu, parce qu'il représente autre chose que ce qui est. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les républicains, au lieu de se mettre virilement en face de la réalité, au lieu de reconnaître l'origine du fait et de chercher les vrais moyens de le combattre, ne trouvent rien de mieux que de se jeter dans les divagations et les déclamations. Ils démontrent supérieurement les dangers de la dictature; ils feront au besoin, si l'on veut, la chasse aux images de l'aspirant dictateur. Ils croient bien habile aujourd'hui de dénoncer l'alliance du candidat d'aventure avec les monarchistes, de mettre en cause les conservateurs. Certainement les conservateurs qui se font, non sans quelque naïveté, les alliés du général Boulanger, s'abusent et se préparent de cruels mécomptes. Ils auraient toute chance d'être les victimes du pouvoir qu'ils auraient travaillé à élever; mais, en définitive, ces conservateurs abusés et impatiens ne sont que les ouvriers de la dernière heure, ils ne sont pas les premiers coupables. Si le général Boulanger, avec ses ambitions et sa bizarre fortune, est devenu un danger, ce sont les républicains et les républicains seuls qui l'ont fait. C'est par eux qu'il a été élevé au ministère, soutenu, encouragé, représenté comme le sauveur. Tant qu'il a satisfait leurs passions, ils lui ont tout passé. Lorsqu'il y a dix-huit mois il a été obligé de quitter le ministère, où sa présence pouvait conduire d'un jour à l'autre à la guerre, les républicains l'ont défendu jusqu'au bout, et des ministres d'aujourd'hui, M. de Freycinet, M. Floquet lui-même, ne voulaient accepter le pou-

voir qu'à la condition de garder le général favori du parti. Il y a mieux: un ancien ministre républicain, M. Develle, a fait il y a quelques jours à Revigny, dans la Meuse, d'étranges révélations. Il a dévoilé qu'au moment où se déroulait cette crise de 1887 et où l'on craignait la guerre, tout était désorganisé dans notre administration militaire, que les armemens étaient insuffisans, que soixante régimens se trouvaient disloqués. Il a même ajouté que les chefs principaux de notre armée disaient dans leur langage soldatesque : « Si pendant que nous aurons les Prussiens dans le ventre, nous avons ce ministre-là sur nos derrières, nous sommes perdus. » C'était ainsi, on le savait, et cependant on soutenait, tant qu'on le pouvait, le ministre! Il n'y a pas à dire : ce sont les républicains qui ont fait le général Boulanger, qui ont voilé ses faiblesses, — qui ont de plus créé la situation où il a pu déployer ses ambitions. Ils sont tombés dans leur propre piège, et ils ne se sont aperçus de leur imprévoyance que le jour où leur ministre de la guerre émancipé, ralliant tous les mécontentemens, est devenu une menace pour eux, pour leur domination. Le mal était fait!

Comment entendent-ils aujourd'hui le combattre? Assurément ce n'est pas le ministère radical de M. Floquet et de ses collègues qui a la chance de redresser ou de raffermir une situation si singulièrement compromise. M. le président du conseil, en proposant lui-même une revision de la constitution conçue à sa manière, a peut-être cru être un habile tacticien; il n'a fait en vérité que répondre aux désirs de ceux qui veulent précipiter une crise publique à laquelle tout le monde ou presque tout le monde semble travailler avec une émulation singulière de destruction. Il a ouvert la brèche, il a mis l'instabilité des lois et des institutions à l'ordre du jour. M. le président du conseil a proposé sa revision; une commission du Palais-Bourbon s'est emparée de la question, elle s'est mise à l'œuvre, et depuis qu'elle est réunie, cette commission offre certes un spectacle assez curieux. Tous les projets se pressent et se confondent. On s'est accordé pour la réunion d'une assemblée constituante; on admet aussi le « référendum, » la ratification populaire pour l'œuvre constitutionnelle qui pourra être votée. Il y a bien, si l'on veut, une certaine défiance chez quelques-uns, qui craignent qu'au milieu de tout cela la république ne coure des hasards, et il s'est trouvé un membre qui, en se prononçant pour l'assemblée constituante, a proposé de la maintenir sous la tutelle du président de la république, du sénat et de la chambre. C'était une idée bizarre, — elle n'a pas été admise. Il reste toujours la Constituante et le « référendum. » On a ainsi devant soi une carrière assez longue où il peut y avoir plus d'un accident scabreux. — Qu'on se rassure, se hâtent de dire diplomatiquement les habiles, tout cela n'est qu'un jeu et n'ira

pas bien loin; le sénat est là pour arrêter la revision au passage. Soit! C'est vraisemblable. Quels étranges politiques cependant qui veulent diminuer le sénat, affaiblir ses pouvoirs, le réduire à un rôle inutile, et qui finissent par compter sur lui pour les protéger contre leurs imprévoyances! Et c'est ainsi que M. le président du conseil se propose d'offrir à l'opinion quelque chose de clair, de sensé, pour la rallier et la tranquilliser, pour la détourner des votes d'impatience et des fétichismes dangereux!

A la vérité, M. le président du conseil a un collègue qui possède un autre secret pour rallier l'opinion, pour reconquérir la popularité au profit du gouvernement et de la république, en remettant l'équilibre dans les finances. C'est l'impôt sur le revenu combiné avec un dégrèvement de l'impôt sur les boissons : rare et précieux spécifique pour faire croire aux esprits simples qu'on va en finir avec les déficits, au monde radical qu'on ne recule pas devant les réformes, au populaire qu'on s'occupe de lui en mettant les riches à contribution. En réalité, le projet de M. le ministre des finances Peytral n'est qu'un expédient de politique radicale qui ne répond à rien, ne remédie à rien, et qui introduirait certainement dans notre administration fiscale les procédés les plus dangereux.

Que veut-on dire par l'impôt sur le revenu? Ce n'était pas même une nouveauté il y a un siècle; la vraie et grande réforme de la révolution a été, non pas de créer cet impôt, qui existait déjà, mais de l'étendre à toutes les classes sans distinction de privilégiés, de l'appliquer dans une pensée d'égalité et d'équité. Depuis, il est partout dans notre système financier. Par le fait, qu'est-ce que la contribution foncière, si ce n'est un impôt sur le revenu? La contribution mobilière, les patentes, sont des impôts sur le revenu. La taxe sur les valeurs mobilières établie par l'assemblée nationale est un autre impôt sur le revenu. Tout dérive du même principe appliqué sous des formes diverses. Ce qu'on propose aujourd'hui n'est tout simplement, sous une couleur radicale, qu'un subterfuge de fiscalité superposant un impôt nouveau à tous les impôts qui existent, atteignant, après les élémens saisissables de la fortune privée, la personne même, la personne dans l'ensemble de ses ressources présumées, souvent hypothétiques. Voilà la vérité! Mais ce qu'il y a évidemment de plus grave dans la combinaison nouvelle, c'est le système inévitable, nécessaire de perception. Comment estimera-t-on les fortunes particulières, souvent variables et incertaines? M. le ministre des finances établit des procédés d'évaluation, des commissions locales de taxation. Le plus clair est que la fortune privée resterait livrée à l'appréciation de quelques commissaires. C'est le pouvoir de taxer remis à l'arbitraire, c'est l'inquisition introduite dans les affaires particulières de

famille, et, pour peu que l'esprit de parti s'en mêle, ce qu'on appelle, avec une pompe assez puérile, un « instrument de réorganisation financière, » peut devenir, entre les mains des partis, un instrument de guerre intestine dans les localités. De tous les impôts, celui-là est certainement destiné à être le plus impopulaire, comme il est le plus dangereux, parce qu'il ajoute une cause de division de plus à tant d'autres causes de division. De sorte que M. le ministre des finances, avec son impôt sur le revenu, n'est pas plus heureux que M. le président du conseil avec sa revision : l'un et l'autre ne font qu'aggraver et envenimer une situation déjà singulièrement compromise.

Est-ce à dire qu'on ne puisse se dégager de ces fatalités, qu'il ne reste plus qu'à se livrer au hasard? Rien ne serait peut-être impossible encore si on le voulait. Ce serait à M. le président de la république de ne pas s'enfermer dans une fonction inerte, de ne point craindre d'user de son initiative, de son pouvoir modérateur. Ce serait au sénat d'exercer ses droits librement, résolument, comme il l'a fait ces jours derniers, en disputant l'existence de la préfecture de police à M. le président du conseil. Ce serait enfin aux modérés de la république de se demander s'ils n'ont rien de mieux à faire que d'être les complaisans muets des ministères radicaux. On ne sait plus depuis longtemps ce que c'est que se servir énergiquement de la constitution et des lois pour rendre au pays la paix et la confiance, en le préservant à la fois du hasard des dictatures et de l'avilissement de l'anarchie!

Les affaires de l'Europe vont-elles prendre, avec l'hiver, une tournure nouvelle? Se décideront-elles dans un sens ou dans l'autre, et puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, pour la paix ou pour la guerre, pour la paix indéfinie ou pour la guerre à prochaine échéance? Ces jours derniers encore, le chef du ministère anglais, lord Salisbury, au banquet du nouveau lord-maire, parlait une fois de plus des armemens démesurés sous lesquels plient les peuples, qui s'accroissent sans cesse. Rien certes de plus vrai; mais ces armemens ne sont que la conséquence ou la suite d'une situation générale, de tout un ensemble de rapports généraux, d'un état de défiance universelle, d'une certaine politique. C'est cette situation générale qui reste le danger perpétuel et qui ne peut malheureusement ni changer ni se simplifier du jour au lendemain. Elle est ce qu'elle est, avec ses faiblesses et ses périls, avec ses dissonances et ses diversions, — tantôt menaçante, tantôt un peu plus rassurante. Heureusement pour aujourd'hui, pour l'heure présente, rien de bien grave n'apparaît dans les affaires de l'Europe. Les parlemens se rouvrent sans grand éclat à Londres comme à Rome. Une élection vient de se faire en Prusse pour le renouvellement de la chambre des députés du royaume. Les gouvernemens s'occupent de

leurs affaires, de leurs entreprises coloniales et de leurs budgets. Tout semblerait provisoirement assez paisible sur notre continent fatigué, s'il n'y avait de tristes polémistes toujours occupés à chercher des querelles ou à susciter des incidens, à interpréter les moindres paroles, à prêter des discours aux uns ou aux autres, au général Gourko à Varsovie, ou à M. le général de Miribel, qui vient de recevoir le commandement de nos frontières de l'Est.

La vérité est que, pour le moment, dans la vie européenne, tout semble se réduire aux affaires qu'on ne peut pas éviter, et que, s'il y a des incidens, — comme il y en a toujours, — il n'y a aucun signe précis d'une aggravation immédiate ou imminente dans la situation générale. En Allemagne, à part ces élections prussiennes qui viennent de se faire, et qui ne semblent pas avoir sensiblement changé la composition du Landtag, on pourrait dire que ce qu'il y a encore de plus curieux à observer, c'est le commencement d'un règne qui ne date que de cinq mois; c'est l'attitude, la manière d'être de ce jeune souverain qui s'essaie au commandement, à la représentation impériale. Quel est au vrai le caractère de ce prince nouveau-venu? Quelles idées, quelles velléités porte-t-il dans le gouvernement d'un grand empire? Dans quelle mesure concilie-t-il la déférence qu'il témoigne au vieux chancelier, au grand solitaire de Friedrichsruhe, avec son indépendance ou son humeur personnelle? Il est certain, il est visible que jusqu'ici le petit-fils de Guillaume Ier, dans ses voyages, dans toutes ses actions, s'est montré un peu impatient, un peu agité, ou, si l'on veut, un peu jeune. Il est allé à Vienne, et il n'a peut-être pas su mesurer suffisamment les témoignages de ses antipathies ou de ses préférences. Il est allé à Rome, et, s'il a eu tout ce qu'il pouvait désirer, les démonstrations, les ovations, les acclamations, il a été un peu incohérent, un peu décousu. Il a été visiblement embarrassé au Vatican, et il n'a peut-être pas été toujours heureux dans ses paroles au Quirinal. A peine rentré à Berlin, il a fait une querelle aux délégués de la municipalité au sujet des discussions des journaux sur les affaires de la famille impériale; il s'est engagé personnellement, par le journal officiel, dans une sorte de polémique, au risque de provoquer des contradictions et de laisser trop voir une mauvaise humeur stérile. Ce n'est pas tout : au même instant s'est produit un autre incident caractéristique. Des industriels de Berlin ont cru pouvoir exposer des photographies représentant l'empereur Guillaume Ier et l'empereur Frédéric III sur leur lit de mort. La police est aussitôt intervenue pour interdire l'exposition publique de la photographie de Frédéric III; on dit même que ceux qui ont voulu acheter, dans l'intérieur des magasins, cette image commémorative, ont été obligés de donner leur nom. C'était assez bizarre. Il y a évidemment, en tout cela, une cer-

taine incohérence de jeunesse, une certaine impatience d'autorité dont on ne laisse pas d'être surpris et même de s'inquiéter pour l'avenir à Berlin.

Ce ne sont là, après tout, que des incidens plus ou moins curieux, plus ou moins caractéristiques d'un commencement de règne. Pendant ce temps, c'est toujours le vieux chancelier qui, sans quitter sa solitude de Friedrichsruhe, fait les affaires de l'Allemagne; et ce qui tendrait à prouver que, pour le moment, M. de Bismarck n'est pas absolument et exclusivement préoccupé de l'Europe, c'est qu'il semble disposé à s'engager plus que jamais dans une de ces entreprises de politique coloniale qu'il poursuit depuis longtemps. Une compagnie allemande de colonisation, favorisée et encouragée par le gouvernement de l'empire, s'est établie, on le sait, sur la côte orientale de l'Afrique, à Zanzibar. Malheureusement cette colonisation à peine ébauchée a éprouvé récemment un vrai désastre. Les indigènes se sont soulevés contre les dominateurs de la côte. Les colons allemands ont été massacrés; un de leurs chefs a été tué en combattant, un autre a été réduit à se donner la mort pour échapper à une horrible captivité. Bref, tout est à recommencer, et c'est justement dans ces conditions que M. de Bismarck s'est chargé de reprendre l'affaire, avec la pensée, sans doute, d'établir le protectorat direct de l'empire sur la côte africaine. Chercher des alliés pour venger ou protéger des sujets et des intérêts allemands eût été un peu vain. M. de Bismarck a été assez habile pour transformer la question, pour intéresser d'autres gouvernemens à ses projets, sous le prétexte humanitaire de réprimer le trafic des esclaves. Il a eu même une correspondance avec l'association formée sous les auspices de M. le cardinal Lavigerie pour combattre le commerce des esclaves en Afrique; mais M. le cardinal Lavigerie n'a point de navires, et le chancelier s'est surtout adressé à l'Angleterre, en lui demandant de s'associer à la répression de l'esclavage. Lord Salisbury, dans ses premières explications, dès l'ouverture du parlement, n'a pas laissé ignorer que l'Angleterre avait accepté de concourir à un blocus de la côte de Zanzibar pour la répression du trafic des esclaves. Le chef du cabinet anglais n'a pas caché non plus qu'on s'était adressé à la France comme à quelques autres états, et que la France, non sans quelque hésitation, s'était montrée disposée à reconnaître le blocus, à envoyer elle-même un navire et même à faire quelque concession limitée, temporaire, sur le droit de visite en mer. C'est là qu'en est la question. A vrai dire, c'est une affaire assez étrange, assez obscure, dont on ne peut démêler encore ni la portée ni les limites, et ce n'est qu'après réflexion sans doute que la France s'engagera dans cette bizarre aventure.

Tout est contraste dans la vie des peuples. Il y n'a que quelques

jours, on célébrait à Saint-Pétersbourg le cinquantième anniversaire de l'entrée de M. de Giers au service public en Russie. M. de Giers n'a point été, sans doute, un personnage de grande représentation, mêlé avec éclat aux plus grands événemens du temps, comme le prince Gortchakof. Il a suivi sa carrière sans bruit, en serviteur éclairé, laborieux, utile quoique modeste, et c'est par ces qualités sérieuses qu'il s'est élevé par degrés à ce poste de ministre des affaires étrangères de Russie, où il a pu recevoir les complimens de toutes les chancelleries de l'Europe. Au même instant ou peu avant, l'empereur Alexandre III, accompagné de l'impératrice, d'une partie de sa famille et de sa cour, faisait un voyage dans la Georgie, jusqu'au fond du Caucase. Il a eu, lui aussi, ses ovations en voyage, à Bakou et sur tout son chemin. Il a visité ces contrées lointaines : il a reçu les députations des tribus turcomanes de Merv. Sa présence a retenti dans toutes ces régions asiatiques devenues des possessions de l'empire. Alexandre III revenait de ce voyage et, après une halte à Sébastopol, il regagnait Saint-Pétersbourg par le chemin de fer d'Azof-Kharkof-Koursk, lorsque, tout près de la petite station de Borki, s'est produit un effroyable accident qui a mis en pièces le train impérial, et a failli coûter la vie à la famille presque tout entière du tsar. Il y a eu plus de vingt morts et près de quarante blessés. L'empereur lui-même, l'impératrice et leurs enfans ont été plus ou moins atteints. Les personnes de la suite impériale, ministres, dignitaires, ont eu leurs blessures. Quelques jours auparavant, l'empereur Alexandre était au milieu des fêtes et des ovations du Caucase : avant d'arriver à Pétersbourg, il se trouvait au milieu des champs déserts et marécageux, sous une pluie qui tombait depuis vingt-quatre heures, blessé lui-même, réduit à soigner les blessés et à diriger une sorte de sauvetage !

La première pensée a été de soupçonner quelque sinistre et trop savant complot, de chercher le nihilisme dans l'obscure catastrophe de Borki. En réalité, d'après tous les témoignages et toutes les apparences, il n'en était rien. Le plus vraisemblable est que la voie était mal entretenue, que le matériel vieilli manquait de solidité, que le terrain tassé sous les pluies n'a pu supporter le poids d'un train considérable, — et que pour un puissant autocrate, l'empereur Alexandre est exposé à être trompé plus que d'autres, à être lui-même la victime d'abus commis en son nom. Cet accident de Borki n'a donc eu rien que de simple, il n'a eu rien de politique. Il n'a pas moins eu un résultat politique assez frappant, celui d'imprimer à Alexandre III une sorte de sceau d'invulnérabilité aux yeux de son peuple et de faire sentir que, s'il eût disparu à l'heure qu'il est, l'Europe eût perdu en lui une force préservatrice, une garantie de la paix du monde.

La campagne de l'élection présidentielle des États-Unis vient d'être close ou à peu près par le scrutin du 6 novembre. Elle n'est point sans doute tout à fait finie, puisqu'on n'en est encore qu'à un premier vote, au choix des délégués des états chargés de désigner définitivement le personnage public qui, à partir du 4 mars prochain, sera pour quatre ans l'hôte de la Maison-Blanche à Washington; mais comme les délégués reçoivent des partis qui les choisissent une sorte de mandat impératif et nominatif, comme tout est prévu et réglé d'avance, le reste n'est plus qu'une formalité : le second vote n'a plus rien d'inconnu, il n'est que la sanction du premier. C'est le scrutin du 6 novembre qui a tout décidé, et, d'après les résultats désormais acquis de ce scrutin, le vaincu est le président Cleveland, qui briguait une prorogation de pouvoir; l'heureux vainqueur est le candidat du parti républicain, M. Harrison, qui a dès ce moment une majorité assurée. Telle est la fortune électorale au-delà de l'Atlantique comme partout! Le parti républicain a eu longtemps le pouvoir, il en a joui et abusé pendant un quart de siècle sans interruption; il l'avait perdu en 1884 par l'élection de M. Cleveland, qui était la première victoire du parti démocrate depuis la guerre de la sécession. Aujourd'hui, la chance tourne de nouveau en faveur des républicains et de leurs candidats, qui vont rentrer à la Maison-Blanche. Le président désigné, M. Harrison, d'ailleurs, sans être absolument un inconnu, n'a point par lui-même une notoriété bien éclatante. Il est le petit-fils d'un ancien président. Il a été longtemps homme de loi dans l'Indiana; il a été aussi général pendant la guerre de la sécession. Depuis la guerre, il a repris ses travaux d'avocat, il a été gouverneur de son état, sénateur. Le vice-président, M. Morton-Levi, est un homme connu dans les affaires, qui a représenté pendant quelques années la grande république en France. Le succès des deux candidats est d'autant plus significatif qu'il a été chaudement disputé jusqu'au bout.

Rien n'a manqué en effet à cette lutte qui est engagée depuis quelques mois déjà, qui s'est animée par degrés et a fini par prendre un caractère singulièrement vif entre les partis. Aux premiers momens, M. Cleveland semblait garder encore tous les avantages. Il était d'abord à la Maison-Blanche, il avait montré de la modération, de la mesure dans le gouvernement. Il avait témoigné l'honnête intention de réagir contre les abus de toute sorte légués par la longue domination républicaine et devenus tellement crians qu'ils avaient fini par soulever l'instinct public. Il avait de plus la chance de se trouver au pouvoir dans un moment d'incomparable prospérité financière, et il avait eu la pensée d'en profiter pour proposer de revenir à une politique commerciale plus libérale, à des adoucissemens de tarifs. C'était après tout un programme de bon sens et de prévoyance. M. Cleveland, malheu-

reusement pour lui, avait affaire à forte partie. Son adversaire le plus redoutable n'était pas même son concurrent, M. Harrison. Son plus dangereux ennemi a été l'ancien secrétaire d'état, M. Blaine, qui avait échoué il y a quatre ans contre M. Cleveland, et qui, faute de se présenter lui-même cette fois, s'est fait le chef de la campagne républicaine sous le nom et sous le drapeau de M. Harrison. Il s'est fait le secrétaire d'état de M. Harrison pendant la campagne électorale, en attendant sans doute de l'être plus réellement après le succès. M. Blaine est un habile homme, habile par la parole comme par l'action, qui n'a pas craint de mettre en mouvement passions et intérêts, qui a su se servir de tout, créer des embarras à M. Cleveland, le mettre en suspicion, en le provoquant à des impatiences ou à des imprudences compromettantes, et c'est ainsi que la lutte est devenue de plus en plus vive. Elle s'est compliquée chemin faisant de péripéties et d'incidens qui n'ont pas été toujours heureux pour M. Cleveland.

Le premier de ces incidens a été l'affaire du traité signé par le cabinet de Washington avec l'Angleterre, au sujet des pêcheries du Canada. La majorité républicaine du sénat a commencé par rejeter le traité par un simple calcul électoral, pour ne pas paraître complaire à l'Angleterre, pour ne pas froisser les Irlandais répandus dans l'Union. M. Cleveland, à son tour, craignant pour sa popularité, perdant un peu le sang-froid, s'est hâté de répondre en désavouant sans plus de façon le traité qu'il venait de signer, et en proposant, du jour au lendemain, tout un système de prohibitions et de vexations à l'égard du Canada. Le sénat, sans se prononcer nettement, s'est jeté dans des diversions; il a discuté sur la politique qu'il y aurait à suivre, sur l'union douanière avec le Canada, et, en définitive, rien n'a été fait. On en est resté là en attendant le scrutin; mais le plus bizarre et aussi le plus récent de ces incidens électoraux américains est, certes, cette querelle diplomatique dans laquelle le cabinet de Washington vient de s'engager avec l'Angleterre à l'occasion d'une lettre qui aurait été écrite par le représentant de la reine Victoria, lord Sackville. Comment cela s'est-il passé? Un sujet plus ou moins anglais, se disant naturalisé depuis peu Américain, résidant en Californie, aurait écrit à lord Sackville pour lui demander son avis, une direction dans les élections, et le ministre de la reine aurait eu la naïveté de répondre en exprimant des opinions de nature à compromettre la popularité de M. Cleveland. C'était tout simplement un piège, et les républicains, M. Blaine en tête, se sont hâtés de se servir de la malencontreuse lettre de lord Sackville pour ruiner la candidature démocrate de M. Cleveland. Le président-candidat de son côté s'est fâché. Par un mouvement d'irritation ou par calcul, il s'est cru obligé aussitôt de charger son envoyé à Londres, M. Phelps, de demander à lord Salisbury le rappel de lord Sackville, — et comme

il n'avait pas le temps d'attendre, comme on approchait du scrutin, le secrétaire d'État, M. Bayard, a ni plus ni moins envoyé ses passeports au représentant de la reine Victoria. C'est ce qui s'appelle traiter lestement les affaires. Les partis américains se rendent coup pour coup, s'inquiétant peu de compromettre les relations de leur pays, pourvu qu'ils servent leurs intérêts électoraux !

On en était là il y a quelques jours à peine. Jusqu'au dernier moment, cependant, toutes les apparences semblaient être encore en faveur de M. Cleveland; l'issue au moins paraissait incertaine. Ce n'était visiblement qu'une apparence. Est-ce l'effet de la lettre de lord Sackville? Toujours est-il qu'à l'ouverture du scrutin, la dernière chance de M. Cleveland s'est évanouie; c'est l'état de New-York qui, avec son élection de trente-six délégués républicains, a décidé le succès de M. Harrison, en lui assurant une majorité. La question s'est trouvée ainsi tranchée. Quelles seront maintenant les conséquences de cette élection, de ce déplacement de pouvoir dans les affaires intérieures et dans les affaires extérieures des États-Unis? Elles peuvent être assez sérieuses. Évidemment le parti républicain revient au pouvoir avec ses idées, avec ses ressentimens, surtout avec son programme de politique protectionniste. Quant à la politique extérieure, les difficultés nées presque à l'improviste de l'élection présidentielle ne laissent pas d'être assez graves, tout au moins assez délicates. Lord Salisbury en parlait peut-être un peu légèrement ces jours derniers, en disant que ce n'était qu'une affaire électorale. Sans doute, c'est une affaire électorale. Seulement lord Salisbury oublie que M. Cleveland, qui a engagé la querelle au sujet de lord Sackville, est encore pour quatre mois à la Maison-Blanche, et que les républicains qui lui succéderont, qui tiennent à se ménager l'appui des Irlandais, ne sont guère mieux disposés à se montrer faciles dans leurs relations avec l'Angleterre. L'élection est faite aujourd'hui, soit; les difficultés n'existent pas moins, elles survivent au scrutin, et sans qu'on doive raisonnablement supposer qu'elles puissent conduire à une rupture, elles restent un embarras, une mauvaise affaire à liquider entre la république américaine et 'Angleterre.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La réaction provoquée en octobre sur les rentes françaises par la rentrée des chambres et par l'annonce des propositions fiscales du gouvernement, notamment de l'impôt général sur le revenu, a été arrêtée par la facilité relative avec laquelle s'est effectuée la liquidation. Les taux de report se sont maintenus assez élevés, et ni la Banque d'Angleterre ni la Banque de France n'ont abaissé le taux de l'escompte. Mais le prix du loyer de l'argent s'est détendu sur le marché libre à Londres. Les disponibilités restent abondantes, et la spéculation à la hausse n'a pas abandonné ses positions.

Toutefois, les affaires ont été languissantes pendant les premiers jours de novembre. Il n'est guère permis de penser, en présence d'une recrudescence des demandes d'or pour l'Amérique du Sud, que la Banque d'Angleterre, quelque anormal que soit l'écart entre son taux d'escompte et celui des autres banques du pays, puisse se résoudre, en décrétant un abaissement à 4 pour 100, à faciliter de nouvelles attaques contre sa réserve déjà si affaiblie. D'autre part, la Banque de France, voulant défendre son or, n'entend point prendre l'initiative d'une réduction. Il faut donc se résigner à une prolongation de la situation actuelle.

Aussi bien, le défilé des emprunts pour l'Amérique du Sud, interrompu pendant quelques jours, a repris son cours. On a vu la Banque russe et française émettre une seconde série d'obligations pour la Banque de Crédit foncier et agricole de la province de Santa-Fé (république argentine) et la Banque parisienne offrir au public trente-trois mille obligations plus ou moins hypothécaires d'une Compagnie de chemins de fer de Bahia-Minas avec la garantie de la province de Minas-Geraes (Brésil). Il y aura donc encore, si ces emprunts sont sérieusement souscrits, de fortes quantités d'or à expédier pour le nouveau continent.

Mais l'importance de ces opérations est complètement éclipsée par celle d'autres emprunts qui verront le jour dans un délai plus ou moins rapproché. L'emprunt russe, dont il avait été si souvent question depuis plusieurs mois, et qui avait donné lieu à de fréquens démentis, est, paraît-il, définitivement conclu. Les contractans sont : à Paris, la

Banque de Paris, le Comptoir d'escompte, le Crédit industriel, la Société générale, le Crédit lyonnais, la Banque d'escompte et la maison Hoskier; à Saint-Pétersbourg, les principaux établissemens de crédit; à Londres, les maisons Baring et Hambro; à Amsterdam, la maison Hope; à Berlin, la maison Mendelssohn. Ne figurent parmi les contractans ni la maison Rothschild ni la banque Bleichrœder. Le monde financier à Berlin semble avoir été quelque peu surpris de la conclusion de cette affaire, que l'on dit d'ailleurs soumise encore à la signature du tsar. Le marché berlinois a été très agité, le rouble tombant brusquement de 212 à 202, pour se relever non moins vite à 209. La spéculation ne semble plus toute tournée à la hausse, et le fameux parti de la baisse, la *contremine*, a relevé la tête. Mais pour les mêmes raisons qui ont causé ces hésitations sur le marché berlinois, l'annonce de l'emprunt russe a réveillé la place de Paris de son engourdissement. Les rentes françaises ont brusquement monté de près d'une demi-unité, le 3 pour 100 de 82.45 à 83 francs, l'amortissable de 85.50 à 86, le 4 1/2 de 104.10 à 104.65. Il faut, il est vrai, tenir compte, dans l'évaluation de ces différences, du montant du report coté en liquidation, en moyenne, 0 fr. 19 sur le 3 pour 100, 0 fr. 22 sur l'amortissable et 0 fr. 32 sur le 4 1/2.

Avec les rentes françaises ont été assez vivement poussées par la spéculation les actions de la Banque de Paris de 870 à 893.75, et de la Banque d'escompte de 508.75 à 525, ces deux établissemens figurant, comme on l'a vu ci-dessus, parmi les contractans de l'opération russe. L'emprunt porterait sur un capital de 500 millions de francs, et serait émis en titres du type 4 pour 100 de la série créée en 1880, mais avec paiement trimestriel des coupons. On ne sait rien encore, bien entendu, soit du prix d'émission, soit des délais de versement, soit de la date de la souscription, bien que de divers côtés on affirme que le mois de novembre ne s'écoulera pas sans voir l'opération réalisée. Le délai semble toutefois bien court.

Ce qui a décidé peut-être la Russie à hâter la conclusion des négociations relatives à son emprunt, c'est la résolution où paraît être le gouvernement hongrois de procéder le plus rapidement possible à l'exécution des arrangemens qu'il a passés, le 22 du mois dernier, à Pesth avec les représentans du syndicat Rothschild-Creditanstalt pour la conversion des anciennes rentes amortissables, or, argent et papier, de la Hongrie. Un grand établissement de crédit de Berlin, la Disconto-Gesellschaft, est un des membres principaux du syndicat. Il s'agit de remplacer une dette d'environ 450 millions de florins, composée d'un grand nombre d'emprunts divers du type 5 pour 100, remboursable à des délais assez rapprochés, et imposant, par conséquent, une très lourde charge d'amortissement au trésor hongrois, par une

nouvelle dette 4 pour 100, amortissable également, mais en soixante-dix ou quatre-vingts années, et n'exigeant plus, par conséquent, qu'une faible annuité d'amortissement. L'opération doit être réalisée en l'espace de deux années, et, si elle réussit, il en résultera pour les finances hongroises un allégement sérieux (de 12 à 15 millions de florins par an).

Pour la mise à exécution d'opérations si considérables, une première condition est nécessaire : le maintien de la paix; une autre ne l'est pas moins, la tenue des cours des fonds d'état à un niveau suffisamment élevé. De puissans syndicats vont donc travailler à la hausse du 4 pour 100 russe 1880, dont le cours servira à fixer le prix d'émission de la nouvelle rente, et du 4 pour 100 or hongrois, qui doit dépasser au moins le cours de 86 pour 100, pour que la conversion projetée puisse être entreprise. En ce moment, le Reichstag de Pesth examine le projet de loi présenté par M. Tisza et autorisant l'opération. Le reste regardera le syndicat. Or, le marché de Vienne s'est montré pendant toute la quinzaine aussi indécis que celui de Berlin. Il semble qu'en Autriche on ait quelque appréhension touchant l'emploi que le gouvernement russe compte faire des centaines de millions qu'il va emprunter. Le fait que M. Wijchnegradsky a traité avec un groupe où domine l'élément français, au lieu de conclure avec un groupe exclusivement ou principalement allemand, a dérouté la spéculation viennoise. Cette impression de mécontentement ne durera pas, surtout s'il se confirme que l'emprunt russe est, en grande partie, une opération de conversion, et que la nouvelle rente 4 pour 100 doit remplacer, jusqu'à concurrence de 300 millions environ, la rente 5 pour 100 1877.

Le rouble s'est relevé à Berlin, ainsi que le 4 pour 100 russe qui, de 87.80, a été porté à 88.35 (aujourd'hui à 86.35, par suite du détachement du coupon semestriel). Le Hongrois est resté sans changement à 85 1/4. L'Italien a pu, de son côté, se maintenir à 96.75, en dépit des informations reproduites avec insistance sur l'énormité du déficit pour l'exercice en cours, déficit destiné à grossir encore du montant des dépenses extraordinaires que les ministres de la guerre et de la marine, d'accord avec le président du conseil, M. Crispi, ne cessent de déclarer indispensables. Il n'est point question pour l'instant d'un emprunt italien, au sens formel du mot, c'est-à-dire de la réouverture du grand-livre. Mais M. Magliani est obligé de recourir à une série d'emprunts indirects et d'accroître constamment la dette flottante.

La spéculation avait porté l'Extérieure d'Espagne à 74, en prévision d'une autre grande opération projetée à Madrid pour la conversion des dettes cubaines. La décision se faisant attendre, des réalisations se sont produites; les acheteurs ont en outre été surpris par l'annonce de manifestations républicaines sur quelques points de la Pé-

ninsule, notamment à Séville, à Madrid et à Barcelone. Les cours ont tenu bon cependant jusqu'ici, et la rente espagnole est toujours au-dessus de 73.

Les fonds turcs ont été plus offerts. L'emprunt conclu avec la Porte par la Deutsche-Bank est en cours de réalisation en Allemagne, et les acheteurs, qui avaient porté la dette générale à 16 francs et l'obligation Douane à 357, ont commencé à réaliser. Des ventes d'origine berlinoise ont fait reculer l'Unifiée d'Égypte à 410, après le détachement du coupon semestriel de 10 francs. Les diverses émissions des provinces argentines se sont assez bien tenues aux cours où les souscriptions ont été présentées. Le grand attrait de ce côté est l'élévation du revenu, qui atteint 6 à 6 1/2 pour 100. L'avenir démontrera si les nouveaux placemens sont aussi bien partagés au point de vue de la sécurité.

La Banque de France avait été portée jusqu'à 4,000 francs au moment de la liquidation. Mais les acheteurs ont dû payer un report très élevé, et les réalisations ont ramené le cours de 3.950, malgré l'augmentation notable des bénéfices accusée par les bilans hebdomadaires depuis le relèvement du taux de l'escompte.

Les titres des établissemens de crédit ont été en général négligés depuis le commencement du mois, exception faite pour la Banque de Paris et la Banque d'escompte, dont la hausse a été signalée plus haut.

Les recettes des chemins de fer ont été, d'une manière générale, très satisfaisantes, et continuent à présenter chaque semaine de fortes augmentations. Depuis le début de l'année, la plus-value sur 1887 est de 6,873,000 francs pour le Paris-Lyon-Méditerranée, de 2 millions 622,000 pour le Nord, de 617,000 pour l'Est, de 3,496,000 pour les Autrichiens, de 2,436,000 pour les Lombards. L'Ouest, l'Orléans, le Midi, le Madrid-Saragosse et le Nord de l'Espagne ont encore des totaux de recettes inférieurs à ceux de 1887, mais les insuffisances sont en voie de diminution, et le dernier trimestre aura sensiblement amélioré la situation de ces entreprises. Il y a eu reprise sur les cours du Nord et des chemins Autrichiens; les autres titres sont restés à peu près immobiles.

Le Suez se tient toujours aux environs de 2,230. Le Panama a fléchi de 15 francs à 250. Bien que la clôture de la souscription conditionnelle à 20,000 obligations à lots, organisée par le comité d'union de Paris, eût été prorogée au 10 courant, le public ne paraît pas avoir répondu avec empressement à cet appel, et il est douteux qu'il ait été souscrit plus de la moitié du chiffre espéré.

Les actions des Mines de Rio-Tinto ont monté de 640 à 680 francs. Celles de la Société des Métaux se sont maintenues à 940.

Le directeur-gérant : C. Buloz.